N° 958 49e Année T. CCLXXXIV 15 Mai 1938

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE

ADMINISTRATEURS :

GEORGES DUHAMEL, A.-FERDINAND HEROLD, JACQUES BERNARD.



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 6 fr. 50 — Étranger : 1/2 tarif postal, ***7 fr.*** ; plein tarif, ***8 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANC

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

DERNIÈRES PUBLICATIONS

GEORGES DUHAMEL

Les Maîtres, Roman. 15

GABRIEL BRUNET

Étoile du Matin, Roman. 16

LAFCADIO HEARN

Fantaisies créoles, suivi de Rêveries Floridiennes (trad. Marc Logé) 15

YVES FLORENNE

Les Bâtisseurs, Roman. 16

HENRI BACHELIN

Monsieur Ildefonse, Roman. 15

PAUL LORENZ

La Pension Welcome, Roman. 15

A.-FERDINAND HEROLD

Les Amants Hasardeux, Roman. 16

KENNETH GRAHAME

Jours de Rêve (trad. Léo Lack). 15

GABRIEL MOUREY

L'Amateur de Fantômes, Roman. 15

OSCAR WILDE

Le Prince Heureux, et autres Contes 1

CHARLES-HENRY HIRSCH

L'Œil du Ministre, Roman. 1

JEAN FIOLLE

La Crise de l'Humanisme. 1

ANDERSEN

Contes, traduits par P.-G. La Chesnais 1

ÉMILE VERHAEREN

A Marthe Verhaeren, 219 lettres inédites. 1

Dr RENÉ MARTIAL

Race, Hérédité, Folie 1

ARTHUR RIMBAUD

Ébauches. 1

LOUIS MANDIN

L'Aurore du Soir, Poèmes. 1



NOUVEAUX DOCUMENTS SUR RIMBAUD

LE JOURNAL DE SA SŒUR VITALIE

—

Chacun sait qu'Arthur Rimbaud eut deux sœurs, Vitalie et Isabelle; mais elles sont inégalement connues. Isabelle est aujourd'hui une manière de célébrité; Vitalie s'efface totalement derrière sa sœur, sa mère et son illustre frère. La raison en est qu'elle est morte toute jeune, exactement dans sa dix-huitième année (1), et que les études et documents publiés jusqu'ici ne contiennent guère sur elle que des allusions.

Pour les fervents de Rimbaud, pour ceux qu'intéresse tout ce qui touche non seulement à son œuvre, mais encore à sa vie et au milieu où il a vécu, nous sommes heureux de combler aujourd'hui cette lacune, en éclairant quelque peu les traits d'un jeune visage si longtemps resté dans l'ombre.

Il reste de Vitalie-Jeanne Rimbaud bien peu de chose : une photographie (2) et quelques papiers, conservés jadis par Isabelle et ensuite par Paterne Berrichon. Ils ont, depuis, été acquis par l'un des signataires de cet article. Ces papiers comprennent trois lettres datées de Londres (7, 12 et 24 juillet 1874) et un cahier dans lequel Vita-

(1) Cf. dans les *Ebauches* de Rimbaud, récemment publiées au *Mercure* par Mme Méléra, ce début d'une lettre d'Isabelle à Berrichon : « Les enfants Rimbaud sont, ou ont été : Frédéric, né en 1853; Arthur, 1854; Vitalie-Marie, 1857; Vitalie-Jeanne, 1858; moi, 1860. Vitalie-M. est morte toute petite et Vitalie-Jeanne le 18 décembre 1875, âgée par conséquent de dix-sept ans et six mois, étant née en juin. »

(2) Visage peu gracieux où le front seul est beau; sourcils bruns épais, nez sans finesse, bouche molle, menton fort; attitude gauche, raidie devant l'objectif.

lie avait recopié une espèce de journal tenu par elle, et dont elle a fait deux récits : le premier pourrait s'intituler *Séjour à Roches* (3), *été* 1873, et le second, *Voyage à Londres* (1874). Décrivons rapidement ce manuscrit.

C'est un cahier d'écolier, aux pages rayées, sans marges. L'enfant a soigneusement encadré chaque page de 4 lignes tracées à la règle. L'ensemble a de l'ordre et de la clarté. L'encre du premier récit a pâli; l'écriture, légère, penchée, est appliquée, mais assez molle; c'est bien celle d'une jeune pensionnaire qui a reçu au couvent des habitudes d'ordre, et qui est sentimentale comme on peut l'être à seize ans. Orthographe relativement saine; style soigné, comme on va voir.

Cette écriture est identifiée par celle des lettres d'Angleterre, qui accompagnent notre cahier.

Le récit du séjour à Roche (lequel a duré six mois, du 5 avril à la fin de septembre ou au début d'octobre 73) est complet et occupe 34 pages.

Celui du voyage à Londres est interrompu. Il a commencé, ce voyage, le 5 juillet 1874, et s'est terminé au début d'août. Le manuscrit de Vitalie nous conduit seulement jusqu'au jeudi 9 juillet. Il est donc très incomplet, du moins dans notre cahier. Mais il était complet ailleurs, ce qui a permis à Isabelle d'en prendre deux copies : l'une dans ce même cahier, à la suite du texte de Vitalie, en sorte qu'après le *Séjour à Roches* le cahier donne deux *Voyage à Londres,* de même texte (à quelques détails près), mais d'écritures différentes; — l'autre sur un second cahier de plus grand format, papier écolier.

La rédaction primitive de Vitalie, verbeuse, prodigue de longueurs et d'effusions sentimentales ou dévotes, a visiblement agacé Isabelle, qui en maint endroit résume au lieu de copier. Honnêtement, elle met ces résumés entre crochets, en sorte qu'on est toujours averti du coup de ciseaux. De plus, dans ce voyage à Londres de sa mère et de sa sœur, c'est surtout Arthur qui l'inté-

(3) *Roches* est toujours écrit avec un *s* dans les papiers de la famille Rimbaud. On écrit *Roche* aujourd'hui.

resse, et, quand il n'est pas question de lui, elle abrège. Par contre, tous les passages où il apparaît sont recopiés minutieusement (4). C'est une des raisons qui expliquent pourquoi Arthur tient beaucoup plus de place dans le *Voyage* que dans le *Séjour à Roches*.

Nous allons mettre sous les yeux du lecteur tous les fragments de ces deux récits qui offrent quelque intérêt pour l'histoire de la famille Rimbaud. Sans nous exagérer l'importance de ces documents, nous les avons cependant jugés utiles à publier. Ils préciseront quelques faits, quelques dates, et surtout ils accuseront des nuances, ils aideront à comprendre l'atmosphère dans laquelle se sont écoulées l'enfance et l'adolescence d'Arthur. Nous estimons qu'à cet égard tous les renseignements sont précieux, et qu'on ne doit rien laisser perdre.

EXTRAITS DU *Séjour à Roches* (1873)

Le 5 avril 1873 nous partions de Charleville à quatre, Maman, mon frère Frédéric et ma sœur Isabelle. Le moment de notre départ ainsi que tout notre voyage fut pour moi la cause de douces et profondes émotions que ma mémoire a gardées assez fidèlement.

C'était pour ainsi dire la première fois que je voyageais en chemin de fer. Je voyais avec bonheur mon arrivée à Roches dans cette maison que j'avais vue il est vrai il y a trois ans, mais dont le souvenir n'était resté dans mon esprit que très confusément. Je me vois encore sur cette route qui conduit d'Attigny à Roches, distance de 4 kilomètres 1 hectomètre. Je regardais avec anxiété si je ne voyais pas apparaître le toit à pignon de la maison ainsi que le colombier à côté, lorsqu'enfin nous le vîmes, à travers les arbres qui l'entourent, et bientôt nous descendons de la voiture et nous foulons le seuil de cette maison qui ne nous avait pas vus depuis de longues années. Je reconnaissais à peine cette grande chambre froide et humide dont les volets fermés depuis longtemps ne permettaient pas d'examiner à l'aise.

(4) Nous avons naturellement suivi la même méthode dans les extraits qu'on va lire, et dans les récits de Vitalie c'est Arthur, lui surtout, que nous avons cherché.

La cuisine ne m'était pas inconnue du tout. Tout était encore dans le même état que quand nous l'avions visitée trois ans avant. Les chambres d'en haut, le grand grenier au-dessus (5) étaient toujours la même chose. La cour silencieuse et déserte était recouverte d'un gazon, et ces murs noircis et calcinés par le feu étaient toujours debout. Toute notre soirée se passa à examiner au clair de lune les jardins, les chenevières et les clos. Je me perdais presque dans tout cela; tout était nouveau maintenant pour moi. C'était avec un véritable bonheur que je foulais cette terre témoin de tant d'émotions diverses dans la suite. J'oubliais Charleville qui me pesait insupportablement il y a deux jours; avec une joie sans exemple je lui avais dit adieu, comptant ne le revoir qu'après bien des jours de plaisirs inconnus pour moi.

Il était très tard quand nous rentrâmes. Une nuit douce et paisible, où je goûtai des rêves aussi délicieux que le permettaient mon cœur et mon esprit bercés des plus tendres et des plus joyeuses illusions, répara aussi bien que possible les fatigues d'un premier voyage.

La suite du récit nous apprend que ce séjour à Roche dura six mois, pendant lesquels les enfants Rimbaud purent s'initier aux travaux des champs. Frédéric et Vitalie commencent, pleins d'ardeur, à bêcher « une partie du clos qui se trouve derrière la maison. » Le frère aîné, jadis parfait cancre au collège, se trouvait ici à son affaire. Mais Pâques approche et nous voici au vendredi saint (11 avril).

Ce jour devait faire époque dans ma vie, car il fut marqué d'un incident qui me toucha particulièrement; sans en être pour ainsi dire prévenus, l'arrivée de mon second frère vint mettre un comble à notre joie (6). Je me vois encore, dans notre chambre où nous restions habituellement occu-

(5) C'est dans ce grenier qu'*Une Saison en enfer* sera bientôt composée.

(6) Cf. ce passage d'une lettre d'Isabelle Rimbaud à Paterne Berrichon (27 déc. 1896) : « Arthur est arrivé à Roche le Vendredi-Saint 12 [*erreur :* le 11] avril.» — Isabelle ajoute, il est vrai : « ... et n'est reparti que fin octobre », ce qui, comme erreur, est un peu gros, même si l'on tient compte du fait qu'en 1873 elle n'avait que 13 ans! (*Ebauches*, p. 208).

pées à ranger quelques affaires; ma mère, mon frère et ma sœur étaient auprès de moi, lorsqu'un coup discret retentit à la porte. J'allai ouvrir et... jugez de ma surprise, je me trouvai face à face avec Arthur. Les premiers moments d'étonnement passés, le nouveau venu nous expliqua l'objet de cet événement; nous en fûmes bien joyeux, et lui bien content de nous voir satisfaits. La journée se passa dans l'intimité de la famille et dans la connaissance *(sic)* de la propriété qu'Arthur ne connaissait presque pas pour ainsi dire.

D'où vient-il, cet Arthur qui surgit sans crier gare, à la surprise de tous les siens? Berrichon nous l'apprend :

Dans le courant du mois de mars... il fit, de Charleville, quelques courts voyages dans des capitales aux fins exclusives d'y trouver un éditeur... Au commencement d'Avril, la famille partit pour Roche. Il s'agissait de surveiller la reconstruction des bâtiments d'exploitation de la propriété, détruits, quelques années auparavant, par un incendie, et d'y installer un fermier. Le jour du vendredi saint, 12 avril (*sic*), Arthur, *revenant de Belgique*, rejoignit là les siens. Il était de plus en plus souffrant.

Aussitôt arrivé, il ne s'en mit pas moins au travail et commença, en vue des éditeurs Poot et Cie, découverts à Bruxelles, d'écrire *Une saison en Enfer* (7).

Il ne nous arrivera pas souvent d'invoquer l'autorité de Berrichon en matière de faits et de dates! Dans le cas présent, toutefois, il avait été renseigné de première main par sa femme et sa belle-mère : visiblement, le passage que nous venons de citer n'est fait que de leurs souvenirs.

Le dimanche de Pâques (13 avril), la famille se rend naturellement à l'église, ce que Vitalie note avec soin. Elle néglige de dire si Arthur y vient aussi; c'est dommage, ce détail aurait son intérêt. Et le journal continue assez noblement :

(7) *Jean-Arthur Rimbaud, le Poète*, pp. 230-231.

Après midi nous fîmes ce jour une tournée dans quelques-unes de nos terres...

Avoir des terres au soleil, on sait que ce fut une des grandes préoccupations de Mme Rimbaud (8). Il est à croire que ce tour du propriétaire par un bel après-midi de Pâques, avec ses quatre enfants, fut pour elle une joie.

Les jours se passent à travailler ferme. Et voici le mois de mai. Que fait Arthur? Vitalie nous le laisserait ignorer absolument : pas un mot sur lui. Cela tient à ce qu'il ne daigne donner à ses frère et sœurs aucune aide. Ah! ce n'est pas pour rien qu'il a proclamé son horreur des travaux manuels. Si nous savons pourtant ce qu'il est en train de faire, c'est grâce à une lettre, datée précisément de mai 1873, à son ami Ernest Delahaye, qui nous l'a conservée. Cette lettre, agrémentée de caricatures représentant le village de Roche, des paysans, une oie, contient les gentillesses que voici :

Cher ami, tu vois mon existence actuelle dans l'aquarelle ci-dessous.

O Nature! ô ma mère!

Quelle ch...! et quels monstres d'innocince, ces paysans! Il faut, le soir, faire deux lieues et plus pour boire un peu. La mother m'a mis là dans un triste trou...

Et plus loin :

Je travaille pourtant assez régulièrement; je fais des petites histoires en prose, titre général : Livre païen, ou Livre nègre. C'est bête et innocent...

Ainsi, laissant les siens bêcher, arroser, soigner les bêtes, Arthur s'isole en un grenier pour composer le livre dont le titre définitif sera *Une saison en enfer* (9). Mais on ne l'imagine guère, le soir, lisant sa terrible prose à des fillettes de quinze et treize ans; et le silence de Vitalie

(8) Cf. *La vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud*, par M. J.-M. Carré, pp. 177 et 180-181; et le *Rimbaud* de Mme Méléra, pp. 203-204.

(9) On sait que *Une saison en enfer* est datée : *Avril-Août* 1873. Ce livre a donc été commencé avant le drame de Bruxelles, et terminé après.

se comprend un peu... Pourtant, quel dommage! et quelle belle occasion elle manque de nous parler de lui à une date que nous jugeons, nous, intéressante entre toutes!

Vers la fin de mai — exactement le 24 — Arthur se rend à Bouillon où Verlaine et l'ami Delahaye lui ont donné rendez-vous. On déjeune joyeusement, on rit (bien mieux qu'à Roche!), le vin et la bonne table inspirent de grandes résolutions; bref, les deux bohèmes décident sur-le-champ de reprendre la vie d'aventures. Delahaye leur dit adieu, un train les emmène... « et le lendemain 25 mai, les deux poètes s'embarquent, à Anvers, une fois de plus, pour l'Angleterre (10) ».

Et nous imaginons la famille d'Arthur désolée de cette folie nouvelle. Mais, dans le journal de Vitalie, pas une allusion, pas un mot. Il est des choses, n'est-ce pas? dont on ne *doit* pas parler. Elle ne peut ignorer que son frère est en Angleterre, pourtant. Leur écrit-il de là-bas? Cherche-t-il une place? Est-on inquiet de lui à Roche? Sur tous ces points, l'enfant garde un silence où l'on est tenté de voir une consigne.

Mais nous savons par d'autres sources l'affreuse vie qu'ont menée à Londres les deux « frères », de cette fin de mai au début de juillet 73; et le départ exaspéré de Verlaine pour Bruxelles, le 4 juillet. Il répand le bruit de son prochain suicide. On l'apprend à Roche, et aussitôt Mme Rimbaud effrayée lui écrit la longue et belle lettre qui commence ainsi :

Roches, 6 juillet 1873.

Monsieur,

Au moment où je vous écris, j'espère que le calme et la réflexion sont revenus dans votre esprit (11)...

On connaît la suite des événements : le 8, Rimbaud arrive à son tour dans la capitale belge; puis c'est le drame du 10, la blessure de Rimbaud, les interrogatoires, l'em-

(10) J.-M. Carré, *La Vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud*, p. 110.
(11) Voir un fac-similé de cette lettre dans le livre de M. André Fontainas : *Verlaine-Rimbaud, ce qu'on présume de leurs relations, ce qu'on en sait*, pp. 82 et suiv.

prisonnement de Verlaine, et le retour navré d'Arthur à Roche le 20, fin lamentable d'une aventure si gaiement commencée...

Reprenons ici le journal de Vitalie. Laisse-t-il soupçonner quoi que ce soit de ces horreurs? Qu'on en juge:

Le mois de juillet, ce mois extraordinaire pour moi maintenant, fut la cause de bien des sensations, de bien des déterminations. Pendant que des heures rapides s'écoulaient pour moi dans les champs, ma sœur Isabelle restait à la maison, avait soin du ménage, elle prenait avec une solitude (*lisons* sollicitude) que je partageais moi-même quand je rentrais, un goût excessif à l'arrangement des petits lapins et des jeunes poussins qui venaient de nous être donnés... Mon frère Arthur ne partageait point nos travaux agricoles; la plume trouvait auprès de lui une occupation assez sérieuse pour qu'elle ne lui permît pas de se mêler de travaux manuels.

... Un travail heureux et bienfaisant me donnait des forces dont je m'étonnais. Je travaillais toujours et voulais toujours travailler, souvent même malgré ma mère qui était heureuse de me voir dans de si bonnes dispositions...

...Combien de fois ne suis-je pas allée, dans ces délicieuses soirées de juillet, quand tout, après avoir joui de la chaleur du jour, reposait dans la solitude de la nuit, m'asseoir sur le petit banc de pierre situé sous une charmille dans notre jardinet, et là, pensive et abandonnée, je me laissais aller aux douces émotions que me procuraient toutes les beautés de la nature... La lune se levant noblement du milieu des nuages jetait son manteau d'argent sur le dos des ombres qui paraissaient à cette heure de grands géants explorant leur propriété; une riche nappe scintillante se déployait au-dessus de moi, et de l'azur foncé se détachaient des diamants d'or (*sic*)...

Ainsi, sans rien soupçonner de l'effrayante crise que traverse son frère, et d'où sortiront des pages de feu (qu'elle ne lira sans doute jamais), la douce enfant épanche dans les nuits tièdes son âme romantique. Il ne s'agit pas de lui en faire reproche, mais simplement de

mesurer mieux que jamais l'abîme qui sépare des siens l'auteur d'*Une saison en enfer*.

Cependant juillet passe, puis août; et le journal continue :

... La cueillaison des fruits arriva. Nous nous y mîmes tous plus ou moins (*ce « plus ou moins » a tout l'air d'une pierre dans le jardin d'Arthur*). Moi et Isabelle possédions déjà une occupation qui nous rendait bien heureuses. Nous préparions à cette époque nos affaires pour rentrer dans quelque temps comme pensionnaires au Saint-Sépulcre. Il y avait six à sept mois que nous l'avions quitté, et cette séparation avait singulièrement, et de jour en jour, accru le désir de le revoir et d'y rester de nouveau. Depuis bien longtemps nous y pensions énormément lorsqu'un jour (je vois encore l'endroit où ma mère me fit un grand plaisir), je reçus de celle-ci la promesse certaine que nous rentrerions au couvent le plus tôt possible : jugez de mon contentement. On était alors à la fin d'août, dès lors nous mîmes tout en l'œuvre (*sic*) pour être diligentes et être prêtes vers la rentrée. Nous allâmes plusieurs fois à Vouziers à cette intention. Quelle prestesse ne mettions-nous pas à faire le ménage, car l'entretien d'une bonne partie de la maison était confié à nos soins, et nous ne pouvions voir à nos affaires que lorsque tout était en ordre et bien rangé. Eh bien, une vie telle nous rendait heureuses, bien heureuses... C'est avec une très grande joie que nous vîmes arriver le jour du départ.

Les pages suivantes, plus que sentimentales, nous montrent Vitalie revoyant un à un tous les endroits qu'elle aime. Plus un mot sur Arthur. Enfin vient le départ, mélancolique :

... Nous ne disions presque rien. Isabelle et moi possédions (*sic*) les mêmes impressions. Nous passâmes par Attigny, Amagne. Là nous nous séparâmes de Frédéric avec quelque émotion, et nous prîmes le chemin de fer qui devait nous conduire jusqu'à Charleville. Au fur et à mesure que nous approchions de la ville, nos pensées prenaient un autre cours, notre tristesse se dissipait peu à peu et faisait [place] à une émotion nouvelle, celle de revoir la pension que nous

aimions et dans laquelle nous devions nous rendre le jour même. Enfin le terme de notre voyage approche, nous allons entrer dans la ville que nous avons quittée il y a six mois... Nous voici arrivées; c'est toujours bien Charleville. Il n'est nullement changé pour nous. Nous allons donc le reconnaître tout à fait avant de nous mettre à l'œuvre que nous avons résolu d'accomplir jusqu'au bout.

On le voit, le caractère le plus marquant de ce *Séjour à Roches*, c'est... l'absence de détails sur Arthur! Et ceci, pour nous, est bien décevant. Il n'en sera heureusement plus de même avec le *Voyage à Londres*. Non que Vitalie nous apprenne tout ce que nous souhaiterions savoir, il s'en faut, mais là du moins nous pourrons suivre Arthur presque jour par jour, nous le verrons guider dans Londres sa mère et sa sœur, passer le plus clair de son temps à la bibliothèque du British Museum, et chercher, anxieux, une place lente à venir...

Cette période de la vie de Rimbaud était jusqu'à présent assez mal connue. Dans son premier livre, Berrichon se bornait à ces deux phrases :

Après maints débats, par force serments de vie régulière, à Charleville il réussit, en même temps que sa guérison, l'obtention auprès de sa mère de quelque subside lui permettant de repartir pour Paris et de courir en compagnie de Germain Nouveau, un sympathique, revoir l'Angleterre.
Professeur de français à Londres, puis dans la province anglaise, il achève l'étude de la langue britannique (12).

C'était peu. MM. Bourguignon et Houin ont montré Rimbaud professeur « dans diverses institutions » jusqu'à la fin de 1874, signalé que ses relations avec Nouveau avaient été de courte durée, et ajouté que « vers le mois de juillet 1874, à la suite d'une maladie qui nécessita la venue et les soins de sa mère, il quitta Londres pour séjourner en Ecosse » (13).

M. Jean-Marie Carré, à son tour, a pu glaner quelques

(12) *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, pp. 100-101.
(13) *Arthur Rimbaud*, 3e partie, *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, septembre-octobre 1897, p. 174.

précisions nouvelles : Rimbaud et Nouveau « travaillèrent d'abord chez un fabricant de boîtes, puis donnèrent des leçons de français... (Rimbaud) s'engagea comme répétiteur dans des écoles britanniques, d'abord à Londres, puis en province, probablement en Ecosse. Son séjour en Angleterre dura près d'un an... (14) »

Enfin Mme Méléra, évidemment d'après les confidences d'Isabelle, nous apprend que :

Dans la pauvreté londonienne, Rimbaud travaille chez un fabricant de cartonnages, pour un shilling par jour... Mme Rimbaud... va rejoindre Arthur. Isabelle au couvent, la mère emmène Vitalie. Et durant un mois, la dure Lorraine s'étonne secrètement d'être à Londres, de visiter la ville sous l'égide de son fils... Mais elle a fait quelques démarches qui ont réussi, et le jour où Arthur conduit à la gare de Victoria sa mère et sa sœur retournant aux Ardennes, lui-même, vêtu de neuf, un peu d'argent en poche, prend le train pour l'Ecosse : dans une école des environs de Glasgow, il sera professeur de français. Engagement d'un an... Et durant l'été de 1874, repris par l'attrait des grandes promenades, il parcourt à pied les collines écossaises (15).

Consultons maintenant les souvenirs de Vitalie.

EXTRAITS DU *Voyage à Londres* (1874)

... Le 5 juillet 1874 nous nous levâmes de très bonne heure, l'omnibus devait venir nous chercher pour nous conduire au chemin de fer à 6 h. 1/2... Ma mère et moi avons conduit ma sœur Isabelle hier à huit heures du soir au Saint-Sépulcre où elle doit rester pensionnaire jusqu'à notre retour de voyage. En quittant ma sœur bien-aimée, des larmes brûlantes s'échappent de mes yeux... Pour la première fois de notre vie, nous nous quittions.

Les deux voyageuses visitent Valenciennes, admirent, dans les environs de Douai, des pièces de toile immenses

(14) *La vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud*, p. 135.
(15) *Rimbaud*, pp. 123-124.

étendues dans les prairies; changent de train à Lille; traversent Hazebrouck. La nuit est tombée.

J'ai des appréhensions. Maman se laisse gagner par la fatigue et sommeille; tout à l'heure elle me conseillait de dormir, mais... dormir, j'en suis bien loin. Mon esprit est tendu par une foule de pensées qui s'y embarrassent. Je prie, je pense à ma sœur... Enfin voilà Calais! je cherche à travers les ombres à distinguer la mer, mais je ne puis la voir, il fait trop noir...

Elles vont prendre le bateau pour Douvres :

Nous ascendons dans le bateau par une sorte d'échelle; nous nous amusons à regarder les machines et les instruments de tout genre qui se trouvent par ci par là, puis nous rendons dans les cabines. Jolie petite chambrette où nous nous trouvons, éclairée par une lampe recouverte d'une boule de verre dépoli, qui produit une lumière terne.

La cabine sentant le renfermé, Vitalie monte prendre l'air sur le pont :

Il est environ 2 h. 1/2 du matin, le jour commence à poindre; au ciel ne brillent plus que quelques étoiles perdues dans l'immensité des cieux. Jamais mes yeux ne rencontrèrent ce qu'ils considèrent à ce moment; jamais spectacle pareil ne s'était offert à ma vue : rien et tout dans cette immensité solennelle de la mer; la mer que j'avais toujours vue en imagination n'était pas aussi belle que celle-ci; bien longtemps je restai à la regarder sans dire aucune parole, sans fixer aucune pensée.

Le soleil se lève; ici se place une description assez travaillée, puis :

Les côtes d'Angleterre s'offrent bientôt à notre vue; elles sont couvertes de quelque chose d'un blanc jaune semblable à du soufre; ce doit être la mer qui produit cet effet... De minute en minute nous apercevons de plus en plus visibles

des forts et des casernes sur les hauteurs qui se dressent devant nous. Enfin nous voici arrivées; il est trois heures et demie du matin; nous nous occupons pendant le temps qui nous reste jusqu'à six heures, moment du départ, à visiter un peu Douvres, la première ville anglaise que je vois. Les maisons sont de belle apparence, très propres et régulièrement bâties; les rues larges et spacieuses.

Au moment de monter en wagon, quelle ne fut pas notre suprise en voyant tous les compartiments allumés; bientôt nous sommes instruites : de Douvres à Londres nous avons à passer sous six tunnels... L'aspect du pays change à chaque instant... Je regarde toujours au loin et l'horizon qui s'enfuit me laisse voir toujours de nouvelles villes, et je me disais toujours : Est-ce Londres, Londres le but de notre voyage, l'objet de nos étonnements et de nos surprises? Le chemin de fer court depuis longtemps dans un endroit où l'on ne voit plus que des habitations, depuis longtemps nous nous étonnons de ne plus voir de champs et de prairies; sans cesse des maisons; enfin nous apprenons, ô surprise! que nous voyageons dans Londres... Nous voici arrivées à la gare de Charing Cross, à dix heures dix minutes. Nous voici dans la capitale de l'Angleterre... Je ne raconterai point les émotions et les étonnements que j'éprouvai en arrivant à Londres... Je n'y parviendrai jamais, car je ne sais même pas ce que j'éprouvai au juste quand mon frère Arthur, qui nous attendait à la gare et que nous reconnûmes avec grand plaisir, nous emmena dans quelques rues avoisinantes pour nous permettre de donner un léger coup d'œil tout autour de nous : c'était du saisissement et une sorte d'inquiétude en voyant un spectacle si nouveau et si étrange pour moi; un bruit continuel, sans cesse des voitures se croisant mille fois, entre lesquelles il fallait passer à tout moment; une infinité de personnes allant et venant très vivement, des maisons autrement faites qu'en France; des magasins et des marchands de toute espèce de marchandises alors inconnues à moi jusqu'ici. Nous étions bien fatiguées, et cependant ,après avoir déposé en un logement très convenable nos malles, nous ne pûmes résister au désir de voir le jour même de notre arrivée quelque petite chose, et en deux heures nous parcourûmes quelques

rues et un parc dont je parlerai plus loin; nous rentrâmes fort las... (16).

7 juillet. — Allée au marché, écris à Isabelle. Arthur nous a conduit (*sic*) voir le Parlement. Quel chef-d'œuvre! C'est un immense bâtiment, d'une architecture fine et découpée; de chaque côté s'élève une tour carrée, dorée sur les sculptures. — Vu le palais du duc de Northumberland; il est très ancien, tout était fermé. — Vu le royal théâtre de l'Alhambra· sur une place magnifique au milieu de laquelle s'élève la statue de Scheapeare (*sic*); elle a pour piédestal un immense bloc de marbre blanc; autour de la statue, sur ce marbre, existent six requins également en marbre blanc, de la tête desquels sortent plusieurs jets d'eau. Sur cette place se pressait un monde fou. Ce jour Arthur nous a conduit dans une maison où l'on parlait un peu français. — Visité les bords de la Tamise... Vu la caserne des gardes de la reine; de très beaux hommes, vêtus d'une culotte blanche, des bottes à l'écuyère, une tunique en drap rouge, un shako doré surmonté d'une aigrette blanche qui retombe en panache par derrière. Ce costume, très beau, fait encore ressortir la noblesse et la dignité de ceux qui le portent... A neuf heures du soir nous nous décidons à rentrer en passant devant Charing Cross. Arthur nous engage à assister à un sermon qu'un prêtre protestant doit faire dans l'église Saint-Jean. Qu'irions-nous faire à un sermon anglais?... Il était presque onze heures quand nous nous couchâmes.

Suit la description de sa chambre et de la maison tranquille, « où il y a des tapis partout, même dans les escaliers et les corridors ».

Mercredi 8 juillet. — Je jette en esprit un regard de tristesse sur Charleville, de regret sur Isabelle, ma sœur. L'ennui qu'on trouve même au sein des plus grands plaisirs veut chercher à entrer aussi en moi-même... On nous a prêté un livre (*La vraie religion chrétienne,* par Emmanuel Swendenborg); c'est un livre protestant. — Impossible de rien acheter

(16) L'adresse des dames Rimbaud et d'Arthur à Londres était 12, Argyle Square, W. c., comme en témoignent deux lettres d'Isabelle à sa mère et à sa sœur (timbres de la poste des 9 et 17 juillet 1874).

sans Arthur... La chaleur est accablante l'après-midi. Nous sortîmes avec mon frère vers six heures. Après avoir longé une rue immense, nous nous trouvâmes dans la cité; on ne rencontre plus comme de notre côté des maisons ayant de petits jardins en avant. Le quartier est plus commerçant; les monuments imposants. Nous nous amusâmes à regarder longtemps tous les beaux et grands magasins. J'étais émerveillée en examinant toutes ces étoffes si riches, si bien travaillées et si bon marché, car à Londres on a des habillements pour rien en comparaison de ceux qu'on vend en France, surtout dans les petites villes.

Suit une longue description de la cathédrale Saint-Paul, et d'un service protestant auquel les deux voyageuses se sont décidées à assister :

On était à la prière du soir quand nous entrâmes à Saint-Paul; on nous conduisit bien poliment après nous avoir donné des livres de prières en anglais... dans l'endroit affecté aux dames; on récitait des psaumes; un ministre en faisait la lecture d'une voix dolente et triste; bientôt la lecture cessa, les dames qui étaient à côté de nous nous offrirent très gracieusement un nouveau livre que nous acceptâmes, refuser eût été une impolitesse... et sans orgue et sans accompagnement s'éleva de ce froid et sévère sanctuaire un chant grave et pur; hommes et femmes chantaient. Que j'ai aimé ces voix, ces sons, qui avaient quelque chose de doux et de triste, d'harmonieux et de sublime! Je me laissai aller dans une rêverie si douce et si charmante que j'oubliai tout ce qui m'environnait pour écouter de toute [mon] âme cette mélodie si suave et si enchanteresse. Jamais pareil effet ne s'était produit en moi; jamais je n'avais ressenti de si singulières impressions... Quand ces voix admirables se turent, laissant place à un silence profond, je regardai tout autour de moi... Pas un bruit... un recueillement très pieux avait succédé aux chants; hommes et femmes semblaient prier avec une véritable ferveur. Je contemplai assez longtemps cette assemblée composée uniquement de protestants et je m'étonnai profondément de leur excessive piété. Comment, me disais-je, est-il possible que des hommes qui ont tant de ferveur, de modestie et d'attachement

pour leur culte, ne soient pas plutôt de la véritable église; comme ils feraient de bons catholiques et quel exemple ils donneraient à tant d'autres qui sont indignes du beau titre de catholiques qu'ils portent aujourd'hui. — Pour terminer l'office, le ministre... se mit à réciter très doucement des oraisons pendant une demi-heure environ... L'assemblée se dispersa en silence vers neuf heures du soir; nous regagnâmes notre appartement préoccupées de pensées bien diverses.

Jeudi 9. — Levée à 7 h. 1/2; nous avons mangé aujourd'hui des fraises de jardin très belles et très bonnes, puis des groseilles; à 6 heures du soir, Arthur rentre du British museum, Bibliothèque et musée, et il nous conduit dans de nouvelles rues toutes admirables soit par leurs beaux édifices ou magasins, soit par leurs charmants petits jardins tout remplis...

Ici s'arrête l'écriture de Vitalie. Nous empruntons la suite du récit aux deux copies d'Isabelle. Les crochets droits sont d'elle; lorsque nous pratiquons nous aussi une coupure, nous l'indiquons par le signe (...).

Repartons du jeudi 9 (9 juillet 1874), dont cette copie d'Isabelle nous donne un récit tout autrement rédigé que ci-dessus.

Jeudi 9. — Pas dormi, la chaleur était insupportable. Nous avons cependant une chambre spacieuse, à deux lits, très confortable, pour moi et maman. Celle d'Arthur est plus petite. [Description des chambres, etc...]

Ce matin, mon frère, auquel nous avons narré notre mécompte d'hier au marché, nous déclare qu'il ne peut cependant être toujours avec nous comme les deux premiers jours afin d'arranger toutes choses, et qu'il lui faut, comme il le faisait avant notre arrivée, se rendre à ses occupations. Il tente de m'apprendre quelques mots anglais avec la prononciation. La façon dont je répète après lui le fait rire, puis l'impatiente. Cependant, fortes de ses enseignements, nous faisons, assez difficilement, notre marché. Nous avons des fraises délicieuses, des groseilles — mon désir depuis longtemps. — Le lait n'est pas cher : 3 pense (*sic*) (30 cm. env. le litre.

Le soir, Arthur rentre du British Museum. Il nous conduit dans de nouvelles rues, toutes belles et attrayantes. Les unes

ont un air de fraîcheur avec leurs jolis jardins clos de grilles devant les maisons, et aussi les larges bandes plantées d'arbres, de fleurs et de gazons qui se trouvent sur les bords de la chaussée; les autres sont longées d'admirables magasins. Nous ne nous lasserions pas de les regarder. [Description de robes, de chapeaux, d'étoffes, etc...] Mais il fait une chaleur très fatigante. Je nourrissais dans mon esprit le désir de me régaler d'une glace ou de limonade. Arthur, si gentil, devina mon vœu et obtint qu'il fût exaucé.. Une glace à la crème, que c'est bon! Nous regardâmes longtemps un ballon, etc... Nous rentrions à 10 h. 1/2 dans nos appartements où la chaleur était suffocante.

Vendredi 10. — Levée à 8 h. 1/2. Toujours chaud. Impossible de faire quelque chose. Je me trouve mal. Sans doute la fatigue et la chaleur. Je ne veux pas me plaindre cependant, afin d'accompagner maman au marché : je pense qu'à nous deux nous nous ferons mieux comprendre. Acheté beaux poissons, etc. La viande ou le poisson, et même les légumes, achetés au marché, sont portés chez le rôtisseur qui les fait cuire pour très peu de chose. Naturellement, c'est Arthur qui nous a dit comment il faut nous y prendre. Mon malaise augmente, m'envahit. Me voici en proie à de bien tristes pensées. Je m'ennuie, je pleure en moi-même. [Attendrissement, désespoir et invocations singulièrement navrantes et très longues au sujet de Charleville, d'Isabelle, du Saint-Sépulcre, etc...] Chère Isabelle, que le ciel t'inspire, prie pour moi, pour maman, pour trois expatriés, etc. ... Arthur ne rentre pas déjeuner. Je mange avec maman. Après, je me remets, je suis plus forte.

Sur le soir, Arthur me propose de m'accompagner jusqu'au parc. J'accepte avec joie. En chemin, maman a demandé à voir les plus beaux magasins du quartier. Mon frère s'y est prêté avec une bonté et une complaisance parfaites, moi je les ai suivis avec mauvaise humeur. A quoi bon s'emplir les yeux et la mémoire de toutes ces merveilles, de tous ces trésors, si on n'achète rien? Quel dommage de ne pouvoir rien rapporter! [longues nomenclatures de robes confectionnées, de lingeries, de meubles, etc.] Pourtant j'ai de l'espérance pour les beaux jupons brodés, etc... — Le parc est

délicieux; c'est un (*sic*) oasis, un paradis. Du mal pour trouver un banc, car tous étaient occupés. Arthur me fait boire à une fontaine d'eau fraîche, exquise (...) Au bout de deux heures nous nous disposons à rentrer chez nous. En sortant du parc, j'ai bu encore de l'eau fraîche d'une fontaine; [description de cette fontaine qui donne l'impression, après tout, d'être quelconque; la description se termine par ces mots : « Oh! j'aime beaucoup cela, c'est simple et naïf », qui ont l'air d'être une raillerie d'Arthur non saisie par Vitalie.] (...)

Samedi 11 juillet. — Il ne fait pas si chaud. Il a plu un peu pendant la nuit. Je suis encore fatiguée. Arthur se rend chez des Anglais pour se préparer quelque chose. Il a été heureux, hier, lui aussi, car en même temps que celle d'Isabelle, est arrivée une lettre dans laquelle on lui propose trois places différentes. J'en suis bien contente et pour lui et pour nous; car plus vite il trouvera à se caser, plus vite nous rentrerons en France. Et j'ai beau trouver Londres magnifique, je m'ennuie (...)

Je suis sortie avec ma mère. Quelle patience, quelle abnégation elle a montrées! Quelle fatigue je lui ai imposée! J'en éprouve de la honte. — Nous avons eu besoin d'argent anglais et, longtemps, nous avons cherché à nous entendre avec un changeur. Mais, pas moyen. Quelle misère, quand il est impossible de s'expliquer! Arthur, heureusement, revient, et il arrange tout en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Nous pouvons déjeuner à midi. L'après-midi, je me sens mieux qu'à l'ordinaire, je suis gaie. Arthur me sourit. Il me demande si je veux l'accompagner au British Museum. Là, nous avons vu une foule de choses remarquables : [description d'animaux antédiluviens, de pétrifications, etc.] La bibliothèque, où les dames sont admises aussi bien que les hommes, compte trois millions de livres. C'est là qu'Arthur vient si souvent (...)

Dimanche 12 juillet. — Voici donc le premier dimanche que je passe à Londres. Au contraire des autres jours, on n'entend pas le bruit des voitures. Il fait beau, il fait frais. Je ne sens pas l'accablement des autres jours. Arthur s'ennuie. Nous allons à un temple protestant. C'est à peu près comme dans les églises catholiques. De belles voûtes, des lustres, des bancs, etc... Je m'y suis tant ennuyée que je me sentais devenir ma-

lade. Nous en sortons à 1 heure après y être restées deux à trois heures. Nous rapportons de la viande de bœuf et de porc pour notre déjeuner. Arthur va nous chercher des fraises délicieuses. Oh! que je les aime donc! — L'après-midi, chaleur suffocante. Si nous sortons, ce ne sera que le soir. Je vais écrire à Isabelle. [Extraits de la lettre du 12 juillet : « Arthur nous conduit partout. Il regrette tout le temps que tu ne sois pas venue (...) Tu ne peux te figurer quel mal on a pour se faire comprendre. Nous ne connaissons personne qui sache le français, si ce n'est là où Arthur va. Maintenant nous ne sommes plus tout à fait aussi embarrassées. Dans les commencements, il fallait qu'Arthur soit là toujours pour tout ce dont nous avions besoin. Il est vrai qu'il se met si bien à toutes choses, que, lui présent, on n'a besoin de se mettre en peine de rien. Il se porte beaucoup mieux, mais plusieurs personnes lui ont conseillé d'aller à la campagne, au bord de la mer, pour se remettre complètement (...) Maman parle à tous moments de toi, elle dit sans cesse : Si Isabelle était là! »] (...)

Lundi 13. — (...) L'après-midi nous sommes allés à un musée de peinture. Sans doute, c'est très beau, mais je ne m'y connais pas. (...)

Mardi 14. — (...) Nous allons au marché... Quelle chance, quel bonheur! nous tombons sur un rôtisseur français. Il nous dit être du Pas-de-Calais. Enfin j'entends parler la langue de mon pays! Ce rôtisseur me représente toute la France, tout ce que j'aime en France, et Charleville que je désire tant revoir, Isabelle tant regrettée, etc. (...) Dix jours d'absence de sa patrie comptent comme dix années. Mais (...) maman ne m'a-t-elle pas dit que la semaine prochaine, quoi qu'il arrive, nous partirions? (...)

Nous sortons le soir. Je suis mieux portante. Arthur est bien tourné; nous n'allons pas trop loin. Nous suivons des murs derrière lesquels les trains courent toujours. Des voies ferrées partout, des gares. En revenant, nous nous amusons à regarder le chemin de fer souterrain. Quelle merveille! Il passe sans cesse sous des tunnels, sous des ponts, et avec quelle rapidité! Les trains sont toujours pleins de voyageurs qui sont bien plus vifs que nous autres *agiles* Français. Et

cette foule est calme, placide, silencieuse. Pas un cri, pas un geste inutile (...)

Ici se termine notre cahier, et nous devons emprunter la suite de cette histoire à la seconde copie d'Isabelle.

Mercredi 15. — (...) Quelle soif! Je bois goulûment du lait frais, on a de très bon lait à Londres.

Arthur part. Il va au British Museum. Il ne reviendra pas avant six heures du soir. J'en suis contente; la contrainte qui m'étouffe en est levée; je vais être un peu libre. Mais à quoi m'occuper (17)?

(...) Je vais au marché avec maman. — Tout à l'heure nous irons au parc East.

C'est un bien-être indescriptible que j'éprouve dans ce parc. Assise sur un banc, je sommeille un peu (...) Il me semble être à Charleville, au square de la Gare. Le gazouillis des oiseaux me rappelle le chant, mon cher cours de chant, le chant, moitié de ma vie, le seul plaisir que je goûte au monde. (...)

Que de monde, de toutes manières, de toutes nationalités. Je ne distingue presque pas de Français. Je ne suis peut-être pas physionomiste; mais sûrement, si je rencontrais des Français, je les reconnaîtrais d'instinct. Ce n'est pas que je déteste les Anglais, je leur reconnais beaucoup de qualités: obligeance, probité, tact, politesse. Mais quelle froideur, quelle raideur! Ces gens-là n'ont aucune tendresse, ils ne doivent jamais aimer personne ni rien.

Arthur sort le soir. Nous sortons de notre côté. Impossible de rester dans notre chambre, on y cuit à l'étuvée, malgré les deux fenêtres ouvertes. Je souffre.

Jeudi 16. — (..) Rien pour Arthur, pas de nouvelles. C'est peut-être encore plus fâcheux pour lui que pour moi. Probablement. Oh, si pourtant il allait être placé! S'il ne trouve rien ce sera bien malheureux. Maman est si triste, si renfermée. (...)

Ce matin, Maman arrange sa belle robe en soie grise appor-

(17) Cette *contrainte qui étouffe Vitalie* en présence de son frère, et qui s'explique, psychologiquement, par bien des raisons, rend compte, au moins pour une part, des réticences du *Séjour à Roches*.

tée, ainsi que sa mante en chantilly, sous (*sic*) l'indication d'Arthur, afin de pouvoir nous présenter avec lui bien habillées et comme référence d'honorabilité. Moi, j'écris. Arthur lit. Rien encore de France. Patience, ce sera sans doute pour samedi. (...)

Vendredi 17. — (...) J'ai vu la Tour de Londres, celle où ont été pour ainsi dire ensevelis tout vivants les princes et les princesses de nobles familles d'Angleterre. Le monument a le sombre extérieur convenable aux souvenirs qu'il évoque. Sourd, triste, sinistre, il donne le frisson. J'aurais bien voulu y pénétrer, pour voir si l'intérieur répond à l'extérieur et conserve des vestiges des anciens prisonniers. Mais il paraît qu'on ne peut entrer et que c'est presque inhabité aujourd'hui. (...)

Arthur nous fait voir les docks. (...) C'est intéressant de regarder charger et décharger les bateaux aux cargaisons variées. (...)

Samedi 18. — (...) Arthur a été de nouveau commander des annonces et chercher un autre placeur. Peut-être trouvera-t-il dès aujourd'hui une place. Ou bien sera-ce pour lundi? Que je voudrais y être! Quel bonheur m'apportera lundi, ou quel malheur? Ayez pitié de nous, mon Dieu, ne nous abandonnez point.

Le soir, reçu lettre d'Isabelle. C'est le bonheur retrouvé pour moi.

Dimanche, 8 heures. — Je ne sais encore ce que nous ferons aujourd'hui. Je voudrais bien assister à la messe; voilà deux dimanches que je n'entends pas d'offices catholiques. Si Arthur nous conduisait au quartier français, nous y trouverions sans doute une église.

Nous voici à dix heures et demie. Faute de mieux, j'ai relu une partie de ma grammaire. (...) Dieu! que les dimanches sont tristes ici.

Enfin on décide d'aller au parc. (...)

A tous les carrefours, dans les rues, des prêches; j'en ai vu sept aujourd'hui. La foule entoure les prêcheurs et les écoute avec recueillement et respect. On distribue des écrits pieux.

Vers le soir, Arthur a enfin trouvé une église catholique et française. Il nous y conduit. On était au salut. (...)

Lundi 20. — (...)

Cette journée du lundi 20 juillet apporte à Vitalie une déception de plus. Elle avait fait le projet d'aller avec sa mère au Saint-Sépulcre de New-Hall, pour porter aux religieuses, de la part des dames du Saint-Sépulcre de Charleville, une boîte en carton dont elle n'indique pas le contenu. Au moment de partir pour New-Hall, Mme Rimbaud recula devant le prix du voyage : 19 shillings 1/2, soit 24 francs-or.

Mardi 21. — Arthur a reçu une lettre hier soir. Je suis contente et j'espère.

Mercredi 22. — Arthur vient d'emporter la fameuse boîte destinée aux dames du Saint-Sépulcre de New-Hall. Ne pouvant la leur porter, nous nous décidons à leur en faire l'expédition. (...) Je viens de leur écrire afin de leur annoncer l'envoi de cedit carton.

Jeudi 23. — (...) J'ai cousu. — Arthur et nous sommes bien embarrassés, bien perplexes. Des places, il en a! S'il avait voulu, il serait placé et nous serions parties. S'il avait voulu, nous serions parties aujourd'hui. Oh! quand je pense que cette joie-là aurait pu être mienne en ce moment... Après tout, aurais-je pu trouver grand plaisir à partir, après avoir été témoin du chagrin et des supplications d'Arthur? — Maman a dit : encore huit jours. Et voilà. J'étais dépitée et contente à la fois : contente pour Arthur. Bah! pour lui, j'en prends mon parti tout de même.

Vendredi 24. — (...)

Samedi 25. — (...) Nous sommes allées au musée de peinture. (...) J'ai vu l'un des palais de la reine. Il est entouré d'arbres. Il ne m'a pas semblé élégant; je me figurais autrement une demeure royale. Les murs, noircis par le temps, sont sans sculptures. Les fenêtres? elles sont comme toutes les fenêtres, mais très petites. Il y a de vastes écuries.

J'ai vu le monument élevé en l'honneur du prince Albert. Il est tout doré. C'est merveilleux. (...)

Nous sommes allés dans deux parcs. Dans l'un d'eux, des

soldats anglais s'exerçaient à la petite guerre. Ils sont habillés richement. Je me suis fort intéressée à leurs costumes et à leurs mouvements. Il y en avait à cheval, et ils étaient magnifiques de tenue et d'allure, eux et leurs montures.

Nous avons mangé au restaurant et nous avons pris du thé excellent avec des tartines de beurre.

Dimanche 26. — (...)

Lundi 27. — (...) Déception : point de lettre, rien. (...) Voilà que je m'habitue un peu à ce pays-ci. Il me semble plus supportable. Charleville me paraît un lieu de délices très lointain. Il me semble même que je l'oublie un peu. Oh! non, cela ne se peut. (...)

Nous passons l'après-midi au British Museum. (...) Ce qui m'a intéressée le plus, voici :

Les dépouilles du roi d'Abyssinie, *Théodoros,* et de sa femme : des tuniques dont l'une est garnie de sortes de petits grelots en argent; sa couronne, avec de vrais diamants; ses armes; plusieurs coiffures; des chaussures de la reine sa femme, en argent avec des pierres précieuses; des peignes en bois; des fourchettes et des cuillères grossières, en bois. [Il n'est pas douteux que les objets remarqués et cités par Vitalie ont été désignés à son attention par Arthur. La physionomie même des notes manuscrites de Vitalie indique, assure qu'Arthur s'est appesanti avec émotion sur les dépouilles de Théodoros.] (...) (18).

Mardi 28. — (...)

Mercredi 29. — Ce matin, vers neuf heures, je rangeais toutes mes affaires, quand Arthur, sombre et nerveux, a dit tout à coup qu'il sortait et qu'il ne rentrerait pas à midi. Mais

(18) On trouvera dans *Ebauches* (cf. plus haut, note 1), pp. 99-100, une lettre d'Isabelle à Paterne Berrichon où la sœur de Vitalie fait preuve d'une érudition quelque peu surprenante : « Nul doute que pendant les onze années passées en Arabie et en Abyssinie, il (Arthur) se soit imprégné de cette poésie orientale si capiteuse, plus profonde encore dans la vieille Ethiopie toute hantée de souvenirs bibliques et héroïques — *depuis la reine de Saba jusqu'à Théodoros,* — et adonnée à des coutumes étranges et mystiques ». — Le journal de Vitalie donne la clé de l'érudition d'Isabelle : c'est à Londres que la famille Rimbaud s'intéressa (pour la première fois sans doute) à ce Théodoros, négus d'Abyssinie, qui se brouilla avec les Anglais et fut tué par eux à Magdalé en 1868. — Il n'y avait pas longtemps, en 1874, que ses dépouilles avaient été transportées au British Museum, et c'est sans doute pour cette raison qu'elles attiraient la curiosité.

à dix heures il revient et nous annonce qu'il partira demain. Quelle nouvelle! J'en suis suffoquée. Suis-je contente au moins, moi qui ai tant désiré cet instant? En conscience, je serai bien en peine de répondre franchement; et je ne m'explique pas du tout cette épine qui me laboure le cœur au moment où je devrais être si joyeuse. (...)

L'après-midi, nous allons acheter divers objets pour Isabelle et pour moi, entr'autres de beaux châles; puis, différentes affaires pour Arthur.

Nous dînons du thé (*sic*). — Je fais quelques arrangements au pantalon et au paletot d'Arthur; après, il sort.

Jeudi 30. — Arthur n'a pu partir aujourd'hui, la blanchisseuse n'ayant pas rapporté ses chemises.

L'après-midi nous allons acheter du linge.

Vendredi 31. — Sept heures et demie du matin. Arthur est parti à quatre heures et demie. Il était triste. (...)

Deux heures et demie. — Nous partons dans une heure. Quel effet cela me fait! Ma nervosité a grandi, c'est de l'angoisse à présent. Se peut-il que je regrette Londres à ce point, que je me sois attachée à lui sans le savoir, en me figurant y souffrir? (...) Je pense à Arthur, à sa tristesse; à Maman, qui pleure, qui écrit. (...)

Nous partons. Jamais je ne verrai plus notre chambre, ni le paysage familier, ni Londres...

[Retour à Charleville par Folkestone, Ostende, Bruges, Alost, Bruxelles, Namur, Dinant, Givet, très certainement d'après un itinéraire tracé par Arthur, qui a eu soin, on le voit, de faire prendre aux voyageuses une autre route que celle de l'aller, sans aucun doute dans le but de leur faire voir des paysages nouveaux et de varier ainsi leur intérêt.]

H. DE BOUILLANE DE LACOSTE.
H. MATARASSO.

SAUDADES[1]

CONTES POPULAIRES BRÉSILIENS

—

I

Première image d'enfance. Nous allons partir. Il a fallu se lever à l'aube. Il fait froid. J'attends, sagement, blottie dans mon petit capuchon de laine, sur la terrasse d'où l'on voit une de ces grandes plaines de Sâo-Paulo, une plaine qui se perd au loin dans la brume... Un léger voile humide couvre la terre, et les roses du jardin sont mouillées, toutes parées de gouttelettes brillantes. Pendant la nuit, les araignées ont tissé leurs légères toiles entre les buissons et sur elles aussi brillent comme de fins diamants les gouttes de « sereno ».

Là-bas, tout au bout du monde, le voile de brume devient rose. J'entends la note claire et joyeuse d'un oiseau qui monte vers le ciel laiteux.

Pour la première fois je regarde un paysage et il est resté tout au fond de mon souvenir, froid et voilé, d'un blanc-rose d'opale, silencieux...

Et puis, un chant d'allégresse qui monte à travers l'espace, — l'annonce d'un jour nouveau, l'annonce du soleil radieux qui, là-bas, dissipe doucement la brume...

II

Partir! Ce mot évoque encore les plus grandes joies de mon enfance. Nous partions souvent. Nous allions de la ville à la « fazenda » (plantation de café, canne à sucre, manioc...) Une charrette à bœufs nous attend, cette fois,

(1) Mot très spécial à la langue portugaise, signifiant à la fois souvenir, regret et amour.

ma mère et moi. Les hommes suivront, plus tard, à cheval. Il y a des coussins dans la charrette, un grand tapis en peau de vache et des couvertures en laine rouge. Mais il n'y a pas de banc. Nous nous accroupissons dans le fond de la charrette. C'est très amusant. Au-dessus de nos têtes se croisent des branchages soutenus par des bambous recourbés, formant un léger dôme qui nous protégera du soleil.

Les bœufs ont de longues cordes et un anneau dans le nez. Leurs beaux yeux doux reflètent une patience infinie. Ils sont menés par un jeune *caipira* (paysan) maigre et musclé, au visage fin et brun. Il porte un large chapeau de paille grossière et il est pieds nus. Dans l'entre-bâillement de sa chemise écrue, j'aperçois le cordon rouge d'un petit scapulaire béni.

— Eh! Mulato! Eh, Baio! Eh! Ah! ...

Et il aiguillonne ses bœufs avec un long bambou.

Lentement, la charrette s'ébranle et les roues broient l'argile en faisant gémir l'essieu.

Ah, ce long gémissement, à la fois strident et plaintif, monotone et rythmé! Sur l'interminable route à la poussière jaunâtre, à travers les petits bois dévastés, les plantations de bananiers, les champs de maïs, les petites huttes clairsemées et les plaines désertes, nous entendrons pendant des heures ces deux notes alternées. Et, sous l'ardent soleil de midi, seules les cigales l'accompagneront du bruissement de leurs ailes desséchées...

— Maman, dis-je tout d'un coup en me réveillant de l'inévitable assoupissement, — est-ce que nous ne verrons pas une *onça* dans les bois? (L'onça est la panthère brésilienne.)

Ma mère se mit à rire.

— J'espère bien que non, petite sotte. Il n'y a pas d'onças par ici.

— Ce n'est pas la peine alors d'être née au Brésil, répondis-je dépitée, si je ne puis jamais voir ni une *onça* ni un *jacaré!* (Jacaré, petit caïman).

Notre conducteur, qui marche à côté des bœufs, tourne la tête.

— Eh, Sinhá, j'en ai entendu miauler une la semaine dernière lorsque j'étais chez Compadre Chico, là-bas, dans la *Serra*...

Et il pointe son bambou vaguement vers les collines boisées à l'Est.

— Mais n'ayez pas peur, reprit-il, cette route est trop fréquentée. Jamais elles ne descendraient jusqu'ici.

— C'est que Nênê n'a pas peur du tout, dit ma mère en riant. Elle voudrait bien en voir une!

— Cruz! Credo! exclama le caipira en se signant. Ne dites pas cela, ce sont de méchantes bêtes.

— Mais moi, je pense que lorsque je serai grande, je m'en irai à cheval, avec des bottes et un fusil, — là-haut dans la Serra et bien plus loin encore, chercher de belles orchidées et de jolies *aráras,* des petits singes et des periquitos... Et alors, peut-être, rencontrerai-je des onças dont je n'aurai pas peur; je verrai la Yara au fond des lacs et le malin Sacy-Pêrêrê coiffé de son bonnet rouge et courant sur sa jambe unique, la nuit dans les forêts...

A sept ans n'est-on pas toujours un peu Chevalier-Errant, armé de toutes les audaces?

III

Ce n'est pas une fazenda de luxe, la nôtre. C'est la bonne vieille plantation de café de l'ancien temps. La maison, bâtie sur une petite colline, ne singe pas les châteaux d'Europe ni les villas de Long Island. Elle est grande, parce qu'il faut héberger beaucoup de monde; toute en longueur, sans étages, parce qu'on dispose de tout le terrain nécessaire. Elle est toute blanche avec de larges fenêtres aux volets verts et son seul luxe est une grande véranda qui l'entoure et qui est ornée de plantes grimpantes, — rosiers, jasmins, bougainvilliers, ypoméas... montant jusqu'à la toiture et retombant à travers les poutres de la terrasse. Devant la maison il y a un jardin, plein de phylocacti montant jusqu'au faîte des palmiers, de magnoliers robustes, d'aréquiers, de buritys, de rosiers taillés en buisson, de tubéreuses

et d'œillets... Plus loin s'étend la prairie, bordée par les hangars et les maisonnettes des colons. Là-bas, sur la colline en face, les longues rangées de caféiers se perdent à l'horizon.

Derrière la maison, du côté de la cuisine, il y a une grande cour en terre battue, puis la basse-cour, les écuries. Et puis le verger dont le mur élevé séparait notre fazenda d'une immense propriété voisine, abandonnée depuis de longues années, reconquise par la brousse et... hantée!

Derrière les écuries, il y a encore des hectares de canne à sucre dont les longues feuilles vertes ondulent au vent comme des vagues; le maïs, les haricots, le manioc voisinent. On trouve des arbres fruitiers un peu partout, — de grands manguiers auprès de la basse-cour, des orangers parmi les caféiers, les arbustes de goyave et d'araçà poussent le long des enclos. D'immenses tamariniers surplombent la maison, enlacés par le *maracujá* aux fleurs symboliques. C'est la fleur de la Passion.

Les grandes *jaboticabeiras*, les papayers, les néfliers, les *pitangueiras* aux jolis fruits rouges, les *cajueiros*, dont le fruit porte son noyau à l'extérieur, — alternent sans ordre déterminé avec les *ipês* aux fleurs dorées et les *paineiras* exubérantes et fragiles, sorte d'arbre à kapok...

L'intérieur de la maison est tout simple, presque nu. La longue salle à manger avec ses grandes portes vitrées donnant sur la terrasse, n'a qu'un mobilier très sommaire : — quelques chaises rangées autour de la table en beau bois de *jacarandà;* deux hamacs brodés ornant les deux coins opposés de la pièce, deux chaises à balançoire, en bois recourbé et verni.

Au salon, à peu près la même simplicité, — une marquise flanquée de deux fauteuils et deux chaises paillées, un petit piano droit, de petites tables recouvertes de tapis très blancs en gros crochet de fil ou en broderie anglaise. Sur la marquise, deux gros coussins, finement brodés au passé en soie et or, travail préféré des jeunes filles de ce temps-là...

Dans un coin, une commode portugaise du temps de D. Joâo VI, — sur laquelle il y a un petit oratoire vitré où trône une sainte Vierge somptueusement habillée en crinoline de soie, tenant dans ses bras un petit Jésus, accoutré comme une Infante d'Espagne. De chaque côté de l'oratoire un grand vase en porcelaine, contenant deux gerbes de roses en papier de soie,... singulier paradoxe en ce pays béni où l'on trouve les fleurs les plus variées pendant toute l'année.

Dans la chambre à coucher, de grands lits en bois verni, garnis de matelas en crin ou même en crin végétal, et de gros oreillers carrés, le tout recouvert de dentelle en crochet. Toujours, au chevet, un tableau religieux, souvent une simple lithographie de la Madone, de saint Joseph ou du Sacré-Cœur... Des chapelets enroulés aux montants du lit. Des candélabres en bronze ou de simples bougeoirs en cuivre sur les petites tables de nuit. Sur les toilettes, ornées de mousselines à volants, — une cuvette et un pot-à-eau en faïence fleurie, un flacon d'eau de Cologne et quelques accessoires personnels. Une grande simplicité domine, mais aussi une grande propreté. Les parquets en bois blanc sont savonnés et brossés chaque semaine.

La vaste cuisine ne me laisse aucune impression nette. Il s'y passait toujours trop de choses pour qu'on puisse la décrire, et Romana, la grosse cuisinière noire, a dû absorber toute mon attention. Grondant, riant, distribuant des friandises et des taloches, se signant vingt fois par jour pour déjouer les mauvais présages ou éloigner les esprits funestes, Romana régnait en autocrate sur les domestiques et les *moleques* qui complétaient le personnel de la maison.

Nhá Chica, qui avait été ma nourrice et était restée chez nous comme femme de chambre, savait que ses pouvoirs s'arrêtaient au seuil de cette cuisine. Là, nous n'écoutions que Romana, large et luisante sous son tablier blanc, un mouchoir à carreaux noué sur sa tignasse huilée.

Cette experte cuisinière à l'aspect réjoui avait un goût

caractéristiquement africain pour la sorcellerie et le surhumain, — très différente en cela de la douce Nhá Chica dévote scrupuleuse, qui cherchait à éloigner de nous les superstitions malsaines...

C'est Romana qui, en cachette, le soir, dans sa cuisine sombre, à la lueur d'une lampe à huile, me racontait les terribles histoires de loups-garous et de revenants qui ont hanté mes insomnies pendant toute mon enfance. L'attrait du mystère me faisait rechercher ces histoires, qui me terrifiaient pourtant. Je voulais toujours en savoir davantage et j'en étais épouvantée lorsque ces images monstrueuses se transformaient en cauchemars, la nuit.

Nhá Chica, au contraire, ne me racontait que des histoires romanesques de princesses enchantées, de la Yara des Eaux ou bien les tours malicieux du petit *jaboty* rusé (tortue de terre) se jouant de l'onça menaçante.

Pour entendre les histoires de Romana, il me fallait agir en fraude et échapper à la surveillance de ma mère et de Nhá Chica. Cela même ajoutait-il à l'émotion que je ressentais? Lorsque j'évoque la cuisine sombre et la petite lampe éclairant le large visage expressif de Romana, ses histoires me reviennent à l'esprit avec le souvenir du frisson délicieux...

— Et il entendit dans la toiture un long gémissement. Comme l'orage grondait toujours au dehors, il crut que c'était le vent et ne fit pas attention. Mais après il entendit une voix qui criait : « Je vais tomber! Je vais tomber! »

« Il continua à manger sa soupe sans répondre, mais la voix reprit : « Je vais tomber. Je vais tomber! »

« A la fin, agacé, il riposta :

« — Mais tombe donc, imbécile!

« Alors, il y eut un bruit de chaînes épouvantable et une main décharnée, une main de squelette tomba sur la table!

« Mais l'homme ne broncha pas et continua à manger. La voix reprit : « Je vais tomber! Je vais tomber! »

De nouveau l'homme cria :

« — Tombe, vas-y, dépêche-toi!

« Et les ossements d'un pied tombèrent sur la table... »

Et moi qui écoutais haletante! Et les ombres projetées par la petite lampe sur les murs de la cuisine obscure... et la peur qu'on ne m'appelât pour aller me coucher avant que l'histoire ne fût finie!...

Finalement le squelette entier, chargé de chaînes, se reconstituait devant l'homme courageux qui le bravait. Le squelette lui proposait un marché honorable; — une sépulture chrétienne et d'innombrables messes pour le repos de son âme, en échange du trésor enterré à l'endroit où il avait été assassiné. Tout finissait pour le mieux, car l'homme devenait très riche et le fantôme obtenait enfin la paix éternelle...

Mais la nuit, dans ma chambre, lorsque le vent faisait claquer un volet ou secouait les arbres dans le jardin, je craignais d'entendre le lugubre : « Je vais tomber! » Et je ne me sentais pas brave du tout, — aucun trésor n'aurait pu me tenter, — je cachais ma tête sous les draps et vite je récitais des *Ave* pour toutes les pauvres âmes en peine...

IV

Petite fille capricieuse et gâtée, je faisais une violente scène de larmes à ma bonne mère qui me coiffait. Assise devant la fenêtre ouverte, je poussais des gémissements à chaque coup de peigne, mené pourtant d'une main si douce et si attentive à ne pas briser les fils soyeux de mes boucles blondes.

Ma mère me grondait et raisonnait tour à tour, mais la vilaine petite nerveuse ne se calmait pas...

Soudain, des grands tamariniers devant la maison partit un chant d'oiseau, — trois notes claires, bien distinctes :

Bem te vi! Bem te vi!

(Je t'ai bien vue! Je t'ai bien vue!)

Mes pleurs s'arrêtèrent net. J'écoutais...

Bem te vi! répéta la claire voix gouailleuse...

— Tu entends? dit ma mère, c'est le petit oiseau qui

se moque de toi! Il va raconter à tous les autres petits oiseaux qu'il t'a vue faire une scène ridicule et que tu ne veux pas te laisser démêler les cheveux...

La tête baissée, très humiliée, je me tus. Mais toute la journée, le *Bem-te-vi* répéta son cri railleur.

Je crois bien que je ne fis plus de scènes, du moins devant les fenêtres ouvertes...

V

Mais le lendemain je demandai à Nhà Chica si elle croyait vraiment que le *Bem-te-vi* s'était moqué de moi.

— Pourquoi pas? répondit-elle. Il y a des oiseaux qui sont en réalité des âmes condamnées à subir un sort; il y en a d'autres qui sont plus heureux que nous et qui savent des choses que nous ne soupçonnons pas. Ce sont des sages.

— C'est vrai? dis-je, flairant une histoire. Qui te l'a dit?

— C'est le *feiticeiro* (sorcier) de chez nous, un grand feiticeiro qui m'avait guérie d'un goitre, quand j'avais 15 ans. Il m'a raconté une histoire... Tiens, si tu es sage, je te la raconterai.

— Mais oui, Nhá Chica, je serai sage. Raconte!

Et je me perchai sur la fenêtre près de laquelle ma nourrice racommodait du linge.

— Je vais te dire, Nênê, — cette histoire, il y a deux façons de la raconter... D'abord, je vais te la dire comme tout le monde la raconte et puis je la répéterai telle que je l'ai entendue raconter par le *feiticeiro*. Tu verras la différence.

« Il était une fois un homme et une femme qui avaient une fille ravissante. Ils craignaient tellement de la perdre qu'ils la tenaient toujours enfermée. Elle ne pouvait ni sortir, ni se promener au jardin ni se montrer à la fenêtre.

« Un jour, un oiseau-mouche entra par mégarde dans la chambre de la jeune fille. Il eut très peur parce qu'il ne pouvait plus trouver d'issue. Il volait de çà, de là, se

cognant aux murs sans pouvoir s'échapper. La jeune fille, éblouie par les brillantes couleurs de l'oiseau minuscule, aurait bien voulu l'attraper, mais elle eut pitié de lui et ouvrit toutes les fenêtres... Il partit comme une flèche scintillante...

« Une fois en liberté il se retourna pour regarder celle qui l'avait sauvé, — car ce n'était pas un vrai oiseau-mouche, mais un Prince enchanté. Il trouva l'enfant merveilleusement jolie et souhaita de l'épouser. Tous les matins, il revenait dans le jardin et voletait autour des fenêtres de la belle qui déjà le guettait, ravie des grâces de ce bijou vivant.

« Mais le Prince-Oiseau se demandait comment faire pour enlever la jeune fille à la surveillance de ses gardiens.

« Un jour, il se percha tout en haut d'un arbre, près de la fontaine où les servantes venaient puiser l'eau et il se mit à chanter.

« Une négresse vint avec une cruche. En entendant cette musique, il lui prit une envie folle de danser. Elle posa sa cruche sur le gazon et, les mains aux hanches, commença la *Samba*, et, plus elle dansait, plus le petit oiseau chantait, et plus elle avait encore envie de danser.

« Voyant que la négresse ne revenait pas avec la cruche d'eau, la cuisinière sortit de la maison pour la chercher. Mais en arrivant à la fontaine elle fut prise, elle aussi, d'une irrésistible envie de danser...

« Toutes les servantes sortirent ainsi, l'une après l'autre... La *Samba* allait bon train autour de la fontaine et le petit oiseau chantait toujours, sans se lasser.

« La maîtresse de maison, de loin, vit cette ronde effrénée et, très irritée de l'inconduite de ses servantes, elle sortit en courant avec l'intention de les rabrouer vertement. Mais, dès qu'elle entendit la chanson irrésistible, elle oublia sa colère et se mit à danser, elle aussi, les poings aux hanches.

« Son mari, voyant cela, attrapa son gourdin et se précipita au milieu de toutes ces femmes pour les disperser et les renvoyer à leurs devoirs. Mais le gourdin lui

tomba des mains et il entra dans la ronde en sautant et en gambadant mieux que les autres

« Le petit oiseau-mouche chantait toujours à tue-tête.

« La jeune fille, se trouvant seule à la maison, s'inquiéta. Elle appela sa mère, elle appela les servantes, — personne ne lui répondit. Alors, effarée, trouvant toutes les portes ouvertes, elle sortit, elle aussi, dans le jardin. Quand l'oiseau-mouche la vit dehors, il se précipita sur elle, toujours en chantant, et, devant les yeux affolés de tous ces danseurs qui ne pouvaient s'arrêter, il se posa sur ses cheveux. Elle voulut le saisir, et dès qu'elle le toucha, il redevint un Prince, beau comme tous les Princes de contes de fées!

« Au même instant, la *Samba* endiablée s'arrêta net. Chacun reprit ses sens et les parents de la jeune fille ne purent faire autrement que de commander un magnifique repas de noces.

— Voilà, dit Nhà Chica, c'est comme ça que tu entendras toujours raconter cette histoire par ici, parce que, vous autres blancs, vous pensez toujours que c'est vous les mieux et les plus heureux et que le suprême bonheur pour une bête, ce serait de pouvoir se transformer en homme! Mais ça, c'est parce que vous ne vivez plus avec les animaux libres, avec les oiseaux qui sont les plus libres de tous. Ils sont beaucoup plus heureux... Veux-tu que je te dise, Nênê, — écoute bien ceci : les oiseaux seuls sont heureux sur terre, lorsqu'on les laisse en paix. »

Nhá Chica était très excitée. Je la regardai, surprise. On aurait dit qu'elle était en colère.

— Oui, Nênê, c'est pourquoi tu me vois gronder tous ces gamins qui s'en vont dans les bois avec leurs pièges pour capturer les pauvres oiseaux. Ensuite il les mettent dans de toutes petites cages à la porte de leurs huttes, et c'est à peine s'ils leur donnent de l'eau fraîche et du grain! Et le petit oiseau malheureux voit dehors le grand ciel et les forêts immenses où il ne coûtait rien et ne devait rien à personne; ses ailes, inutiles, lui font mal et il meurt enfin, d'ennui et de désespoir. Dans un beau pays comme le nôtre, c'est un crime de mettre en

cage les oiseaux. Ne le fais jamais, n'aie jamais d'oiseau en cage, ça porte malheur! Il vaudrait mieux les tuer tout de suite que de les laisser languir dans une prison qu'ils n'ont pas méritée.

— Jamais, jamais, je te le promets, Nhá Chica, dis-je, toute émue de l'ardente plaidoierie de ma nourrice. Jamais je ne mettrai un oiseau en cage! Mais raconte-moi l'autre histoire.

— Maintenant, il faut que j'aille mettre le couvert. Ce soir, quand tu seras couchée, je te la raconterai...

Et pliant son linge, Nhà Chica s'en alla, me laissant perchée sur le rebord de la fenêtre, à écouter les oiseaux qui voletaient dans les arbres du jardin, libres encore, — seuls libres, seuls heureux!

Mais il me semblait que j'aimais tout de même mieux être petite fille!...

VI

Lorsque je fus couchée, sans lumière, devant la fenêtre grande ouverte par laquelle je voyais luire les étoiles entre les jasmins qui couvraient la terrasse, Nhá Chica vint s'asseoir auprès de mon lit.

— Dans l'histoire que je t'ai racontée, Nênê, il s'agit d'un oiseau-mouche. Or, tu le sais, l'oiseau-mouche est très mignon, très joli, mais il ne chante pas... Dans l'histoire du *feiticeiro*, l'oiseau est un *Yrapurú*. C'est surtout au Parà et dans l'Amazone que ce petit oiseau existe. Il est très petit, marron, il n'est pas joli, mais il a de longues ailes pointues et une gorge tellement extraordinaire que lorsqu'il se met à chanter, tous les oiseaux des bois viennent à tire-d'aile de partout pour l'écouter et restent posés sur les arbres tout autour de lui tant qu'il chante. Même les oiseaux de proie, Nênê, cessent de chasser et restent immobiles au faîte des arbres, engourdis de ravissement. Mais les hommes sont plus méchants que les oiseaux de proie et ils n'ont pas honte de tuer cet adorable chanteur. »

— Oh! Nhá Chica! Pourquoi?

— Ils disent que c'est un porte-bonheur. Ils conservent son petit corps au moyen de certaines herbes et le portent sur eux. J'espère bien qu'en fait de bonheur cela leur fiche la guigne! Et si ça continue, bientôt il n'y aura plus de chanteurs dans les bois... Le feiticeiro le leur disait bien, — s'il a la réputation de porte-bonheur c'est parce qu'il est heureux. Il faut le respecter. Il ne faut jamais toucher au bonheur, ça se brise tout de suite. On ne peut pas faire son bonheur avec la souffrance et la mort d'un être heureux...

— Raconte-moi l'histoire, Nhá-Chica, implorai-je.

— Ça commence comme l'autre, mais la jeune fille était enfermée par ses parents parce qu'ils voulaient qu'elle épouse un homme très riche, leur voisin, — très riche, mais très laid, tout chauve avec de grandes oreilles de vampire et un gros ventre comme un ballon.

Je me mis à rire.

— Et elle ne voulait pas de lui?

— Naturellement. Elle préférait mourir ou rester enfermée toute sa vie. Mais un jour, je ne sais par quelle fente des tuiles, un Yrapurú entra dans la chambre de la jeune prisonnière. Lorsqu'elle le vit, elle fut contente. « C'est le Yrapurú porte-bonheur, se dit-elle. Je vais le prendre et le garder ici avec moi! » Mais le petit oiseau, affolé, se jetait désespérément contre la vitre fermée, frappant en vain de son petit bec et de ses ailes allongées. La jeune fille, le voyant si apeuré, eut pitié de lui. « Moi, qui n'ai pas d'ailes, je souffre tant d'être enfermée. Comment puis-je avoir l'idée d'emprisonner un oiseau! Va, petit Yrapurú, dit-elle en ouvrant la fenêtre, va-t'en vite et souviens-toi que moi, captive, je t'ai rendu la liberté! »

« Le Yrapurú partit comme une flèche et la jeune fille referma la fenêtre en soupirant.

« Mais le Yrapurú, qui était l'incarnation d'une âme de sage, n'oublia pas sa bienfaitrice dont il avait compris la malheureuse histoire. Il revint dans les arbres de son jardin. Il vit les parents, cupides, cœurs secs, prêts à vendre leur fille au plus offrant. Il vit le prétendant dis-

gracieux... et il revit la charmante petite captive, aux yeux doux, au cœur indomptable.

« Elle mourra parmi ces gens-là, se dit-il, si je ne la sauve... »

« Alors, il décida de se servir des moyens magiques dont il connaissait le secret.

« Perché sur les branches les plus hautes d'un manguier, auprès de la fontaine où les servantes venaient remplir leurs cruches, il se mit à chanter. Et tu ne peux t'imaginer ce qu'est ce chant, Nênê. J'ai rencontré des voyageurs qui m'ont dit que nulle part au monde il n'existe un chanteur pareil. Le rossignol d'Europe, si vanté, n'est qu'un amateur auprès de cet artiste admirable. C'est même dangereux pour ceux qui traversent les bois vers le coucher du soleil, se hâtant de rentrer avant la nuit. Ils s'arrêtent pour écouter le Yrapurú et ne peuvent plus continuer leur chemin, — les ombres du crépuscule les surprennent, ils ne peuvent repartir que lorsque le Yrapurú se tait. Par moments, tu croirais entendre un violon très doux et une mélodie exquise, puis des trilles redoublés comme le tintement de clochettes cristallines, puis des arpèges, on dirait une harpe, et tout cela, sans discontinuer, composé, suivi, comme s'il avait pu préparer d'avance une symphonie parfaite.

« Notre Yrapurú chantait donc auprès de la fontaine. Et de la maison tout le monde sortit pour l'écouter, — les uns après les autres, tous restaient là figés, bouche-bée, le nez en l'air, buvant les notes argentines qui s'égrenaient dans la soirée tiède. La jeune fille, voyant de sa chambre toute la maisonnée groupée autour de la fontaine, ouvrit sa fenêtre pour mieux écouter, elle aussi... Alors le Yrapurú, chantant toujours, quitta son arbre et vint se poser sur le rebord de cette fenêtre. Tout le monde se retourna vers lui, car il chantait de plus en plus doucement... Et l'on put voir ce miracle, — de la fenêtre s'envolèrent soudain deux Yrapurús, — tout près l'un de l'autre, vers les bois déjà sombres, derrière lesquels s'éteignaient les derniers rayons du soleil couchant. Ayant trouvé une belle captive parmi les hommes, le Yrapurú

avait voulu la rendre heureuse, du libre bonheur des oiseaux...

— Oh, que c'est beau, Nhà Chica! Mais moi, tu sais, je ne voudrais pas devenir un oiseau!

— Non, bien sûr, tu es heureuse, toi. J'espère bien que tu le seras toujours et que tu n'auras jamais des raisons de regretter que cette histoire ne puisse être vraie... Allons, dors maintenant. Bonsoir.

Pauvre Nhá Chica... Si elle pouvait savoir combien de fois depuis j'ai songé, de toute mon âme déçue, à cette merveilleuse envolée vers les bois libres, au-dessus des têtes ébahies des hommes cupides et lâches!

VII

Ma chambre, outre la porte vitrée qui donnait sur la terrasse, avait une petite fenêtre qui s'ouvrait sur la cour en terre battue, située en contre-bas, car le terrain en déclivité nous avait permis, de ce côté-là, des soubassements assez importants.

Un soir je me réveillai en sursaut. J'avais entendu des piétinements, un galop rapide et un choc sourd... Puis le rythme pressé de respirations haletantes...

Intrigué, je me levai et me penchai à la fenêtre.

En bas, dans la cour éclairée par la lune, je vis un groupe qui semblait taillé dans le roc...

Front contre front, les cornes entrelacées, deux taureaux luttaient comme des Titans. Les forces égales de leurs muscles tendus produisaient, en s'annulant, une immobilité presque absolue. Seuls leurs souffles oppressés donnaient la mesure de leurs efforts. Jusqu'à l'aube, ils luttèrent ainsi. Symbole de la violence obstinée que nulle raison n'entame, que nul sentiment ne peut vaincre... Le génie de la destruction. Cette image est restée gravée dans ma mémoire et j'y pense parfois, malheureusement, devant certaines luttes de pays « civilisés »!...

DOLORES DE OLIVEIRA.

POÈMES

CHANT MEDITERRANEEN

En quittant Monastir (Tunisie).

Je vais abandonner dans quelques jours,
Sur le rivage de la mer,
Qui sent l'algue et reluit de souvenirs,
Ma petite ville.
De sa pluie d'or, le soleil y arrose
Les belles palmes et l'olivier et le laurier.
Dans ce nid, je laisse
Tout le scintillement des souvenirs;
Les chères tombes
De mon père et ma mère bien-aimés;
Les traces de mes larmes vaines,
L'odeur du laurier, le parfum des roses,
Du jasmin et des violettes,
Cueillis entre baiser et baiser.
Sur le sable blanc et sur les remparts
Et sur l'âpre rocher verdi, je laisse
L'empreinte de mes premières amours.

Je tourne vers la vie mon suprême désir,
Et mon chant né de tant d'ardeur
Ne craint pas d'hostilité;
Il plane ailes ouvertes sur la mer perfide,
Embrasse dans un seul élan
Les hautes montagnes et les vertes plaines,
Réveille, au foyer, l'amour qui couvait,
Rend l'homme le frère

De l'homme qui souffre et qui pleure,
Fait chanter dans les cœurs
Le grand verbe aimer.

Je hais ceux-là qui font souffrir un peuple,
Je hais celui qui martyrise un homme.

Je vais abandonner, dans quelques jours,
Sur le rivage de la mer,
Ma petite ville gentille et belle,
Je vais mêler à l'Occident altier
L'âme de la mer méditerranée.

En même temps que le souffle de Rome
M'arrive celui de l'Arabie et celui
De la belle Provence; celui de Palestine
Et celui de l'Espagne, ardente et déchirée.

Je vais criant justice :
Justice pour le peuple arabe et le chrétien,
Pour le juif qui souffre encore,
Pour tout ce qui a sang et vie.

Je hais le poète qui revêt de noir
Sa pensée et, sombre, déclare
L'homme dans la vie tout indigne et vain.
Sursum corda! *Tel est mon cri,*
Cependant que l'aurore montante teint de rose
Les montagnes et que sourit la plaine.

Traduit de l'italien par
MATHILDE POMÈS

—

DANS LE SUD TUNISIEN

Nous allions tous les deux, inondés de lumière.
La voix du Sud nous attirait,
Du Sud immense et prenant.
Nous avions la bouche embrasée.
Nos mains, tendues vers le désert

Aux mille gueules de feu, flamboyaient.
Nos cheveux secs jetaient des étincelles,
Nous semblions du stuc d'ambre fumant,
Le soleil nous poursuivait et nous accablait,
Nous semblions de la terre brûlante et moite, prise
Aux mille gorges béantes du désert, prise
Aux montagnes mystérieuses des Matmatas,
Et coulée en nous, fumante,
Par les mains de la Divinité.

La réalité nous dessine et nous met en marche;
Mon âme exulte et miroite
Avec le soleil, sur les blanches
Maisonnettes et sur le phare de Thina,
Et sur la mer aux innombrables saphirs
Et sur les grains de sable phosphorescents.
La route s'étend sans fin.
Des Arabes s'en vont lentement
Sur leurs bêtes lasses.
Je file, je vole
Sur les ailes palpitantes du désir.

Voilà le ruban argenté de Sidi El Hani,
Et le lit tourmenté du torrent
Aux crevasses sombres,
Arpégées de lauriers roses.
Et voilà les grands mirages nacrés,
Lacs fuyants où se pose
Notre regard extasié.
Tout à coup
Dans la plaine immense, pointillée
D'arbres secs,
Surgit Rome dans les pierres d'El Djem;
C'est le Colisée! Ombre de Rome projetée
A travers l'espace et les siècles
Sur la terre rouge d'Afrique.
Un chant plus fort jaillit
De ma poitrine : Oh! divin ce double mirage!
Ils sont là

Les poètes, qui ont chanté Rome!
Je les vois, je les suis,
Je les aime, je les chante.

Il semble que la terre crie la soif :
Je me sens séparé du reste du monde.
Mes rêves chantent en moi;
Les oliviers, les amandiers, et les figuiers
Se pâment au soleil.
De légers nuages de lumière rose
Nimbent la terre et l'unissent au ciel
Dans l'horizon lointain.
Les aloès et les cactus défilent,
Et les mimosas et les oliviers
Et les arbres et les fleurs, qui font
De Sfax un jardin riant.
Notre chant s'élève;
La terre est plus rose,
La voûte du ciel est plus haute;
Notre cœur se gonfle d'espoir,
Nos yeux s'emplissent de joie.



Gabès s'avance, reine scintillante,
Elle sort victorieuse des griffes du désert.
Figure de femme extasiée dans les baisers,
Elle semble jouir dans la fraîcheur de ses eaux,
Et à l'ombre de ses palmes.
Après le silence aride du désert,
Qu'il est doux d'entrer
Dans ses oasis vivantes,
Qu'animent les cris des enfants et le chant
De l'eau fraîche, dans l'herbe et sur les prés;
La vigne, qui enlace les palmiers
De ses festons vigoureux
Et tombe mollement sur les bords
De la route;
Le parfum de fête du henné,

Qui, délicieux, se mêle à l'âcre odeur
Du vin de palme;
Et les bananiers et les amandiers,
Et les dattiers qui sourient de leur chair ambrée.

Je glisse doucement, tout doucement;
Notre regard se repose
Dans la fraîcheur variée
De l'herbe et de l'eau vive.
Je glisse doucement
Sur la terre meuble, sur les cailloux, sur le sable.
Dans le centre de l'oasis,
Minuscule, nous accueille Chenini,
Aux petits cafés blancs,
Aux petits marabouts,
A l'ombre des grandes palmes.
Un petit âne, modeste, boit
Au pied d'un palmier penché sur l'eau.

Oh! le divin mélange
Des hommes et des animaux,
Avec la vie luxuriante
De l'herbe, des fruits, de la nature entière.
De toutes ces âmes
Oh! le divin rayonnement,
Dans le cycle triomphant
De la nature en joie!

Et nous passons par Medenine,
Qui suffoque et crisse
Sous un ciel de feu
Et tremblote dans la lumière crue
De ses petites maisons de colombes,
Creusées l'une sur l'autre,
Dans la terre sèche.
L'horizon soudain s'élargit :
Devant nous s'étend, infinie,
Une chaîne de mamelons flamboyants.
Ce sont les Matmatas,

Qui s'ouvrent au ciel et soupirent,
Par des cratères aveugles,
Creusés dans leurs flancs
Par ces hommes d'un autre âge.
Des palmiers piquent de leur jet altier et solitaire,
L'immense étendue rouge.
Des hommes sortent de terre,
Tels des brigands sortis de l'ombre,
Qui semblent cacher leurs trésors
Et leurs fautes,
Dans les flancs de la terre complice.
Pourtant ce sont des hommes
Qui sentent et qui aiment,
Et qui sont jaloux de leurs amours.

Nous allions tous les deux inondés de lumière
Et nous appelions à la vie,
Ces hommes confondus dans la terre,
Dans un mélange de choses
Ridicules et émouvantes,
De qui doit aussi rire le ciel,
Quand il les voit, la nuit,
Dans leurs tanières, autour
D'une lumière pâle et vacillante.

La terre, qui les accueille et les nourrit,
Semble les dévorer;
Et ils sont humbles d'aspect
Et orgueilleux à la fois.

Nous allions tous les deux, inondés de lumière.
Le désert nous avait pénétrés
D'humilité, de charme et de mystère.

Traduit de l'italien par
GEMMA MEDINA

GUIDO MEDINA.

LES DÉSASTRES DE L'ÉTATISME EN CHINE AU XIIe SIÈCLE

Le dogme d'une Chine immuable et figée n'est plus excusable depuis la publication, d'ailleurs récente, d'une histoire de la Chine basée sur des textes authentiques chinois (1). Il apparaît, tout au contraire, que la société chinoise a essayé, depuis la plus haute antiquité, toutes les formes sociales que l'Europe croit avoir inventées. Financièrement même, le tableau comporte toutes les fraudes que nous nous voyons imposer : papier-monnaie gagé dont le gage disparaît, inflations appelées réévaluations, emprunts basés sur des fausses promesses, saisies d'or et de bijoux; le tout avec le résultat normal du retour au troc et à la stagnation de la production et du commerce. Un grand historien chinois, philosophe d'ailleurs et non propagandiste, conclut ainsi :

Il est certain que l'humanité se divise en deux : les travailleurs qui rêvent de garder pour eux la plus grande partie de leurs gains, et les profiteurs dont tout l'effort est tendu vers le dépouillement des travailleurs et leur asservissement. Les deux tendances coexistent d'ailleurs en toute âme et ne sont que l'expression d'un même désir de puissance.

(1) **Comme références, consulter :**
1° Ouvrages européens : *Histoire de la Chine*, par G. Soulié de Morant, Payot, Paris.
2° Ouvrages chinois : *Song Che* «Histoire des Song», en 496 tomes; rédigée par le Mongol Tro-Tro au XIVe siècle. — *Trong Tsiènn Kang Mou : Miroir Historique*, supplément, chap. I à XIII. — *Oang Ngann-che Sinn Fa Loun : Dissertation sur les nouvelles lois de Oang-Ngann-che*, traduction en chinois d'une brochure japonaise; publiée à Shanghaï, édit. Koang Tche Chou Tsiu, 1902.

Ces jours-ci, au Sénat des Etats-Unis, un discours contenait à peu près cette phrase : « Dans le peuple, ceux qui possèdent redoutent toute action du Gouvernement, car ils savent bien qu'elle sera dirigée contre eux; seuls ceux qui ne possèdent rien mettent leur confiance dans le Gouvernement. »

Or, parmi les formes d'asservissement des travailleurs essayées par la Chine, il en est une qui n'est pas sans analogie avec ce que les peuples blancs tentent à leur tour sous les noms variés de soviets ou de dictature, ou même de démocratie. Il s'agit de l'étatisme intégral organisé au XIIe siècle sous la direction de Oang Ngann-che.

Il n'est pas inutile de signaler ici que ce que nous appelons Chine est aussi divisé de langue (parlée, non écrite) et de race que ce que nous appelons Europe. Une race active et intelligente, ayant occupé dès le début les immenses plaines du Centre (vallée du Fleuve Jaune) et les monts du Chann-tong, a plusieurs fois imposé sa domination (et fait payer tribut) aux groupes ethniques qui l'entouraient. Mais aux époques dont nous allons parler, la dynastie précédente venait de s'effondrer, comme elles le font toutes, sous les excès de taxation et de réglementation. La dynastie Song, qui s'était installée,ne régnait encore que sur la vraie Chine du Centre et se défendait tant bien que mal par des lignes de fortins ou par la Grande-Muraille contre les menaces ou les incursions des « Barbares » Mongols, Mandchous, ou Thibétains. Le recensement de 1076 donnait 23.807.165 âmes pour un territoire de 27 millions d'hectares environ.

Les impôts, taxes et droits étaient presque aussi nombreux et variés que les nôtres. Le total apparent (sans parler des exactions diverses) était de 22 millions de ligatures (de mille sapèques), soit environ 300 millions de francs actuels. Peu de chose, dira-t-on; mais tous les travaux d'utilité publique, routes, ponts, services publics, la police même restaient à la charge des intéressés locaux.

Ces impôts rappellent beaucoup les nôtres : impôt foncier, mobilier, cote personnelle; droits sur le sel, le thé, l'alun, les parfums, les liqueurs, les métaux fondus, les transactions de marché, impôt sur le revenu dit prélèvement pour les greniers de prévoyance.

Les dépenses supportées par l'Etat étaient : liste civile de l'Empereur et des princes; sacrifices publics et fêtes; appointements des grands fonctionnaires, pensions et dons; transport du grain; troupes mercenaires des frontières.

Les familles, fortement constituées, formaient de petites communautés régies par le chef de famille, elles entretenaient les ouvrages d'art et routes de la circonscription; le chef de famille rendait la justice; les villes et villages choisissaient leurs notables pour former un conseil tout puissant.

Le peuple était à coup sûr fort pauvre, comme il l'a toujours été dans la Chine trop peuplée. La Cour, par contre, et la capitale connaissaient un luxe et un développement de tous les arts dont ce qui nous est parvenu est admirable. Il faut relire les exclamations de Marco Polo quand, quelques années plus tard, il pénétra dans la capitale Song à la suite des envahisseurs Mongols; son étonnement devant les palais, celui surtout mis à la disposition du peuple pour ses fêtes et mariages, avec vaisselle d'or et porcelaines précieuses. Les peintures de ce temps ont une poésie incomparable. La littérature et la philosophie n'ont rien perdu de leurs rares qualités. Les premiers grands romans datent de ce temps.

Mais, à mesure que la dynastie s'organisait, comme le dit encore le philosophe contemporain Tchou Si, elle ne pouvait résister à la tentation de tous les régimes, celle de falsifier la monnaie et de multiplier les impôts et les règlements. Les travailleurs, pour se défendre, se faisaient de plus en plus pauvres en apparence et travaillaient de moins en moins.

La Cour, toujours préoccupée d'augmenter ses revenus, commença de chercher d'autres méthodes d'asservissement des travailleurs, puisque celles en cours

donnaient de moins en moins. Deux partis se formèrent : les conservateurs (nous dirions la droite) assuraient que le salut et la prospérité étaient dans le retour aux traditions libérales du passé, dans la diminution des impôts, dans l'abolition de toute réglementation, comme l'avait fait le fondateur des Rann au IIIe siècle avant notre ère en promulguant un code en deux lois : toute personne attentant à la propriété d'autrui sera mise à mort; toute personne attentant à la personne d'autrui, physiquement ou moralement ,sera mise à mort. C'étaient les ministres Rann Tsi, Ngeou Iang-siou et l'historien Sema Koang. Le philosophe Tchou Si, historien lui aussi, les soutenait.

Les novateurs (nous dirions la gauche) proposaient des changements complets et la destruction entière de l'organisation administrative et fiscale. Oang Ngann-che était à la tête de ministres tels que Tsraé Tsing, Tchrenn tcheng-tche, etc.

Fils d'un petit fonctionnaire, Oang Ngann-che naquit en 1021 dans la ville de Linn-tchroann au Tsiang-si. Reçu « tsinn-che » (docteur) à 30 ans, il fut nommé gouverneur du Inn siènn au Tche-tsiang. Quelques années plus tard, il occupait une charge importante au ministère de la Justice. Gouverneur de Nanking en 1068, il entra peu après à l'Académie de « La Forêt des Pinceaux » et, conférencier, exposait publiquement ses idées sur les réformes rêvées par lui.

L'Empereur Chenn tsong était monté sur le trône en 1068. Il eut l'occasion d'entendre Oang Ngann-che et fut séduit par les idées du Novateur. Il lui confia le soin de réformer l'administration et de réorganiser l'Empire.

Les Annalistes chargés d'inscrire tous les événements notent que, cette année-là, un terrible tremblement de terre ébranla le pays et causa de graves désastres. Ils soulignent le rapport entre les deux faits, estimant que les mouvements cosmiques troublent les esprits et annoncent ainsi les catastrophes sociales.

En 1069 donc, Oang Ngann-che était placé (avec Tchrenn Cheng-tche) à la tête d'une Commission de lé-

gislation se rapportant aux trois Ministères » (*Sann se tiao li se*), chargée de diriger les nouvelles opérations de cadastre et de répartition des grandes propriétés, de vérifier et d'améliorer les systèmes d'impôts et d'étudier les changements à faire dans les anciennes coutumes. Le philosophe Tchou Si rappelle que la redistribution des terres et des biens est le premier acte de tout novateur, c'est-à-dire que tout régime nouveau a pour but de s'emparer des biens existants. Aristide Briand, à qui je citais cette opinion, me répondit en souriant : « Je n'ai jamais connu que deux partis : les Ote-toi-de-là-que-je-m'y-mettistes, et les J'y-suis-j'y-restistes. »

Le premier acte de la Commission fut de créer le monopole au profit de l'Etat, de la production et de la vente du sel, libres toutes deux jusqu'alors sous taxation. Le sel venait à cette époque des marais salants établis le long de la côte orientale, entre le Chann-tong et l'embouchure du Yang-tse. Recueilli de la manière la plus économique, sa vente avait pu se faire à bas prix. La nouvelle organisation comporta la création d'un grand nombre de surveillants et d'inspecteurs, l'élévation des salaires, et les malversations habituelles dans toute organisation d'Etat. Le coût de production augmentant, le détail atteignit de tels prix que la vente diminua de plus de moitié et que le peuple se plaignit hautement.

Un mois plus tard, les impôts en grains (*Tsiunn chou fa*) étaient réglementés. Des grains reçus en impôt dans chaque province, une partie jusqu'alors était gardée sur place dans des greniers de réserve et de secours (Tchrang p'ing koang roé tsrang), l'autre partie étant envoyée à la capitale pour les magasins impériaux. Or, les grains venant ainsi à la capitale de provinces éloignées coûtaient en frais de transport jusqu'à dix fois leur prix sur le marché de la capitale; et quand une famine provoquait l'envoi de grains de la capitale vers une province éloignée, la dépense supportée par l'Etat atteignait des prix importants. Oang Ngann-che décida d'acheter toutes les récoltes dans les provinces où de bonnes années amenaient une baisse de prix; de diriger direc-

tement les grains vers les régions où la famine augmentait les prix, et de les y vendre à gros bénéfices. Un capital de 5 millions de ligatures (environ 50 millions de nos francs) et de trois millions de « tann » (env. 60 kilogs) de grains fut mis à la disposition du nouveau contrôleur pour commencer cette opération dans quelques provinces.

Un conservateur nommé Sou Tche fit les objections suivantes : « Cette entreprise fera créer une légion de nouveaux fonctionnaires, lourde charge. De plus il est reconnu que toute entreprise publique coûte infiniment plus cher qu'une entreprise privée. Même si les fonctionnaires sont consciencieux et honnêtes, les dépenses seront telles qu'il sera impossible de concurrencer les entreprises privées faisant le même commerce. Le capital avancé ne sera jamais revu. » Et ainsi en fut-il.

Un mois plus tard, fut promulguée la Loi sur les cultures (*tsing miao fa*). Mesure inspirée par l'exemple d'un intendant militaire qui, manquant de grains pour ses troupes, avait confié des semences aux soldats avec ordre de les semer et d'en rendre une certaine quantité en plus au moment de la moisson. Oang Ngann-che, ayant connu les heureux résultats de cette expérience, ne tint pas compte qu'il s'agissait de soldats, et l'appliqua au peuple. Les semences étaient distribuées au printemps et devaient être rendues à l'automne avec un intérêt de 2 % soit en nature, soit en monnaie.

Dès l'année suivante, le gouverneur du Ro-pei envoyait son rapport et demandait l'abolition de la loi. Le total des grains remboursés à l'automne n'avait pas atteint les deux tiers des quantités avancées au printemps. Les cultivateurs avaient vendu les grains dès qu'ils les avaient reçus ou bien avaient dissimulé la plus grande partie de leur récolte. Quant à ceux qui avaient rendu intégralement les avances faites, ils étaient sans ressources ,les employés collecteurs ayant exigé un intérêt usuraire à leur profit en plus des 2 % prévus par la loi. (Ceci rappelle les agios de l'Office du Blé). Il y eut un grand scandale à la Cour. Mais Oang Ngann-che obtint l'envoi de

deux inspecteurs choisis. Ceux-ci revinrent, déclarant que le peuple n'avait jamais goûté un tel bonheur et une telle prospérité (ce qui n'était pas inexact, ajoute l'histoire, pour ceux qui avaient fraudé l'Etat). Le gouverneur fut dégradé.

Dans le dernier mois de l'année 1069, fut promulguée la loi sur les Milices-dans-les-secteurs (*pao tsia fa*). Oang Ngann-che imagina de ne plus entretenir d'armée permanente (un conservateur suggéra que c'était par crainte d'une révolte appuyée sur l'armée). Dans chaque village, une instruction militaire devait être donnée, et les troupes concentrées en cas de danger. La moitié des hommes valides était incorporée, et de plus, pour deux hommes, on en instruisait encore un troisième dit de remplacement. Les armes devaient être fournies par le village. Chaque groupe de dix familles formait un secteur (*pao*) et commandé par un chef (*pao-tchrang*), auquel des fonctions de police étaient encore confiées.

Les conservateurs proposèrent d'essayer le système sur les propriétés de Oang Ngann-che avant de l'étendre à tout l'Empire, mais il fut passé outre à cette proposition. Or, aussitôt armés, les mauvais garçons, toujours plus nombreux que les bons, commencèrent à piller et tuer les voisins; le brigandage prit des proportions redoutables; il y eut des combats continuels de village à village. Des conscrits refusèrent catégoriquement le service. Les gouverneurs durent faire couper un grand nombre de doigts ou de poignets.

Presque en même temps, fut promulguée une loi instituant le service civil obligatoire, la Loi sur les Petits-employés-de-bureau (*mou i fa*). Tout contribuable devait ,à tour de rôle, un service de trois ans dans les bureaux, sans autre salaire que la nourriture, le logement et l'habillement. Les orphelins, les femmes et les soutiens de famille était exemptés. Une issue était cependant ouverte aux récalcitrants. Les citoyens, en effet, étaient divisés en cinq classes selon la fortune, chaque classe pouvant s'exempter au moyen d'une taxe progressive.

Il apparut que c'était ouvrir aux fonctionnaires des possibilités illimitées d'exactions et de tromperies, car, d'une part, le mécontentement gronda par tout l'Empire, et, d'autre part, il n'y eut plus dans les bureaux que des illettrés ou des gens sans répondants. (Ceci rappelle ce qui se passait pendant la Grande-Guerre où, dans les bureaux des Ministères, on remplaçait les rédacteurs par des auxiliaires qui ne savaient pas écrire).

Oang Ngan-che s'attaqua enfin en 1071 à l'instruction publique et fit remplacer dans les examens littéraires la plupart des questions par des dissertations sur des problèmes de la vie du temps. Il acompagna cette réforme d'une réduction au centième des droits à payer pour l'examen, réduction qui fut vivement goûtée des candidats sans famille et sans répondants, mais qui introduisit dans les carrières des gens d'une moralité peu éprouvée.

En 1072, loi sur les objets offerts en tribut, sous le nom de Loi-des-Marchés (*che i fa*). Au lieu d'envoyer à la capitale les objets offerts par les pays voisins ou les provinces éloignées, on les gardait sur place jusqu'au temps propice pour les vendre; l'argent produit était envoyé à la capitale.

Il est triste pour la moralité du temps de constater que le résultat fut désastreux. L'argent produit ne représenta pas la centième partie du prix des objets autrefois envoyés.

Dans la même année, la faiblesse de l'Empire appela l'invasion. Les Nomades du Nord, informés des troubles causés par les nouvelles lois, forcèrent la ligne de fortins et commencèrent à ravager le pays. Oang Ngann-che réquisitionna tous les chevaux de la capitale et des provinces; il ne put en réunir que 8.000.

Au lieu de renforcer son armée, il promulgua une nouvelle loi sur les chevaux (*pao ma fa*). Il ordonna que chaque famille recevrait un cheval ou même deux si possible ,avec mission de présenter ces montures à toute réquisition. Il en fut pour les chevaux comme il en avait été pour les blés. Tout d'abord, il fallait se procurer

assez de chevaux; les familles se disputèrent pour avoir le petit nombre disponible. Les moins honnêtes, qui semblent avoir été nombreux, vendirent le cheval qu'ils avaient reçu et firent établir qu'il était mort de maladie.

Trois mois plus tard, nouvelle loi sur le cadastre et la répartition des impôts fonciers (*Fang tiènn Tsiunn choé fa*). Les impôts fonciers variaient alors beaucoup selon les provinces, le prix de la vie n'étant pas le même partout. La nouvelle loi ordonnait une division des terres, d'après leur productivité, en « Terres rouges » (*tchre ti*), les meilleures; « Terres d'alluvions » (*iu ti*), « Terres noires » (*ré ti*), et « Terres salées » (*lou ti*), chaque classe payant un impôt constant. Pour l'étendue, un nouvel arpentage fut fait avec division en « carrés » (*fang*) de 160 ou de 1.000 pas de côté. De nouveaux titres de propriété furent délivrés, non sans frais et non sans violentes protestations des propriétaires. Mais les dépenses d'arpentage et de bureaux coûtèrent infiniment plus que ne rapportèrent les frais et, bien entendu, les augmentations d'impôt.

En 1074, la patience des travailleurs était à bout. Partout des révoltes éclataient. Sur les frontières du Nord, les villages appelaient à leur aide des troupes de Nomades pour résister au fisc.

Or, cette année-là, il y eut une sécheresse prolongée. Les conservateurs suggérèrent aussitôt qu'il fallait voir là une punition du Ciel pour les funestes lois de réforme. Oang Ngann-che, appelé par l'Empereur au Grand Conseil, eut l'imprudence de proposer une suspension des réformes pour quelques jours afin de voir si vraiment il pleuvrait. Et le soir même il pleuvait à torrents.

Oang Ngann-che dut démissionner. Il fut nommé Directeur de l'instruction à Nanking. Un conservateur, Rann Tsi, prit sa place et abrogea toutes les lois étatistes.

Mais les désastres et les déficits causés par cette funeste expérience n'avaient pu être abrogés aussi facilement que les lois. Ruinés par l'étatisme, les travailleurs

devaient encore trouver les moyens de solder les frais de l'expérience.

Les conservateurs, ayant calculé ce que coûtait à chaque contribuable la multiplicité des taxes, exactions, entraves au travail, pillages et autres charges imposées par l'étatisme, réduisirent le total de moitié, et remplacèrent toutes les exactions de l'Etat par une loi fiscale en deux articles :

Tout propriétaire cultivateur ou commerçant devait payer 20 % de son revenu à l'Etat.

Les contribuables sans capitaux, salariés et employés, devaient verser 33 % de leurs salaires ou appointements.

La différence en faveur des cultivateurs et commerçants est expliquée par la nécessité de maintenir le bas prix de la vie; et cela afin que les salariés, avec leur 66 % restant, pussent acheter davantage.

Cet impôt sur le revenu fut encore plus mal reçu que les réformes, sans doute parce qu'il venait après elles, et que les travailleurs étaient exaspérés déjà par leurs pertes précédentes.

Les révoltes et les répressions furent telles que les Novateurs eurent beau jeu pour attribuer les désordres non aux conséquences de leurs lois, mais au mauvais gouvernement des conservateurs.

Oang Ngann-che revint donc au pouvoir et rétablit toutes ses réformes. Les révoltes et la désorganisation du pays continua. Les invasions des Nomades se multiplièrent. La misère des travailleurs augmenta et leur asservissement s'affirma. Il en fut ainsi jusqu'en 1085, date de la mort de l'Empereur Chenn tsong.

Le nouvel empereur s'entoura de conservateurs. Toutes les lois de réforme furent abolies. Les œuvres philosophiques et littéraires du Réformateur furent interdites et ses rapports détruits.

Oang Ngann-che, vieilli et fatigué, ne survécut pas à ce désastre. Il mourut peu de temps après, en cette même année 1805.

Mais la Chine ne devait pas se relever de cette funeste expérience. Affaiblie, divisée, appauvrie et sans confiance

dans ses chefs, elle avait de plus vu partir de son territoire tous les esprits indépendants et énergiques. Beaucoup étaient allés grossir les forces des Nomades et les organiser. La Cour, quelques années plus tard, devait transporter la capitale à mille kilomètres au sud, à Hangtcheou, livrant tout le nord aux Nomades. Les Mongols commençaient à conquérir leur immense empire, menaçant bientôt l'Europe Occidentale. La Chine ne devait revivre qu'en faisant peu à peu la conquête intellectuelle de ses vainqueurs.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

HENRI DE RÉGNIER
ET LE MESSAGE DU HÉROS

—

Le 23 mai 1936 nous avions la tristesse de perdre notre grand Henri de Régnier. Il était déjà gravement malade quand, craignant de trahir quelque peu sa pensée et son esthétique, Antoine Orliac lui soumit le premier jet de l'étude que nous publions aujourd'hui pour commémorer l'anniversaire de sa mort.

Henri de Régnier répondit par l'émouvante lettre dont le texte suit ces lignes. — MERCURE.

19 juin 1935.

Cher Monsieur,

Si j'ai tardé à vous remercier de l'admirable étude que vous m'avez fait l'honneur de me consacrer, c'est que j'ai voulu lire et relire ces trop belles pages dans lesquelles je ne peux me reconnaître que hautement transfiguré. Je m'y vois comme dans un miroir magique qui ne veut pas tenir compte de mes imperfections et n'accepte de moi-même qu'une image grandie et rectifiée.

Une fois passé un moment de confusion que je vous avoue, je ne peux qu'admirer la subtilité avec laquelle vous avez pénétré mes intentions.

J'arrive à un âge où l'on n'a plus guère d'illusions de soi-même et vous me donnez celle que mon long effort n'a pas été tout à fait vain et que peut-être il va demeurer quelque chose...

Je suis profondément touché du réconfort que vous m'apportez et vous prie de croire, cher Monsieur, à ma gratitude et à ma cordiale sympathie.

HENRI DE RÉGNIER.

...Il tenait embrassé comme une épouse bien aimée un large vase d'or rempli de la boisson ambroisienne des Dieux.

EDGAR QUINET.

« Les gens comme moi, disait Baudelaire (1) veulent que les affaires d'art se traitent entre aristocrates. » Il eût par cela même aimé le commerce de Henri de Régnier. Il eût été retenu par la finesse, l'élégance de son observation. Son spleen aux mille reflets se fût accommodé de la mélancolie tapissée de charme de ce gentilhomme de lettres. Sur Chateaubriand, Vigny, Hugo, sur d'autres grands romantiques, ils eussent sans doute échangé des aperçus lucides.

Henri de Régnier a cependant peu écrit de Baudelaire quoique la poursuite des émotions, la recherche des nuances, la concentration des valeurs actives du vers qui créent la vibration et le sortilège, relient parfois son art à celui du poètes des *Correspondances*. Il n'a pas répudié Baudelaire, pas davantage la passion qui a réchauffé le froid courant classique. Mais s'il aime ces fleurs platoniciennes qui se nomment : Beauté, Luxe, Calme, Volupté, dont le présymboliste de la *Mort des Amants* avait composé le parterre de son esthétique, Henri de Régnier s'est éloigné du dandysme, de l'artifice exaspéré de violences, de fièvres, tout en contractions, au surplus maculé par le satanisme.

Les préférences de ce frère puîné de Ronsard, derrière lequel se tiennent debout Horace et Virgile, vont aux Anciens, parmi les Modernes à Vigny, Hugo, Mallarmé. Il s'est ennobli de leur grandeur. Il s'est enrichi de leur musique. N'a-t-il pénétré dans le jardin français du chantre des *Amours de Marie* pour y cueillir la Rose de son choix? Erudit comme Ronsard, n'a-t-il demandé une part de son inspiration à l'antiquité profane et à l'Italie? Comme lui, certes, il a transposé par allusion la pensée, si claire chez Villon, en associant subtilement, d'une manière allégorique ou symbolique, la nature aux sentiments de l'homme. Ne se baigne-t-il avec lui dans cette mélancolie artiste qui conjugue l'idée de la fuite du temps et de la mort à celle du plaisir et de l'amour?

(1) Baudelaire. *Curiosités Esthétiques*. Salon de 1859.

Parallèlement, nous retrouvons chez Henri de Régnier ce culte de l'héroïsme qui fait de Ronsard le précurseur de Hugo, poète épique. Comme Ronsard enfin, il a l'abondance, la variété, la couleur, les obscurités même — si voulues — de la langue et de la syntaxe. Mieux cependant que Ronsard il a su choisir et distribuer à profusion les trésors de ce monde de sensibilité, de symboles, de légendes, qu'il portait en lui.

Sa muse n'est ni torturée, ni crispée. Fille d'une Olympe dont les Dieux au repos gardent un visage un peu voilé de mélancolie, comme si leur perfection souffrait de n'être point assez parfaite, elle a accoutumé de s'asseoir près des eaux limpides et purificatrices de la source d'Hippocrène, jaillie du sabot du grand Cheval Ailé. Elle est méditative, grave; sans gestes désordonnés ou faux. Même quand elle s'accoude aux balcons du passé ou déroule les imageries chatoyantes de l'épisode, il règne dans ses yeux un songe nostalgique de fontaines et de forêts.

Elle, qui tient la lyre, le flambeau et conduit l'Amour, a souvent fait signe à sa sœur chargée de la gloire des héros et couronnée de lauriers. Car si l'une a la vision claire et harmonique de la beauté, l'autre sait le plus intime secret des aventures terrestres. Vers Henri de Régnier elles sont venues, la main dans la main : c'est pourquoi le poète a tant chéri l'histoire.

Orgueil de rallumer à de tremblantes et lointaines veilleuses, en la profondeur des siècles morts, cette passion de vie qui a secoué les héros, les individus, les races, les nations, les peuples et dont lui-même a été harmonieusement soulevé!

Le témoignage en demeure inclus en de lucides pages sur Michelet, fiévreux visionnaire, dont il a suivi pas à pas l'effort de synthèse, de volonté, à travers les méandres des âges révolus, chez lequel il a tant aimé le sentiment de la patrie uni au sentiment de la justice. Aussi est-il permis de suggérer en quels compréhensifs échanges ils eussent pu se complaire pour caractériser le grondement sourd de cataracte souterraine vers nous venu du moyen âge :

Michelet. — ...Ce que j'ai voulu exprimer c'est cette résonance des siècles, ce murmure éternel de la houle humaine.

H. DE RÉGNIER. — Cette résonance, qui mieux que vous l'a pu sentir? Elle a vibré en vous fraternellement.

MICHELET. — C'est que cette époque fut vraiment attachante par sa contorsion douloureuse, ses cantiques et ses clameurs, ses violences et ses soupirs.

H. DE RÉGNIER. — Vous en avez fixé la tragédie innombrable traversée d'espoirs humbles et de voix divines; vous avez pressenti ces forces secrètes du peuple dans lesquelles on sent en marche le destin qui doit se dérouler dans le futur. Ainsi vous êtes devenu l'historien des saisons humaines. Près de vous se tient debout la Muse, qui d'une main élève au-dessus de tous la lampe vacillante qu'elle protège, de l'autre, contre le vent des passions.

MICHELET. — Certes, il est probe et nécessaire qu'il en soit ainsi...

Quel coup d'œil ample et sûr Henri de Régnier ne va-t-il retirer de telles discriminations! Il a appris à dominer les faits et les événements. Sa critique devient un coup d'aile. Vivement il dégage la vertu essentielle, la puissance de construction d'une œuvre. Il embrasse une époque pour en exprimer l'âme. Pourrait-on, après l'avoir connu, oublier cet opulent raccourci dans lequel il a circonscrit l'épanouissement du XVI[e] siècle?

L'odeur vineuse de la Renaissance chasse l'encens ascétique du Moyen Age. Sa maigreur décharnée s'engraisse, son torse crucifié se gonfle de muscles nouveaux. Le bouc rouge de Pan heurte de ses cornes d'or le bouc noir du Sabbat aux cornes de feu. Le pampre païen enguirlande le Calvaire. Un noble mouvement de liberté et de raison exalte et réconforte les esprits. La pensée se libère. Les bornes de la terre sont reculées, de son sein labouré l'art antique sort brisé, mais vivant. La cathédrale s'affaisse sur des arcs-boutants rompus. A l'architecture mystérieuse succède l'architecture rationnelle par le calcul de Brunelleschi. On recherche et on découvre (2)...

En de tels retours, Henri de Régnier dégage la dynamique des moments d'une humanité qui toujours semble jeune. Suivre pas à pas l'historien, s'intégrer à lui, extraire la puissance vive des forces agissant dans le heurt des épisodes,

(2) Henri de Régnier : *Figures et caractères*. Ed. Mercure de France, p. 28 et 29.

voilà le jeu. Pourrait-on, à sa suite, ne pas relire les commentaires serrés dont Michelet a enveloppé les sursauts de la Révolution? Noble passion de l'histoire! A peine assouvie à travers Saint-Simon, Quinet, d'autres encore, ne va-t-elle pas conduire le poète à projeter une héroïque vision des siècles morts?

Mais n'est-ce aussi chez Michelet, philosophe de la nature unissant comme Oken, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, la science à la rêverie pour exalter tour à tour la fleur, l'insecte, l'oiseau, la rumeur de la vie mêlée à celle de la mer, que Henri de Régnier va retrouver les sources de ce panthéisme harmonisé dont l'eau rapide court à travers la fraîcheur de ses poèmes?

S'il se penche sur un écrivain, sur un artiste, Henri de Régnier accusera toujours, en même temps qu'une intelligente pénétration, une volonté d'aller au delà des limites que l'auteur s'assigne ou propose. Il ne scrutera pas la vie privée à la loupe pour en surprendre les défaillances, sous le fallacieux prétexte de mieux expliquer l'œuvre; il avait horreur de cet envers de la critique où la prétention des médiocres trouve sa pâture dans l'espionnage du génie.

Avec quelle aristocratie fraternelle il frappe la médaille commémorative de Vigny! Il dégage la qualité de son apport dans l'Art français, inscrit le sens de la méditation pathétique et hautaine du poète d'*Eloa*. Celui qui rêvait d'être « un Raphaël noir » peu attiré par le maquillage historique de Dumas, la sorcellerie évocatoire de Gautier, fut attaché à la recherche d'une poésie pure, précise, empruntant l'éclat et la dureté froide du diamant, ceci sans tumulte vain, sans éloquence creuse, tout en sauvegardant les valeurs incantatoires du vers. Il se complut dans la recherche d'un style laconique, conservant ces traditions de netteté brillante du XVIIIe siècle qu'on retrouve chez Voltaire et Diderot.

L'auteur des *Figures et Caractères* voit en lui un artiste de haute pensée, entraîné par le courant des grandes rêveries humaines, pénétré de la grave mission du poète, détenteur de la parole esthétique, morale, religieuse et philosophique, auquel il assigne un rôle spirituel dans la direction effective de la Cité. Il exalte son amour des idées qu'il cultivait pour

se griser de leur fine essence comme de fleurs invisibles d'un jardin secret. Sa subtile apologie révèle enfin le drame de silence, de solitude, d'orgueil où se consuma la grande âme stoïque et taciturne du poète de la *Mort du Loup*.

Henri de Régnier est aussi entré dans la grandiose vision de Hugo en insistant sur sa magie amplificatrice, son abondance quasi miraculeuse dans la faculté d'exprimer. L'aventurier du *Voleur d'abeilles* a pénétré dans sa sylve mouvante de pensées, de rêveries, de passions, d'étreintes où la vie cascade à travers des abîmes de verdure peuplés de divinités fugitives : naïades souriantes, dryades surprises, faunes musiciens, centaures adroits. Voici qu'un bouillonnement de sève obscure, un frémissement de flore, une vibration de fièvre, d'un tourbillon comme soulevé par le vent, s'enroulent désormais autour de ses épisodes.

Comme Hugo, Henri de Régnier conduira le satyre éperdu sur la trace des Dieux. Il mettra sous sa bouche la syrinx qui fait chanter toute la forêt en modulant cette sinueuse mélodie de la création toujours renouvelée dont les Immortels eux-mêmes semblent étonnés et ravis. Comme le poète des *Contemplations* il bercera la passion au creux des résonances sensibles de la romance, il fera lever la légende historiée des siècles depuis la fabuleuse équipée des Argonautes jusqu'aux fastes des nobles époques et des grands règnes.

En Hugo sont venues s'amplifier les musiques du vers de Ronsard, rénové par Chénier dont le maître, à son tour, a fait un prodigieux moyen d'expression pour faire entendre la puissance de son génie. L'orgue immense de Hugo contient toutes les voix, toutes les harmonies; grondements de l'orage, tumultes et colères des vents, cuivres dominants de la passion, charmes ensorceleurs de l'amour, jusqu'à cette mélodie filée de la flûte des bois qui troue les azurs célestes. Son œuvre dense, gigantesque, livre le lacis de multiples sentiers à découvrir en une personnelle exploration, de latentes fleurs de poésie à faire éclore, des échos endormis à réveiller avec des accents nouveaux, des sortilèges et des charmes à dénouer, des mystères à pénétrer, des triomphes de l'art à cueillir.

Au moment même où le Parnasse avait tué l'émotion directe en la concentrant dans la froideur et la rigidité de la

forme, Henri de Régnier a su bien sentir tout cela, s'en souvenir pour parfaire les innovations, les subtilités, les correspondances, les audaces du Symbolisme. Il a eu le difficile mérite de recréer un instrument moderne.

Cette fascination que Victor Hugo exerça sur l'esprit d'Henri de Régnier devait persister à travers la réaction antiparnassienne. Elle n'est pas un des moindres traits d'union qui relient le Romantisme avec le Symbolisme à la recherche d'un art nouveau.

Régnier eût donc pu s'asseoir à la droite de Hugo, comme il s'assit plus tard à la droite de Mallarmé, et entendre le magicien des *Rayons et des Ombres* lui dire à l'oreille : « N'êtes-vous pas vous-même de ceux qui écrivent la grande épopée mystérieuse dont nous avons tous un chant en nous ? »

§

De bonne heure entraîné dans ce mouvement littéraire dont il devait devenir l'un des maîtres incontestés, Henri de Régnier, dès vingt-deux ans, appartint à cette phalange choisie de jeunes hommes qui, selon la juste relation de Francis Vielé-Griffin, si présent parmi eux, « guidés par leur seule foi dans l'Art » s'en furent chercher Verlaine, au fond de la cour Saint-François, pour l'escorter de leurs acclamations vers la haute gloire que donne l'élite, montèrent chaque semaine la rue de Rome, pour porter l'hommage de leur respect, de leur dévouement à Stéphane Mallarmé, hautement isolé dans son rêve; qui entourèrent Léon Dierx d'une déférence sans défaillance et firent à Villiers de l'Isle-Adam, courbé par la vie, une couronne de leurs enthousiasmes (3).

Notre poète à cette époque inscrivait son nom aux sommaires de *la Vogue;* parmi ceux de Jules Laforgue, Arthur Rimbaud, Stéphane Mallarmé, Gustave Kahn, Paul Adam, puis du *Scapin* où étaient réunis les noms de Jules Renard, Rachilde, Alfred Vallette, Louis Dumur; il collaborait à la *Revue Wagnérienne*, fondée par Edouard Dujardin. Nous le retrouvons en 1887 en compagnie de Mallarmé, de Villiers, de Francis Vielé-Griffin aux *Ecrits pour l'Art* que venait de

(3) Henri de Régnier : *Choix de Poèmes.* — Appendice par Van Bever et P. Léautaud.

fonder René Ghil, noble chercheur et grand poète aussi, alors adonné aux recherches d'orchestration verbale.

Henri de Régnier ne fut-il l'un des subtils animateurs de ces mardis célèbres de la rue de Rome dont on a peut-être trop parlé sans virtuellement en rien dire? Avec quelle délicate émotion, quelle tendresse il a évoqué « cette double merveille » que, sous le signe de la poésie et de l'amitié, fut Stéphane Mallarmé.

On ne discutait guère avec Mallarmé, on l'écoutait. Sa parole éclairait les carrefours obscurs de la pensée et de l'art et faisait lever l'inspiration. Invariablement placé auprès du maître, lui-même debout devant la cheminée, nous rappelle opportunément Stuart Merril, Régnier donnait la réplique avec esprit et propos. Quand le monologue languissait, le disciple attentif suggérait habilement de nouveaux motifs d'exégèse.

L'art de notre poète, dès ses premières réalisations, baigna dans l'influence savante de cet abstracteur de quintessence.

Plutôt que de décrire, il s'enrichit du don d'évoquer, par une intuition harmonieuse, un jeu complexe et nourri de relations mobiles à travers une résonance de couleurs et de sons. De là son souci, évident au début, d'enrober dans l'orphisme la légende ou l'épisode fabuleux, de recréer l'atmosphère du drame symphonique de Wagner dont l'action parfois violente se noie dans l'océan de la musique.

Le poème se teintait aussi de l'esthétique mystérieuse de cet autre enchanteur, Villiers de l'Isle-Adam, dont fraternellement Henri de Régnier a retracé la doctrine hautaine de créateur d'un univers imaginaire où l'homme, détourné de réalités qui lui sont extérieures, choisit, ordonne sa propre illusion.

Le rêveur éveillé de *Tel qu'en Songe* demeurait trop attaché à la tradition pour se laisser entraîner plus avant par l'impressionnisme intellectuel de Mallarmé cherchant, par la valeur des mots convenablement choisis et distribués, à créer le choc et l'incantation poétiques. Le sens racial de l'ordre gréco-latin lui interdisait de consentir trop librement à la dispersion artiste qui donne au poème ses mille facettes sans qu'en transparaisse la structure. Cette lucide dissolution des

formes voulue par Mallarmé, il ne pouvait, sous prétexte de retrouver les valeurs essentielles de la poésie, la poursuivre à travers les papillotements de la langue et les « pudeurs grelottantes » de la pensée. De la doctrine de Mallarmé ou de Villiers de l'Isle-Adam, Henri de Régnier ne devait retenir davantage le dogme d'obscurité où l'inspiration semble se plaire à errer dans des sentiers enchevêtrés, mais certain goût du mystérieux, du fluide, de l'incertain, la magie musicale du vocable qui donne une valeur active à la suggestion, cette stylisation particulière qui d'emblée place le poème sous le signe de l'Esprit. Il ne tranche pas délibérément les amarres du réel qui transparaîtront à travers les modalités d'une poésie encore descriptive, mais les valeurs de l'allusion indéfinie et de la suggestion, de l'incantation balbutiée au lieu d'être chantée, du poème proposé pour l'enchantement, se substitueront dans son art à l'impérieuse puissance du lyrisme oratoire. Evocateur, enlumineur, imagier, joueur de syrinx ou de viole, musicien tendre de l'églogue, troubadour aussi de romances ou de barcarolles, ne sera-t-il un de ceux qui tentèrent de « reprendre leur bien à la musique » ?

Au commerce de tels anciens ou modernes se précisa de bonne heure l'esthétique de Henri de Régnier. En eux il puisa ce dédain aristocratique d'un art qui ne serait pas fait pour une élite. Fort de leur tradition, de leurs disciplines, il osa la noble ambition de s'installer à son tour dans le domaine du Rêve, moins pour l'explorer que pour reconstruire librement, en de savantes transpositions *le moi héroïque et divin,* le monde d'idées, de sensations et d'images qu'il portait en lui et, selon la juste pensée de Jean de Gourmont, exprimer « la parole d'une race (4) ».

§

Henri de Régnier est le poète des mélancolies parfaites.

Artiste affiné par l'introspection, pouvait-il ne pas sentir avec le courant d'idées de son époque tout le poids de cette destination de l'homme par laquelle la philosophie allemande

(4) Jean de Gourmont : *Henri de Régnier et son œuvre.* Mercure de France, éd. Paris, 1908.

a donné, somme toute, des prolongements à la conception de l'antique αναγκη?

Aux alentours de 1885, la pensée française semble se dégager de l'entreprise naturaliste pour revenir à une vision plus épurée du monde, à une esthétique plus hautaine, conforme aux aspirations supérieures de l'individu. Elle a besoin de s'arracher comme d'un mauvais rêve aux doctrines dissolvantes de l'Inde, au pessimisme de Schopenhauer dont les Parnassiens ont trop savamment distillé le poison.

La négation de Schopenhauer devant le problème du bonheur a, de son soufle glacé, fané la fleur des rêves de l'humanité : le philosophe du *Monde considéré comme volonté et comme représentation* ne semble-t-il pas avoir détruit toute espérance, en affirmant que la douleur n'est pas un pur accident mais le but de l'existence, la règle commune à tous les hommes?

A travers Berkeley, Novalis, Fichte, Schelling, Hegel, Hartman, Nietzsche, les doctrines philosophiques contemporaines ne font dans leurs conclusions particulières que converger vers l'affirmation du *principe de l'idéalité du monde* et du rôle de la *volonté constructive dans l'ordre abstrait.*

Le positivisme, qui a lui-même bouleversé ces doctrines en développant les méthodes de l'expérimentation scientifique, n'a donné des phénomènes qu'une explication limitée sans ôter de l'esprit la curiosité d'une connaissance plus aiguë du réel, sans détruire la passion de l'inconnaissable.

Par lui, la science est devenue la déesse moderne; détrônant la métaphysique, elle doit révéler à l'homme son passé et, dans hésitation aucune, disposer de son avenir. Dès lors, nous voyons la vérité expérimentale refouler l'aspiration intérieure.

L'homme moral s'est effacé devant l'homme immédiatement réalisateur dans l'ordre pratique. La littérature des romanciers naturalistes a fait le reste.

Ce fut l'honneur des Symbolistes d'avoir, sans méconnaître la valeur relative de la science, fortement réagi contre cette prédominance des valeurs purement utilitaires, d'avoir renforcé la doctrine de l'Art pour l'Art, redonné à l'époque

quelques-unes de ces antennes subtiles qu'avec obstination les rationalistes se sont efforcés de trancher.

Henri de Régnier eut le mérite d'être au nombre de ceux qui, composant un faisceau compact d'aspirations esthétiques et éthiques, contribuèrent à redonner à l'homme la vision consolante d'un monde éclairé par l'idée platonicienne de la Beauté.

Comme la plupart des esprits de sa génération, il a accepté la vision métaphysique de Schopenhauer : « Le monde est ma représentation ». Il appartint au groupe des premiers symbolistes (5) qui, fidèles à ce principe de l'idéalité du monde, chantèrent « lyriquement et symboliquement les transpositions infinies du moi dans les formes de la nature et de la vie, les images de la légende, les figures des mythes, tous ceux enfin qui cherchèrent dans le spectacle du monde les symboles d'eux-mêmes et de tout l'homme qui est en chacun d'eux ».

Après le vent de tempête de Lautréamont et la suprême explosion romantique de Rimbaud, les symbolistes s'étaient efforcés pour reconstruire, avec les morceaux brisés du puzzle violemment colorié par le visionnaire des *Illuminations,* un univers lyrique conforme à la formule nietzschéenne; c'est-à-dire de toutes pièces créé par la raison, l'imagination, la volonté, l'amour.

Au moi desséché par la froide raison et l'exacte logique qui ne dépasse pas la perception extérieure, ils substituèrent un moi sensible, récepteur de toutes les correspondances les plus subtiles de la nature, moi harmonique qui, par delà l'expérience pure, prétend à la connaissance de valeurs abstraites.

Si les Symbolistes pensaient ensemble avec Leibniz que tout homme est un point de vue de l'Univers, chacun d'eux chercha à en figurer une représentation personnelle.

Toute la génération symboliste devait être entraînée par ce principe de l'idéalité du monde dont l'esthétique n'avait pas encore usé et qu'Henri de Régnier sut si bien reprendre et illustrer.

(5) Cf. H. de Régnier : *Figures et caractères,* loc. cit., p. 341.

Il fut l'un des mieux doués pour recréer cette *féerie intérieure* dont son époque avait pressenti l'obscur besoin.

A coup sûr touché par le pessimisme de Schopenhauer, comme par la rétention héroïque des Parnassiens, il sera lui aussi douloureusement ému par la fragilité des choses humaines, l'ensevelissement des jours, la rapidité avec laquelle passent ces fleurs éphémères, ces miracles vivants : beauté, jeunesse, amour, par les décombres qu'accumule, sous la poussière des siècles, le Passé jalonné de ruines de civilisations : débris d'empire, vestiges de races, drame sans secours auquel l'Art lui-même n'offre que l'illusion d'une survivance vite ensevelie dans les sables mouvants de la mémoire.

Trop aristocrate pour oser la désolation éplorée des Romantiques ou l'étalage d'un « cœur mis à nu », il se concentre non point dans un ennui stérile mais en une mélancolie voilée de prince désabusé où se condense un peu de cette résignation de l'homme de race supérieure qui a voulu bâtir sur l'intelligence et la raison.

Il deviendra une sorte d'épicurien sans révolte inutile qui accepterait avec une résignation crispée et, devant le « silence éternel de la divinité », enfanterait lui-même ses dieux.

Ce pessimisme nuancé ne va pas se figer dans la cristallisation glacée de Vigny, ni se roidir dans l'orgueil de Gautier ou dans l'impassibilité de Leconte de Lisle. Il ne s'apparie pas davantage au spleen de Baudelaire dont la tempe douloureuse bat à coups sourds parce que le sang martelle le cerveau enfumé d'opium sous le couvercle d'un ciel bas et lourd.

Cette mélancolie un peu olympienne n'a rien de commun avec l'exil langoureux de Samain auquel la luxure semble offrir un funèbre et royal refuge, ni la tristesse de Rodenbach ruisselante de pluie, ouatée de silence résonnant de pas lourds sur le pavé mouillé, pleurante de carillons assourdis par les brumes.

Quoiqu'il ne faille point trop le séparer d'un trio qui lui est cher, Henri de Régnier ne se drape pas davantage dans les ténèbres angoissantes de Poe. Comme Mallarmé ou Villiers de l'Isle-Adam, il n'est pas un remueur de choses

obscures. L'ésotérisme ne le trouble point : il sacrifie au bon sens racial qui trace sa ligne exacte à la raison sans lui permettre de trop longtemps dévier en de sinueuses divagations. De là son goût des ordonnances classiques, des nobles architectures, médailles d'eau, jardins rectilignes.

Réaliste très affiné, le rêve est pour lui davantage qu'un vertige : un épanouissement supérieur de l'esprit. Sur l'extrême rameau d'une solide logique il peut à loisir greffer de merveilleuses fleurs, parfois nées des artifices d'une imagination constructrice et réservée.

Il peut faire sienne cette pensée de Gœthe : « Insensé celui qui s'imagine être au-dessus des nuages, au-dessus de ses semblables : qu'il se tienne à la terre ferme! (6) »

Henri de Régnier ne se pose pas de problèmes métaphysiques. Sans demander aux choses un sens sibyllin, il ne s'attarde pas devant les énigmes irrésolues de l'être, ni à des rapports avec un univers invisible; il ne cherche pas la construction en bloc d'une cosmogonie unitaire où un esprit philosophique aurait besoin de trouver un rationnel appui et un apaisement.

« Le chemin le plus mystérieux, dit Novalis, conduit dans les profondeurs de notre être. » Retenu par les images et les formes sensibles qui assurent une valeur ornementale au symbole, Henri de Régnier s'est-il assez soucié de nous conduire assez loin dans ce labyrinthe où s'élabore la grandeur obscure de la vie? C'est par allusion qu'il nous invite à côtoyer ce dédale où frémit la chaleur intime de l'être et que traverse en mille ruisseaux secrets la source vive des passions et des sentiments. Un moi palpitant, infini, divers, se transpose dans les mille aspects de la nature et de la vie : il s'accorde au moi universel.

Mobilité de l'Univers, mutation en chaque instant de vie de ce qui existait à la précédente minute. Devant cette perpétuelle illusion qu'est le monde sensible, Villiers ne nous a-t-il conviés à fortifier en nous la seule réalité qui soit : la réalité intérieure, à concentrer en nous ce fonds immuable en tout individu, cette essence éternelle qui fait l'humanité divine?

Henri de Régnier reconstruit en lui-même un règne de

(6) Gœthe, *Faust*.

ensations et d'apparences. Il s'efforce de disputer au temps ce qu'il dégrade ou détruit. A travers les modalités ou les ormes changeantes il aspire à retenir tout ce que le passé i livra d'héroïsme, de beauté, d'émotions, de poésie et ıssi d'atavismes précieux où survit le fonds même d'une ice. Ce *perpetum mobile* du monde le poète ne va pas l'éparller en une dispersion colorée. Trop d'équilibre dans son prit d'humaniste lui défend d'accepter sans contrôle le ésordre pittoresque des extrémistes : ni ces rapides notaons, ni ces scintillations fugitives d'un impressionnisme ns vertèbres. Son univers lyrique, Henri de Régnier va le ssembler et l'organiser selon une *stylisation décorative du el.*

Toutes choses y sont éternelles et vaines : elles naissent, oluent, disparaissent pour revenir en de constantes mutaons. N'est-ce d'un œil averti que le poète considère leur ite, leur absence, leur retour? Mais il arrête au vol des hèmes de mouvements, de gestes, d'attitudes essentielles, il crée harmonieusement un ensemble de lignes, de volumes, suggestions plastiques qu'il enrichit de toute la spirituelle uissance du symbole.

Ne pas ciseler le bloc de marbre pur pour ériger la stèle ou rêter les arêtes de quelque funéraire architecture, mais ulpteur, d'inspiration soulevé, au passage, immobiliser au nc du vase le rythme ivre d'une création semi-animale, mi-divine dans le tourbillonnement des forces de la vie! Etroitement enlacé à la création, à travers la mutabilité des mes, le divin n'est-il point partout? Visages vivants de ites choses les dieux ne sont-ils pas « en nous divineent »? Une naïade est là dans chaque source à l'orée du is, sous l'écorce de l'arbre se dérobe une nymphe, dans le ex un esprit caché se mure peut-être et se tourmente en in. La maison, la vieille porte, la solive ont une âme (7)... Evocateur de fantômes, Henri de Régnier, repeuple des ysages mysterieux, d'antiques pierres, des jardins, le tain ıme des miroirs en mêlant à son émotion d'ataviques souairs. Dans le rythme de la vie, dans l'évolution des tants, en ce qui disparaît il fait lever l'espoir de ce qui

') Henri de Régnier : *Les Médailles d'argile.*

sera. Tout est mobile dans la poésie d'Henri de Régnier. Le marbre s'effrite, la mousse ronge le mur, la rouille macule le dieu, le cœur s'ouvre, fruit amer, et laisse tomber des grains mystérieux.

§

Dans les intégrations complexes de l'art de son époque, Henri de Régnier est l'un de ceux qui ont le mieux su concrétiser les valeurs spirituelles de l'héroïsme.

Un monde semi-imaginaire, semi-réel a ressurgi par lui d'une texture d'affabulations, de mythes. De chaque épisode il dégageait une vertu, une leçon tout en exaltant en nous la perception de l'éternel.

Point à vrai dire de légende dorée des dieux et des héros mais une projection des symboles qu'ils poétisent. N'est-ce par allusion qu'il révèle cette part de divin que chacun de nous porte en lui obscurément?

Comme le curieux Quintus Aucler, cher à Gérard de Nerval, comme Nietzsche, il a opposé la beauté vivifiante des idéalisations de la Grèce à l'influence morbide de toute religion ou de toute philosophie où s'inclut le désespoir.

Le poète s'enchante bien du passage de la Déesse, trouve une ivresse intellectuelle à pénétrer ses mystères, à respirer le sillage de parfums qu'elle laisse flotter après elle; mais à l'Olympe serein que n'ébranle point la foudre, rétracté dans l'orgueil, la majesté, la puissance, à l'éternelle fête des Dieux contempteurs des hommes, il opposera les jeux rustiques des divinités souriantes, plus proches de l'humanité, évoluant dans un grand songe panthéiste. Dès lors, dans ses poèmes semble courir la vibration continue de cette samsarâ en laquelle la doctrine sacrée de l'Inde caractérise et fait onduler la circulation de la vie.

Le secret de l'artiste aura été de suivre Hésiode pour retrouver « empreint aux fleurs foulées » le pas du faune adroit et rusé qui, un simple calame aux doigts, fait chanter le bocage, pille le verger, rentre dans la maison, danse sur le parquet, rit aux miroirs, à moins qu'il ne s'éprenne des formes blanches de son propre rêve, surprises par l'aurore.

C'est le satyre encorné de la *Légende des Siècles* que Hugo

par le caprice brutal d'Hercule, a traîné dans l'Olympe. D'abord ébloui par la majesté divine et les splendeurs du monde céleste, il se reconquiert et retrouve la *voix juste* pour célébrer devant les dieux à la fois ravis et inquiets le dessous du Ciel, la sourde pulsation de la vie, la sombre puissance de la création et aussi le redressement de l'intelligence de l'homme devant l'imperfection de l'œuvre divine.

C'est aussi le faune bien connu de Mallarmé, rôdeur, lubrique, sensible au moindre émoi de la forêt, envahi par une paresse végétale où se réfractent le souvenir et le regret de ce qu'il n'a pas étreint.

Mais le faune de Henri de Régnier, par la souplesse et l'industrie de son art, va puiser à la source même des Causes. Au rythme harmonique, à l'art équilibré par le nombre, à la gravité sereine d'Apollon, il oppose la courbe sinusoïdale de la vibration première, la mélodie serpentine de la vie, la fantaisie semi-divine, semi-animale de l'être intimement mêlé à la nature. L'art dionysien de Marsyas se confronte à l'art apollinien : la réalisation vibrante et chaude de la sensibilité à la froideur, à la sérénité de la proposition purement intellectuelle. Le règne de l'instinct balance le règne de l'intelligence et de la raison. Une plastique en mouvement bouscule l'ordre statique. Apollon, « qui n'est pas une bête » disait le bon La Fontaine, baisse la tête, ayant compris...

N'inférons point que Henri de Régnier se soit, dès lors, éloigné de ces constructions hautaines de l'intelligence et de la raison. Symboliste convaincu, il nourrit trop d'éléments de culture gréco-latine pour renier les valeurs des mythes et des significations classiques. En retour sur lui-même, après l'aventure intellectuelle de sa jeunesse, nous le verrons revenir vers des formes moins mouvantes, moins fugitives, et rechercher pour sa création, sinon les géométries abstraites de la pensée, du moins des matériaux plus statiques et plus purs.

Dès ses débuts, d'ailleurs, n'a-t-il fait venir à nous, comme dans un printemps florentin, l'Anadyomène, Vénus Victrix qui trouble les dieux et affole les mortels, souriante au milieu de tous désastres, Dionéenne « sans regards pour qui veut l'implorer » : figure active et sublime de la Beauté qui transporte et anéantit, signe aussi de la Vérité. Vers elle, de la terre

déchirée monte un long sanglot. Une tâche surhumaine incombe au poète pour la célébrer. Aussi nous convie-t-il à relever les blanches colonnes de ce temple où les volutes de l'encens enivraient les colombes. Le culte qui unit le poète à la divinité s'exprime toujours musicalement. Elle passe à travers les âges, archétype inviolé : Isis, Cybèle, Demeter, Aphrodite, Hélène, impassible comme l'idole baudelairienne, absolu de pureté se dérobant à l'étreinte, cher à Mallarmé, femme aussi, attirante et fatale, qui laisse après elle l'Amour, son fils cruel. Ainsi la Beauté s'allie avec l'Amour, dépositaire de sa puissance toujours victorieuse. C'est en vain que l'homme, pauvre fou, veut échapper à son sortilège, s'enfermer dans un asile inviolable, limiter son rêve aux murs de sa raison; des pas mystérieux se croisent sur le sable : l'Amour rôde sans cesse autour de sa maison. L'Amour triomphe de tout, même des aspirations supérieures et, parmi elles, de la Gloire, qui ne saurait valoir le parfum d'une rose, tandis qu'en lui seul nous retrouvons, en vérité, le sens profond de l'éternel.

Avec piété, le souvenir recueille toutes les fleurs que l'Amour a fanées et subtilement en exprime une essence précieuse.

Mais cette jeune déesse qui tend à la Beauté son miroir, n'est-elle pas la Poésie? C'est bien elle, de la race des plus purs immortels. Autour d'elle flotte le parfum d'ambroisie à laquelle les dieux sont conviés. Henri de Régnier célèbre cette fille aimée d'Apollon quoiqu'elle déserte parfois le bois sacré pour vagabonder à travers les bocages, s'asseoir sous les hêtres, aller à la rencontre des bergers et se mêler à leurs jeux. Son haleine, la première, a filé une mélodie suave par les trous de la Syrinx que Pan proposait pour rivale à la Lyre.

C'est donc dans une légendaire contrée bruissante encore du passage des Immortels que tout s'anime, que tout respire une odeur divine. Une Dryade se cache dans chaque tronc, une Naïade se baigne dans chaque source, une Nymphe pleure ou rit dans chaque fontaine, une Oréade hante chaque clairière, un Satyre habite chaque grotte, une Sirène dort sur l'arêne de chaque crique, un Centaure de ses sabots, martèle le sol de chaque site. Parmi eux se complaît le Poète, subtil

joueur de flûte, puisqu'un simple roseau lui a suffi « pour faire chanter la forêt ».

Entre ces divinités secondaires et les hommes, il a intercalé les Héros qui font l'humanité divine. Doués de vertus supérieures par leur hérédité supra-terrestre, ils incarnent les aspects rayonnants des mortels. Ce sont eux aussi que leur mérite a élevés au rang des indigètes. Les uns enfourchent le grand Cheval ailé pour l'expédition dangereuse d'où l'on ramène des dépouilles de quelque orgie divine. D'autres, sur le Navire du Rêve, Argo, nef sacrée dont le mât taillé dans un chêne de Dodone rend des oracles, tentent la périlleuse aventure des zones interdites pour conquérir le trésor solaire. Certain, pris aux réseaux des enchantements et des charmes, ne peut s'arracher aux redoutables rivages. C'est en vain qu'en marge de Virgile (8) va retentir une fois de plus sur la mer la trompe qui rappelle à bord avant de lever l'ancre : le Captif ne reviendra pas...

Ces terres d'héroïsme, ces contrées défendues aux aventuriers du Songe, de leur mystère intellectuel comme dans les toiles de Vinci, prolongent les paysages de Henri de Régnier. On les devine à la suite de ses jardins composés, au bout de ses allées rectilignes, aux confins de ses parterres d'eaux, aux lointains des masses de verdure stylisées autour des architectures. C'est de là, sans doute, que vient le Cheval ailé. Porteur d'inspiration, il descend du Ciel dans un délire d'ailes, mais accoutumé d'entendre les harmonies essentielles de la grande Lyre il se laisse un instant séduire par la flûte de Marsyas, persuasive au point qu'il ploie ses reins pour permettre au Satyre de monter en croupe.

Vers ces terres d'élection jamais atteintes chemine le Voyageur. Comme dans un paysage de Poussin, il porte le bâton, la gourde, la besace du pasteur antique, les sandales auxquelles s'ajusteront les ailes d'Hermès. Chaque heure de la journée le charme. Il s'arrête entre le pin et l'olivier pour s'émerveiller des sinuosités du beau fleuve, du panorama de la ville au repos, du port en mouvement, des spectacles où

(8) *His adjungit Hylan nautæ quo fonte relictum*
Clamassent ut litus Hyla, Hyla omne sonaret.
(Virgile, *Eglogue* VI).

se conjuguent l'harmonie hellénique, la force latine. Il trouve dans la maison hospitalière le gîte et le repos; parfois, sous le toit abandonné, il découvre la cendre des Lares détruits. Sa songerie erre à travers les airs traversés par les nuages ou les signes des Dieux. Voici le bois sacré : là, le Maître de l'harmonie conduit le chœur des Muses. Ici le sol retentit encore du galop des Centaures. La forêt s'émeut de la musique d'un Faune adroit...

Nous connaissons ce Voyageur : c'est le Poète, pèlerin des âges. Evadé des violences, des brutalités de l'époque moderne, il ressuscite dans une évocation débordante de tendresse virgilienne tout cet héritage de rêve, de poésie, de beauté à la fois humaine et divine, légué aux hommes d'aujourd'hui par la vie d'hier. Fuite à travers le Temps, plus encore qu'à travers l'Espace, retour consolateur vers des sites de légende et d'intérieure réalité; ainsi en une vision somptueuse et décorative, le Poète échappant au désordre de son siècle se crée-t-il un monde d'exception.

Ne pouvant revivre cet âge d'or où les Dieux, symboles de perfection et seulement vêtus d'air étaient visibles pour les hommes, il a bien fallu qu'il se résigne à vivre les joies plus immédiates de la vie. Il les a puisées dans les yeux « purs et doux comme de sombres fleurs ». Sa jeunesse en fut émue au point même de sonder l'injustice d'être heureux alors que sonnaient pour d'autres les cloches du désespoir et de la Mort. La femme en effet ne disperse-t-elle, plus irradiant encore que de l'homme, le reflet du divin?

Nous comprenons que Henri de Régnier ait fait lever tant d'inoubliables fantômes féminins, parés de tous leurs attributs de jeunesse, de tendresse, de douceur, de mensonge, de perversité même! Hanté par l'immémoriale Sirène, aimée de Gustave Moreau, n'est-il pas descendu dans la grotte verte de la divinité sous-marine? Tour à tour il lui a prêté le visage de la femme fatale et fardée qui conduit à la mort, comme le visage doux et voilé de la Mélancolie. O médailles de visages adorés, effigies pieusement tracées en marge du livre de la vie où se fixe la beauté du sourire vivant, profils hautains de la grâce que couronne une guirlande flexible! Comme nous regrettons presque de ne point trouver ici, ins-

crits en lettres votives, des noms, des noms que la vertu de la poésie eussent rendus immortels!

La femme règne en souveraine dans l'œuvre de Henri de Régnier, soit qu'elle apparaisse sous la lumière mythique, soit qu'elle peuple les avenues des siècles morts, s'accoude aux terrasses des époques disparues, comme au balcon de l'heure la plus actuelle. Elle palpite au fond du souvenir, elle émerge du fond du regret, unie à la statue de la déesse, à l'eau de la fontaine, au miroir sans tain, à la harpe immobile, au masque de velours, à l'allée déserte, à l'éventail fermé. Elle y vit davantage encore d'absence réelle que de présence.

Mais souvent ce qui n'était, semblait-il, pour le poète, qu'adoration lointaine, charme détruit, geste aboli, pastel précieux, estampe effacée, se crispe durement dans la passion mal contenue, la douleur, l'invective, le sanglot.

On a reproché à Henri de Régnier sa rétention hautaine et sa sobre attitude masquant d'impassibilité les tumultes de l'existence. Et pourtant, avec quelle humanité déchirée il a su exprimer les orages du cœur! Il n'a pas méconnu les violences et la fragilité de l'Amour qui fait couler les pleurs et entasse les ruines. Mais surtout, envahi par la lassitude héroïque d'entendre se dissoudre la vie, à la plainte inutile il a substitué le sourire un peu amer du désabusé. Il faut, hélas! accepter, puisqu'il n'en saurait être autrement, les atteintes du Temps qui dévora ses fils et auxquels les Dieux eux-mêmes n'ont pu résister!

Le vrai sage, nous dira le Poète, est celui qui, sachant que tout est vain, bâtit seulement sur le sable. Mais la mission de l'artiste n'est-elle pas précisément de transmettre les témoignages de la grandeur humaine et de perpétuer ce qui peut être sauvé?

§

Légende des Siècles! Troisième tentative poétique de reconstruction d'un monde aboli. Elle se concrétise dans les transpositions du moi de Henri de Régnier à travers les images de la légende ou de l'histoire, la figuration des mythes, l'affabulation pittoresque.

Nous sommes aussi loin de la geste épique de Hugo, dé-

formée par l'ultra-vision, que de la résurrection théogonique et barbare de Leconte de Lisle, figée par la plastique. En une confrontation du moi moderne avec un moi passé, notre poète a relié en une étroite connexion intellectuelle sa présente humanité à quelque ancestralité semi-divine. Dans les spectacles du monde il n'a pas seulement cherché ses propres symboles et tout le substratum humain que recèle chacun d'eux, il a aussi plongé de mystérieuses racines vers les raisons d'être, de comprendre, de sentir et d'espérer de l'homme, héros d'hier dont il s'avère aujourd'hui l'héritier spirituel.

Nouvelle légende des Siècles, soit! mais comme polie par les eaux du Temps, artistement dépouillée, tout en laissant persister l'usure des patines d'or et de couleurs, poétisée, stylisée, reprise au néant, immortellement dégagée de tous prétextes périssables, ramenée à des valeurs essentielles pour laisser seulement flotter sur un mouvant décor ce parfum de mélancolie et de regret qui se dégage, semble-t-il, des vétustes espérances, des vieilles tapisseries, des fleurs fanées, des flacons desséchés, des cendres sacrées pour le souvenir.

Ce moi héroïque qu'il retrouve sous la texture des anciens mythes, l'évocateur des *Jeux rustiques et divins* le sent encore tressaillir au fond de son émotion accordée aux mille voix de la nature et du temps. En sculptant de pures effigies, avec des mains tremblantes de tendresse il exprime toujours l'aspect irradiant de tout le grand songe de la terre et la figuration symbolique des puissances de vie qui « sont en nous, divinement ».

Le poète se souviendra certes, de la science des maîtres pour illustrer son culte des héros et tramer les dessins de son imagerie sur les hautes lices de l'Histoire. D'abord entraîné par la narration symphonique de Wagner, séduit par les subtilités mélodiques de Mallarmé comme par les musicalités et les dissonances sourdes des poètes anglais, surtout de Swinburne, de Spencer, de Tennyson, dont Francis Vielé-Griffin, longtemps son *alter ego*, en ses interprétations passionnées propageait le charme, l'art de Henri de Régnier va se stabiliser dans les disciplines de Ronsard comme dans les fluidités de Racine, les ordonnances de Le Nôtre, les stylisa-

tions des Préraphaélites et de Gustave Moreau. Et pour ne pas glisser au désespoir devant la fragilité de son destin, le poète, quelque peu épicurien, se drapera dans les plis d'un stoïque mensonge.

Il a besoin de croire à toutes les puissances spirituelles du Beau, de trouver à son tour dans l'art cette berceuse pour soi-même qui endort le mal d'infini : obscur besoin de persister dans le rayonnement d'une féerie intérieure, de recréer un monde fabuleux sur les débris d'époques disparues, de redresser des autels, de transmettre des rites, de renouer des sortilèges, de trouver des reposoirs à la pensée délicate et tendue, à la raison mobile et désabusée, de s'entourer d'une atmosphère de songe, semblable à cette nuée, tour à tour sombre et lumineuse dont les Immortels pour le ravir jusque dans l'Empyrée, voilaient le Héros admis au festin des Dieux.

Dès lors sur la chaîne obscure de la vie continuée va courir la trame sinueuse d'un enchantement sans fin. Ainsi, se tissera, jour à jour, cette Tapisserie merveilleuse qui, de l'évocation légendaire à l'épisode héroïque, de la mythologie galante à la bucolique pastorale ou marine, par les contextes du conte, du récit, de la dédicace, de l'inscription votive, de la méditation sévère ou de l'odelette, de l'évocation prestigieuse ou de la confidence, fait vivre les divinités d'un beau site, enroule le message de roses aux cornes d'un cerf familier, ouvre toutes grandes les portes des villes de légende, déploie le faste pittoresque des cortèges, fait lever les splendeurs et les grâces des siècles royaux, ressuscite mille visages d'autrefois, restaure les profils effacés, avive les pastels éteints, rallume les flambeaux, réveille le sanglot des fontaines, rajeunit le charme des jardins, repeuple les bosquets.

A grands pans, dans le Rêve, Henri de Régnier s'est, à son tour, taillé un royaume imaginaire. Il l'a peuplé d'une flore semi-réelle, d'une faune fabuleuse. Voici la Licorne et le Dragon, gardien de l'Escarboucle, voici la Guivre et la Chimère, voici la Colombe et le Paon noir des vieux bestiaires. Vision intellectuelle, certes, d'où semble volontairement exclu tout ce qui peut être barbare, plébéien ou brutal. Le symbole distille sa quintessence dans cette épopée vivante en sa hautaine signification, émouvante en sa grandeur, tantôt fresque

héroïque et coloriée, tantôt peinture galante et quasi-véronésienne, tantôt symphonie intérieure liée par les innombrales fibres d'un moi sensible.

Dans les témoignages de ceux qui l'ont précédé, Henri de Régnier a redécouvert ses affinités spirituelles, sa manière de voir et de sentir. Elle s'accorde aux manières d'interpréter et de vivre des aînés de sa race, de sa culture. L'esprit des chefs-d'œuvres, des monuments, des élégances mortes, des survivances historiques coïncide avec son propre sens esthétique, son goût affiné, sa délicatesse de perception, d'émotion, de compréhension, de pensée; leur silence se confronte à son propre silence.

Mallarmé a tenté de se sauver par une esthétique désintégrant les formes jusqu'aux limites du monde abstrait. Henri de Régnier a stylisé, au sein d'une féerie, la reconstruction d'un monde croulant ou perdu. Au lieu de se tourner vers l'avenir et de bâtir son espérance sur des ruines, il s'est pieusement rétracté sur lui-même pour défendre un patrimoine spirituel. Il s'est réfugié dans une splendeur intime ornée des grandes images du Passé. Loin de la banalité de l'existence, il s'est convié lui-même à l'éternelle fête des Dieux. Sa vision altière a aussi donné pour décor, à peine un peu plus stable, à la fragilité des humains la beauté des temples antiques avec leurs bois sacrés, les magnificences modernes des palais avec leurs jardins royaux, les nobles réalisations qu'eux-mêmes, avec leurs cerveaux et leurs mains, surent concevoir et créer.

Deux villes d'art célèbres se dressent ainsi avec tous leurs mourants prestiges dans la toile de fond de Henri de Régnier : Versailles, Venise.

§

Henri de Régnier nous a dit combien il a toujours aimé les promenades solitaires (9). Est-il véritablement seul dans sa méditation? N'y a-t-il un peuple de fantômes qui partout sur ses pas se lève et l'accompagne? Ah! ces ombres qui

(9) Henri de Régnier — *Couleur du Temps.* — *Le Trèfle blanc*, page 7. Mercure de France, éd.

hantent ses temples, ses palais, ses jardins, habitent ses portraits, ses statues, glissent sur ses canaux...

Lorsqu'il allumait le feu sacré dans l'île de Cranaë, à cette même place où le fils de Troie aima la fille de Sparte, il ranimait, étroitement unis, les symboles de la Beauté et de l'Amour, il mêlait à la cendre et à la fumée le souvenir des amants tragiques.

A Versailles, le long des allées désertes et crissantes de feuilles mortes ou sous les ombrages graves, il devient le Prince des profondeurs sombres qu'éclaire la nudité des marbres. Il traîne la lassitude héroïque d'entendre se dissoudre la vie au fond du temps. Sa pitié recueille les larmes sur la face des dieux déchus. Il semble promener les ressouvenirs d'une existence antérieure, d'un atavisme racial qui marquent au sceau du regret le déroulement de ses silences.

Le pas du visiteur sonne sur les dalles usées, mais le pieux pèlerin rallume les torchères, ranime les miroirs, rouvre les écrins : toute une fantasmagorie se déroule, les charmes disparus émergent d'une eau morte, des gestes dénoués sans retour s'esquissent encore, les visages abolis se recréent, des accords perdus nous enchaînent de nouveau. Et voici la poussière des âges soulevée par ce même vent qui distille la poudre d'eau des vasques. Une imagerie se déploie qui réconcilie une antiquité souriante avec les fastes des grands règnes.

Royal exil, stoïcisme d'une âme contenue. Le poète les sait associer à la solitude du beau décor bourdonnant de la rumeur d'un passé illustre.Il pènétre le songe rectiligne de ces palais, de ces pelouses, de ces bosquets, de ces paysages aquatiques d'où s'élance le dieu marin triomphant de quelque monstre noir. En une théogonie où la vision moderne se marie avec la vision ancienne, l'Olympe retrouvé descend dans le jardin de Le Nôtre. Pan habite toujours ces bocages cultivés où se cachent les amants; la Dryade sourit encore dans la discipline des ifs taillés.

Le penseur se recueille un instant devant ces sveltes statues qui, dans le miroir d'eau, dédoublent la Beauté, la Joie, la Jeunesse. Il sourit aux trois Grâces adorables tout en se

sentant ému par la plainte des fontaines encombrées par les ors pourrissants du soir ou de l'automne.

Avec lui je me suis penché en une émouvante confidence sur les stagnances des étangs qui reflétèrent tant de visages radieux; j'ai respiré cette odeur d'absence qui remplit les vastes salles aux glaces désertes, suivi les brisures de la lumière dans les pendeloques de gel des cristaux taillés, j'ai effarouché ces fantômes légers qui, dans les boudoirs, font frissonner les plis d'une écharpe où émeuvent les cordes d'un clavecin.

Quel ami fidèle m'arrête aux carrefours des allées immobiles, m'invite à respirer les buis amers, la terre mouillée, à contempler les perspectives de colonnades, d'escaliers ou de terrasses et le doigt levé me fait entendre le crissement du râteau d'un jardinier qui pour quelque héros inconnu prépare un bûcher de feuillages!...

Ah! Versailles, Versailles! Tombeau des royautés perdues, quel refuge de fastueuse solitude et de taciturne noblesse tu ouvriras toujours aux âmes déchirées! Comme derrière le prestige des décors et des magnificences se décèle *le mal du temps* qui ronge cette grandeur parfois trop éloquente et emphatique par laquelle l'individu, exhaussé sur le pavois du droit divin, propageait au sein même des humaines faiblesses le rayonnement solarien d'un orgueil, irradiant le destin de tout un peuple, par-delà des frontières reculées par la gloire des armes!

Le regret qui est au fond de toutes les survivances ne saurait dans l'esprit du poète être dissocié des images pensives de la tendresse. Leur carnation s'épanouit parmi les fleurs dont s'enrichissent les plates-bandes du Roi-Soleil, et partout se devine le visage voilé de l'Amour.

Toutes ces ombres illustres ou sans nom qui au long de ses promenades silencieuses escortèrent Henri de Régnier ont tacitement ramené vers lui les ombres de son propre passé et les douceurs amères de son intime souvenir. Dans cette *Cité des Eaux* le poète a mêlé au sanglot des bassins l'amertume de ses propres larmes. Il a, silencieusement, effeuillé le bouquet de ses heures : en de nouveaux épanchements à l'ombre des bosquets il a murmuré avec la même ferveur les prières

qui enlacèrent les âmes d'autrefois; il a pleuré sur la fragilité de la plus somptueuse comme de la plus cruelle des roses : celle de l'Amour.

Cependant, au sein de ces témoignages d'une splendeur abolie, si s'est élevé le chant profond de son propre cœur, ce n'est point par souci de cueillir un âpre laurier. Tout son trésor secret, ivresse ou larmes, haine ou colère, il ne l'a pas livré pour satisfaire un vain désir de gloire, mais pour servir ce vœu divin qui résume tout véritable poète : celui de reculer en lui-même les limites de la grandeur humaine afin d'en donner la révélation aux autres hommes, vœu qui, par sa réalité, conquiert la certitude de pouvoir enfin entrer en paix dans l'ombre souterraine avec la sérénité d'une mission accomplie.

§

Venise! Le sortilège de ce nom miroite comme l'orient d'une perle dans une écaille de nacre. Par ce qu'elle recèle en ses flancs humides de souvenirs ardents et d'histoire accumulés, Venise devait en toute logique nourrir de son enchantement renouvelé la féerie intérieure d'un tel chasseur d'images.

Henri de Régnier aura tout connu de Venise; ivresse de l'esprit, fièvre de l'art, paix monotone de la maladie. Il aura salué la Venise printanière, « irisée d'une jeunesse de tendre lumière », comme la Venise automnale, adorablement nuancée, comme la Venise romantique des clairs de lune, celle de Turner, bercée d'un murmure marin, où l'on croit entendre la respiration de la magicienne endormie. Chaque fois qu'après l'avoir quittée, il y retourne avec joie, il renoue le fil d'un songe rompu par l'absence.

A l'éloquence de la Rome des Consuls, des Empereurs et des Papes, il a toujours préféré les séductions muettes de cet empire des eaux voilées, le rêve tour à tour lumineux ou taciturne mais toujours enveloppant de la ville marine.

Ce qu'il aime le plus en elle, ce n'est point la cité des grands Doges, enveloppée dans la lumière soufrée de Carpaccio ou baignée dans la gracieuse tendresse des Madones de Giovanni Bellini, cette Venise du siècle d'or, fleur ardente que la Renaissance a dégagée de son corselet médiéval et

qui a frémi dans la chaleur dorée de Titien ou la sourde passion de Tintoret. Il l'a retrouvée à la Scuola San Rocco, à la Madona del'Orto, aux Frari et à San Sebastiano, à San Giorgio dei Schiavoni, dans les hautes architectures classiques que Palladio et Sansovino élevèrent sur les bords de la Brenta.

De cette Venise patricienne et déchue de sa splendeur il a retenu, seulement, une beauté familière et sans orgueil; elle semble allongée dans ce silence qui repose de la gloire. En une mélancolie nuancée, il a décomposé l'ancien décor de grandeur et de faste de la riche cité commerçante où l'or affluait de tous les points du monde.

Mais il nourrit d'une tendresse particulière pour la Venise rococo du XVIII[e] siècle celle-ci qui, d'un passé moins reculé, transparaît à travers la Venise actuelle. Contemporaine de Goldoni, de Gozzi, de Casanova, des Tiepoli, de Guardi, de Canaletto, des Longhi, il la reconnaît encore vivante dans les édifices, dans les cafés de la place Saint-Marc comme au théâtre de la Fenice. Avec un peu d'imagination, il a pu, à son gré, la repeupler de cette société frivole, enjouée qui portait la baïta, la maschera, le tabaro. Tout le carnaval d'autrefois, « où le faquin devenait l'égal de l'honnête homme et le pauvre l'égal du seigneur », déroule ses farandoles de luxe, de jeux, ses guirlandes d'intrigues amoureuses, de déduits, de musique, de vraie ou de fausse joie.

Suivons les méandres de la cité marine où la vie populaire est étroitement lié à ces vestiges d'un prestigieux passé. En quelle flânerie de poète, d'artiste et de dilettante ne sommes-nous pas entraînés? Paysages de pierre et d'eau, ordonnances des architectures, maisons à portails, églises, cloîtres à colonnes torses, palais et jardins, fontaines et vasques, sortilèges des musées, dédale des calli, labyrinthe des rii, mirage des îles de la lagune aux prairies d'algues marines veinées de courants suivant les alternances du flux et du reflux, carrefours de songe comme vastes étendues de rêverie, sillonnées de barques dont les voiles tantôt ocre ou orange promènent des reflets d'automne, tantôt lentes et noires semblent traîner un funèbre sillage.

Promenades, excursions, errances le long des arcades, des

murs tapissés de glycines jaunissantes, de cintres à blasons effrités, des boutiques de marchands, d'artisans, de trafiquants de vieilles choses : des couleurs, des odeurs et des cloches, des cloches, des cloches!... Tour à tour en de pieux pèlerinages, nous sommes à la Scuola dei Carmini, au Palais Labia, au Rezzonico, au Vendramin, à la casa Zuliani, à la Ça d'Oro. Partout s'éveillent les fantômes du songe, partout se soulève la poudre des souvenirs : nous pénétrons la vie silencieuse et intime des grandes résidences seigneuriales avec leurs marches de marbre usé, leurs stucs délabrés, leurs longs couloirs, leurs vestibules silencieux décorés par des maîtres, les chambres qui vivent encore par l'âme des vieux tapis, des meubles anciens, des bibelots fragiles.

Henri de Régnier nous fait aimer son cher Palais Dario, encore peuplé d'amitiés dispersées ou disparues; ici, la maladie l'a pendant de longues journées ouaté dans une fiévreuse somnolence assourdie de bourdons. Quelle dilection aussi pour le Palais Vernier : là il a passé tant d'heureuses soirées en compagnie d'artistes chers dans le beau jardin, lequel, en sa mourante grâce, marie des échappées de soleil à l'ocre et au vert des feuillages. Nous sommes conquis par le charme mutilé d'une statue rongée de mousse, par la confidence d'un banc de pierre enfoui sous d'humides arceaux.

Compagnon d'art incomparable, notre pèlerin se défend d'être un érudit, mais, d'instinct, va à la Beauté en une détente de plaisir spontané, quelque peu égoïste. Il ausculte en poète les œuvres des grands peintres : saintes gainées d'or dans leurs robes byzantines, madones expressives de Jacopo et de Giovanni, portraits de Gentile, chefs-d'œuvre des trois Bellini, miracles de couleur de Carpaccio, passion résonnante et contenue de Titien, détente ordonnée de Véronèse, orage rayé de foudre du Tintoret.

Cependant à la despotique emprise de ces maîtres, il semble préférer la musique aérienne de couleurs de Giambattista Tiepolo qui sait si bien, entre les bras du temps, étreindre la Beauté ou magnifier sa maîtresse sous les traits de la Vierge. Il nous invite à le rejoindre dans les villas de Vicence ou des rives de la Brenta. Là, nous admirons ensemble,

parmi les stucs et les boiseries à décors, le pinceau épanoui du maître.

Avec une égale dilection, ne sommes-nous retenus devant le mystère irradiant d'un portrait de femme, en costume de Carnaval, gracieusement peint par Pietro Longhi, réaliste aimable, observateur attentif et souriant de la vie patricienne, bourgeoise et populaire de la République au XVIIIe siècle, comme devant l'impressionnisme scintillant de Guardi ou la vibration sobrement ralentie de Canaletto sur des perspectives de pierre et d'eau?

Henri de Régnier se plaît à retrouver chez ces maîtres ce climat de douceur vénitienne qui « a le goût du bonheur » et comme des anticipations toujours actives de l'inépuisable fête des sens et de l'esprit à laquelle il se trouve convié. Dans la ville d'art, il s'efforce de dissocier la noblesse des sensations esthétiques de la mobilité des sensations de l'existence quotidienne; il tient à y vivre comme il vivrait simplement ailleurs, goûtant le charme de ce que directement elle propose : ciels en fuite, beaux rayons sur les marbres, figures de l'eau, spectacles imprévus de la vie populaire. En marge du temps, il se laisse entraîner dans une féerie enchantée à suivre une paresse artiste toujours à l'affût d'une émotion. Il recueille en lui, en impressionniste attentif, les mille voix, les mille mouvements, les mille nuances pour les fixer dans le métal d'une langue sûre. Une vie abondante et curieuse nous convie à ses fêtes continuées. Nous entrons dans les échoppes des artisans, nous admirons les fins et adroits ouvrages de verre filé, les trames et les dessins de dentelles, les innombrables curiosités que pour la tentation de l'artiste et du lettré étalent les antiquaires. Et une bande de mendiants déguenillés nous accompagne, la main tendue, jusqu'à cet esquif léger du gondolier qui « sur la plage fluide de la lagune, va inscrire un alphabet mystérieux. »

Ce « poison vénitien » qui fait circuler dans le sang l'indolence, le calme, le délice, la joie des sens, Henri de Régnier l'a infiltré dans notre sensibilité. Nous sommes emportés au fil d'une ivresse sur laquelle on ferme les yeux.

C'est à cet opium mystérieux de l'évasion par le voyage artiste qu'ont goûté tant de pèlerins illustres depuis Byron,

Robert Browning, Théophile Gautier, Wagner, Turner, Whistler, Renoir, Besnard, d'autres encore : poètes, peintres, musiciens, dont Henri de Régnier prolonge désormais la tendresse et le silence enchanté.

Comme il a su exprimer dans une spirituelle lettre à feu le Président de Brosses le sortilège de cette Cité Marine qu'il a épousée, non comme un doge, mais comme un amant!

Il aura ainsi été l'un de ceux qui ont le mieux fait sentir et aimer Venise et contribué à l'éternel retour vers un de ces sites d'élection où l'homme, alourdi par son destin et jamais rassasié, respire dans l'air subtil la présence des dieux.

§

Comme Chateaubriand dont il a caractérisé l'orgueil « éloquent et amer », Henri de Régnier, détaché des vanités fugaces, s'est donc replié sur lui-même pour vivre le songe qui montait de son sang et de sa race. Il l'a enrichi des valeurs mobiles que lui livrait une observation aiguë, une sensation rapide s'exprimant en images colorées, une philosophie désabusée :

> Certes, ce bas monde où nous sommes n'est que tristesse et que larmes, tout y est fragile et fuyant, grains de sable ou gouttes d'eau, ce qui est en nos mains ne dure guère. Encore si tout ne faisait que passer, mais nous-mêmes, ne passons-nous pas? Le spectacle continuel de la mort ne nous est-il pas un avertissement de notre propre fin (10) ?

De toute cette réalité splendide et périssable, le poète à travers les symboles a tenté de fixer les éléments essentiels. Il a d'abord inévitablement subi son époque, sensible aux narrations mélodiques de Wagner, aux suggestions mallarméennes, aux musicalités des poètes anglais, aux stylisations des Préraphaélites et de Gustave Moreau.

Puis docile à la loi de rassemblement dans le Passé, sans doute aussi à la voix paternelle de José-Maria de Heredia, Henri de Régnier a assuré une solidité plus parnassienne à

(10) Henri de Régnier : *La pécheresse*, p. 20, Mercure de France, éd.

son art nuancé par la grâce diffuse des symbolistes et la vive notation de l'impressionnisme.

Tels contacts avec Hugo ont pu parfois susciter en lui le goût de la richesse verbale ou du fluide bercement de la romance romantique, mais n'est-ce en vérité à travers Ronsard, Racine, Chénier qu'il a trouvé la voix juste qui propage la flamme ou fait saigner l'émotion? Ainsi s'est dégagée cette savante musique en laquelle il cisèle le vers, noue la mélodie, dépasse même la perfection classique.

Cette perfection atteint parfois la suprême virtuosité. Le poète me fait songer à ces jongleurs dont l'adresse est tellement naturelle, aisée, qu'elle tient du prodige, cesse d'étonner. Quelle rêverie subtile déroulant des courbes savantes et gracieuses se confronte aux orages de Hugo! Lisez *Lindamire* (11), dites s'il n'a pas marié d'une manière trop parfaite les musiques raciniennes aux élégances attiques de Chénier, pour dire tout le charme d'un ballet du Grand Siècle où, d'avoir figuré la déesse et comme lasse et rayonnante à la fois de surhumanité, la femme redescend au plan de la mortelle pour ne plus livrer que la palpitation d'un corps vers lequel convergent tous les désirs.

Il faut défendre Henri de Régnier du reproche facile d'avoir abusé de l'artifice, de manquer de cœur. Peut-être, — parce qu'il a montré par quelques résonnants éclats la vibration intense de son humanité et la véhémence de son tumulte intérieur — Henri de Régnier s'est-il, pour se garder de l'excès romantique, parfois trop artistement contenu dans la sagesse du dessin lyrique.

Toujours il suscite une admiration et aussi une attente, celle d'un grand cri qu'il retient en suspens, — cependant que la sensibilité sinueuse, la mélancolie distinguée, imposent une mélodie tendre qui, d'une eau voilée, subtilement divisée, atteint néanmoins aux profondes racines de notre émotion.

Mais, et c'est là que réside le drame intellectuel de Henri de Régnier, cet enchanteur du verbe, qui s'apparente à Villiers de l'Isle-Adam par la magnificence secrète qu'il porte

(11) Henri de Régnier : *Flamma tenax*, p. 95, Mercure de France, éd.

en lui, demeure un rationaliste tout en étant un poète dont la chaleur de l'art sans cesse réchauffe le cœur. Comme tant de grands esprits il ne semble pas avoir trouvé les mots d'espérance et de foi par lesquels une âme se justifie et se délivre. Il ne se courbe pas sous la loi humaine comme un vaincu, ni davantage un résigné. Sa volonté de héros oppose au temps destructeur un émouvant effort.

Au naufrage mallarméen du *Coup de dés* où tout se disloque dans l'horreur de la tempête et où le pilote joue son destin contre le gouffre insatiable, Henri de Régnier oppose le rempart de bois et de métal qui permet de lutter contre le flot en furie dans l'attente d'un ciel rasséréné.

Il s'est efforcé pour sauver de l'inéluctable engloutissement dans les eaux sinistres du néant cette fastueuse galère qui s'avançait dans le golfe bleu de sa jeunesse : elle, qui comme une cargaison pieuse porta tous ses dieux, ses lares, ses vases sacrés, ses figures de beauté, comme ses traditions, ses amitiés, ses espoirs, ses émerveillements, ses amours. Il a multiplié avec une lucide angoisse les cordages, « les agrès de soie et d'or tissés », les chaînes d'airain aux maillons un à un soudés, pour la retenir à l'ancre, dans la rade, malgré la trahison des vents terribles et la colère des Destins qui submerge tout...

ANTOINE ORLIAC.

LÉON BLOY AU " GIL BLAS "

Ce fut le romancier belge Camille Lemonnier qui introduisit Léon Bloy au *Gil Blas*. Depuis *Un Mâle*, dont la publication, en 1881, lui avait valu l'estime et l'amitié des écrivains naturalistes, Lemonnier fréquentait assidûment les milieux littéraires de Paris. Lui-même, en 1888, venait d'entrer au *Gil* et sa nouvelle, *l'Enfant du Crapaud*, y avait fait sensation : l'audace du sujet, la violence des peintures avaient provoqué l'indignation des bonnes gens et le tribunal de la Seine, appelé à juger l'auteur, l'avait condamné pour outrage aux mœurs.

Ce succès de scandale avait affermi sa situation au journal, à qui profitait le bruit fait autour du procès. Au comité de rédaction, en quête de nouveaux collaborateurs, Lemonnier, fort écouté, avait proposé J. K. Huysmans, le curieux auteur d'*A Rebours*. Pressenti par l'écrivain belge, l'intéressé avait déclaré n'accepter l'offre du grand quotidien que si l'on engageait, en même temps que lui, son ami Léon Bloy, dont il connaissait l'affreuse et continuelle misère. La condition eût paru facilement acceptable s'il s'était agi de tout autre que Bloy. Mais, au *Gil*, plus d'un se souvenait, non sans rancune, avoir été écharpé par le terrible pamphlétaire, dont il y avait lieu toujours de redouter les agressives violences. Néanmoins, au journal, on admit les exigences de Huysmans, et Lemonnier, qui précédemment déjà avait fait visite à Bloy et l'avait secouru, fut envoyé en ambassadeur.

Il se rendit donc rue Blomet, « une sorte de rue de campagne sentant les purins et la banlieue ». Ainsi

s'exprime l'écrivain belge (1). L'auteur du *Désespéré* habitait là, au n° 127, à deux pas de la porte de Versailles.

A en croire Lemonnier, dont le témoignage sur ce point ne paraît pas contestable, la proposition fut on ne peut mieux accueillie par Bloy.

Ses gros yeux en bille sous ses sourcils tourmenteux, il eut le rire de l'homme qui se sent plus fort que la fortune. Collaborer au journal dont il avait tombé successivement les plus notoires coryphées devenus d'irréconciliables ennemis, pouvait passer pour l'appréciable revanche d'un pauvre diable de grand homme de lettres que ses confrères étaient trop généralement portés à traiter comme un vulgaire Nicolardot.

Ensemble les deux écrivains se rendent *A l'Américain*, où rendez-vous avait été pris avec les gens du *Gil Blas* pour régler le détail de cette collaboration. En dépit des efforts de chacun, l'entrevue, aux dires de Lemonnier, fut assez glaciale et, au souper qui suivit, à la *Maison Dorée*, non seulement Bloy manqua de tout entrain, mais, inaccoutumé aux repas plantureux, il eut quelque peine à digérer les huîtres.

Le voici donc engagé au journal. Son premier article, qu'il consacre — la gratitude sans doute l'inspirant — à l'affaire Lemonnier, date du 3 décembre 1888. Et, durant quelque temps, tous les huit jours, le dimanche, sa prose incendiaire flamboie aux colonnes du *Gil*.

Faisant allusion à ces débuts, parmi des confrères méfiants ou franchement hostiles, Lemonnier écrit encore :

A peu près tous avaient été happés par les redoutables crocs du fauve, mais on triomphait à la pensée que la mâle bête, muselée et mise en cage, ferait désormais patte de velours. Rien n'en transpira aux premières chroniques : *l'Entrepreneur de démolitions* continuait ses abatages : il y eut, pour débuter, un Péladan et un Daudet passés au laminoir. D'Hubert, le directeur, qui était aussi l'annoncier du

(1) *Comœdia*, n° du 19 février 1913. *Souvenirs littéraires*, par C. Lemonnier.

Gil Blas, brave garçon qui ne demandait qu'à pratiquer en paix sa petite industrie, avait l'air de s'amuser et chatouillait le tigre au garrot. Du moment qu'on ne s'attaquait qu'aux personnes, sans léser ses intérêts matériels, il était consentant.

Huysmans cependant, engagé en même temps que Bloy, quoiqu'il n'eût pas d'ennemis dans la place, renonçait presque aussitôt à collaborer au journal. Lemonnier raconte que l'écrivain ayant proposé une série d'articles sur les wagons-lits, D'Hubert crut à quelque réclame touristique et accepta tout d'abord avec enthousiasme. Mais la chronique de Huysmans, mordante et ironique, ne répondit naturellement pas à son attente. Alors, il suggéra de remanier le texte.

L'ingérence d'un homme d'affaires dans un domaine littéraire ne fut pas du goût de Huysmans qui retira sa copie et n'en donna plus d'autres (2).

Ici, il est vrai, le témoignage de Lemonnier ne concorde pas, dans le détail, avec celui de l'intéressé. Nous nous en rapporterons plus volontiers à ce dernier lorsque, dans une lettre à Jules Destrée, datée de l'époque même, il parle, non sans quelque acrimonie, des causes de son échec au journal.

Quel mauvais lieu! s'écrie-t-il à propos du *Gil Blas*. Ces gens ont engagé, en somme, Bloy, espérant du scandale, et moi souhaitant des cochoncetés. Ce sur quoi, je leur ai fourré une pièce quasi-pieuse. Il serait trop long de vous raconter les bêtises de ce monde-là et comment cet article est resté, deux mois, sur le marbre, et sans passer.

Ce qui est certain, c'est que je n'ai pas envie de les inonder de ma prose (3)!

Huysmans, en effet, à qui les tâches du journalisme parurent toujours une corvée, renonça bientôt à renouveler l'expérience. Qu'il y ait eu un ou plusieurs articles

(2) *Comœdia*, article cité.
(3) Lettre à J. Destrée, non datée (1888).

refusés, — cette dernière hypothèse concilierait les deux récits, — la tentative de collaboration demeura en tout cas sans suite.

M. Georges Rouzet, qui est grand lecteur de Bloy et lui a consacré de minutieuses et fort intéressantes études, a cru devoir contester sur un point les *Souvenirs* de Lemonnier : ce serait, selon lui, non pas Huysmans qui aurait exigé l'engagement de Bloy au *Gil Blas,* mais, au contraire, l'auteur du *Désespéré* qui y aurait fait agréer son ami. Et il cite, à ce propos, le fragment d'une lettre, adressée par Bloy à son « frère d'élection », Louis Montchal :

Ce qui fait que ma vie est, pour l'instant, une fournaise, c'est la bataille qu'il me faut mener contre toutes les influences contraires. J'ai quelques amis et quelques protecteurs puissants au *Gil Blas.* Mais il faut combattre une nuée de bas ennemis qui voudraient me faire expulser et qui ne reculeraient devant rien. Mais ce n'est pas tout. Il faudrait en même temps y pousser Huysmans et Gustave Guiches (4).

En vérité, nous ne pensons pas que cette dernière phrase infirme les dires de Lemonnier. La lettre étant datée du 31 décembre et les débuts de Bloy au *Gil* remontant déjà à près d'un mois, on peut y voir, semble-t-il, une allusion aux difficultés que suscite à l'intransigeant Huysmans l'article soumis à D'Hubert. Cet article traînant deux mois sur le marbre, son auteur continuait donc d'ignorer si sa collaboration était acceptée. Bloy, qui doit à son ami d'avoir été accueilli au journal, marque ici son désir de lui être, à son tour, utile. La suite de sa lettre semble d'ailleurs confirmer l'hypothèse :

L'aurait-on cru, écrit-il encore? J. K. est encore moins maniable que moi. Car tu dois remarquer que je suis singulièrement *habile* sans rien abandonner de mon caractère et de ma forme.

Par ailleurs, il convient de reconnaître que les *Sou-*

(4) *J. K. Huysmans et la Belgique*, par G. Rouzet. *Rex*, 21 juin 1935.

venirs de Lemonnier sont quelquefois d'une fidélité douteuse. Outre qu'ils se rapportent ici à des faits éloignés de vingt-cinq ans, le romancier, en les égrenant, ne résiste pas toujours à ce lyrisme instinctif qui le pousse à traiter comme la matière de ses livres l'histoire de son propre passé. Est-ce à dire qu'il faille accueillir la protestation de Bloy qui, en 1913, ayant lu l'article de son confrère belge, note, non sans aigreur, dans son journal :

Article de C. Lemonnier dans *Comœdia,* d'une improbité remarquable. C'est intitulé *Souvenirs littéraires* et c'est fait à la manière d'un conte. Il y est parlé de Huysmans, de moi et de Villiers et il n'y a peut-être pas deux lignes exactes(5).

L'auteur de la *Femme pauvre* est loin d'être satisfait, on le comprend aisément, de cette évocation du passé, où le rôle qu'il tient est, par endroits, quelque peu ridicule. L'histoire des huîtres devait notamment éveiller son ire. Au reste dans leur ensemble, les faits ne sont guère contestables. Nulle contradiction, par exemple, entre le récit de Lemonnier et ce fragment de lettre — également exhumé par M. Rouzet — où Bloy raconte à son ami Montchal comment il fut engagé au journal.

Il arrive ceci : sans qu'une démarche ait été faite par moi, ni même un seul geste, l'un des plus lus et des plus riches journaux de Paris est venu me solliciter, comme on sollicite un sauveur, et tous les dimanches matin j'ai liberté pleine et entière de dire tout ce qui me plaît aux appointements de 150 francs par chronique.

Il était temps, je périssais, noyé de dettes et de chagrin (6).



Que cet heureux sauvetage soit l'effet d'une démarche de Lemonnier, il n'est pas permis d'en douter. Les deux écrivains se connaissaient d'ailleurs dès 1886, comme en témoigne cette savoureuse dédicace inscrite en tête d'un exemplaire du *Désespéré :*

(5) *Au Seuil de l'Apocalypse,* p. 20 (21 juillet 1913). Lemonnier était mort le 13 juin de cette année.

(6) *Rex,* art. cité.

A l'auteur du « Mâle »
ce livre mâle
offert par cette lamentable crapule

LÉON BLOY.

Peut-être à cette date s'étaient-ils déjà rencontrés chez Barbey d'Aurevilly, que l'un et l'autre vénéraient et à qui le romancier belge avait précisément dédié son célèbre *Mâle.* Quoi qu'il en soit de l'origine de leurs relations, une vive et agissante amitié devait les rapprocher durant quelques années.

En 1893, Camille Lemonnier — le *Mendiant ingrat* lui-même nous en informe (7) — recommande Bloy à Dentu, son éditeur, qui, grâce à cette intervention, accepte de publier *Sueur de Sang.* La même année, dans un article paru au *Gil Blas,* l'écrivain belge n'hésitait pas à proclamer son admiration pour « l'hyperbolique et grandiose Léon Bloy, le génie le plus classiquement latin des lettres françaises, depuis trois siècles (8) ».

Bloy, dans une lettre qu'il adressait aussitôt à Lemonnier, lui exprimait en termes chaleureux son affectueuse reconnaissance. Ce n'est point toutefois la lettre qui figure comme telle dans le *Mendiant ingrat* et que l'écrivain déclare avoir écrite, à cette date, « spontanément ». On remarquera qu'elle ne contient en vérité aucun remerciement, aucune allusion même à l'article de Lemonnier. Elle est toute remplie d'imprécations contre les ennemis de Bloy et se termine par une demande : qu'à l'occasion de *Sueur de Sang,* Lemonnier dise très haut, dans le *Gil Blas* ou ailleurs, l'admiration que lui inspire le talent de son ami.

En réalité, cette lettre, ainsi que Bloy lui-même l'apprend par ailleurs (9) à son correspondant, était préparée depuis plusieurs jours et ne devait partir qu'avec le livre. L'article du *Gil Blas* décida Bloy à l'envoyer tout

(7) *Mendiant ingrat,* 20 juin 1893.
(8) *L'Estime littéraire,* par C. Lemonnier, *Gil Blas,* 22 août 1893.
(9) Voir la lettre inédite du 22 août 1893.

de suite (10), accompagnée d'une autre, que le *Journal* ne reproduit pas, et dont voici le début :

Antony, 22 août 93.

Mon cher Lemonnier,

Le *Gil* m'apporte votre bel article : *L'Estime littéraire,* où vous parlez de moi si noblement et si généreusement.

Je vous prie d'être persuadé, mon très bon ami, que je n'ai pas lu ces lignes sans une grande émotion. Vous savez que les joies de ce genre ne me furent, en aucun temps, prodiguées et que je suis l'un des hommes qui ont le moins obtenu justice.

J'ai souvent admiré que sur la multitude des gens de plume qui me jugent, quand même, écrivain d'ordre supérieur, qui me supposent même du « génie », il ne se soit jamais rencontré avant vous, en France, un seul *mâle* pour le « proclamer », au mépris du lâche silence édicté par quelques goujats.

La si honorable mention que vous m'accordez aujourd'hui et qui me venge de beaucoup d'outrages, est d'un bon augure pour mon livre dont je désire le succès, — pourquoi craindrais-je de l'avouer? — comme les affamés désirent du pain.

N'ayant jamais accepté d'être vaincu, n'est-il pas tout simple que le triomphe seul puisse me satisfaire, ne fût-ce que pour crever l'âme de mes ignobles persécuteurs? (11).

Suivent quelques détails sur le retard apporté, par la faute des graveurs, à la publication de *Sueur de Sang* qui, annonce l'écrivain, ne pourra paraître que la semaine suivante.

Mais de nouvelles difficultés durent encore survenir, car le 31 août Lemonnier, dans sa réponse à Bloy, écrivait :

J'attends votre livre. Je le lirai avec passion... Et, alors, oui, n'en doutez pas, je rugirai mon admiration, comme, avec vous, il faut qu'on rugisse (12).

(10) Elle est un peu différente par endroits, mais seulement dans la forme, de celle qui figure dans le *Mendiant ingrat.*
(11) Lettre inédite.
(12) *Le Mendiant ingrat,* 31 août 1893.

Quinze jours plus tard, l'écrivain français s'informait auprès de son correspondant si l'ouvrage lui était enfin parvenu et lui rappelait avec insistance sa promesse :

Vous m'avez fait espérer vos *rugissements,* mon cher Lemonnier, et je les attends avec une impatience de lion.

D'après certains signes observés par moi, je me persuade qu'il suffirait de l'exemple d'un premier coup de gueule bravement donné pour faire sortir un certain nombre d'articles.

J'ai besoin d'un succès, vous le savez, j'en ai un besoin terrible et je compte tant sur vous, mon cher ami (13).

Sur la page de garde du livre, que Lemonnier recevait enfin, l'auteur, habile calligraphe, avait tracé de son habituelle écriture moulée, ces simples mots :

A Camille Lemonnier
d'un mâle
à un mâle
LÉON BLOY.



C'est, on l'a vu, grâce à l'intervention de l'écrivain belge que, en 1888, Bloy débutait au *Gil Blas.* Sa première chronique est donc consacrée au procès que valait alors à son secourable ami la publication de *l'Enfant du Crapaud.*

Ces pages, que Bloy avait commencées en hâte au lendemain de son engagement au journal, il réussissait à les achever après deux jours d'un labeur forcené. Entre temps, Guérin, le rédacteur en chef du *Gil,* le talonnait pour obtenir plus tôt encore sa copie.

J'ai travaillé comme un chien toute la journée, écrivait-il à Lemonnier. Je cherche à faire *pour vous* [c'est Bloy lui-même qui souligne] autant que pour moi un bon article. Pourquoi vient-on m'embêter en exigeant de moi ce que je n'ai pas promis? Si on voulait mon article ce soir, il fallait me le dire avant-hier. (...) J'ai encore pour dix heures

(13) Lettre inédite, datée du 13 septembre 1893 (Antony, 51 *bis,* route d'Orléans).

de travail environ. Qu'on me laisse tranquille. J'apparaîtrai demain au *Gil* vers quatre heures, comme il a été convenu.

Dans la même lettre, Bloy se fâche aussi parce qu'il vient d'apprendre qu'il est question de mettre son article dans le *supplément*, alors qu'il avait été dit qu'il figurerait en première page.

Ces gens-là ne savent pas faire leur journal. Ils me demandent un article fracassant dont la place est évidemment marquée en tête du numéro et ils vont le flanquer dans le tombereau funèbre de leur supplément. C'est bien la peine de me donner tant de mal.

Aussi demande-t-il à son confrère d'intervenir afin qu'on se souvienne de ce qui fut convenu (14). Lemonnier donc s'emploie, en dernière heure, à satisfaire son obligé et l'article paraît enfin, au gré de l'auteur, dans le numéro du 3 décembre.

Il ne devait point décevoir ceux qui, connaissant l'habituelle manière du pamphlétaire, souhaitaient qu'il envoyât quelques solides et décisifs coups de boutoir.

Prenant à partie les juges de la 9ᵉ chambre, qui venaient de condamner l'auteur de *l'Enfant du Crapaud*, ceux qu'en tête de ces lignes il nommait plaisamment les *Eunuques du Grand Sérail*, Léon Bloy ne leur ménageait ni ses sarcasmes, ni ses injures :

« Ils sont fidèles et incorruptibles, je vous en réponds, ces émasculés du cœur, ces castrats du cerveau. Ils ne permettront jamais à aucun mâle de coucher, un seul instant, avec la cafarde imbécillité du genre humain dont ils ont le sacré dépôt. Il leur repousserait à eux-mêmes des génitoires de gladiateurs avant qu'ils oubliassent leur consigne de ne laisser passer aucune idée, aucun généreux concept d'art pouvant être supposé capable de dépuceler notre vomitive innocence (15)!

Le réquisitoire se poursuivait sans que faiblît un mo-

(14) Lettre inédite, 30 novembre, 8 heures du soir.
(15) *Gil Blas*, 3 décembre, 1888.

ment ce ton de véhémente indignation. L'écrivain y déniait aux magistrats le droit et surtout l'aptitude de juger les œuvres littéraires et rappelait opportunément les procès de Baudelaire, Gustave Flaubert et d'Aurevilly, dont le principal effet fut de couvrir de ridicule les soi-disant défenseurs de la moralité publique.

Une chose m'afflige et m'inquiète, confessait ironiquement le pamphlétaire. C'est que Lemonnier n'ait pas pu attraper dix ans de bagne. Un instant, j'ai redouté pour lui l'avanie suprême d'un acquittement qui eût impérieusement nécessité les fastidieuses corvées d'un recours en réhabilitation.

Mais, au delà de la personne de l'écrivain, c'est l'art lui-même que Bloy jugeait outragé. Aussi prenait-il ardemment sa défense et exaltait-il les rares artistes qui, dans un monde voué aux pires déchéances, s'efforcent de maintenir le culte du Beau et préparent, en dépit de la conjuration des médiocres, le triomphe du Rêve et de l'Idéal.

D'une portée plus générale, ces lignes où la verve vengeresse de Marchenoir éclate en d'âpres et puissantes images devaient s'insérer, peu après, dans l'introduction de *Belluaires et Porchers* (16).

Telle fut cette première et sensationnelle chronique. La collaboration de Léon Bloy au *Gil Blas* se prolongera jusqu'au 13 avril 1894, avec une longue interruption, il est vrai, du 11 février 1889 au 29 septembre 1892.

L'écrivain lui-même fait allusion à cette interruption, sans songer toutefois à en préciser les circonstances, lorsqu'il parle d'une « première expérience (qui), en 1888, avait fait éclater son inaptitude (17) ». On devine, au reste, ce qu'il devait en coûter à son besoin d'indépendance de subir, sans trop rechigner, les constantes et souvent mesquines tyrannies du journal, de même que

(16) Introduction, pp. XXV à XXVII. Il s'agit du passage qui commence par ces mots : « Mon Dieu! l'art est une chose vitale et sainte, pourtant! » et va jusqu'à : « ...sages fripouilles qui pensaient avoir exterminé l'aristocratie du genre humain! »
(17) *Léon Bloy devant les cochons*, 1894, p. 12.

l'on conçoit les inquiétudes que devaient inspirer aux administrateurs ses colères toujours menaçantes.

Les « abatages » de Péladan et de Daudet, auxquels font allusion les *Souvenirs* de Lemonnier sont bien, comme le dit celui-ci, parmi les premiers articles que le redoutable vociférateur donna au *Gil Blas. Eloi ou le Fils des Anges,* qui vise Péladan, et *Un voleur de Gloire,* qui s'applique à Daudet, furent recueillis dans *Belluaires et Porchers,* en même temps qu'une série d'autres articles parus là, au *Chat noir* ou à la *Plume* de 1884 à 1894.

Pour connaître l'opinion de Bloy sur le journal au moment où reprend sa collaboration, il nous suffit de feuilleter les pages — par endroits si émouvantes — de son *Mendiant ingrat.* Elles en disent long sur ses relations avec les confrères et la manière dont il accepte sa tâche.

Au 26 septembre 1892, il note avec amertume et résignation :

Le *Gil Blas* me reprend. Autant cet argent-là qu'un autre, et tous les journaux se valent. Les pauvres n'ont pas le droit d'être dégoûtés.

Mais, moins de quinze jours après, le joug lui pèse déjà :

Vraiment, écrit-il le 6 octobre, je ne puis croire encore que je sois condamné à cette ignominieuse collaboration au *Gil Blas.*

Ce qui le préoccupe, c'est, selon son propre aveu, de découvrir régulièrement des sujets d'articles capables de plaire aux directeurs et où lui-même puisse trouver matière à s'exprimer. En dehors de la veine pamphlétaire, il ne voit guère ce qu'il pourrait exploiter. C'est alors que D'Esparbès, au cours d'une réunion, lui suggère de rassembler ses souvenirs sur 1870 et d'écrire des histoires militaires. L'idée le séduit. Bientôt paraîtra *l'Abyssinien,* le premier de ces contes que réunira *Sueur de Sang.*

Essai concluant, remarque-t-il (11 novembre 1892). Je lâcherai donc mes contemporains littéraires — provisoire-

ment — pour manger un peu de Prussien. Ça me changera et je deviendrai peut-être durable au *Gil*.

Prudente détermination, mais à laquelle Bloy ne saurait longtemps, ni entièrement se conformer. Un pamphlet sur *l'Archiconfrérie de la bonne mort*, que le comité de rédaction refuse d'accepter, est envoyé à Edmond Picard, l'avocat bruxellois, qui l'insère dans sa revue, *l'Art Moderne* (5 décembre 1892).

La série des contes militaires épuisée, Bloy donne au *Gil* ses *Histoires désobligeantes*. Il s'informe auprès d'un ami, non sans marquer quelque vanité d'écrivain :

...Lisez-vous mes *Histoires désobligeantes*, publiées par le *Gil Blas*, tous les vendredis? Je m'efforce de bien faire, quoique je sois chiennement payé, parce que je n'aurais aucune raison d'être, en tant qu'écrivain, si je venais à manquer de conscience, à l'exemple de tant de cuisiniers littéraires (6 novembre 1893).

Il ne cesse d'ailleurs de confier à son journal intime le dégoût que lui inspire « l'ignominieuse collaboration au *Gil Blas* » (6 octobre 1892) et maudit régulièrement cette « corvée littéraire » (14 juillet 1893) qui tout de même lui assure à peu près la subsistance. « Quel mauvais lieu! » s'écriait le misanthrope Huysmans dans sa lettre à Destrée. « Toujours écrire pour ce *Gil* ignoble! » clame, en lui faisant écho, l'intransigeant auteur du *Désespéré*. Puis, dans un accès de rage pessimiste, il constatait : « Fatigue et dégoût allant jusqu'au désespoir » (22 mars 1894).

Ce dégoût sera tel que l'amer souvenir lui en reviendra bien des années plus tard. Retraçant, en 1903, une sorte d'histoire de la presse, — l'article, qui s'appelait d'abord très éloquemment *l'Aristocratie des maquereaux*, fut publié dans *l'Assiette au Beurre*, sous le titre inoffensif de *Journalistes* — Bloy n'écrivait-il pas :

Mais *Gil Blas* venait de naître et le règne des porcs s'inaugura. Alors ce fut tout à fait fini (18).

(18) *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*, p. 340.

Ici encore, le récit que nous fait l'auteur d'*Un mâle* concorde avec ce que nous apprend par ailleurs la correspondance ou le journal du *Mendiant ingrat*.

On demeure étonné, écrit Lemonnier, qu'ayant ameuté autour de lui les pires rancunes, en butte aux vindictes d'écrivains rendus puissants par leur nom et leurs relations dans le monde, il ait pu pendant deux ans se risquer dans le maquis d'une rédaction de journal sans avoir été étripé. Il demeurait là dans le bruit des voix, des sonneries électriques, des battements de portes, des galopées de reporters, des froufrous de filles en visite, isolé, distant, muet, les mains gantées et boutonné dans son pardessus (19).

Parmi ceux qu'il rencontre au journal, Bloy voue un particulier mépris à Gustave Guiches et à Maurice de Fleury, ses anciens amis, des « lâcheurs » qui, ainsi qu'il le mande à Montchal, « travaillent activement à lui nuire (20) ».

Il se plaît à noter, par exemple, à la date du 14 janvier 1893 :

Aperçu Gustave Guiches dans le mauvais lieu. J'ai regardé ce drôle bien en face.

Et quelques jours plus tard, de Fleury à son tour subit le feu du même regard.

Bloy ne s'entend guère mieux avec Jules Guérin, son rédacteur en chef, à qui il advient d'égarer sa copie, ou avec l'administrateur Desfossés, que hérisse un jour certaine phrase peu flatteuse sur le bourgeois, où il se croit désigné. Alors l'auteur se voit forcé de retoucher en hâte son texte, car, en dépit de ses imprécations, il reconnaît que le journal demeure son seul salut.

Même il n'hésite pas à recourir à la ruse pour y assurer sa position. M. Rouzet a conté comment l'ami Montchal, de connivence avec Bloy, envoyait de Dresde, où il résidait alors, d'apocryphes lettres de protestation, en

(19) *Comœdia*, art. cité.
(20) *Léon Bloy et M. Malbert*, par G. Rouzet. Cahiers Léon Bloy, mai-juin 1935.

même temps que des commandes d'exemplaires, à la direction du journal. C'était le moment où paraissaient dans le *Gil* les contes germanophobes, et ces lettres étaient destinées à convaincre les administrateurs de l'importance que l'étranger accordait à ces récits. Elles y réussirent d'ailleurs et la mystification fut utile à l'écrivain. Il dut même, à certain moment, refréner le zèle de son ami, dans la crainte qu'on ne finît par découvrir la vérité.

C'est bien, c'est très bien, écrit-il à son frère d'élection le 13 avril 1893, mais il faudrait s'arrêter. La mesure est comble et il serait dangereux d'insister. Il ne faut pas trop compter sur la bêtise humaine (21).

Il est plaisant de constater que Bloy lui-même faillit être dupe de la supercherie et en arriva à se demander quelquefois si telle lettre était ou non authentique. De toute manière, il devait feindre de croire en ces détracteurs d'outre-Rhin et ne manquait point du reste de leur répondre dans le *Gil Blas*. Ces réponses, mordantes et véhémentes à souhait, l'écrivain les a reproduites dans le *Mendiant ingrat,* accompagnées cette fois d'une note destinée à renseigner le lecteur sur cette prétendue « querelle d'Allemand ».

Grâce à la mystification, la situation de Bloy au journal est devenue plus stable : pendant un certain temps, sa prose passe chaque mercredi en tête du *Gil*. On lui laisse espérer un traité et des conditions très avantageuses. Promesses qui ne devaient point se réaliser, hélas! quoique lui-même, durant cette année 1893, eût toute raison de croire qu'il appartenait définitivement à la maison.

Sa collaboration devait brusquement prendre fin en avril 1894. A la suite de quels événements, l'écrivain a pris soin de nous le conter par le détail dans son *Journal* et dans la brochure : *Léon Bloy devant les cochons.*

Laurent Tailhade, blessé par une bombe au restaurant Foyot, avait vu se dresser contre lui la meute des

(21) G. Rouzet, art. cité.

« teneurs de plume », heureux d'accabler de leurs sarcasmes celui qui, lors d'un précédent attentat avait déclaré : « Qu'importent les victimes si le geste est beau ! » Parmi ceux que l'événement mettait en joie, Edmond Lepelletier, auteur d'une chronique intitulée *Une bombe intelligente,* se montrait peut-être le plus acharné!

Bloy aussitôt se précipitait au secours de Tailhade, alors couché sur son lit d'hôpital, et, dans *l'Hallali du poète,* bravant la coalition des bons confrères déchaînés, exaltait la victime et la rangeait au nombre de ces rares « Pèlerins d'absolu » qui, comme lui-même, s'attirent irrémédiablement la haine des médiocres.

Le jour où le *Gil Blas* publia cette prose vengeresse, Lepelletier, se jugeant offensé, dépêcha ses témoins à l'auteur. Celui-ci, en réponse, invoquait ses croyances et refusait de se battre. Alors Guérin, rédacteur en chef, décidait de le remplacer sur le terrain où, mis en présence, les deux adversaires ne devaient d'ailleurs se faire aucun mal.

Mais, le lendemain, Bloy cessait d'appartenir à la rédaction du journal. Faut-il dire qu'il quittait le *Gil Blas* sans trop de regret? Et cependant, c'était — il ne pouvait l'ignorer — pour reprendre, sans espoir de lui échapper jamais, sa dure et pitoyable existence de Mendiant ingrat.

GUSTAVE VANWELKENHUYZEN.

HELLO

SA NATURE, SON AME

—

Les jugements faux portés sur la nature et l'âme d'un écrivain ne sont certes pas rares. Cependant nous ne croyons pas qu'homme ait été plus déformé par ses contemporains qu'Ernest Hello. Quelle en est la raison? Que sa supériorité d'âme dépassait de beaucoup le moule habituel de l'esprit.

Qu'était donc, réellement, cet homme d'aspect bizarre, qui, armé de son éternel parapluie, — « son pardessus croulant de son bras vers la terre, le chapeau en arrière comme un Anglais (1) », — passait dans les rues sans rien voir comme un somnambule ou un fou?

Nul ne nous connaît aussi bien que nous-mêmes. Dans une lettre à un certain Duval, Hello écrit :

Les âmes ont diverses aptitudes. La mienne serait la joie; mon âme ne pourrait vivre et se développer que dans la joie et l'action de grâces. Or c'est le contraire qui est tombé sur moi.

Ame de joie, très certainement; mais sa santé précaire l'entravait, et l'entravait plus encore la maladie qu'il décelait chez les autres : leur impossibilité à se passionner pour la seule chose qu'Hello juge digne de passion : l'existence en Dieu. Là est le tourment familier de cet homme, le fauve qui depuis son plus jeune âge le suit et plante à l'improviste en son âme ses crocs;

(1) Barbey d'Aurevilly.

et l'âme se débat, et il faut qu'elle crie, qu'elle crie à perdre haleine, qu'elle épuise ses forces à crier, puisque des cris montent en elle sous la douleur.

Lui qui sait que *la patrie est le lieu du désir* (2), — comment ne souffrirait-il pas des très pauvres ambitions des hommes, qui les mènent aux plus tristes pays! Comment ne souffrirait-il pas de leur entêtement à ne pas vivre, à ne pas trouver leur mesure? « *L'homme qui repousse par préjugé repousse plus durement que celui qui repousse par conviction* », dit-il (3). Toutes ses facultés seront employées à combattre ces ineptes préjugés qui se transmettent avec une aisance invincible.

Hello ne croit pas à l'Incroyant. Pour lui, l'incroyant est celui qui n'a pas encore trouvé ce qu'il pourra croire. Il faut donc au croyant parler sa foi; il n'est au monde que pour cela. Mais toute terre n'est pas bonne aux semailles de la vie : dans la poussière du chemin, rien ne vient. Hello sait que la médiocrité s'arrache par le bas, et il prend la pelle et la pioche. Il a un flair spécial pour la dépister, cette médiocrité, une vigueur étonnante pour se colleter avec elle. Est médiocre, pour lui, tout ce qui ne tend pas à grandir. Ce n'est pas l'ignorance qu'il méprise, c'est l'ignorance lovée sur elle-même, l'ignorance qui refuse de devenir clairvoyance. Il sait la misère de l'homme, mais il sait aussi sa grandeur, et il n'admet pas que l'on s'arrête à mi-chemin de l'une et de l'autre. Qu'il s'agisse d'indifférence ou de défaitisme, il court sus d'instinct au médiocre et le renverse.

Les hommes prennent assez bien leur parti d'être médiocres, dans la conviction où ils vivent qu'on ne peut être autre chose à moins de tomber dans l'exagération. (*L'Homme*.)

C'est pour leur montrer ce qu'ils peuvent être qu'Hello attaque ce qu'ils sont. Ses exécutions s'accompagnent parfois de sourires, mais de sourires salubres; rien des sourires destructeurs de Voltaire. La caractéristique

(2) *L'Homme.*
(3) *Philosophie et Athéisme.*

d'Hello est la santé; aussi son sourire fonde-t-il, réveille-t-il, arme-t-il, tranche-t-il dans le vif menacé. Tant de médiocrité barde la mesure humaine, cette mesure que, dit Hello « *nous ne sommes pas capables de mesurer* ».

Voici quelques coups de scalpel dans ce lard :

L'indifférence glacée, placide et tolérante qui ne s'indigne de rien, et qui se croit douce, parce qu'elle est morte (4).

Que ce : « parce qu'elle est morte », tombe sans appel possible! Autre sorte de médiocrité :

Beaucoup de gens croient qu'il faut, par vertu, s'abstenir du bonheur, parce que le bonheur est dangereux. Ils ne savent pas qu'il faut, par vertu, s'abstenir du malheur, parce que le malheur est dangereux (5).

Enviable équilibre d'Hello, belle touche de santé, c'est-à-dire de victoire sur la maladie, car, dans la nature d'Hello, tout est action :

Le goût du malheur est une des formes de la paresse (6), dit-il.

Et encore :

Renoncer, voilà le mot du suicide, le mot de l'ennui, le mot du désespoir, le mot de l'enfer... Dieu ne renonce jamais. (*L'Homme*).

Qu'il y a de force, de vertu de force, dans ces paroles! Et dans celles-ci :

En déclarant impossibles les progrès du vrai, les conquêtes du beau, nous les rendons impossibles (7).

Pureté de pensée dans pureté de forme.

La question en effet se pose ainsi. Hors de la médiocrité se trouve le mieux ou le pire. Voir, choisir, peut-être se tromper soi-même, mais ne pas se laisser tromper par d'autres, telle doit être la préoccupation de l'homme bien portant. Il n'est permis ni d'être indécis, ni d'être dupe :

(4, 5, 6 et 7) *L'Homme*.

Il faut mépriser l'erreur avec toutes les forces de notre âme divinisée, et la pousser du pied comme une ordure, ou bien on finit par la trouver respectable, intéressante dans ses malheurs, un peu belle, et presque vraie. (*L'Homme.*)

C'est qu'Hello connaît ce qu'il nomme : « *la parodie satanique de l'Unité : aimer le vrai et le faux, le bien et le mal, le beau et le laid.* » (*L'Homme.*) — Il sait mieux qu'un autre que « *les mots sont du pain ou du poison* » (*L'Homme*), qu'un des caractères de notre époque est la confusion universelle, et que « *plus une parole est belle, plus elle est dangereuse* » par les sens contradictoires qu'on peut lui prêter. Et il veut qu'à bon escient on repousse ou l'on approuve. L'élégante ironie, de même que l'apathie, lui font horreur. Ecoutez-le parler de l'homme nul :

(Absence totale de réalité, ou divine, ou humaine, ou infernale. Catholique par profession, correct comme une page d'écriture faite par un maître d'écriture, ou comme un quadrille dansé par un maître à danser. Au courant des affaires; mesurant les choses et les personnes suivant l'importance qu'elles ont au Palais, ou à la Bourse, ou dans les journaux... Faites ce que vous voudrez, soyez prophète ou galérien, couvrez-vous de gloire, couvrez-vous de honte, vous ne ferez pas un pli dans sa cravate, ou sur son front, ou sur sa lèvre. Vous ne ferez pas entrer en lui une vérité quelconque ou une erreur non patentée. L'erreur, en lui, porte l'uniforme de la vérité. Elle est impeccable et officielle; il est uni au faux hypostatiquement.)

Hello a le droit de donner cette belle cinglée aux Catholiques de routine, lui qui a fait passer sa foi au crible de son intelligence.

Celui que quelques-uns ont cru romantique, emphatique, parce qu'il était l'ardeur même et la vie, que d'autres ont dit solennel, a de ces sourires :

Voltaire avait cru que l'homme était un nain. L'homme de 1830 coudoya continuellement dans la rue du Bac des géants.

Le moindre garçon qui sortait du collège, armé de quelques rimes, apparut à lui-même et à ses amis comme un Titan foudroyé, et comme, aux cris de ce Titan, les comètes n'ébranlaient pas en frémissant leur chevelure d'or, le grand homme devait à sa grandeur d'allumer un réchaud pour se venger des astres. (*Les Plateaux de la Balance.*)

Sourires qui tirent à peine la bouche, allument quelques secondes le regard; Hello, âme de joie contrariée, a souvent de l'humour, mais n'a pas de gaîté. Par contre, une très fine sensibilité le rapproche des hommes :

Tout homme qui garde une parole de vie et ne la donne pas est un homme qui dans une famine garde du pain dans son grenier, sans le manger ni le donner. (*Les Plateaux de la Balance*).

Nous aimons que celui qui ne donne pas son bien n'en profite pas non plus. Le jugement d'Hello, d'accord avec la vérité, est ainsi tout en nuances. Et ceci d'une si large humanité :

Il est beaucoup plus utile de secourir un homme que de découvrir une étoile. Il est beaucoup plus facile de découvrir une étoile que de secourir un homme. (*Le Siècle.*)

C'est pour secourir les hommes qu'Hello s'est fait l'apôtre de Dieu, mais les hommes détournent leur tête, et l'écrivain a ce mot de douleur : « *L'ensemble de mon œuvre pourrait s'appeler : le cri du sang d'Abel.* » En toute conscience, l'homme pouvait dire cela. Sa vie droite, à l'écart de toute compromission, son unique visée spirituelle, sa soif de l'accroître et de l'exprimer, l'indifférence du public devant son œuvre, tout cela en faisait un Abel assassiné. Il ne pouvait par moments se faire à ce meurtre. Les aveugles de son temps prêtaient à ses plaintes une figure d'orgueil, d'ambition littéraire déçue. Qu'en était loin celui qui écrit ces mots :

Vous qui découragez le génie, vous êtes l'homicide de toutes les âmes qui auront besoin de lui dans le présent et dans

l'avenir; vous égorgez tous les aigles qui l'attendaient pour ouvrir leurs ailes, vous égorgez toutes les colombes qui attendaient son souffle pour savoir de quel côté diriger leurs soupirs (8).

Hello n'a pas d'orgueil; il sait simplement le bel instrument de sa pensée, et c'est sans forfanterie comme sans modestie déplacée qu'il en use. La méconnaissance des autres n'influera pas sur son génie : l'humanité affective pourra, en lui, être atteinte par l'inattention, le délaissement de ses semblables, mais son humanité intelligente n'en accomplira pas moins, avec calme et régularité, sa tâche. On est surpris de voir qu'extrêmement sensible à l'abandon des hommes il ait eu si peu de mots pour le déplorer. Cela prouve que seules les couches superficielles de l'être étaient troublées, et que le fond connaissait la grande, la miraculeuse quiétude. Sans doute, pour la vie de son âme, transposait-il ce qu'il pensait devant la vie :

La création a une voix profonde, haute, douce et mystérieuse; elle semble garder un secret, et inviter gravement les hommes à respecter ce qu'ils ne savent pas. Le conflit des forces petites et grandes établit entre la vie et la mort un équilibre prodigieux, et nos genoux se ploient d'eux-mêmes, et nous nous inclinons sous le poids des splendeurs de l'ordre. (*L'Homme.*)

Le poids des splendeurs! Quel grand écrivain est Hello!

Quant à la gloire humaine, comment n'aurait-elle pas laissé de glace l'homme qui lançait son désir à l'assaut de l'absolu, disant :

Le vulgaire croit qu'égarer ses désirs c'est être trop ambitieux; c'est le contraire qui est vrai. Egarer ses désirs c'est manquer d'ambition, c'est vouloir se contenter de ce qui n'est pas infini. (*Les Plateaux de la Balance.*)

Soif d'Infini, voilà ce qui caractérise la pensée d'Hello,

(8) *L'Homme.*

et toute autre soif lui est inconnue, sauf celle de communiquer cet Infini. Deux petits faits de sa vie le montrent, vivant cette soif. Ils sont racontés par sa femme.

Ernest était assez négligent relativement à sa toilette, et il n'était pas rare, quand il partait le matin pour la messe, d'y trouver un désordre tout à fait hors de l'ordinaire, personne à cette heure matinale n'ayant veillé sur son ajustement... Il arriva qu'un jour, une dame rentrant chez elle après la messe dit à son mari : « J'ai vu à l'église un pauvre qui priait avec une si grande ferveur que j'ai vivement regretté de n'avoir pas d'argent sur moi... A quelque temps de là, la même dame, ouvrant précipitamment une fenêtre, appelait son mari pour lui montrer le pauvre qui passait.. Mais s'écriait le mari, ce pauvre, c'est M. Hello! La méprise fut racontée à celui qui en avait été l'objet : « Ah! — dit Hello — elle avait bien raison! Je suis le pauvre des pauvres, car quel est le pauvre, sinon celui qui a besoin? Et mon besoin est immense, il est infini... »

A Rubigny, village des Ardennes, une grand'mère de Mme Hello, vénérée des habitants, était morte, laissant sa maison à sa petite-fille. Celle-ci la prêtait à de pauvres gens. Une année le ménage Hello voulut passer là quelques semaines. Ce fut une fête dans le pays; chaque matin un panier de provisions était déposé sur le seuil par des mains inconnues : « Nous vivons d'aumônes, — disait Hello à sa femme, — et c'est la plus belle manière de vivre, celle que j'ai le plus désirée... le pain apporté par l'amour... »

L'amour! Toute l'âme d'Hello est dans ce cri : audace, passion, humilité; deux parts d'élan, une de retenue : la mesure qu'il faut pour que soit créé un Chrétien vivant, c'est-à-dire un homme complet : « Il y a en Dieu des puissances qui dorment, et qui demandent pour se réveiller que la main terrible d'une violence exaspérée les secoue » (*Du Néant à Dieu*), dira-t-il hardiment, et il emploiera le tranchant de sa parole à réveiller ces puissances inopérantes. Il sait que le désir de Dieu est d'être

vaincu par cet être libre qu'il a fait « à son image et à sa ressemblance », vaincu par la prière, cette exigence voulue par Lui, et qui seule peut Lui arracher ce qu'il est impatient de donner.

Donner, voilà pour Hello, et pour tout Chrétien pur, le verbe par excellence. Dieu a faim de donner, et l'homme doit avoir faim de donner à son tour. La terre est le pays qui pourrait être un ciel si le don courait sans entrave. Le mal n'est que l'arrêt, le refus du don. « J'avais faim, j'avais soif, j'étais nu, et vous ne m'avez pas donné à manger, à boire, et vous ne m'avez pas vêtu », disait à ses disciples celui qui seul pourra juger. Ces paroles se sont gravées dans l'âme d'Hello, elles ont formé son armature et l'ont revêtue de tendresse. On ne peut mieux montrer qu'il ne le fait la compréhension qu'on a d'elles :

S'il faut aimer son prochain comme soi-même, c'est que quelque part le prochain et vous-même vous n'êtes qu'un.

Et complétant d'un coup d'œil d'aigle :

La révélation du dernier jour sera peut-être celle-ci : Celui près de qui tu as passé, c'était toi-même (*Du Néant à Dieu*).

Qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en Toi et eux en Moi, avait dit le Maître de la Parole.

Hello a eu l'intelligence de la Parole, et il en a eu aussi l'amour. Et l'intelligence l'a mené haut, et l'amour lui a fait dépasser cette hauteur :

En face du dernier coucher du soleil, celui qui a quitté toutes les créatures les retrouve, parce que Dieu vient. (*Du Néant à Dieu*).

Nous ne croyons pas que l'on puisse dire plus simplement pensée plus grande. Elle indique le couronnement de toutes les morts, aussi bien la mort spirituelle que la mort charnelle, et celui qui, l'âme veuve de créatures, a l'expérience de la venue d'un Dieu qui les lui restitue, ne peut que souscrire à cette affirmation.

Tout jeune, Hello a cette attente du Dieu qui vient; voici comment il se raconte :

Ce désir immense et indéterminé, ce trait de feu qui passait entre moi et les enfants de mon âge, cet acte sans nom qui essayait tous les actes nommés, et me précipitait dans un abîme où personne ne me suivait, et où mourait le souvenir des joies connues, et des beautés connues, devant celui de la joie inconnue, et de la beauté inconnue qui, m'attendant quelque part, faisait battre mon cœur depuis l'Eternité comme à l'instant d'un rendez-vous, cette impuissance à me satisfaire, ce dégoût inexprimable de la limite, même éloignée, tout cela c'est le fond du cœur de l'homme, c'est-à-dire son désir de voir la face de Dieu. (*Du Néant à Dieu.*)

La face de Dieu! Pour qui est-elle semblable! Pour qui est-elle exprimable! Hello nomme Dieu « *la forme même du désirable et la vérité qui est l'essence même de tout désir* », et cette expression est bien celle que l'on peut attendre de la créature d'amour d'un Dieu d'amour. Que pourrait-elle dire de plus, l'humble créature d'amour :

Tout ce qui se présenterait à moi pour te montrer compréhensible, je repousse cela comme une tentation. Mon désir, au fond duquel tu resplendis, me précipite sur Toi parce qu'il a abjuré tout le fini et le compréhensible (*Du Néant à Dieu*).

Devant l'épouvante de cet inconnu qui tient l'intelligence de l'homme à distance, ne peut subsister que le désir; et le désir sait qu'il ne vient pas de l'homme. Voilà pourquoi lorsque l'ignorance l'humilie et l'attriste, lui montrant l'écart entre la limite et l'illimité, le désir le rassure et, parce qu'il est souffle d'une autre terre, lui coule la joie. Celui qu'on attendait est déjà venu! Rien n'est plus et tout est. Voici le *rien n'est plus d'Hello :*

Je ne sais qui je suis, ni qui vous êtes; je ne sais rien, rien, rien; je ne cherche à rien savoir. Je me présente devant vous avec un seul titre : mon besoin, ma misère, ma manière d'être inférieure à n'être pas, mon anathème et le cri de mon cœur. Tout cela comme je le connais, et comme je ne le connais pas. Il faudrait être Dieu pour connaître et nommer ma misère; j'y renonce, comme à toute connaissance, à toute propriété.

à tout ce qui a un nom, à tout ce qui n'en a pas, à toute opération connue ou inconnue, volontaire ou involontaire; et là, au fond de l'abîme insondable, au fond du moins en esprit, par le désespoir d'en voir le fond, par l'oubli de tout, et de moi, et de vous, comme j'ai cru vous connaître, comme je croirai vous connaître, je me prosterne sans connaissance, anéanti, et je me laisse aller, couler comme l'eau du torrent, sans savoir où je suis, d'où je viens, où je vais, couler dans le vide sans lumière, et de là je vous crie : Délivrez-moi! ...O Père qui m'avez fait pour la chose sans nom qui recule quand on approche, je suis un monstre, un blasphème, une honte, une négation vivante et criante de la sagesse par qui règnent les rois, je suis l'anathème, je suis l'enfer, mais je désire, parce que vous le voulez. Vous voyez ma poussière, mon désir, et votre gloire; faites suivant ma poussière, mon désir, et votre gloire. (*Du Néant à Dieu.*)

La face de Dieu ne se refuse pas à de tels cris :

J'ai cherché mon unité au-dessus des étoiles, je la trouve dans mon cœur. Alleluia!... Vapeurs d'encens qui remplacez ce que je ne peux dire, allez, montez à Jéhovah le cri qui contient toute parole, portez-lui notre Amen, notre adhésion à toutes les plénitudes, à toutes les surabondances, à toute sa sagesse, à toute son ivresse, à la direction connue des parallèles, et à leur rencontre inconnue... O Dieu de délivrance, que mon Amen éclate dans l'immensité splendide comme la paix et le tonnerre! (*Du Néant à Dieu.*)

Le grondement des eaux roulant de roche en roche, telles sont les clameurs de cette âme comblée, et nous nous expliquons qu'elle n'ait pu se taire. L'être que Dieu a touché une fois est bien touché, et il n'en peut perdre le souvenir, même si dans la part sensible de lui-même s'en efface la joie, reste en lui la marque, la place où demeure l'empreinte de la lumière, qu'il voie celle-ci ou ne la voie plus.

Hello a porté en voyant, et parfois aussi en aveugle, l'indéfectible touche de Dieu; c'est pourquoi la plus simple de ses paroles est lueur. Lorsque, faisant abstraction

des souffrances inhérentes à la vie humaine : vieillesse et mort comprises, il dit ceci : « *L'homme doit se transformer en un cri de triomphe, devenir l'Amen vivant qui monte de la terre au ciel* (*Du Néant à Dieu*) », — c'est qu'une certitude l'habite, et même plus qu'une certitude, déjà une réalité. Hello a été vraiment l'Amen vivant, l'extraordinaire Amen que la tristesse lui venant de l'homme n'a pu interrompre. Ne pensait-il pas avec force que « l'homme parce qu'il est fait à l'image de Dieu monte plus haut que la rigueur? (*L'Homme.*) Donc qu'il pardonne?

Tous les profonds traits d'Hello lui viennent de son intelligence d'âme. Combien équitable cette absolution à la plupart des événements sociaux : « L'instinct de la justice est enfoui sous les ruines de l'homme. » (*L'Homme.*)

Un critique, L. Aguettant, s'est mépris à ce point sur l'individualité d'Hello qu'il lui prête des affinités avec Pascal. Cela est étrange. Peut-être pour celui qui n'est pas entré à fond dans l'étude du Christianisme, un grand Chrétien et un autre grand Chrétien se ressemblent-ils. Mais pour qui sait soupeser la densité d'une âme, il n'y a pas de comparaison possible. Pascal est un croyant volontaire, Hello un convaincu d'instinct. La volonté n'emporte pas dans l'Infini : Pascal n'a jamais pu être emporté par sa foi jusqu'au rivage de l'harmonie heureuse. Les quelques instants fulgurants qu'il a vécus ont laissé subsister autour de lui « *le silence des espaces* » qui l'effrayait, et son corps de créature pensante n'a cessé de se mouvoir « *entre deux abîmes* ». Hello est son contraire. Non seulement il rythme ses pas sur le chant des sphères, mais il saisit les accords subtils qu'échangent en un triomphal cantique d'amour et d'allégresse les divers plans des choses créées. Intensément fraternel à la création, il n'a qu'à étendre les bras pour en recevoir de mystérieux effluves, et profondément fraternel à l'homme, il lui transmet en abondance ce dont il s'est chargé. Alors que Pascal semble amputé par le « oui » qu'il prononce (*Credo quia absurdum*), le oui d'Hello

le fonde, l'élargit le couronne de clairvoyance. A cause de son oui, la lumière l'élit, ses plus simples mots sont du jour en rayons : ils dessinent d'abord la vérité, et puis, violemment, pénètrent en elle. Le royaume de Dieu étant aux violents, Hello a le grand privilège de le pressentir et de le situer. En plein triomphe des doctrines positivistes de son temps, il est, de l'autre côté de la barricade, lui aussi, un positiviste : le positiviste de l'esprit. Avec une ardeur qui ne se dément pas, c'est à la recherche de l'esprit qu'il s'élance; il sait que tout le contient, et, pointant son doigt dans toutes les directions, il fait de l'univers visible la réplique du monde caché. Il est avant tout un voyant, voyant des formes, voyant des intentions des formes, soient-elles matérielles, intellectuelles ou spirituelles. Mais les formes n'ont de valeur pour lui que par le secret qu'elles cachent, en même temps qu'elles le suggèrent. Il les voit, les chères conductrices de l'homme, et il suit leurs lumières, avec l'acuité de son regard émerveillé.

Le Christianisme est par excellence une religion d'aube, étant une religion d'espoir; on reconnaît ses vrais fils à leur jeunesse. Les Catholiques amers, pessimistes, inquiets dans leur croyance, ne sont pas des Chrétiens. Hello est un vrai Chrétien; sa fougue, son impatience même à communiquer sa foi, sont signes de vitalité; son emportement devant la cécité d'autrui, et la douleur qu'il reçoit de cette cécité, autant de marques de jeunesse. Parce qu'à lui a été départi le don sacré, il s'étonne que tous ne l'aient pas, et que tous ne le veuillent pas, il en souffre, et presque se scandalise. L'élan est la forme de son génie. Ne lui demandez pas d'expliquer cet élan, ce n'est pas son affaire. Il a reçu un choc, et il fonce comme le jeune buffle ivre de sa force. Il ne s'attarde pas à la création de l'atmosphère; il ne s'occupe pas de savoir si ses interlocuteurs ont une préparation qui leur permette d'accueillir son message, il lance ce message dans l'espace, parce que c'est pour cela qu'il est venu. D'autres chercheront à convaincre, lui dit : *Cela est;* une singulière grandeur s'élève ainsi

de ses affirmations, et aussi une singulière force. Certain critique averti (1) dit d'Hello qu'il est impénétrable; nous pensons que c'est plutôt le Christianisme qui, à ce critique, est impénétrable, car l'œuvre d'Hello est au contraire très claire, ramassée en traits brefs, dénudés de phraséologie, comme sa foi, comme son âme.

L'âme d'Hello, ce fut la confiance et la paix, et quelquefois la voix de la gloire. Cette âme se savait fille de Dieu, c'est pourquoi elle se voulait belle, non pour elle, pour Lui, afin qu'il pût l'aimer et la tenir plus étroitement, afin qu'elle pût l'aimer et adhérer à Lui plus étroitement. Le créé la menait à Dieu, elle voyait en toutes choses son signe, et elle en entendait l'appel. Son rythme était celui de l'amour lui-même :

> Celui qui refuse d'aimer quelqu'un refuse d'aimer Dieu en celui-là. Celui qui refuse d'aimer quelqu'un refuse Dieu à ce quelqu'un. (*L'Homme.*)

On voit ici, étrangement claire, la plus haute raison d'aimer. Ne pas rompre l'Unité, se laisser prendre par elle, être soi-même un bras qui attire, un courant qui entraîne, telle était cette façon d'amour qui, plus qu'humaine, n'en était pas moins très humaine.

L'âme d'Hello était proche de tout homme, si terriblement proche qu'elle agonisait de ses manques. « L'homme ne s'aime pas, l'homme ne s'aime pas! », répétait-il avec douleur, en le voyant pris, emporté par de moindres amours; et ce fut là sa très lourde, et très blessante croix : « Dieu veut nous faire vivre de sa vie, il veut se donner, Lui, l'Infini, et vous défend, tant vous êtes grand, de vous contenter à moins (*Les Plateaux de la Balance*), criait-il désespérément. Et lorsqu'on lui disait : « Il faut que jeunesse se passe », « *Il faut que jeunesse dure* », répondait celui qui, jusqu'au bout, fut la jeunesse.

L'âme d'Hello n'attendait pas que l'on vînt à elle, elle s'élançait. Que puis-je pour celui-là? se demandait-elle, et parce qu'elle cherchait avidement, elle trouvait. Ce

(1) Ernest-Charles, *Revue bleue*, oct. 1904.

n'était pas toujours ce qu'elle aurait voulu donner, ce qu'elle brûlait de donner, ce pour quoi elle était si étonnamment pure et belle, et nous pouvons penser que parfois une grande tristesse la recouvrait, à voir l'infime don qu'on lui permettait seul! Alors elle jetait dans la prière sa force vive intacte qui lui semblait, à cause de son inaction, inutile, et, parce que Dieu était là, la paix venait, et quelquefois aussi la joie.

L'âme qui vit en Dieu a une bien curieuse existence. Tout ce qui fait le souci des hommes : préoccupations matérielles, préoccupations intellectuelles, préoccupations sentimentales, la touche peu; par contre tout ce qui l'atteint dans son centre vital, qui est son amour de Dieu, lui cause des tourments inconnus aux autres. Elle a aussi une disposition particulière à éprouver en profondeur les plus grandes peines causées par l'amour, par la mort, et elle ressent encore ce que n'ont point les éloignées de Dieu, et, violemment, le déchirement que lui inflige le mal. Hello a connu ces absences et ces présences torturantes, il a saigné; mais ce sang de feu, qui ne le verserait avec joie, pour posséder en soi l'exaltante Vérité!

Le dernier chant de l'âme d'Hello, « *Je remonte au Principe* », est digne de sa vie. Au terme de sa tâche, la grande voix ne pouvait mieux dire. L'effort était fini, de semer dans le désert ce que l'impérieux désir eût voulu voir monter en gerbes; l'étranglement de l'attente desserrait son étau, et l'âme comprimée se dégageait. Elle n'avait plus qu'à monter. Le Principe l'aspirait : en bonne ouvrière approuvée, en fille aimée, elle entrait dans la joie de son Dieu.

SUZANNE SPEZZAFUMO.

KARAGUEUZ

Ces pages furent écrites vers 1911. Je n'eus pas le loisir de les publier à cette époque-là, et je n'y pensai plus, des circonstances imprévues m'ayant alors définitivement éloigné de Constantinople. Les hasards d'un récent déballage de vieux papiers m'ont permis de retrouver l'article qu'on va lire. Depuis 1911, beaucoup d'eau du Bosphore et de la Corne d'Or a coulé sous les ponts qui relient Galata à Stamboul; beaucoup de choses ont changé d'aspect dans l'ex-empire Ottoman et dans l'ancienne capitale des sultans-califes, et beaucoup de personnes ont disparu, dont celles nommées au commencement de cet article: la mort travaille sans relâche. Aussi, les indications qu'on trouvera ici, sur le spectacle de KARAGUEUZ, *tel qu'on le donnait avant l'« occidentalisation » de la Turquie, ne répondent-elles peut-être plus à la réalité présente; car je n'ai rien voulu modifier de mon texte, afin de lui laisser sa saveur en quelque sorte documentaire.*

I

Au fond de Stamboul, certain Salih Effendi, imitateur inconscient de feu Rodolphe Salis, de chanoiresque mémoire (remarquez la bizarre similitude des noms), s'est imposé la tâche de réformer le spectacle de *Karagueuz.* A cette occasion, Ahmed Midhat Effendi, un des plus illustres écrivains contemporains de la Turquie, a publié dans le *Terdjumani-Hakikat* une étude très substantielle et très curieuse, par la nouveauté des révélations qui y sont faites, sur la genèse du guignol ottoman. J'y ai puisé, avec la courtoise autorisation de l'auteur, la plu-

part des renseignements que je donne ici, à titre de simple enquête.

Karagueuz si peu, si vaguement connu à Paris — le Paris intellectuel s'entend — même après une tentative de transplantation faite, il y a quelques années, au *Chat Noir*, par mon ami le poète Adolphe Thalasso, constitue, dans la littérature populaire, en Turquie, l'incarnation du gros rire et de la basse grivoiserie. Cependant et malgré cette croyance générale, Ahmed Midhat a démontré que les Turcs eux-mêmes n'étaient guère instruits du véritable caractère et des origines de leur Polichinelle national.

A mon tour, j'entreprendrai d'esquisser, pour le lecteur européen, cette partie fort ignorée de l'histoire littéraire ottomane. Mais, auparavant, quelques mots sont nécessaires sur le côté matériel d'une représentation de *Karagueuz*.

II

C'est, à peu de choses près, un spectacle d'ombres chinoises, mais il s'agit ici d'ombres minuscules et, en outre, parlantes.

La scène : un rectangle de toile blanche (quatre-vingts centimètres de largeur sur quarante à quarante-cinq de hauteur, approximativement) encadré dans un grand rideau noir ou de couleur sombre, qu'on dresse dans une encoignure de la salle.

L'auteur-acteur, l'artiste qui fait mouvoir et discourir derrière la toile tous les personnages de ce théâtre d'illusion, s'appelle *karagueuzdji;* il a un aide; — *yardak* — pour les grosses besognes.

L'éclairage s'opère à l'intérieur, au moyen de plusieurs mèches brûlant dans du suif liquide; cela donne une lumière tellement vive, égale et soutenue, que les contours et même la coloration des marionnettes se réfléchissent sur la toile avec une extrême netteté.

Ces marionnettes, découpées dans du carton et peinturlurées d'odieuse façon, figurent un genre humain

affligé généralement de la plus burlesque conformation. Attachées au bout de bâtonnets, invisibles pour le spectateur, les membres mobiles, elles vont et viennent, exécutent toute sorte de mouvements et déhanchements avec une aisance de gymnastes, grâce à un petit mécanisme de fils et grâce surtout à la manipulation prestigieuse du *karagueuzdji*.

Les rôles essentiels d'une pièce « karagueuzale » sont invariablement tenus par *Karagueuz* et par *Hadjiyvate*, personnages indispensables. Le premier est considéré, dans l'opinion du commun, comme Tzigane d'origine; c'est le type du très rusé compère se livrant, pour arriver à des fins souvent inavouables, à maints déguisements de son état et de sa conscience, combinant sans scrupules de tortueuses situations ou des embûches diaboliques et réussissant de la sorte à gagner toujours la partie contre n'importe quel adversaire. Le second — musulman avant tout, voire derviche, — est un docte parleur, un phraseur prolixe et parfois maniéré jusqu'au lyrisme; il use son savoir et son éloquence à prêcher la sagesse à *Karagueuz*. Mais celui-ci ne veut rien entendre; il se met à singer son Mentor en baragouinant, comme lui, un mélange désopilant d'arabe, de persan et de turc, qui fait s'esclaffer l'auditoire. La discussion va en crescendo entre les deux bonshommes, et si l'entente ne s'établit pas, maître *Karagueuz* recourt à l'énergique argument des coups de poing et des coups de pied, contraignant ainsi le précieux *Hadjiyvate* à parler, malgré lui, la vulgaire langue courante.

La présence d'autres personnages dépend des nécessités de l'action qui n'est, d'ordinaire, qu'une succession mal soudée de scènes comiques et licencieuses : on y voit donc beaucoup de femmes galantes avec leurs galants, et ceux-ci s'avèrent aussi maladroits que celles-là. *Hadjiyvate* devient leur protecteur contre les astuces systématiques de *Karagueuz*, tendues, telles des trappes, sur la route qui mène à la félicité et... aux maisons complaisantes... Et qu'il est difficile de se débarrasser de cet importun! De guerre lasse, on se résigne à lui payer

l'octroi en nature... Il en use alors et en abuse à la barbe de tout le monde — spectateurs compris — et quand enfin on se croit quitte envers le trouble-fête, le voici, de nouveau, qui regimbe et ricane : le satyre goulu en veut encore, encore, toujours...

Il arrive parfois, mais rarement, qu'un *karagueuzdji*, soucieux de la pudeur de son auditoire, recourt à des thèmes autres que les thèmes habituels. Ce sont alors des adaptations à la scène d'anciens romans ou contes populaires (1) tellement anciens qu'on n'en connaît pas les auteurs, tellement populaires que pas un Turc ne les ignore : récits d'amours très pures et très malheureuses, en proie à la haine des méchants; nobles aventures et nobles combats où le héros trouve à coup sûr la mort; fins tragiques d'amantes éplorées et immaculées. En un mot, les invariables « guitares » de la chevalerie.

Hadjiyvate étant, par principe, un personnage d'allure imposante, peut aisément tenir un rôle sérieux ou même un rôle « à côté » dans ces sortes de pièces; mais Karagueuz, lui, doit malgré tout conserver son caractère fortement marqué, avec sa place, la première, au premier plan. Il est, en quelque manière, condamné à l'hilarité à jet continu, sans le moindre répit, même dans les situations les plus graves ou les plus poignantes, et c'est là la réelle difficulté de l'emploi. Aussi, la plupart des *karagueuzdjis,* ineptes cabotins de rencontre, ont-ils trouvé plus commode de se cantonner dans un répertoire de bouffonneries vulgaires et licencieuses. A la rigueur, la foule s'en contente : et les petits enfants de rire, de trépigner de joie, et les adolescents de se pousser du coude, aux passages les plus « nature », et les vieillards de méditer, une main dans les neiges de leur barbe, l'autre égrenant un chapelet, — le *tesbih.*

A quoi songent donc les vieillards? Serait-ce à cette outrageante éducation offerte à la jeunesse? — Peut-

(1) Voici les titres de quelques-uns : *Arzou-ilé-Camber*, *Ferhad-ilé-Chirine*, *Leïla-ilé-Medjnoûne*, etc. Le mot *ilé* signifie *avec;* les autres sont autant de noms propres de personnes.

être, mais qu'y faire?... Et bientôt, l'indulgence l'emportant sur la réflexion, ces sages eux-mêmes se laissent entraîner lentement, doucement, par le courant de malpropre rigolade qui les entoure. Les dialogues ultra-scabreux qu'accompagne le plus souvent une mimique de macaques en mal d'amour, éveillent dans leurs cerveaux les fantômes des débauches défuntes; le sang sénile se réchauffe peu à peu, circule plus rapidement dans les artères usées et... ces nuits-là, les caduques épouses de Stamboul voient s'opérer des miracles!...

III

A l'origine, le *Karagueuz* n'était pas le divertissement malsain qu'il est devenu plus tard. Cette opinion ne se réclame d'aucun des textes fournis par les orientalistes, relativement au théâtre dont il s'agit, qu'ils ont considéré dans son ensemble, sans s'arrêter à certains détails de toute importance; mais Ahmed Midhat l'a pourtant soutenue en s'appuyant sur des documents très concluants : de vieux libretti de *Karagueuz*, d'anciens poèmes qui y font allusion, des proverbes qui s'y rapportent et, notamment, les biographies de quelques hommes illustres ayant contribué au perfectionnement de ce genre de spectacle.

C'est sous le règne d'Orkhan (1326-1360), deuxième souverain des Turcs Osmanlis, que leur polichinelle national apparaît sous sa physionomie et son empreinte définitives.

D'après la tradition, Karagueuz et Hadjiyvate auraient été deux personnages en chair et en os. Ils exerçaient, dit-on, l'humble métier d'ouvriers maçons et, comme tels, coopéraient à la construction d'une mosquée, à Brousse. Les propos qu'ils tenaient entre eux étaient, paraît-il, si burlesques qu'ils faisaient, en se propageant, s'arrêter, dans sa besogne, l'équipe entière des travailleurs; et c'était, d'un bout à l'autre du chantier, une fusée inextinguible de gros rires. Et les journées passaient ainsi, et la mosquée continuait à rester inachevée par la

faute de Karagueuz et de Hadjiyvate, ce qui, venant à la connaissance du mufti et du cadi, fut jugé à l'égal d'un crime et détermina l'immédiate décapitation des coupables. A quelque temps de là, le Souverain, ayant ouï vanter la jovialité de ces deux fameux plaisantins, désira se faire une idée de leurs saillies, et un individu, qui en avait retenu quelques-unes, les répéta devant Sa Hautesse, en fixant chacune de ses babouches à l'extrémité d'un bâtonnet et en les agitant comme on fait aujourd'hui pour les marionnettes en carton.

Cependant Ahmed Midhat met en doute la véridicité de cette version.

Hadjiyvate (exactement Hadji Evhad) (1) possède encore à Brousse sa tombe, objet d'un pèlerinage assez régulier, et les pieux visiteurs, qui n'y manquent guère, ont pour les restes mortels du Hadji presque autant de vénération que pour ceux des saints. Aucune inscription, aucune particularité dans la disposition des pierres tumulaires, ne fait mention ni ne donne l'indice allégorique du supplice qu'on a prétendu avoir été infligé au digne Hadji.

Quand au nommé Karagueuz, point de trace, nulle part, de sa sépulture. Tout porte donc à croire qu'il n'a jamais existé. Cependant, à chaque début de représentation et malgré l'indécence de la pièce qui sera jouée, Hadjiyvate ne manque point de réciter une invocation, invariablement la même, aux mânes de certain Chéïkh Chuchtéri. Ce Chuchtéri aurait été — pense-t-on — le véritable instaurateur du guignol turc.

Le Chéïkh, comme son nom l'indique, était natif d'une petite ville de la Perse, appelée Chuchter. Aux premiers temps de l'Empire des Osmanlis, la plupart des grands ulémas, des grands chéïkhs, des grands artistes, fuyant les vexations des Tartares qui dévastaient l'Asie, venaient quérir asile et protection dans cet Etat naissant. Chuchtéri fut un de ces réfugiés illustres. A Brousse, pour

(1) Evhad n'est pas un nom comme, par exemple, Ali, Ahmed, Mehmed, etc., mais un surnom ou, plutôt, un qualificatif qui ne fut porté par personne autre que par le Hadji; il signifie *unique* et lui est uniquement réservé.

approcher le Sultan et gagner ses faveurs, il aurait réalisé cette trouvaille du *Karagueuz*. Mais il importe de préciser, afin d'éviter toute confusion en ce qui concerne la genèse du polichinelle oriental, qu'à l'époque d'Orkhan, les noms de Hadjiyvate et de Karagueuz étaient déjà notoires, le premier, comme celui d'un philosophe divertissant, à la manière, par exemple, de Nassr-eddine Hodja; le second, comme celui d'un type de héros facétieux dont Hadjiyvate se serait servi dans ses récits ou bons mots, et dont il semble qu'il ait été le créateur. Préciser la date à laquelle a vécu Hadjiyvate, c'est chose presque impossible, faute de renseignements autres que ceux que j'ai déjà signalés.

Chuchteri n'aurait, dès lors, fait autre chose que porter sur la scène (scène est une façon de dire) ces deux personnages — l'auteur et sa création — et donner ainsi une forme plus animée aux contes de Hadjiyvate, de même qu'à d'autres contes populaires, ou à des facéties de sa propre invention, mais où figuraient invariablement, à titre de protagonistes, Karagueuz et Hadjiyvate.

Ce qui confirme la croyance selon laquelle Chuchtéri, en imaginant son petit théâtre ou, peut-être, en mettant à la portée des Turcs ce qu'il savait — vu son érudition — se pratiquer déjà dans l'antiquité grecque et romaine, avait pour principal objectif d'amuser le Sultan Orkhan, c'est qu'au début du spectacle, Hadjiyvate, aussitôt apparu sur la toile, salue profondément, se prosterne, baise la terre, comme si le Souverain fût devant lui, mais caché aux regards de l'assistance, derrière le *cafess* ou treillage impérial. Ensuite il élève une prière au Ciel pour que Dieu veuille accorder longue vie au Padischah en l'honneur de qui il récite quelques vers, sous forme de prologue. Ces cérémonies accomplies, il appelle Karagueuz, qui apparaît à son tour, et l'invite à « jouer », devant les « seigneurs » spectateurs, la pièce qu'il a « préparée », car Hadjiyvate s'en attribue conventionnellement la paternité : c'est là un usage que la modestie des auteurs authentiques a perpétué jusqu'à présent.

Toutes ces particularités de préambule, érigées en

règles sacramentelles, se répètent encore aujourd'hui, point par point, aussi pompeusement qu'à l'origine.

IV

Depuis l'institution de cette exhibition guignolesque, plus d'un poète — et non des moins talentueux — a rythmé de belles séries de distiques ou *kaïdés,* à être débitées par Hadjiyvate en manière d'introduction. Il y en a parfois dont la délicatesse d'idées et d'expression contraste singulièrement avec la plate vulgarité de la plupart des pièces de ce théâtre *sui generis.* Voici, en résumé, un des *kaïdés* dont il vient d'être parlé :

Dans le monde entier nous ne voyons que l'extérieur des choses reflété sur notre rétine. Ce rideau (de Karagueuz) reflète aussi des apparitions; mais en les bien considérant, votre esprit pénétrera, jusqu'au fond, la pensée qui s'y cache.

L'indolence est un rideau qui pèse sur mes yeux. Regardez avec des yeux qui voient, et la vérité vous apparaîtra clairement sur ce rideau. Et ce rideau n'existera plus.

L'art est le secret de dissiper la matérialité du monde; hélas! pour ne pas savoir discerner, que d'yeux noirs ont pleuré! (1).

Ahmed Midhat en déduit qu'à l'origine, ce spectacle ne devait être guère ce qu'il devint dans la suite : une école de paillardise éhontée, car un chéïk vénérable ne pouvait logiquement imaginer de pareilles indécences, et en admettant même qu'il en fût capable, Chuchtéri aurait-il eu l'audace de les faire dégoiser devant Orkhan, monarque de mœurs hautement rigides? Et encore, est-il concevable que des poètes aient pu associer leur esprit à d'aussi malpropres trivialités? Enfin il existe en turc

(1) Le mérite technique de ces petits poèmes réside notamment dans une double interprétation de leur texte, obtenue au moyen de certaines combinaisons de vocables. Ainsi, dans le *Kaïdé* que j'ai cité, le poète joue sur les mots suivants : *hayal* signifiant, à la fois, « apparition » et « comédie fantaisiste »; *perdé* qui veut dire « rideau » et aussi « rétine »; *Karagueuz,* nom du bouffon légendaire, devient en même temps « yeux noirs ». Mais la traduction ne donne qu'une idée lointaine et confuse du charme qui résulte de l'accouplement de ces homonymes.

cette expression familière : « Je fus le Karagueuz de ce malheureux », pour dire que, dans une grande affliction qui l'a frappé, on a tâché de soulager et de distraire un ami par des plaisanteries discrètes, de nature à ne pas détonner avec la gravité des circonstances. On est donc porté à conclure que le but initial de ce théâtre était de consoler le peuple de ses fatigues, de ses douleurs, de ses misères, par des ouvrages scéniques où l'illusion nous aide à oublier... Pour ma part, je me convaincs, avec Ahmed Midhad Effendi, qu'à l'origine le théâtre de *Karagueuz* était essentiellement dramatique, ainsi que j'ai tâché de l'indiquer plus haut et comme, d'ailleurs, le caractère ethnique des Turcs — alors nomades et guerriers — semble l'exiger. En effet, et contrairement à certaines opinions-clichés, il entre beaucoup de sentimentalité dans la psychologie de ce peuple. L'inspiration mélancolique se retrouve constamment dans la musique et trop souvent dans la poésie orientales; en d'autres termes, cette sentimentalité constitue, parallèlement avec la bravoure, la note dominante de tous les anciens contes nationaux de la Turquie. Il ne serait donc pas admissible de soutenir que le théâtre de *Karagueuz* eût, dès sa création, le cachet foncièrement caricatural qu'on lui connaît; mais il est probable que, pour mitiger l'impression de détresse se dégageant des tragiques péripéties transportées sur la scène, on dut y introduire la diversion comique de Karagueuz. Un autre fait s'ajoute encore à l'appui de ma supposition : les *meddahs* ou diseurs ambulants d'aventures romanesques ne manquent jamais, leur histoire terminée, de raconter ensuite quelques anecdotes cocasses, à seule fin de dissiper la tristesse ambiante dans l'âme de l'auditoire.

V

Il est extrêmement difficile, faute de documents probants, de préciser les étapes de transformation ou plutôt de dégénération par lesquelles a passé le théâtre, d'abord si littéraire, de *Karagueuz*, avant d'aboutir à son état

actuel. Mais il reste cruellement démontré que cette dégénération a été à tel point dissolvante qu'elle a réduit le *Karagueuz* en un spectacle n'offrant que la singularité d'un vocabulaire ordurier au service de la plus grotesque obscénité. On n'exagère pas quand on assure que sur l'écran du *Karagueuz* se sont animés des contes autrement lestes que ceux de Boccace, et des chroniques autrement dévergondées que celles de Brantôme, sans la moindre omission de détails.

Lorsque, voilà quelque trente ans, la jeunesse turque, lasse et, plus que lasse, écœurée d'un pareil état de choses routinièrement toléré, entreprit de s'en émanciper, en inaugurant la renaissance littéraire du pays, elle attaqua, dans sa marche hardie vers l'Idée et vers l'Art, cette citadelle de l'Ineptie : le théâtre de *Karagueuz*. L'attaque fut si violente que le Gouvernement lui-même s'en émut; d'ordre supérieur, Karagueuz dut refréner sa boulimie sexuelle et atténuer les stercoraires éclats de son langage; de leur côté, ses amoureuses dévêtues durent se couvrir la croupe. Peu à peu, les admonestations policières réitérées et le jugement public, influencé déjà par les tendances intellectuelles nouvelles, forcèrent les *Karagueuzdjis* à abdiquer définitivement leur répertoire coutumier et, dès lors, le *Karagueuz* redevint, au point de vue de la décence, un spectacle supportable. Maître Karagueuz était donc rappelé quelque peu — oh! bien peu — au respect des bonnes mœurs. Cependant, sous le rapport de l'art, on n'observait aucun progrès : persistance du même agencement scénique, des mêmes personnages, des mêmes trucs, en un mot la même idiotie qu'auparavant, mais avec cette différence qu'elle avait cessé d'être répugnante.

C'est alors que Salih Effendi, médiocre écrivain, mais très habile *Karagueuzdji*, résolut de poursuivre la réforme, à peine esquissée de la sorte, du guignol oriental. En homme avisé, il comprit du coup que le traditionnel carré de toile blanche et l'antique éclairage de la lampe à huile n'étaient plus pour convenir au goût de la plupart des Osmanlis, familiarisés désormais avec les spec-

tacles se donnant de l'autre côté de Stamboul, dans le faubourg cosmopolite de Péra. Aussi, Salih Effendi fit-il peindre pour son théâtre en miniature toute une collection de rideaux et de décors en harmonie avec le sujet de chacune des pièces représentées, rideaux et décors qui rappellent, quoique d'assez loin, ceux du *Chat Noir*. C'est tantôt la mer aux vagues bleues, frangées d'argent, allant rejoindre un horizon couleur de feu, tandis qu'au premier plan passe un caïque, roulant un peu, tanguant de même, sous le poids des jolies *hanoums* qui se prélassent à son bord; tantôt c'est un jardin ou quelque vaste orangerie : dans le vert rutilant des feuillages, des fruits, jaunes ou pourpres, s'allument comme par enchantement, grâce à l'éclairage électrique; tantôt c'est un salon somptueusement meublé à l'orientale, et bien des fois aussi à l'européenne; tantôt enfin c'est un paysage abrupt, encerclé d'une fauve dentelure de montagnes.

Quant à la mentalité des personnages, ainsi qu'à leur manière, soit de s'habiller, soit de se tenir ou de parler en société, elles se sont modifiées à l'avenant. Karagueuz n'est plus l'inévitable voyou de jadis, paradant dans sa laideur et son cynisme; il s'est transformé — dans son « complet » à la mode, sous un *fez* écarlate — en un élégant de l'Avenue de la Sublime Porte; il a le salut — le *thémennah* — plein de grâce onctueuse, et toute son allure révèle le *bey* mondain, fashionable et vernissé de « ghiaourisme »; il en arrive quelquefois à se métamorphoser en authentique Européen ou *frenk*, avec l'attirail de toilette indispensable à cet avatar : canne à l'ordre du jour, monocle vissé à l'œil et gibus sur un crâne déplumé; il s'appelle alors « Monsieur Karagueuz ».

Hadjiyvate a, lui aussi, évolué. Il s'incarne tour à tour dans un *effendi*, un *hodja* ou professeur, un derviche, un digne bourgeois de nos jours, mais sans jamais se départir de son caractère de placide solennité, contrastant avec la fougue congénitale de Karagueuz, d'où une succession ininterrompue d'effets comiques.

Enfin les personnages secondaires ont forcément suivi le courant des innovations.

De plus, Salih Effendi, qui est un maître amuseur du public, possède un corps de ballet s'exhibant aux entr'actes : de ravissantes petites personnes — si petites qu'on les dirait échappées de Lilliput — se trémoussant diaboliquement et levant la jambe si haut qu'on se damnerait si ces dames n'étaient en carton. Mais l'énorme mérite de Salih Effendi consiste en la restauration de la comédie dramatique qui — je le répète — avait été primitivement la base de ce théâtre d'illusion. A l'heure actuelle, c'est Salih lui-même qui écrit les piécettes représentées par sa « troupe » de fantoches, en attendant que des professionnels de la littérature théâtrale viennent à son aide avec des productions beaucoup mieux charpentées que les siennes. Et demain l'on verra peut-être toute une floraison de petites œuvres d'art s'épanouir au-dessus de ce cloaque d'hier : le *Karagueuz*.

CHARLES D'AGOSTINO.

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Abel Lefranc : *La Vie quotidienne au temps de la Renaissance*. Libr. Hachette. — Jean Bonnerot : *Bibliographie de l'Œuvre de Sainte-Beuve. I. Recueils de Critique. Critiques et Portraits littéraires. La Bruyère et La Rochefoucauld. Portraits littéraires. Portraits de Femmes*. L. Giraud-Badin. — Revues.

Dans une collection nouvelle, publiée sous la direction de M. Robert Cohen et qui porte le titre « La Vie quotidienne », M. Abel Lefranc vient de donner **La Vie quotidienne au temps de la Renaissance,** ouvrage très curieux, fourmillant d'images, de tableaux et de faits, d'une lecture fort plaisante et qui nous ménage des vues sur les actes et les gestes, publics ou privés, les coutumes, les manières de se comporter des diverses classes composant la Société française à cette époque éloignée. Les lettrés se montrent généralement friands de ces larges évocations de nos mœurs anciennes, bien qu'ils aient été souvent déçus par les travaux d'historiens mal renseignés et qui ne se souciaient guère de multiplier leurs informations. A lire le volume de M. Abel Lefranc, ils éprouveront le sentiment d'être transportés dans le passé réel, animé, peint de ses couleurs propres.

Comment en serait-il autrement, en effet? Directeur de la *Revue des Etudes rabelaisiennes* et de la *Revue du XVIe siècle*, commentateur de Calvin, de Marguerite de Navarre, de Rabelais, grand lecteur de poètes, d'humanistes, de philosophes et d'historiens de la Renaissance, M. Abel Lefranc a passé une grande partie de sa carrière dans la familiarité de ces gens remuants, affamés de science, protégés par des rois lettrés, entourés d'altières dames dont la coquetterie n'excluait point

l'appétit de savoir. Il tient donc de leurs témoignages directs maintes images et scènes dont il a enrichi sa fresque historico-littéraire. Or, ces témoignages sont restés nombreux dans les écrits de ce temps. Les poètes dans leurs vers, les doctes dans leurs correspondances, les romanciers dans leurs fictions, les historiens même dans leurs récits des événements contemporains se sont montrés des réalistes impénitents, intéressés à leur existence personnelle et aux incidents de la vie qui les environnait, soucieux d'en donner des nouvelles ou d'en fixer les aspects. A condenser seulement leurs dires, on peut déjà retracer un tableau global de la cour, des salons, des académies, des groupes littéraires, et même de certains milieux religieux ou populaires, fournir aussi des précisions sur l'enseignement et l'activité intellectuelle des collèges.

Bien entendu si M. Abel Lefranc a utilisé, avec beaucoup de soin, les dires des gens de plume, il les a aussi contrôlés et rectifiés à l'aide d'une riche documentation dont sa bibliographie nous indique l'importance. Il s'excuse, dans sa Préface, ayant à considérer la vie des mêmes catégories sociales sous les règnes de plusieurs rois, d'avoir choisi, de préférence, pour en fixer la physionomie, la période d'Henri II, car, dit-il « le temps de ce roi, qui coïncide avec le milieu du siècle, marque, à tous égards, un moment d'aboutissement et de stabilisation des conquêtes de la Renaissance ». Excuse assurément superflue. Nous savons par expérience que rien n'est plus malaisé que de surprendre un instant de vie révolue, et qu'à plus forte raison la vie quotidienne, avec ses mille manifestations et nuances, échappe à un examen d'ensemble. Que, dans un bon nombre de ses pages, M. Abel Lefranc soit parvenu à nous donner, de cette dernière, un dessin voisin de la réalité, cela constitue un beau, un enviable résultat de ses enquêtes.

Il nous présente, en premier lieu, dans son livre, un panorama de la cour sous plusieurs rois. Celle-ci menait, ce semble, un train assez patriarcal, fort éloigné du cérémonial rigide que l'on verra s'instaurer plus tard sous Louis XIV, trop patriarcal même au gré de Catherine de Médicis qui eût volontiers préservé les souverains de familiarités excessives et qui tenta de leur donner des règlements. Henri III, plus soucieux

que ses prédécesseurs de la dignité royale, réorganisa sa maison et, par les ordonnances d'octobre 1582 et janvier 1585, y introduisit une certaine discipline et une certaine étiquette. Les journées des rois étaient, en définitive, assez monotones en ce temps-là. Le travail administratif et politique y alternait avec les repas déjà singulièrement copieux, la chasse, le bal, la promenade, la conversation. Les levers étaient matinaux; rarement les couchers dépassaient dix heures de la nuit.

M. Abel Lefranc nous introduit au conseil et nous montre comment il fonctionnait : on y parlait assez librement si l'on en juge par le récit de Blaise de Montluc. Il nous mène aussi dans l'appartement de la reine, nous peint, en prose pittoresque, la journée de Jehan du Thier, seigneur de Beauregard, secrétaire d'Etat, et celles que menaient parallèlement un cardinal de belle renommée (François de Tournon) et un chef du parti protestant, l'amiral de Coligny. Chez ce dernier les actes religieux tenaient un grand rôle, mais chez les autres on discerne avec étonnement que les soucis humanistes, la lecture, l'étude, le commentaire des écrivains antiques se mêlaient aux préoccupations matérielles.

De Ronsard et de Desportes, son rival, M. Abel Lefranc conte, d'après leurs relations poétiques, les jours délicieux qu'ils passent aux champs ou bien, clos pour des retraites plus ou moins profanes, dans leurs prieurés ou leurs abbayes. Par le canal de ces deux poètes, il nous conduit ensuite dans les groupes, cercles, académies et salons littéraires. Il nous fait assister à la naissance, aux occupations, aux joutes oratoires de l'institution qui fournit plus tard un modèle à l'Académie française, nous ouvre quelques maisons d'humanistes provinciaux, toulousains, lyonnais et montpelliérains où furent produites force belles rimes et où l'on disputa avec tant de passion sur de doctes problèmes de philosophie et de science. Du toit de messire Jean de Morel et de son épouse Antoinette de Loynes qui tinrent le premier salon digne de ce nom que l'on rencontre dans l'histoire, il nous transporte sous celui de la maréchale de Retz dont M. Guy Lavaud nous offrit naguère la riante révélation, puis sous celui de la poitevine Mme des Roches, savante et pleine de zèle pour les

lettres, dont le nom nous a été conservé par une fameuse rivalité de poètes célébrant la puce qui osa profaner le « tétin » satiné de cette belle dame.

M. Abel Lefranc s'efforce de reconstituer l'atmosphère intellectuelle et morale de tous ces milieux où s'introduisent le raffinement et l'urbanité et où naît peu à peu la sociabilité. Il nous en montre les travaux qui ne furent jamais négligeables, les divertissements aussi (conversation, musique, chant, disputes sur des questions de galanterie). Il faut avouer cependant que dans ces demeures où parurent tant de gentes dames enclines à l'amour, les humanistes proprement dits, toujours préoccupés d'érudition indigeste, ne durent pas apporter souvent des éléments de gaieté. Nous nous méfions aussi quelque peu des femmes trop imprégnées de latin que l'on y rencontrait. Quelque pédantisme ne régnait-il pas dans des assemblées où tant de gens cherchaient à témoigner de leur accortise d'esprit? On trouve, hélas! des traces bien déplorables de ce pédantisme dans les écrits des poètes de la Pléiade.

Nous ne pouvons, faute de place, et à notre grand regret, suivre M. Abel Lefranc dans le développement de sa consciencieuse, belle et instructive étude. Disons que l'on découvre en celle-ci bien d'autres physionomies de la vie quotidienne au XVIe siècle; elle nous conduit, en effet, dans les châteaux des hobereaux de province, sur la glèbe et parmi les masures où vivent les rustiques, tout au long des rues de la grand'ville, chez les bourgeois qui prennent à cette époque pleinement conscience de leur force, car ils commandent toutes les avenues du commerce et de l'industrie, à l'Université et dans les Collèges, enfin parmi les agglomérations restées si obscures des artisans. Cette étude est en définitive une somme, largement traitée peut-être, mais traitée par un esprit pénétrant. Dans toutes ses parties elle échappe à la monotonie aussi bien qu'à la banalité.

M. Jean Bonnerot, à l'exemple de M. Abel Lefranc, s'est efforcé, publiant une **Bibliographie de l'œuvre de Sainte-Beuve,** de « faire du nouveau ». La matière n'y prêtait guère. Y a-t-il réussi? Il déclare, dans la préface du tome premier de ce travail, récemment paru, ne goûter qu'à demi l'érudition

sèche, réduite à ses éléments essentiels et, pour tout dire, scientifique, que les bibliographes antérieurs produisirent dans des ouvrages analogues au sien. Il lui préfère une érudition plus ample, fourmillant de détails, abondant en références, citations, notes, gloses et commentaires, le tout formant un labyrinthe où le curieux, qui s'y est imprudemment engagé, ne retrouve plus sa route sans l'aide des index alphabétiques et analytiques.

Par suite de cette prédilection, il se prépare à fournir, de l'œuvre « sainte-bovienne » un inventaire si abondant en sources de tous genres qu'il comprendra autant de volumes que cette œuvre elle-même. Sans doute s'en félicite-t-il à l'avance. Il témoigne, en effet, une sorte de dévotion au critique romantique. Nous ne l'en blâmons nullement. Nous admirons ,au contraire, son grand labeur et cette passion pour son héros qui lui permet d'oublier tout ce qui, du caractère, des actes, des mœurs de Sainte-Beuve, éloigne de celui-ci.

La *Bibliographie* de M. Jean Bonnerot ne ressemble à aucune de celles qui la précédèrent. Constitue-t-elle donc une innovation? Nous apporte-t-elle une méthode inédite de classement, de description et d'analyse des livres? Point du tout. Il faut bien le dire : elle n'est pas une bibliographie. Elle est, à proprement parler, l'histoire d'une œuvre et son auteur eût mieux fait de lui donner ce titre.

Il est aisé, en effet, de démontrer que M. Jean Bonnerot travaille en historien littéraire plutôt qu'en bibliographe soumis aux lois rigoureuses d'une science aujourd'hui bien délimitée. Signalons d'abord, pour faire cette démonstration, une anomalie typique de son livre, anomalie qui nous a tout de suite frappé. M. Jean Bonnerot reproduit, en fac-similés, dans ce livre, les titres originels des ouvrages de Sainte-Beuve dont il examine, si l'on peut dire, le *curriculum vitae* en 530 pages in-8°. Il fournit ensuite, de nouveau, ces titres en tête de son texte bibliographique. Or, la seconde mention desdits titres donne rarement la disposition exacte et jamais les caractères typographiques des fac-similés. Il est cependant d'usage courant en bibliographie de faire concorder les uns avec les autres. La figuration typographique des titres, reproduite avec

exactitude, constitue le portrait extérieur, l'effigie des ouvrages. Les indications de feuillets ou pages chiffrés ou non chiffrés, de pagination, de vignettes, de planches, etc... viennent compléter ce portrait extérieur d'un portrait intérieur.

Sans doute, M. Jean Bonnerot qui trace ses portraits intérieurs avec beaucoup plus de soin que les autres, a-t-il pensé que ses reproductions de fac-similés le dispensaient de toute contrainte dans le domaine de la typographie. Pourtant celle-ci reste de première importance en matière de bibliographie. Elle permet, en effet, aux libraires et aux amateurs d'identifier un volume et aussi de discerner une contrefaçon d'une édition originale.

Ainsi nous croyons avoir prouvé que M. Jean Bonnerot se désintéresse un peu du point de vue strictement bibliographique. L'examen de son livre nous en convainc davantage. Donnons des exemples. Etudiant les *Critiques et Portraits littéraires* de Sainte-Beuve, M. Jean Bonnerot nous dit qu'aux pages 128-201, tome I de ce volume, édition de 1832, figure une étude sur Racine. Il indique que cette étude, avant de prendre place dans ce recueil, parut d'original dans la *Revue de Paris* et que, plus tard, elle fut insérée dans les *Portraits littéraires* de 1844. Fort bien : ces faits, sont d'ordre bibliographique. Mais ensuite M. Jean Bonnerot nous informe que le *Corsaire,* journal du temps, accueillit assez mal l'écrit de Sainte-Beuve sur Racine, et il publie un extrait de l'article du *Corsaire.* Plus loin, il ajoute que Vigny, intéressé par cet écrit, cajola Sainte-Beuve d'une belle lettre dont il nous transmet le texte, que Sainte-Beuve répondit affectueusement à cette lettre par une autre dont il insère un passage et qu'enfin les deux écrivains, après s'être liés d'amitié, se refroidirent au point de n'avoir plus que des rapports de politesse.

Autre exemple : aux pages 522-574 des *Critiques et Portraits littéraires* sont comprises les pages de Sainte-Beuve consacrées à l'abbé de Lamennais. M. Bonnerot nous précise le destin de ces pages, de la *Revue des Deux-Mondes* où elles parurent en premier lieu aux *Portraits* contemporains auxquels elles furent jointes définitivement. Il ne peut ensuite se défendre de publier le remerciement que l'abbé adressa à son futur ami. Il indique de plus, de façon rapide sans doute, mais explicite

néanmoins, quelles relations entretinrent les deux hommes, multiplie les fragments de leurs correspondances et complète cette documentation d'une liste d'ouvrages permettant de mieux connaître les circonstances de leur commerce.

Ainsi, chaque étude de Sainte-Beuve composant les *Critiques et Portraits littéraires* ou les autres volumes du même auteur examinés par M. Bonnerot, est acompagnée d'un gros appareil documentaire. Quand M. Bonnerot a terminé le dépouillement de l'un de ces volumes, il fait suivre ce dépouillement de ce qu'il nomme un Historique. Dans cet Historique il assemble de larges extraits des louanges et des blâmes que les critiques contemporains adressèrent à Sainte-Beuve à l'apparition du volume susdit.

Nous croyons donc ne pas être injuste à l'égard de M. Jean Bonnerot en répétant que celui-ci a noyé l'élément bibliographique de son livre sous un amas de faits relevant de l'histoire littéraire. Il s'en est peut-être rendu compte lui-même et c'est pourquoi il a cru devoir, dans sa préface, s'élever contre l'érudition pure, trop aride à son gré.

Cependant, la Bibliographie est une science et l'Histoire littéraire est une autre science. Peuvent-elles s'entremêler? Nous ne le croyons pas. Riche des documents qu'il avait réunis pour publier la *Correspondance* de Sainte-Beuve, M. Jean Bonnerot aurait pu nous donner la bibliographie des œuvres de son héros à part, telle qu'elle doit être, en un petit volume clair et net, et, en plusieurs volumes, l'histoire de ces œuvres. Celle-ci aurait gagné assurément à être traitée sous la forme d'une étude chronologique. Mêlée à la bibliographie, elle reste forcément fragmentaire et elle s'offre à nous sous l'aspect d'un recueil de pièces disparates déjà publiées ailleurs dans leur ensemble.

Nous reconnaissons néanmoins que M. Jean Bonnerot a fourni, pour établir son travail, un effort considérable de recherches et que ce travail, quand il sera achevé, servira les biographes et les commentateurs de Sainte-Beuve aussi bien que les historiens du Romantisme.

Revues. — *Revue de l'Histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*, juillet-décembre 1937. De M. H. Lemoine : *Barthélemy*

de Roye, fondateur de l'Abbaye de Joyenval (1165-1238); de M. C. Mauguin : *L'Inauguration du Musée de Versailles* (1837); de M. C. Monjean : *Un cavalier de la Grande Armée, le général Letort* (1773-1815); de M. Y. P. Palewski : *Henry Seymour et Mme du Barry;* de M. P. Verlet : *Notes sur l'ancien mobilier du château de Versailles;* de M. A. Guérin : *Répertoire des actes de baptême, mariage et décès de la famille royale de France.* — *Revue des Cours et Conférences*, 30 mars 1938. De M. Pierre Messiaen : *Les drames historiques de Shakespeare. Shakespeare et l'histoire d'Angleterre.* — 15 avril 1938 : de Mme Geneviève Bianquis : *Les problèmes sociaux dans le roman allemand, Heinrich Mann;* de M. André Mirambel : *Les états de langue dans la Grèce actuelle.* — *L'intermédiaire des Chercheurs et curieux*, 30 mars 1938. De M. Dumas Rauly : *Louis XVII. Sa mort au Temple;* de M. A. P. Dutertre : *Comment fonctionnait la poste aux chevaux;* de M. Pathelin : *Foire Saint-Ovide;* de L. A. D.-L. A. C. H. : *Comment Albéric Magnard a-t-il péri;* de M. Gaston Saffroy : *Demoiselles de Saint-Cyr.* — 15 avril 1938. De M. M. Rivière : *Chambre souveraine du Clergé de France;* de M. Ardouin-Dumazet : *Bombonnel, le tueur de panthères.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Luce Laurand : *L'Herbe au Vent*, Alphonse Lemerre. — Jeanne-Frédérique Renauld : *Paysages Passionnés*, « Les Presses Universitaires ». — Gilbert Mauge : *Concert*, « Editions du Sagittaire ». — France Lambert : *Reflets du Feu*, « les Cahiers d'Art et d'Amitié ». — Thérèse Aubrey : *Défense de la Terre*, G. L. M. — Germaine Blondin : *le Jeu de l'Oie*, « Editions Corymbe ». — Diane de Cuttoli : *les Grands Instants*, Grasset.

Dès qu'on ouvre un volume de poèmes dont l'auteur est une femme, on y retrouve, à de très rares exceptions près, un double thème commun : déception d'amour qui souvent affecte le ton du dédain, ou offre de soi, par compensation, au Seigneur, soit par une prière directe, soit par un appel à un ange ou à quelque bienheureux intercesseur. Les premiers recueils de Luce Laurand : frais et aromal, *le Jardin Vert*, la délicieuse et chantante *Suite en Mineur, la Clairière de Daphné* où s'aggravait le souci du rythme, échappaient à cette règle trop commune, et l'âme de Luce Laurand paraissait animée d'émois particuliers, étrangers aux âmes de ses

sœurs. Cette fois, dans **l'Herbe au Vent,** le poète exquis se plie à des exigences nouvelles. Il s'applique à régulariser, à contenir, à contraindre ses élans. Il se veut moins ingénu, d'apparence moins impromptue; il adapte ses inventions d'images et ses expressions de sentiment aux exigences d'une prosodie, non plus spontanée et personnelle, mais traditionnelle et consacrée. Je ne me permettrais pas de lui en faire un reproche, loin de là, puisque j'ai toujours estimé que le poète ne peut que gagner à se faire l'artisan accompli à qui rien ne reste caché ou insaisissable des ressources techniques de son art. Ce qui déconcerte ici, ou plutôt ce qui amuse, c'est que l'on suit la progression des recherches de cette nature chez Luce Laurand presque de page en page. Comme elle manie avec maladresse, tout d'abord, la forme qu'elle affectionne fort de poèmes se développant en une suite de quatrains aux rimes ou bien croisées ou bien embrassées, comme on la voit prendre d'emblée une assurance plus souple dès ses premières tierces-rimes, et comme enfin, rendue à la conscience qu'elle a moins de se soumettre à l'ascendant de ses grandes aînées, fussent-elle une Renée Vivien, que de se découvrir et de se développer dans le sens de son propre tempérament, on est heureux de la voir revenir au culte de la fleur, de l'herbe, de l'air, de l'océan et du vent quand elle chante cette nostalgique *Berceuse* :

Où sont les verveines,
Les pavots, les lis
Et les douleurs vaines
Des soirs de jadis?

. . . .

Les roses sont mortes
Dans les jardins clos.
Le vent à nos portes
Jette ses sanglots.
Ce que je réclame
A fui loin de moi...
Endors-toi, pauvre âme.
Pauvre âme, endors-toi.

Mais aussi de grandes douleurs, peut-être d'amour, à coup sûr d'amitié, se sont abattues sur elle. Elles nous valent

quelques fort beaux, de très fermes poèmes en ce qui concerne la facture, infiniment frêles et sensibles dans leur essence, tel celui où se trouvent ces strophes :

Les lilas frissonnants s'inclinent sur le mur;
Il neige du soleil et des fleurs sous les branches...
Et j'ai cueilli pour toi les jacinthes d'azur,
Les jacinthes de pourpre et les jacinthes blanches.

La jacinthe violette comme le soir,
Et la jacinthe jaune et la jacinthe rose,
Et mes songes, et ma tendresse et mon espoir
Les voici sur la pierre où ton ombre repose...

Ce qui m'enchante au premier coup d'œil dans ces **Paysages Passionnés** de Jeanne-Frédérique Renauld, c'est la claire décision de sa démarche de poète. Elle ne s'embarrasse pas de ce que ses devancières ont pu dire ou écrire; ce qu'elle chante, c'est ce qu'elle a vu et senti :

Quand tu marchais par les collines de Toscane
Errant parfois des jours entiers
Tu chantais jusqu'au cœur la rumeur paysanne
Des bêches sous les oliviers,

La terre lisse et brune, et les minces buées
Qui montent aux pieds du bêcheur;
Ce lent frémissement des mottes remuées,
Cette haleine et cette âcre odeur.

L'humble jardin qui sent le cerfeuil et la sauge
L'oignon jaune et le chou pourpré...

Mais, au moment où elle semble se laisser frôler par quelque souvenir d'Anna de Noailles, bien furtif d'ailleurs, je veux quitter ce poème, qui n'existe qu'à l'état d'introduction, et passer à l'essentiel, qui est la suite admirable, évocatrice d'impressions très senties et non de souvenirs enseignés, où revit le visage merveilleux et divers de la Grèce; le paysage éternel et divin, les suscitations de nos lectures embrasées d'héroïsme et de si souple culture, et aussi, ce qui est le prodige, la vie active, qui s'y mêle, la vie mobile et simple de ses habitants d'aujourd'hui. Certes, il est bon d'avoir

...salué dans le soleil et dans le vent
Sous les pins odorants de sel et de résine
Cette calme beauté des sculptures d'Egine...

déjà, hors de la saison des croisières en vogue, de méditer ainsi, sur le nom de Délos :

O grande fleur de marbre ouverte sur la mer,
Délos, beauté meurtrie,
Je pense à toi dans les tempêtes de l'hiver
Par la vague envahie

Quand le vent pousse un mur d'écume soulevé
Qui se fend et s'écroule
Et qu'aux torses des dieux gisants sur le pavé
Une eau pâle s'écoule...

Et la suite encore, est-ce assez puissamment dépeint :

Un ciel sombre s'amasse et touche presque aux flots
Et s'effondre en averse...

Il me plaît que l'auteur soit attentif aux travaux familiers des femmes et des fillettes de Mykonos, quand elle les aperçoit qui

ont vidé la quenouille et chargé les navettes,
tendu sur les montants, à la bonne longueur,
le lin pur que décore un bandeau de couleur
ou les brins souples et brillants de belle laine

tout en suivant de leurs regrets amusés ou inquiets

Les pieds nus des enfants battant les dalles chaudes,
L'âne qui passe; ou bien quelque chat en maraude
Glisse au bas du mur blanc que déborde un figuier...

Ne puis-je m'arrêter de citer? Je m'émerveille. Il le faut bien, et à côté de ces belles visions helléniques, je ne puis négliger de signaler d'autres « paysages passionnés », non moins passionnés, soit à Florence, soit en Ardenne, dont, à l'envi de son père, poète lui aussi, Jeanne-Frédérique Renauld sait mettre en valeur les atmosphères de tendresse grise, de doux éclat et de fraîcheur. A Paris même, il suffit d'un chant de merles sous la pluie du matin pour éveiller un rêve char-

mant qui se prolonge aux jardins mouillés du printemps, mais surtout je m'en voudrais de ne pas m'arrêter à ce large, à ce généreux poème intitulé *le Naufragé*, sur lequel se termine le volume, trop menu à mon gré: j'y vois se dresser d'un accent résolu un chant de vaste espoir, de certitude bien plutôt, en dépit des honteux désastres qui en ont différé l'accomplissement, à cause des quatre années de ruines, d'horreur où, dit J.-F. Renauld, « nous avons tu notre souffrance humiliée quand au désastre du monde nous opposions la paix d'une sereine image » :

Il est temps de couper pour les bûchers funèbres
Les grands ormes lentement crûs sur les sommets...
Devant les morts, jurons de ne revoir jamais
La sanglante fureur de ces jours de ténèbres!

Nous ferons l'œuvre de la paix en votre nom,
O jeunesse couchée au bord des coteaux tristes
Dans les tombes d'argile ou de craie ou de schiste
Ou sous la plaine morne en un lit de limon...

Est-il plus magnanime et simple appel à la concorde sainte des peuples, à la large communion de l'humanité enfin devenue fraternelle, intelligente, pacifique? Je me suis attardé à ce recueil de vers, parce qu'il est exceptionnel d'en voir surgir de si nettement pensés et où l'expression soit aussi sûre et aussi forte et subtile à la fois.

J'aperçois dans **Concert** de Mme Gilbert Mauge un concours de tableautins familiers dont la plupart ne manquent pas de précision et de charme; c'est de la peinture bien sage, bien sûre d'elle, et qui ne force pas les limites des moyens dont elle dispose.

Reflets du Feu, ce n'est pas la première fois que m'arrêtent pour la qualité de leur ardeur vibrante ou malaisément contenue les poèmes signés France Lambert. Ce recueil, le troisième, complète les précédents, et j'y distingue avec plaisir le poème votif à Anna de Noailles, l'hommage à Charles Baudelaire, plusieurs morceaux émus suprêmement de douleur ou de piété, palpitants de passion, tels que *l'Emprise, Souffrance, Une tombe*, les *Litanies du Feu Sacré*.

De Thérèse Aubrey «avec plus de cœur encore que de

talent» — et le talent est bien ardent et bien certain, — ces poèmes **Défense de la Terre**, au nombre de cinq, témoignent l'éperdue tension de son âme haletante vers les mystères, si lumineux soient-ils, de l'au-delà. Le ton est énergique et tumultueux, la ferveur pressante. Je déplore que cet élan magnifique ne se fortifie pas du contrôle de quelque discipline. Du cœur, certes! un rêve enthousiaste, constant, mais (eût dit George Meredith) *more brain, o Lord! more brain.*

Germaine Blondin s'attarde à renouveler **le Jeu de l'Oie.** Selon qu'elle est arrêtée au pont, au labyrinthe, au puits, ou en l'hôtellerie, elle trompe le temps en chantant; ces chansons sont simples, peu souples, un peu bien terre à terre, mais ne manquent pas, par endroits, de grâce et de vérité.

Moins de grands mouvements désordonnés que dans les recueils qui précédèrent déconcertent dans **les Grands Instants** de Diane de Cuttoli, poète se plaisant toujours à la chronique de soi-même, et qui construit ses longs poèmes toujours en contant ses douleurs intimes, ses expériences déçues, ses espoirs. Le charme n'en agit guère sur mon esprit, je le regrette. J'y voudrais plus de discrétion, un art de choix et d'équilibre. Peut-être ai-je tort? Il n'est plus temps de me refaire.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

La Varende : *Le centaure de Dieu*, Grasset. — Camille Mayran : *Dame en noir*, Grasset. — Jean Martet : *Pacifique*, Albin Michel. — Jean Fontenoy : *Shanghaï secret*, Grasset. — Pierre Hubermont : *L'arbre creux*, Rieder. — Jacques Christophe : *Au chant du coq*, Plon.

M. de La Varende est entré relativement tard dans la littérature. Il a publié sa première nouvelle dans cette revue même où Alfred Vallette me vanta son talent, me parla de la collection de navires, de tous les temps et de tous les pays, qu'il avait faits de ses mains. Avec *Nez de Cuir et* **Le Centaure de Dieu,** qui vient de paraître, il nous donne la somme de ses expériences et de ses méditations d'homme,en y joignant les souvenirs, les traditions qu'il a recueillies sur sa terre natale, cette admirable Normandie, qui, de toutes les provinces dont s'enorgueillit la France, est la plus imprégnée de l'esprit chevaleresque en ses élites, la plus féodale aussi, la

moins perméable aux idées, je ne dirai pas démocratiques, mais démagogiques. Elle trouve son expression suprême dans Barbey d'Aurevilly; et l'on peut affirmer que ce prestigieux conteur a un descendant authentique en la personne de M. de La Varende. J'ai entendu de bons critiques reprocher à M. de La Varende certains provincialismes de style; des gaucheries, du désordre dans la narration... On me permettra de déclarer tout net que chez un auteur de son espèce, ces défauts me paraissent négligeables. Sans taxer sottement M. de La Varende d'amateurisme, il faut tenir compte, en effet, qu'il est le type même de l'écrivain-gentilhomme, et qu'il manie un peu la plume comme ses ancêtres ont manié l'épée. Il a quelque chose à dire et il le dit comme cela lui vient, parce qu'il le faut, pour son plaisir et pour le nôtre. Nous ne manquons pas, Dieu merci! de littérateurs professionnels. Accueillons donc, pour rehausser le ton de leur compagnie, ceux qui viennent tout droit d'un terroir, quand ils font preuve de qualités originales. Applaudissons-les de s'exprimer avec spontanéité, en dehors de toute mode, de tout conformisme, surtout quand ils versent au dossier de l'histoire (dont le roman fait partie) des documents comme ceux qui abondent dans *Le Centaure de Dieu*. Un roman de mœurs, et de mœurs provinciales, vieilles de près de deux tiers de siècle, et tout imprégnées du passé le plus lointain, voilà ce qu'on trouve dans ce livre dont je fais le plus grand cas, car seul un homme d'esprit lucide et de vive sensibilité pouvait l'écrire. M. de La Varende aime ses personnages, en qui il se retrouve tout entier, j'imagine; mais il les juge sans superstition, et l'on se sent en confiance avec lui. On le croit, quand il nous parle des vertus de ses hobereaux, parce qu'il ne nous cache aucune de leurs faiblesses — celles de la chair, notamment. Son héros, Gaston de La Bare, qui se fait prêtre malgré la passion qu'il a pour les chevaux, a-t-il vraiment «la vocation»? Son entrée dans les ordres n'est-elle pas une sorte de fuite par en haut, devant la vie qui lui fait peur? Ne craint-il point de n'être pas de taille à lutter, là où le Destin l'a placé?... «La vocation»... Le mot fait grommeler, gronder son père, un type admirable, plein de bon sens, sous son aspect rude; il trouble sa mère, dont la délicatesse est ravissante. Mais je

ne veux pas entreprendre d'analyser le récit de M. de La Varende; ce récit, où l'on voit reparaître *Nez-de-Cuir*, « le gentilhomme d'amour », importe moins que les épisodes étonnants, de caractère épique, qui l'accidentent, et surtout que le milieu qu'il reconstitue, l'atmosphère dans laquelle il baigne. Je n'en retrouve l'équivalent que dans le début de *Béatrix* et *Le Cabinet des Antiques*, de Balzac; *Le Chevalier des Touches*, *Le prêtre marié*, *L'Ensorcelée* de Barbey d'Aurevilly, déjà cité; plus près de nous, enfin, dans *Les Blérancourt* du comte de Comminges. Qu'il a fallu de « livres de raison » pour qu'un roman comme *Le Centaure de Dieu* pût être écrit! De quelle lente poussée de sève à travers un arbre généalogique au tronc robuste n'est-il pas le fruit? La tradition gonfle un tel fruit et lui donne cette saveur inimitable. Peu de détails ont été inventés, ici, n'en doutez pas. Et ce précepteur d'origine allemande, cette domestique à demi-folle, cette jument qui pouline ne sont pas moins peints d'après nature, je veux dire inspirés par la réalité, que la comtesse de Ségur ou Mgr de Bonnechose dont M. de La Varende nous fait d'excellents portraits. On sort de la lecture du *Centaure de Dieu*, enrichi; comprenant mieux, donc aimant davantage la France. Fier pays que celui qui a donné des gens comme les La Bare, ou que des gens comme les ancêtres de cette famille ont fait. L'auteur est digne de ses modèles.

Il y a deux romans, d'inégales valeurs, et qui, pour cette raison, concordent mal, dans **Dame en noir** par Mme Camille Mayran : un roman de mœurs et un roman d'analyse. Le premier est assez timide et conventionnel, tandis que le second, au contraire, surprend par sa hardiesse, l'acuité de son modernisme... Mme de la Houssoye, qui est veuve, et appartient à une famille provinciale d'un conservatisme fossile, va marier sa fille, Paule, à un jeune médecin, Yves Noyelle, très ouvert aux idées nouvelles — ou soi-disant telles car elles étaient déjà, en matière de sexualité, au moins, celles de Michelet (*La Femme*, *L'Amour*)... Mais cette « Dame en noir » a souffert, jadis, de ne pas trouver en son beau garçon de mari l'amant qu'elle eût souhaité. Cet officier, de petite noblesse, de noblesse bourgeoisante ou embourgeoisée, avait sur la nature des relations conjugales les indestructibles préjugés

de sa classe, qui a honte de l'amour, le tient pour incompatible avec la dignité du *pater familias*... Que sa femme se fût révélée sensible au plaisir, surtout qu'elle eût voulu épiloguer sur ce plaisir, l'avait choqué, offusqué... Aussi sa veuve encourage-t-elle Paule à surmonter les scrupules de pudeur qu'une lettre très explicative et assez maladroite d'Yves Noyelle lui a inspirés. Il semble — c'est le côté scabreux de l'histoire — que Mme de la Houssoye ne laisse pas, en secret, ou à son insu, de se substituer à sa fille, dans la pensée qu'elle se fait du bonheur qui lui est réservé, et, il faut bien le dire, qu'elle ait « un sentiment » assez vif pour son futur gendre. Le drame intérieur de cette veuve sensible, sensuelle, dont les ardeurs ont été refoulées, se sublimeront, à la fin, et qui « cristallise » en songeant au couple qui va réaliser la félicité amoureuse dans sa plénitude, est admirablement rendu, et fait le plus grand honneur aux dons d'analyste de Mme Mayran. Mais le milieu où il se développe semble presque caricatural, tant les détails qui l'évoquent sont anachroniques. A quelle époque vivent les gens de l'entourage de Mme de la Houssoye? En 1820 ou 40, bien plutôt qu'au lendemain de la dernière guerre. On pourrait croire que Mme Mayran a exagéré à plaisir les tics et les manies de ses bourgeois pour rendre plus criant le contraste entre la hardiesse des aspirations de son héroïne et l'étroitesse des principes sur lesquels s'appuie la classe à laquelle appartient cette femme. C'est une gageure. Mais il convient de noter que les hommes sont à peu près absents du récit de Mme Mayran. Ils se tiennent dans la coulisse. On parle d'eux (on ne parle que d'eux), mais on les tient à l'écart d'un débat où leur sort se décide. *Dame en noir* est un roman essentiellement féministe, non seulement parce qu'on y voit s'épanouir les plus chères, les plus précieuses d'entre les revendications de la femme, mais parce qu'il est tout entier livré aux femmes, à leur présence, à leur autorité, à leur action... C'est un roman révolutionnaire, et à cet égard l'un des plus révélateurs qui aient paru depuis longtemps, du moins en France, où les romancières n'ont pas la même franchise que leurs sœurs anglaises, par exemple, et se montrent toujours en coquetterie avec les hommes, qu'elles se peignent, tour à tour, sages ou folles, frigides ou passionnées, selon les

circonstances, mais invariablement comme ils le désirent. On m'entend de reste. Or, c'est précisément contre la chasteté dans le mariage, en faveur de la volupté dans les relations conjugales, que plaide Mme Mayran. La femme honnête réclamant sa part de ces joies que l'on voulait qui fussent le seul privilège des autres, ou des courtisanes, voilà la nouveauté. Elle est d'importance. Mme Mayran en souligne d'autant plus la témérité qu'elle apporte un tact parfait à la révéler, dans ce qu'elle a de plus trouble, sans fausse honte. « Tu enfanteras dans la douleur », a dit Dieu à Eve. Soit! Mais pourquoi, par compensation, ne concevrait-elle pas dans le plaisir? Il y a des choses bien fines, bien joliment exprimées, et profondes, dans *Dame en noir,* à côté de quelques poncifs.

M. Jean Martet, qui est un des meilleurs conteurs d'aujourd'hui, n'a pas écrit, avec **Pacifique,** un récit d'aventures exotiques, comme le titre de ce roman pourrait le donner à croire. Sans doute son héros atterrit-il, à la suite d'un naufrage, dans une île du plus grand océan du monde; mais l'année qu'il passe parmi les insulaires de ce petit monde perdu, n'est qu'un épisode dans sa vie. Ce personnage d'apparence quelconque passe la plupart de ses jours, il est vrai, dans les bureaux d'une maison d'éditions parisienne, et sa destinée ressemble à celle de milliers et de milliers d'autres individus médiocres. Son aventure prodigieuse l'a révélé à lui-même cependant. D'abord connu, pendant quelques mois, la libre, nonchalante et insouciante existence des primitifs, lui rend insipides toutes relations avec le monde civilisé; les vaines préoccupations, le plat conformisme de ce monde l'écœure. Revenu à Paris, par devoir, il ne retrouve plus sa femme, qui s'est enfuie avec un amant en lui laissant deux enfants, dont il apprend qu'il n'est pas le père, et une dette sur les bras... Quelle occasion, n'est-il pas vrai? de tout planter là, et de repartir finir ses jours dans l'île où il a connu une félicité sans mélange... M. Martet a fait à son héros la partie belle... Mais le hasard (?) veut qu'il sauve la vie du garçon qui porte son nom; et il découvre que le pauvre petit a de l'affection pour lui. S'étant mis, à son tour, à l'aimer, il restera; se résignera à tenir humblement son rôle de père. Une force plus grande que le bonheur qu'il a goûté dans le Pacifique

l'oblige de demeurer à Paris: l'âme (pp. 297-98). La femme-fleur, dont il admirait la beauté, savourait les caresses dans l'île Caroline (vous chercheriez en vain cet Eden sur la carte) n'avait pas d'âme, elle... Et voilà la morale ou la philosophie de *Pacifique*. Le héros de M. Martet avait vécu à cœur fermé auprès de sa femme. Il avait ignoré, dans l'indifférence où il se résignait à vieillir, cette chose sans prix, qu'est un sentiment qui se fait pensée, et le rayonnement qu'elle dégage. Il lui sacrifie le beau soleil, l'air libre, les baisers doux... C'est d'un poète. Aussi bien, ne vous y trompez pas : en dépit de son ironie, parfois gouailleuse, le roman de M. Martet est d'inspiration lyrique. Il n'y a rien là qui étonne chez un écrivain doué de fantaisie et qui se plaît à imaginer de belles histoires.

C'est de très bon reportage que **Shangaï secret** par M. Jean Fontenoy, cet exposé, presque clinique, des putridités de la Babel d'Extrême-Orient. Deux mondes ne s'épousent pas, une race ne subit pas la pénétration qui la mue en peuple, sans la sanie des accouplements et des accouchements. Les cas produits sont typiques et creusent pour nous plus avant la «Connaissance de l'Est», que cent gros bouquins. De très bon reportage averti et avertisseur, avec les défauts de langue et de vocabulaire du reportage « dynamique » : la phrase qui sautille, trop d'ellipses, trop d'éclairs saccadés de magnésium. Heh! nous sommes lecteurs, non spectateurs de cinéma; il nous faut des transitions, les jugiez-vous cotonneuses, un fil sans cassure, les éternels et éprouvés procédés de la démonstration, puisque enfin, et c'est à votre éloge, vous entendez démontrer, par delà l'amusette des images.

Dans la propriété de **L'Arbre creux** (par M. Pierre Hubermont) où ils ont pris en location un petit appartement, Vincent et Clarisse soignent leur amour comme on fait d'un réséda à une fenêtre de mansarde. Ils le voudraient moderne, échenillé des vieilleries conventionnelles, aussi net que leur mobilier à tempérament. La jeunesse redécouvre tout, réinvente tout, ou le croit. Mais des copains d'un groupe politique délèguent l'amant en Russie, avec l'arrière-pensée de casser l'idylle, et leur malice est à deux doigts de réussir. Heureusement l'U. R. S. S. rase tellement Vincent qu'il s'en sauve et

rentre à tire d'aile au pigeonnier, à la façon du volatile de La Fontaine... Livre frais, séveux, touchant de pétulance adolescence. Peut-on dire qu'il passe à côté de la question? L'amour, à l'état pur, est anti-social, et *tous* les errements de la société — occidentale ou stalinienne — convergent pour le ligoter, le réglementer, le désensauvager. M. Hubermont pourrait remettre son livre sur le chantier.

Leur double biographie a beau être pimpante, tant ils ont de l'argent, Michel et Agnès, dans **Au chant du Coq**, par M. Jacques Christophe, ne diffèrent pas des autres couples de leur âge, dans même situation : sportifs, jusqu'à l'abus, abusant des cocktails et dancings, élégants et d'esprit désinvolte, méprisant le reste de l'univers... Ils n'en diffèrent pas non plus, quand l'argent manque, et qu'il faut en venir à gagner sa vie, sans métier en mains. Seulement, à travers les hauts et les bas de leur génération, ils s'aiment à fond, et c'est leur radieuse originalité. Si bien que, lorsque Agnès meurt dans un sanatorium suisse, le survivant n'accepte pas de survivre, mutilé : il recrée pour son compte l'immortalité. Il devient chrétien. Il veut faire du sport chrétien : il s'engage dans les troupes franquistes... Emporté, ardent et pur, ce livre cherche une chance d'idéal pour nos temps englués dans trop de positif. Echapper à notre loi de pesanteur; délesté du poids de la bête, monter à l'absolu de l'ange...

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Proverbes de Carmontelle, à la Comédie-Française.

On sait que le samedi, à cinq heures, la Comédie-Française donne de courtes matinées qui portent le nom de matinées poétiques. Cette désignation est un peu arbitraire, mais, si je ne me trompe, c'est celle que Catulle Mendès avait choisie lorsqu'il y a une quarantaine d'années il institua sur la scène de l'Odéon cette sorte de séances qui sont en principe consacrées à des lectures poétiques.

L'un des premiers actes de M. Bourdet, quand il devint administrateur de la Comédie-Française, fut de confier à M. Jean-Louis Vaudoyer l'organisation de ces matinées. Elles prirent alors un éclat qu'on ne leur avait jamais connu.

Ayant lieu, la plupart du temps, à bureaux fermés, elles assemblèrent un public fervent et nombreux qui comblait la salle et pour lequel on inventa les programmes les plus séduisants du monde. Ceux-ci formèrent d'abord un vaste tableau de la poésie française qui occupa toute une saison, nous menant de la *Chanson de Roland* aux plus jeunes de nos contemporains. Puis la seconde saison s'ouvrit, pour la célébration de laquelle il eût été opportun de modifier le titre des séances. Il eût en effet été plus juste de dire qu'il s'agissait là, non plus de matinées poétiques, mais bien de matinées poétiques et littéraires. Car M. Vaudoyer avait eu l'heureuse idée d'élargir son plan et d'adjoindre aux vers la prose la plus exemplaire. On prit le plaisir le plus vif à ces séances qui se consacraient pour chaque siècle à ce que j'hésite à nommer sa prose indigène.

Au cours de celle qui présentait la prose du XVIIIe furent joués quelques **Proverbes** de Carmontelle. Leur succès fut si vif qu'on crut devoir donner des lendemains à cette représentation qui n'en comptait pas avoir et que ces petits ouvrages, une fois introduits au répertoire, n'ont pas quitté l'affiche, depuis plusieurs mois qu'ils y figurèrent par hasard. C'est la première fois, sans doute, que Carmontelle prend place à la Comédie-Française. Il le méritait bien.

J'allais dire que l'on ne connaît pas assez Carmontelle, mais je m'aperçois que je ne ferais ainsi que répéter ce que disait en 1914 un historien, le regretté F. Gaiffe, qui s'en occupait en passant et dont je viens de retrouver l'article par hasard. Je ne crois pas qu'entre 1914 et 1938 la situation de Carmontelle ait changé d'un pouce ou d'une ligne. Stendhal en savait davantage, une centaine d'années plus tôt, qui a cité dix fois ce délicieux écrivain et qui lui a consacré à deux reprises des études de quelques pages. On se montre érudit à bon compte en matière stendhalienne, maintenant que l'on dispose de l'admirable instrument de travail que constituent les tables que Martineau vient de dresser pour son édition du *Divan*. On se réfère aisément aux jugements de Stendhal et l'on peut sans effort farcir ce que l'on écrit de citations tirées de ses ouvrages. Il a dit l'essentiel sur Carmontelle. Personne ne s'en étonnera, et l'on s'y attendait bien.

Stendhal range Carmontelle parmi les auteurs qu'il tient pour des miroirs de la nature. Si cette expression, qui est dans son fond d'une justesse extrême, ne nous semble pas exempte de toute emphase, c'est qu'aujourd'hui nous n'employons plus le mot nature quand il s'agit de signifier la réalité et surtout la réalité telle qu'elle apparaît, mondaine ou populaire, dans une grande ville. Nous excluons volontiers l'homme, de la nature; or Carmontelle ne s'est soucié que de l'homme. Il l'a représenté avec exactitude et minutie en cent croquis, cursifs et prestes, qu'il produisait avec autant de bonheur que de fécondité. Que dis-je, en cent croquis? Son œuvre doit compter environ trois cents comédies, proverbes et saynètes. C'est du moins le chiffre que rapportent ceux qui se sont le plus sérieusement aventurés à son étude.

Si peu, si mal que soit connu Carmontelle, le mot de proverbe répond à son nom comme celui d'idylle à Théocrite, de fable à La Fontaine, de sonate à Beethoven, de nocturne à Chopin, de lettres à Mme de Sévigné, et dans un autre ordre d'idée, de nougatine à Nevers, de saucisse à Francfort, de verre à Venise, d'andouille à Vire, etc., etc. C'est sa spécialité, son triomphe et sa gloire.

Stendhal a donné du proverbe une excellente définition. C'est une pièce où, *pour faire jouer autant que possible un rôle actif au public*, on lui demande de *deviner un proverbe* qu'elle est *chargée de rappeler*. A ce ferme dessein de donner un rôle au public, se reconnaît le divertissement de société, et l'on sait bien en effet que Carmontelle écrivit surtout pour enrichir les plaisirs de la vie mondaine. Mais ce que ces légers ouvrages conservent aujourd'hui de force captivante ne tient pas à leur ancienne valeur de divertissement. Ce que l'on y recherche, ce n'est pas ce que fournit habituellement le théâtre, une intrigue habilement ourdie, un problème posé à l'attention — eût-il aussi peu d'importance qu'on en met à l'identification d'un proverbe. Non, dans tous les écrits de Carmontelle, qu'ils soient ou ne soient pas des proverbes, ce qui enchante le lecteur d'aujourd'hui, c'est la vivacité d'esprit d'un observateur toujours en éveil et le bonheur d'expression avec lequel est rendu tout ce qu'il a vu au cours de ses chasses au détail réel. On croit

feuilleter le carnet de croquis d'un de ces dessinateurs habiles et prompts qui en quelques traits indiquent sur la page blanche l'essentiel de ce qu'ils aperçoivent à un coin de rue ou dans un coin de salon, la silhouette d'un monument ou la perspective d'un jardin. Quoique je n'aime guère à l'ordinaire les comparaisons que l'on institue entre les écrivains et les dessinateurs, je ne puis me défendre ici de souligner l'analogie qui se voit entre Carmontelle et Gabriel de Saint-Aubin. Celui-ci en quelques traits de crayon, celui-là en quelques lignes, nous font voir tout de même l'essentiel d'un état de choses ou d'une physionomie.

Ce qu'il y a de remarquable dans les esprits de cette sorte, c'est le perpétuel état de réceptivité où ils se trouvent. C'est par là que la comparaison d'un miroir qu'a faite Stendhal se trouve si juste en ce qui les concerne. Ils n'ont pas de parti-pris ni de préjugés, ils n'effectuent aucun choix, ils sont disposés à tout voir, ils voient tout en effet, et, ne se contentant pas de le voir fugitivement, ils le notent pour le retenir. La rue et les salons, les théâtres et les boutiques, le laquais et son maître, le grand seigneur et le bourgeois, le magistrat et le colporteur, tout leur est bon. La singularité de chaque chose les frappe et ils la traduisent avec une parlante exactitude. Rien ne les rebute, pas même la platitude. Tout leur semble bon à être enregistré. Les réflexions que les gens échangent sur la pluie et le beau temps ou sur l'état de leur santé ne semblent pas indignes à cet écrivain de prendre place dans ses dialogues. On croirait qu'il tient registre de leur banalité courante, comme pour donner l'avant-goût d'un dictionnaire des idées reçues, ou qu'il prend des notes comme feront plus tard les Goncourt, ou bien encore qu'il rassemble des documents humains, comme, à un siècle de là, s'y efforceront les naturalistes.

Il s'ensuit que de l'amas de notes qu'il a constitué se dégage un portrait curieusement authentique. Et puisque ce qu'il a vu, c'est son temps, ou son siècle, comme on voudra dire, il nous fournit sur son époque un document que sa minutie, à la fois, et son ampleur rendent singulièrement précieux. Toutes ces pages, alertes comme de bonnes chroniques, ces dialogues, ces saynètes, ces conversations notées,

recomposent dans la conscience du lecteur un ensemble dont les proportions n'ont pas de rapports avec les leurs. De ces légers fragments épars émanent l'image et l'âme d'une société, tout de même que l'âme et l'image d'une autre société émanent du rocailleux et pesant poudingue proustien.

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

J. Segond, *La vie de Spinoza*. Perrin, 1933. — Paul Vulliaud, *Spinoza d'après les livres de sa bibliothèque*. Chacornac ,1934. — Pierre Lachièze-Rey, *Les origines cartésiennes du dieu de Spinoza*. Alcan, 1932. — Paul Siwek, S. J., *Spinoza et le panthéisme religieux*. Desclée De Brouwer, 1937. — J.-R. Carré, *Spinoza*, Boivin, 1936. — *La philosophie de Fontenelle ou le sourire de la raison*. Alcan, 1932.

Plus vraie qu'un roman, aussi concrète qu'un film : telle **J. Segond** nous présente la biographie de Spinoza. Nulle de ses œuvres n'est plus réussie; aucune littérature, bien qu'on ait l'illusion de mémoires, tant le ton de verbe et d'ambiance se trouve partout respecté. Spinoza lui-même se médite, se cherche, se réalise, exerce sa parfaite prudence, laisse dire ou faire les insensés, atteste son attachement discret à la vie, dont son ivresse de Dieu est la vraie cause; il s'explique avec ses amis, répond aux avances de Condé, énonce à Leibniz, philosophe de cour, son jugement sur Descartes; il meurt dignement. Gageure très réussie, de nous faire assister, en un monologue presque continu, à cette simple existence.

M. Segond savait, en 1933, que Spinoza possédait, en guise de bibliothèque, une armoire à cinq rayons, et il énumérait les principaux des livres qui les garnissaient. L'année suivante, un spécialiste de la Kabbale, **P. Vulliaud,** devait nous renseigner avec rigueur sur cet inventaire. Les textes hébreux, la littérature espagnole y abondent. Aucun ouvrage en français, les livres de Descartes figurent en latin ou en hollandais. Ils voisinent avec les œuvres de Gongora et les poèmes de Jean Second (n'écrivons pas J. Second, pour ne point créer de confusions!); avec des ouvrages astronomiques et un traité italien sur l'art du verrier. D'ailleurs le livre de Vulliaud, présenté de façon très vivante, est tout le contraire d'un catalogue fastidieux.

P. Lachièze-Rey s'est révélé en 1932, par deux thèses de doctorat, l'un de nos meilleurs historiens de la philosophie.

C'est de l'un de ces deux travaux qu'il s'agit maintenant. On y trouve, discuté à fond, le problème de la relation entre Spinoza et Descartes. La plus ancienne ébauche du système spinoziste paraît en le premier dialogue inséré dans le *Tractatus brevis;* il y a là un panthéisme qui ne doit rien à Descartes. Cependant l'influence de celui-ci se manifeste dès que ce panthéisme s'incorpore la relation entre mode et substance, ainsi que la spécificité des attributs. Mais les mêmes thèses n'auront pas même valeur chez les deux philosophes, et tous les interprètes de la pensée spinoziste qui voulurent y voir un simple prolongement logique du cartésianisme sont dans l'erreur. L'analyse, la confrontation des deux systèmes sont traitées de main de maître, et les index très poussés qui terminent le volume en font un excellent instrument d'étude.

J. Segond s'était plu à nous montrer en son héros un Juif assez enclin à estimer le christianisme. Mais l'Eglise a toujours blâmé, ou du moins considéré avec suspicion ce banni de la synagogue. Sa « religion de la raison » ne lui dit rien qui vaille; sa rigueur, son libéralisme, plus encore sa piété intense, on les taxe de « séduction ». Maritain, comme préfacier, prétend qu'il superpose une morale de la communion universelle à une technique de l'égoïsme naturel dans le ton de Hobbes et de Machiavel; il lui reproche la solitude de l'orgueil : aimer Dieu sans vouloir que Dieu vous aime, « fantôme d'amour »; un Dieu qui n'aime pas le premier, « fantôme de Dieu »! Peut-il donc, demanderons-nous, y avoir excès dans le désintéressement?

L'ouvrage du **P. Siwek** peut rendre service à des débutants. La multiplicité des références permet une orientation dans l'étude des textes. Mais la *Gründlichkeit* véritable lui manque, car reprocher à un Juif de n'être pas chrétien, à un auteur de n'avoir pas fait ce qu'il ne voulait pas faire, c'est de la faible critique. Si le panthéisme semble dangereux à l'Eglise, qu'elle interdise la lecture des œuvres panthéistes, à commencer par celles des Stoïciens. La valeur relative des différentes œuvres spinozistes dans l'élaboration du système, quoique foncière pour son interprétation, est négligée. Que l'on compare, en guise de preuve, les quelques

lignes de la p. 62 sur le « Court Traité » avec l'importance que lui reconnaît Lachièze-Rey dans l'ouvrage mentionné ci-dessus, et qui devrait être cité quand se pose la question de l'influence cartésienne (p. 37 à 44). Plus sommaire, mais plus aiguë, donc plus forte est l'analyse du spinozisme par **J.-R. Carré,** — quatre conférences bien unifiées. Des doutes, salutaires certes, naissent en nous, le lecteur. J. Segond a-t-il dépassé les faits avérés en insistant sur la pauvreté du philosophe, qui eut peut-être l'aisance d'un commerçant habile, et en imaginant son entretien avec le prince de Condé, auquel ne croit guère notre nouvel auteur? (p. 11-12). Vétilles, auprès de l'interprétation du système. On l'a ici profondément repensé. En ce qui concerne la philosophie politique, on indique avec précision la relation à Hobbes, ainsi que la collaboration de Spinoza aux efforts de Jean de Witt. « L'idée d'un Etat qui a un droit absolu sur ses membres, mais qui tend à réaliser, à la fois, chez le souverain le pouvoir absolu, et chez les citoyens la liberté, se rattache au mouvement unitaire de la philosophie (spinoziste), qui du sein du pouvoir même des passions fait émerger le triomphe de la raison » (50).

Quittons maintenant Spinoza, sans quitter J.-R. Carré; nous devons nous excuser de n'avoir pas encore recensé son *Fontenelle* et saisir l'occasion présente de combler cette lacune. La forme de l'ouvrage atteste autant le talent que son sujet — le singulier personnage qui unit le XVII[e] au XVIII[e] siècle — renferme de sagesse et de pittoresque.

Fontenelle envisage l'homme entier, avec ses passions et sa raison. « Ce sont les passions qui font et qui défont tout. Si la raison dominait sur terre, il ne s'y passerait rien. » Ainsi les facteurs irrationnels, sentiments, imaginations, préjugés, ont une utilité vitale, tandis que l'intelligence opère à l'encontre de la vie. Remarquons ici une préformation de la philosophie de Schopenhauer, tout à fait indépendante de celle qu'il a pu trouver dans le Bouddhisme. Il ne faut pas croire pour autant que Fontenelle condamne à tous égards la raison; ayant précisé son caractère nocif il peut montrer ses effets excellents. Mais il veut surtout la situer relativement à l'instinct — dans son prolongement — et retracer, à travers

la variation des mœurs, son histoire. Là intervient l'explication des fables, à l'opposé desquelles se précise un déterminisme naturel sans miracles, quoique plus merveilleux que le miracle.

L'anti-christianisme de Fontenelle peut passer pour connu. Mais l'auteur du livre souligne fort à propos que ce sage fut à la fois pessimiste et croyant au progrès. « Plaisante condition que celle de l'homme! il est né pour aspirer à tout, et pour ne jouir de rien; pour marcher toujours, et pour n'arriver nulle part. » Rappelons que nous sommes tous égoïstes, et que notre raison même produit des désastres. Pourtant la nature ne dégénère pas, et les connaissances s'accumulent; le fanatisme diminue, la terre devient plus habitable; les mœurs deviennent plus policées, quoique le cœur reste dur et sot. Mais l'exemple de Fontenelle en personne prouve la possibilité d'une longue et belle vie, sans illusion ni amertume, consacrée au vrai, et par conséquent utile.

PAUL MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

La mathématique, troisième partie du tome I de l'*Encyclopédie française*, Larousse, dépositaire. — Maurice Curie et Maurice Prost : *Nécessaire mathématique*, n° 502 de la Collection « Actualités scientifiques et industrielles », Hermann. — Mémento.

Sur les vingt et un tomes prévus pour *l'Encyclopédie française* et publiés au fur et à mesure de leur rédaction, le tome premier, intitulé *l'Outillage mental,* paraît après sept autres, dont aucun ne concerne cette rubrique. Ce tome réunit trois sujets connexes : la pensée, le langage et **la mathématique.** Celle-ci est, à proprement parler, le langage de la science :

la science de toute chose dont on peut raisonner exactement. C'est dès l'école primaire qu'il faudrait veiller sur l'esprit scientifique et empêcher de le fausser (Jacques Hadamard).

Malheureusement, ce programme n'est réalisé à aucun des ordres de l'enseignement. Le savant norvégien Carl Stœrmer s'exprimait jadis (1) en termes analogues :

Ce qu'on apprend de mathématiques à l'école primaire corres-

(1) Cf. *Mercure de France,* 15 janvier 1930, p. 421.

pond à l'alphabet; ce qu'on exige au baccalauréat correspond aux petites phrases de l'abécédaire; ce qu'on enseigne dans les cours élémentaires des Universités correspond à de petits contes; seuls les savants ont conscience de ce qui correspond à la littérature.

A l'égard de la mathématique, la France est dans une situation paradoxale : d'une part, elle est sans doute le premier pays du monde pour la valeur et l'originalité de ses mathématiciens; mais d'autre part, elle est également l'un des premiers pour l'incompréhension de l'élite — ou soi-disant telle — sur le rôle, l'objet et la nature de la pensée mathématique. La plupart des gens croient encore que la mathématique conduit à des « vérités absolues » (2); il était si commode, pour les métaphysiciens qui pourchassaient l'absolu, d'employer la phrase : « L'absolu? C'est quelque chose dans le genre des vérités mathématiques » (3). Mais l'absolu a quitté l'esprit humain sans retour : les géométries non-euclidiennes et la théorie des ensembles ont remis la mathématique à sa véritable place, parmi les *autres* sciences de la nature. La plupart des gens s'imaginent également que la mathématique est *achevée depuis longtemps;* pour les détromper, il suffit de mettre sous leurs yeux les citations suivantes :

La science mathématique a fait, à partir du dernier quart du XIXe siècle, grâce surtout à Henri Poincaré et — dans une direction très différente — à George Cantor, des progrès considérables (Jacques Hadamard).

Si étrange que cela puisse paraître aux non-initiés, il a soufflé, sur le monde des mathématiques, un vent de passion quasi religieuse. Une sorte de fanatisme soulevait la presque unanimité des savants qui entendaient réserver leur liberté critique vis-à-vis de la foi régnante et conserver une attitude purement objective devant les phénomènes présentés par la nature des nombres (Arnaud Denjoy).

(2) Ils exigent, en particulier, « de la géométrie une certitude que ne possède aucune science... Le mot ambigu de *géométrie* désigne d'une part une science purement abstraite, édifiée logiquement à partir d'un certain nombre d'axiomes, d'autre part la codification de certains faits d'expérience, relatifs aux corps, plus spécialement aux corps solides, ainsi qu'à la lumière » (Oskar Klein, *Entretiens sur les idées fondamentales de la physique moderne,* pp. 36 et 133, Hermann, Paris 1938).

(3) André Rousseaux (*Figaro littéraire* du 18 avril 1936) n'y a pas manqué : « Les équations et les théorèmes mathématiques sont immuables, etc., etc. »

L'importance pratique de cette science est soulignée dans *l'avant-propos :*

Les actes quotidiens et les constructions des hommes sont imprégnés de mathématique... C'est une direction à définir, un diamètre à mesurer, une vitesse à évaluer, un bâtiment dont il faut établir le plan, la coupe ou l'élévation. La mathématique intervient même pour apaiser la souffrance humaine : le médecin l'emploie dans ses dosages, le bactériologiste dans ses dénombrements, le chirurgien dans la forme de ses interventions et la disposition de ses pansements... La mathématique a peu à peu pénétré toutes les branches de l'activité humaine : parfois invisible, elle est toujours présente. Pour l'homme d'aujourd'hui, le *savoir compter* n'est pas moins indispensable que le *savoir lire et écrire.* La science du nombre et de l'étendue est maintenant utile à tout instant et à tous. Comme l'ont écrit les Goncourt : *de deux intellects égaux, placés dans des conditions identiques, le primat appartient à celui qui connait les mathématiques,* et c'est une infirmité véritable que d'en ignorer les rudiments (Paul Montel).

Et l'auteur de ces lignes spécifie qu'on s'est efforcé de rédiger les différentes « sections », de façon à graduer autant que possible les difficultés, pour que le lecteur puisse aller aussi loin que le lui permettent ses connaissances, et son ardeur. Ce desideratum a été surtout exaucé dans l'*Introduction,* où Jacques Hadamard, en 55 pages, brosse un magistral tableau, à la fois historique et synthétique, de cette science : ce sont là des pages que doit avoir lues tout « honnête homme » (au sens du dix-huitième siècle). Cependant, on doit regretter que, dans les autres « sections » (environ 250 pages), on ait parfois sacrifié les exigences didactiques à des soucis exclusivement techniques : il eût été bien préférable que les auteurs — qui sont tous des savants éminents — aient reçu la *consigne formelle* d'être moins complets et plus philosophiques, de passer sous silence maints détails, qui intéressent non pas même les mathématiciens, mais les mathématiciens spécialisés dans telle ou telle branche de cette science. Le tome II (Problèmes physiques) de *l'Encyclopédie française* reprendra sans doute les principes mathématiques qui gouvernent notre conception de l'Univers; mais le tome qui vient de paraître aurait gagné à être allégé pour accorder une place suffisante à l'analyse vectorielle, aux nouvelles statistiques et

à l'incertitude, aux matrices, aux opérateurs (4). Ces omissions sont d'autant moins explicables que des questions voisines — et d'égale importance — ont été développées d'une façon tout à fait satisfaisante : les équations canoniques de la mécanique analytique, les applications à l'astronomie, le calcul tensoriel (qui domine les théories de la relativité et de l'élasticité), ainsi que les espaces abstraits.

Voici les titres des chapitres :

Les nombres (Claude Chavalley);

Les ensembles (René De Possel);

Les groupes (Elie Cartan);

Les fonctions des variables réelles et complexes (Arnaud Denjoy et Paul Montel);

Les équations différentielles (Jacques Hadamard, Ernest Vessiot, Jean Chazy et René Gosse);

L'analyse fonctionnelle (Maurice Fréchet);

La géométrie (Lucien Godeaux et Elie Cartan);

La topologie (Bela de Kerekjarto).

Un tableau de la pensée mathématique se devait de faire aux *probabilités* la place qu'elles méritent :

Un grand nombre de nos décisions ont trait à des événements dont certains éléments sont, à nos yeux, soumis au hasard. Ces décisions sont guidées, voire déterminées par la notion de probabilité, parfois sous une forme imprécise et à peine consciente (Paul Montel).

Lorsqu'il s'agit de phénomènes qui intéressent l'homme, il est naturel de choisir, pour mesurer les probabilités, une échelle humaine, c'est-à-dire de porter son attention, soit sur les hommes qui vivent dans une grande ville ou dans un pays, soit sur le nombre d'unités très petites de temps (telles que la seconde), qui s'écoule pendant la durée d'une vie humaine. Ces deux méthodes, qui apparaissent assez différentes, conduisent, l'une et l'autre, au même résultat, à savoir que les hommes agissent normalement comme si les possibilités de l'ordre du millionième pouvaient être négligées. Pour évaluer les probabilités négligeables à l'échelle terrestre, c'est-à-dire telles que l'événement correspondant ne se soit probablement jamais produit au cours de l'histoire, il faut tenir compte des hommes qui sont sur la Terre et du nombre des géné-

(4) Ajoutons à ces critiques un certain nombre de fautes d'impression (faciles à corriger dans un nouveau tirage) et plusieurs erreurs dans les allusions à la physique (notamment en ce qui concerne le magnétisme).

rations qui se succèdent en un certain nombre de siècles. On arrive ainsi à la conclusion qu'une probabilité est entièrement négligeable à l'échelle terrestre, lorsqu'elle est exprimée par une fraction dont le numérateur est l'unité et dont le dénominateur est le chiffre *un* suivi de 20 ou 30 zéros (Emile Borel).

C'est précisément Borel qui se chargea du chapitre sur les probabilités, où il examine successivement les éléments de la théorie, les découvertes récentes et les innombrables applications qu'elle comporte. Nous en signalerons quelques développements sur la probabilité des causes, les décisions judiciaires, les maisons à cancer et... la Loterie nationale :

Sous le nom de *probabilité des causes,* on désigne non pas la probabilité d'événements qui doivent être observés dans l'avenir, mais la probabilité d'un événement passé inconnu, d'après la connaissance que l'on a d'un événement postérieur, en relation avec lui... Un conseil peu nombreux (de trois à douze membres), tiré au sort parmi une assemblée beaucoup plus nombreuse, a des chances, qui ne sont nullement négligeables, de rendre une décision contraire à celle qu'aurait rendue l'assemblée dont il est issu... Si l'on considère des immeubles, dont le nombre des habitants dépasse notablement quinze, ce qui est le cas pour de nombreux immeubles parisiens, la proportion de sept ou huit décès par cancer au bout d'une année dans une même maison peut parfaitement s'expliquer par la loi normale des écarts, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir une cause quelconque... Il est permis de penser que l'enrichissement au moyen d'un gros lot n'est pas plus immoral que l'enrichissement au moyen de certaines spéculations.

Nous avons reproduit ces passages pour montrer, sur un cas concret, l'envahissement de la mathématique dans des questions qui auraient pu sembler lui être complètement étrangères. Et nous conclurons que cette troisième partie du tome I de l'*Encyclopédie française* — en dépit des réserves que nous avons dû présenter — est destinée à tous ceux qui veulent comprendre les phénomènes qui se déroulent autour de nous et en nous.

§

Le *Précis de physique* de Georges Simon et d'André Dognon (5) débutait judicieusement par une « introduction

(5) *Mercure de France,* 15 décembre 1937, pp. 570-573.

mathématique » de 52 pages. Deux autres physiciens, Maurice Curie (6) et Maurice Prost, se sont proposé un but analogue en rédigeant 115 pages élémentaires, sous le titre **Nécessaire mathématique** : il s'agissait, en somme, d'initier les bacheliers aux rudiments de mathématiques indispensables pour poursuivre leurs études (vers la médecine, vers la biologie ou même vers la chimie). Mais cette brochure peut également servir aux esprits curieux, ayant fait un peu d'algèbre et de géométrie en leur jeune temps, s'ils se demandent *à quoi servent les mathématiques.*

Les principaux sujets traités sont : rappels d'algèbre, trigonométrie, fonctions et dérivées, séries, logarithmes et exponentielles, différentielles et intégrales, les plus simples équations différentielles. Avec des appendices sur les erreurs, les grandeurs et unités, les probabilités (7). Bref, c'est un bon ouvrage de première lecture, à recommander avant d'entreprendre l'étude du livre dont il a été précédemment question.

Mémento. — Il faut louer les profanes de s'intéresser à la nouvelle physique (8) et admirer leur courage, quand ils ne doutent de rien. Malheureusement, le lecteur n'y trouve pas son compte, car l'article mentionné (d'une dizaine de pages) devrait normalement être accompagné d'un erratum d'une longueur équivalente. Donnons-en quelques exemples :

P. 353. Confusion des noyaux atomiques et du proton.

P. 353 (note). Attribution à Ernest Esclangon de l'idée d'un espace « physique » (idée déjà incluse dans la relativité générale, 1915) et importance exagérée accordée à cet astronome, qui, dans un résumé de ce genre, méritait tout juste de *n'être* pas mentionné.

P. 355. « Conversion de la matière en énergie ». La matière *est* de l'énergie (suivant la théorie de l'inertie de l'énergie, 1905). C'est en *rayonnement* et non « en énergie ») qu'il eût fallu écrire.

P. 357. « L'introduction du quantum d'action, puis de la constante *h* ». Le plaisant, dans cette citation, c'est que *h* et quantum d'action sont identiques...

P. 358. « Ce quantum » (il s'agit maintenant d'un grain *d'éner-*

(6) Fils de Jacques Curie, neveu de Pierre et de Marie Curie.

(7) Idée excellente et pages convenablement rédigées. Mais Curie et Prost donnent une liste de trois précis, dont les deux derniers sont remarquables et le premier bien médiocre.

(8) « Les nouvelles conceptions de l'univers et de la matière », *Mercure de France*, 15 avril 1938, pp. 352-362.

gie) « est proportionnel à la fréquence de la radiation, et non à leur intensité ». (Ces cinq derniers mots sont dépourvus de sens).

P. 361. L'auteur parle d' « une loi qui règle la vie de toutes les galaxies par rapport à la nôtre ». (La critique précédente s'applique intégralement à nouveau).

P. 361. « Attendons que l'on ait décelé par une expérience que la propagation [Ici cinq mots inutiles] de lumière suit non une voie rectiligne, mais un trajet courbe ». L'auteur, qui ne semble connaître que les deux récents ouvrages de L. de Broglie (9) et de J. Thibaud (10), n'a sans doute jamais entendu parler des fameuses expériences sur l'incurvation des rayons lumineux. Expériences qui sont reproduites, à chaque éclipse de Soleil (11), sur tous les points du globe pour vérifier (avec une précision croissante) le bien-fondé de la relativité einsteinienne. « Attendons... » fait sourire.

En somme, l'auteur de cet article n'a pas mesuré les difficultés de sa tâche : il s'est figuré qu'une mise au point de microphysique — où chaque mot a sa valeur — se rédigeait comme une relation de politique étrangère ou des souvenirs sur l'Albanie.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

André Joussain : *Psychologie des Masses*, Flammarion. — Mémento.

Dans son livre **Psychologie des masses,** M. André Joussain prend ce mot *masse* dans son sens habituel et non dans le sens un peu inattendu que lui prêtait M. Ortéga y Gasset dans cette *Révolte des masses* dont je parlais ici dernièrement, et il me semble avoir bien raison, car pourquoi dérouter tout d'abord le lecteur? Il se contente seulement de distinguer la masse de la foule, et ici il a encore raison, ce sont deux choses différentes : la foule vit d'une façon concrète, et désagréablement réelle, tandis que la masse n'existe qu'au mode abstrait et par opposition à l'élite, également vue de l'esprit. Toutefois, notons que les mots foule et masse désignent souvent la même chose, et quand Gustave Le Bon, que M. André Joussain regarde à bon titre comme son maître, écrivait sa *Psychologie des foules,* ou quand Gabriel Tarde qu'il semble ignorer, et alors à grand tort, donnait son livre si remar-

(9) *Ibid.*, 15 juillet 1937, pp. 362-369.
(10) *Ibid.*, 15 décembre 1937, pp. 140-142.
(11) Depuis dix-neuf ans, presque jour pour jour (19 mai 1919).

quable *l'Opinion et la foule,* l'un et l'autre entendaient souvent par foule ce qu'il entend par masse.

On dit souvent que la démocratie est le règne des masses, et en principe c'est exact, parce que les mots *démos* et *cratia* ont pris chez nous un sens spécial, et on dit, non moins souvent, que les masses sont ce qu'il y a de pire dans l'espèce humaine, et c'est encore parfois très exact. Le livre de M. Joussain notamment constitue un des réquisitoires les plus sévères, et hélas les plus justes, qui aient été écrits contre elles; les masses sont ignorantes, crédules, stupides, passionnées, étrangères à tout sentiment élevé, désintéressé ou simplement moral, elles sont incapables de juger par elles-mêmes, et quand elles suivront quelqu'un, ce sera le plus charlatan, le plus intrigant et même le plus chenapan; avec elles la liberté n'a pas beau jeu, non plus que la dignité et la responsabilité, filles à la fois de cette liberté qu'elles exècrent et de cette propriété qu'elles voudraient supprimer, au moins chez le voisin. Et tout cela est malheureusement exact. Toutefois, combien la question est délicate! (quelle est la question d'ordre humain qui ne l'est pas?) et comme il y aurait à préciser et à distinguer!

D'abord, démocratie, qu'est-ce que cela veut dire, ou devrait vouloir dire? Ceci simplement que la souveraineté réside dans l'ensemble et non dans la partie, encore moins dans une unité, et du coup on rentre dans le bon sens; proclamer souverain, au vrai sens du mot, un homme ou un parti, c'est condamner tout le reste à l'esclavage, et qui pourrait admettre ceci? Il n'y a que des fanatiques insensés ou des scélérats odieux pour admettre la souveraineté des communistes russes ou des terroristes espagnols. Mais souveraineté ne veut pas dire gouvernement, et de même qu'on disait autrefois : « le roi règne et ne gouverne pas », il faudrait dire : Démos règne et ne gouverne pas. Mais alors qui gouvernera? Un petit groupe d'hommes compétents choisis par les représentants de Démos pour un temps limité, contrôlés pendant ce temps par d'autres représentants de Démos et jugés à l'expiration de ce temps par d'autres encore représentants de Démos, ledit Démos gardant en outre, tout le temps, le droit d'approuver ou de rejeter les règles générales suivant lesquelles il sera gouverné. Cette

formule semble un peu compliquée (quelle est la chose humaine qui ne l'est pas?) elle est au fond très simple : Démos nomme le chef d'Etat qui le représente (président de la république pour quatre ans aux Etats-Unis, führer à vie en Allemagne, roi héréditaire en Angleterre et ailleurs) ce chef d'Etat choisit les quelques hommes compétents qui gouvernent sous sa direction (celle-ci instante ou vague, et ce vague pouvant avoir des avantages). Démos nomme d'autres représentants qui contrôlent (grave tort s'ils veulent gouverner au lieu de contrôler) et qui eux-mêmes représentent les deux moitiés de Démos, l'élite et la masse (grave tort encore si cette élite n'est, comme chez nous, qu'une masse camouflée). Démos nomme aussi ou fixe les règles selon lesquelles sera nommé le tribunal d'honneur (qui n'existe nulle part mais qui finira bien par être institué) qui louera ou blâmera les gouvernements à l'expiration de leur mandat. Enfin Démos approuvera ou rejettera, et alors directement, les projets de loi et les lois en vigueur, ce qui le montrera bien réellement souverain; c'est la procédure du referendum qui existe dans tous les pays libres (républiques ou monarchies) et qui n'existe pas dans les pays esclaves asservis, soit aux terroristes comme en Russie, soit aux politiciens comme chez nous.

Le grand malentendu relatif à la Démocratie vient de ce que nous ne connaissons que la démocratie électorale qui est une fausse démocratie fille de la brigue et de l'intrigue, et que nous ne semblons pas nous douter qu'il y a une vraie démocratie, celle qui se manifeste directement par le plébiscite et le referendum. Sans doute, même dans ces consultations nationales, la déloyauté peut intervenir, et le plébiscite qui vient d'avoir lieu en Autriche pour le rattachement à l'Allemagne doit paraître suspect, à l'idée que le même plébiscite fait, comme il devait l'être, par le président Miklas et le chancelier Schusschnigg se serait prononcé en sens contraire. Mais en principe, la consultation directe sur un fait, sur un principe, sur un texte, est plus loyale que l'élection pour un politicien de parti. Les ennemis de la démocratie diront, encore, que même ces consultations pourront se prononcer pour des solutions injustes ou dangereuses : si l'on proposait de supprimer le service militaire, ou le service de la dette

publique, ou les impôts indirects, qui sait si la majorité des réponses ne serait pas affirmative? Néanmoins, on peut estimer qu'elle ne serait pas telle, car il y a au fond des cœurs un instinct obscur mais puissant pour ce qui est bien contre ce qui est mal. Il n'est pas, à ma connaissance, de referendum qui, en Suisse ou en Amérique, se soit décidé pour des solutions vraiment immorales. Aussi peut-on affirmer sans crainte que, même dans les pires crises révolutionnaires, l'immense majorité des gens, si on les avait consultés loyalement, se serait toujours prononcée contre les emprisonneurs et les massacreurs.

Dans sa conclusion, M. André Joussain affirme sans réserves la malfaisance du pouvoir des masses qui, dit-il, aboutit tantôt à l'anarchisme et à la terreur comme en Espagne, tantôt au despotisme comme en Allemagne, tantôt au despotisme et à la terreur comme en Russie, tantôt à la corruption et à une corruption qui n'exclut entièrement ni l'anarchie ni le despotisme comme en France. Mais en Russie et en Espagne ce ne sont pas les masses qui gouvernent, ce sont au contraire des élites, il est vrai scélérates, car les terroristes en tous pays ne sont jamais que des minorités parfois infimes mais toujours puissamment organisées. Et en France ce ne sont pas non plus les masses vraies qui gouvernent mais les partis, embrigadés et confédérés contre la masse justement et aussi contre l'élite, donc contre le vrai Démos qui contient les deux. L'Allemagne seule répond à l'idée de gouvernement des masses et, au point de vue national, elle ne s'en trouve pas mal. Quant à la monarchie constitutionnelle que voudrait notre auteur, elle ne défend pas toujours le pays contre l'autoritarisme excessif comme en Italie, ni contre la démagogie excessive comme en Angleterre. Alors, si nous commencions par bien comprendre ce mot démocratie, par voir que le peuple se compose d'élites et de masses à pouvoirs devant s'équilibrer et s'harmoniser et par réaliser la vraie démocratie directe dont la nôtre, tortueuse et frelatée à tous ses étages électoraux, n'est que la caricature?

Mémento. — Henri, comte de Paris : *Programme*, Flammarion. On ne peut que louer ceux qui aspirent à prendre le pouvoir d'expo-

ser leur programme en quelques pages claires et précises; et il serait bien à désirer que nos politiciens en fissent autant. Ceci dit, j'avoue que la phrase lapidaire qui sert d'épigraphe à la brochure ne me semble pas approuvable : « La mission essentielle du pouvoir est de rendre les hommes heureux. » Non! Ce qui rend les hommes heureux, c'est la santé physique et morale avant tout, et la satisfaction individuelle, morale d'abord et physique ensuite, domaine où la philosophie et la religion, le caractère et la discipline, importent plus que tout. Quant au pouvoir, sa mission essentielle est de défendre la société contre les ennemis du dehors et du dedans, de maintenir l'ordre dans la rue et dans les relations humaines, de faire voter et respecter des lois justes et de permettre ainsi aux gens de réaliser leur propre bonheur comme il a été dit. — Pierre Lhoste-Lachaume : *Le Salut... ou l'Abdication du Patronat*, Editions du Groupement des Libertés économiques, 30, boulevard Malesherbes. Le manifeste de ce Groupement adjure les patrons de ne pas faire confiance à l'Etat socialiste, qui voudrait nationaliser toutes les usines, ateliers et entreprises en les réduisant, eux patrons, au simple rôle de gérants, et tout ce que dit cette substantielle brochure de 30 pages est à méditer et presque toujours à approuver. Que le travail soit libre, et que le contrôle sur lui des pouvoir publics soit policier et d'ordre public et non économique et d'économie dirigée. — Yves de la Brière S.J. : *Nationalisme et Objection de conscience*, Flammarion. De sages considérations sur les doutes qui peuvent s'élever au sujet de la légitimité des guerres et sur le droit éventuel possible des objecteurs de conscience; l'auteur distingue ici le nationalisme du patriotisme, et avec raison, mais il ne faut pas oublier que les antinationalistes sont presque toujours des antipatriotes. — François Perroux : *Français, pourquoi?* Editions du Cerf. Dans le même esprit, l'auteur, professeur à la Faculté de droit de Paris, se demande pourquoi parfois les chrétiens s'entr'égorgent, et souhaite que chacun, tout en aimant sa patrie, respecte celle des autres. — Florian Delhorbe : *Résurrection du Crédit international*, Bruxelles, Gœmaere, 21, rue de la Limite. C'est l'analyse du système proposé par le financier français Perron pour utiliser l'or thésaurisé. Comme il y aurait à dire sur tout ceci! On a abusé du crédit depuis un quart de siècle et tous nos maux nés du cyclone américain de 1929, viennent de cet abus. Qu'on laisse tranquille l'or thésaurisé et il s'utilisera très bien de lui-même. — Jacques Doublet : *Le front du travail allemand*, Centre d'études de politique étrangère, 13, rue du Four. Etude très sérieuse sur la doctrine et ses applications du régime nazi en matière de travail. On regrette de ne pouvoir que signaler les livres

de ce genre. — V. S. (Victor Serge) : *Les Syndicats soviétiques* avec le rapport officiel de Chvernik, secrétaire du conseil central des syndicats soviétiques. Ce rapport, œuvre d'un homme de Staline, est très dithyrambique, mais l'étude qui le précède de Victor Serge est très refroidissante. Ici encore on regrette de ne pouvoir que signaler. — Henriette Lafarge : *Pour améliorer l'anormal*. Chez l'auteur, 84, rue Lecourbe, Paris. Très bon travail de psychologie. Pour cette amélioration l'auteur compte beaucoup sur la musique. — André Tardieu : *La note de la Semaine 1936* et *1937*, 2 volumes, Flammarion. Ces livres reproduisent les articles parus dans *Gringoire* au cours de ces deux années; il semble qu'au lieu de les grouper suivant le sujet l'auteur aurait mieux fait de les faire suivre chronologiquement; tous constituent un très sévère et très juste réquisitoire contre nos divers gouvernements de ces deux ans. — *La Rénovation française*, 22, avenue de l'Opéra, publie dans son numéro d'avril une bonne appréciation sur l'échelle mobile des salaires, de Louis Baudin, professeur à la Faculté de droit de Paris. — Dans le même sens, l'*Espoir français*, 38, rue de Liège, donne au frontispice un dessin très juste : Le travailleur aura beau faire tourner la roue, il restera toujours à la même place. Dans cet hebdomadaire du 8 avril, un tableau des effets de la gestion du Front populaire. Entre mai 1936 et mars 1938, la production a diminué de 12 %; le commerce d'exportation de 28 %, l'encaisse d'or de 45 %, la valeur du franc de 60 %; par contre le déficit de la balance commerciale a augmenté de 140 %, le chômage de 8 % et la hausse du coût de la vie de 51 %. Souhaitons que le nouveau Cabinet Daladier interchange tous ces chiffres!

HENRI MAZEL.

PEDAGOGIE

Edouard Pichon, médecin des hôpitaux de Paris : *Le développement psychique de l'enfant et de l'adolescent. Evolution normale, pathologie, traitement. Manuel d'étude*. Masson et Cie, 1936, grand in-8 de 374 pages. L'école des parents; *Education et contre-éducation. Les influences extérieures et la famille*, I. Paris, Editions Spes, 1936, in-16 de 344 pages. — André Berge : *Education familiale*, Editions Montaigne, 1936, in-16 de 254 pages. — Vérine : *L'Art d'aimer ses enfants*, Editions Spes, 1937, in-16 de 318 pages. — Maria Montessori : *L'enfant*, traduit par Georgette J.-J. Bernard. Desclée de Brouwer, in-16 jésus de 266 pages; *Les étapes de l'éducation*. Desclée de Brouwer, 1937, in-12 de 40 pages. — F. Seclet-Riou, inspectrice de l'enseignement primaire et des écoles maternelles : *A la recherche d'une pédagogie nouvelle. Contribution de l'enseignement primaire public*. Paris, Fernand Nathan, 1937, in-16 de 224 pages. — Mémento.

C'est le fruit de quatorze années de clinique et d'étude que le docteur E. Pichon vient de condenser dans un « ma-

nuel » intitulé : **Le développement psychique de l'enfant et de l'adolescent.** Tous les éducateurs devraient le consulter; c'est un guide pratique et sûr, précis et prudent, qui leur fera voir et permettra de vaincre une foule de menues difficultés, dont il a su pénétrer tous les secrets détours. Il y a là, sur l'abus des sports, du bridge et de la radiophonie, sur la coéducation des sexes et la crise de la puberté, des jugements sévères mais justes, dont feront bien de s'inspirer certains parents et éducateurs maladroits et dangereux. Linguiste autant que psychologue et médecin, l'auteur s'attache particulièrement, avec une prédilection et une compétence marquées, à l'histoire du langage dans le développement intellectuel des enfants. Peut-être les profanes trouveront-ils que son propre langage est d'une excessive technicité, qui rend souvent très ardue la lecture de son livre, pourtant si précieux à tout le monde, sans avoir toujours l'excuse d'exprimer des découvertes nouvelles.

Je n'aurai pas ce reproche à faire aux ouvrages qui suivent, sauf toutefois quand c'est un médecin qui s'y exprime, même si ce médecin est une femme.

J'ai sous les yeux le texte des rapports présenté au VI[e] congrès de l'Ecole des Parents, sur ce sujet : **Education et contre-éducation; les influences extérieures et la famille.** J'y relève les noms de MM. André Berge (*La contre-éducation dans la famille*) et Michel Blanchon (*L'influence des camarades*); de Mmes Jean Camus (*L'influence des grands-parents*) et Marthe Bertheaume (*L'influence du médecin*), de MM. Paul Hunziker (*L'âme collective à l'école*), Paul Haury (*L'influence du professeur*), J.-H. Adam (*Les œuvres sociales*), Lamirand (*L'influence des chefs d'industrie*), Bertrand (*L'influence des publications*) et Gabriel Marcel (*L'influence du théâtre*), de Mme Vérine (*L'exemple*) et du R. P. Ducatillon, du pasteur P. de Felice, du rabbin Jacob Kaplan et de M. Etienne Giran (*Les influences spirituelles*). Le nombre et la diversité de ces rapports m'interdisent d'en donner ici une analyse détaillée; mais l'esprit qui les anime tous est un généreux et habile effort pour « établir plus de liaison et de collaboration entre la famille et les institutions avec lesquelles elle est en rapports forcés ».

Collaborateur à l'Ecole des Parents, père d'une famille nombreuse et écrivain distingué, M. André Berge vint de publier un livre fort intéressant sur l'**Education familiale.** D'une belle tenue littéraire, cet ouvrage met bien en lumière l'extrême complexité des problèmes que suscite l'œuvre d'une véritable éducation. Parmi des théories extrêmes, il tend à garder toujours le juste milieu; et je crois qu'il y parvient la plupart du temps.

Dans un livre débordant de tendresse, d'amour, de volupté même, Mme Vérine, fondatrice de l'Ecole des Parents, vient de nous décrire **L'art d'aimer ses enfants.** Il s'y mêle, dans un alliage parfois étrange et troublant, de la philosophie, de l'exégèse religieuse, du roman, de l'érudition et de la bibliographie. Sur le plan purement littéraire, on y trouve de bien jolies choses:

> Plus on est épouse dans le sens absolu du terme, plus on est mère, plus on aime les fruits d'une union si rare, plus ils représentent et rappellent les voluptés créatrices, plus ils sont : l'étreinte, le baiser, fixés à jamais.

Bigre! Mme Vérine et son œuvre se rangent pourtant sous le signe de l'esprit chrétien, catholique même; mais c'est une soumission assez dégagée et plutôt désinvolte, qui n'exclut pas une façon personnelle d'interpréter les Livres Saints. On peut lire, à la page 177 :

> Il est évident qu'il y a une raison pour laquelle le Christ n'a pas ajouté dans son Evangile sur l'indissolubilité (du mariage) : « Et en un seul esprit. » En réfléchissant un peu, je l'ai trouvée...

Eh! Madame, ce n'est pas à votre réflexion personnelle mais à l'Eglise, à l'autorité pontificale, qu'il appartient d'expliquer les paroles du Christ. Ce que j'en dis n'est ni un reproche ni encore moins une dénonciation; mais j'ai la passion de la netteté.

J'ai aussi celle de la liberté. Voilà pourquoi j'aime tant l'œuvre et les ouvrages de la doctoresse Maria Montessori, dont le bon éditeur Desclée de Brouwer vient de publier **L'enfant** et **Les étapes de l'éducation.** Le premier de ces livres contient des documents d'une importance inestimable

sur les surprenants phénomènes qui se produisent chez les enfants de 3 à 6 ans, et sur les caractères supérieurs qui déjà existent chez eux et qu'il faut libérer. Le second, qui reproduit la conférence prononcée par l'auteur à la Sorbonne, le 17 juin 1936, ne correspond pas exactement au titre qui lui a été donné; car il n'y est question que de « l'étape nouvelle » ouverte, en 1906, par la découverte des « périodes sensibles de la vie psychique de l'enfant» et par la part éminemment active laissée à l'enfant lui-même dans l'œuvre de son éducation. Cette découverte et la méthode qui en découle sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'y insister ici. Dans une Revue littéraire, il me paraît plus pertinent de regretter, sous la plume de la traductrice, des expressions qui ne heurtent pas seulement les grammairiens puristes, mais que ne justifient pas les besoins de la nouveauté. Il se peut que l'italien accepte «remuer des choses statiques» ; mais la langue française ne gagne rien à recevoir les *baser sur, dans le but de, celui cité,* etc., qui sont proprement des horreurs inutiles.

Le docteur Pichon, M. Berge et Mme Vérine aiment à louer la méthode de Montessori. Elle est aussi à la base de l'expérience qui, depuis octobre 1932, a été instaurée dans plusieurs écoles primaires de la Marne, sous la direction de Mme Seclet-Riou, après avoir été depuis longtemps à l'honneur dans les écoles maternelles. Dans le livre qu'elle intitule modestement **A la recherche d'une pédagogie nouvelle,** Mme Seclet-Riou a rassemblé huit conférences qu'elle avait faites, entre avril 1935 et juillet 1937, pour démontrer à ses collaborateurs qu'à un monde nouveau doit répondre une pédagogie nouvelle, qui tende à «former des citoyens, des esprits libres et des volontés fermes » ; que l'esprit et le régime de la démocratie française, assez différents du « fascisme » italien, demandent une éducation spécifiquement française, c'est-à-dire plus spontanée, vraiment libre, fondée non sur une logique abstraite mais sur la vivante réalité de l'expérience. Ce qui m'a frappé, à la lecture de ces pages, où l'auteur a voulu conserver intacts le texte et l'allure de la conférence oratoire, c'est que la flamme ardente de la foi et de l'amour qui font les apôtres, même en dehors des re-

ligions, s'y élève, toujours droite et calme, sur cet autel de marbre que bâtissent la prudence et la raison.

Je souhaite vivement que de tels livres soient lus, médités et mis en pratique par tous ceux qui s'adonnent à la tâche, noble mais rude et délicate, de l'éducation des enfants. Ils ont été conçus et doivent être reçus sous le signe de l'amour.

MÉMENTO. — *Education*, revue mensuelle des parents et des maîtres (Paris, Edition sociale française). Articles variés, intéressants et hardis, signés par Georges Bertier, Vérine, Viollet, etc...

L'Information pédagogique, revue bimestrielle de l'organisation de l'enseignement du second degré (Paris, J. Baillière), fondée par M. A. Chatelet, directeur de l'enseignement du 2e degré, et dirigée par M. G. Monod, inspecteur général de l'Education nationale. Ces deux noms et titres suffisent pour définir l'esprit qui gouverne cette publication luxueuse, mise au service des tendances nouvelles, ouverte aux compétences techniques et patentées, dans le cadre provisoire des instructions officielles. On peut y relever déjà de fort belles paroles sur l'enseignement de la morale.

Education et culture, revue trimestrielle éditée par le « Secrétariat Professionnel International de l'Enseignement, c'est-à-dire par l'organisation qui réunit les groupements d'éducateurs au sein de la Fédération Syndicale Internationale ». Cette publication, dirigée en partie par L. Zoretti, professeur à l'Université de Caen, se présente comme une « revue d'éducation internationale et de culture ouvrière selon la méthode scientifique de libre examen, sérieux et approfondi ». On s'y attaquera surtout à « certaines idéologies, fascistes et autres », qui « pénètrent si profondément les programmes et les méthodes éducatives de certains pays » ; on y prônera comme modèle « le système scolaire soviétique », destiné à « conduire l'Etat soviétique à sa réussite complète ».

Christianisme, Radicalisme de Front populaire, Parti communiste : trois ogres qui se disputent les petits d'hommes.

Z. TOURNEUR.

GÉOGRAPHIE

Bernard (Augustin) : *Afrique septentrionale et occidentale*, première partie, *Généralités, Afrique du nord* (tome XI de la *Géographie Universelle*), Paris, Armand Colin, 1937. — Musset (René) : *La Bretagne*, 1 vol. in-18 de la Collection Armand Colin, A. Colin, 1937.

Dans le grand travail en collaboration de la *Géographie universelle*, Augustin Bernard s'est chargé de l'**Afrique sep-**

tentrionale et occidentale. Le tome XI, qui vient de paraître, nous donne d'abord des **Généralités** sur l'Afrique, et ensuite une étude détaillée de **l'Afrique du Nord** presque entièrement française, Maroc, Algérie, Tunisie; cette Afrique du Nord que les musulmans appellent *Maghreb*, que certains chez nous appellent *Afrique mineure*, et qu'Auguste Bernard désigne, moins géographiquement, mais plus justement sans doute, sous le nom de pays des Berbères, **la Berbérie.**

Les *Généralités* sur l'Afrique nous donnent ce que donnerait tout bon manuel un peu développé; dans l'état de nos connaissances, il est difficile de faire œuvre originale en cette matière. J'en dirai presque autant des pages consacrées par Auguste Bernard à la géographie physique et à la géographie économique de la Berbérie. La géographie physique de ce pays très compartimenté est extrêmement difficile; géologues, topographes et géographes accumulent les travaux de détail où « les arbres empêchent de voir la forêt »; on sent bien que ce sont les données climatiques qui sont les plus importantes pour définir la Berbérie; mais comme ces données sont encore insuffisantes! L'érudition d'Augustin Bernard a rassemblé tout ce qu'il était possible de rassembler, c'est tout ce qu'on pouvait demander à l'auteur. J'en dirai à peu près autant des pages de géographie économique. Elles sont à jour, de bons diagrammes permettent le recul nécessaire dans un passé proche. Mais c'est une image qui vieillira vite, chaque mois qui passe lui donne des rides nouvelles.

Là n'est pas le puissant intérêt de ce volume, que je n'hésite pas à classer parmi les meilleurs de la *Géographie universelle.* Les pages qui m'ont le plus séduit, au point que j'en ai déjà relu quelques-unes, — bonne fortune qui arrive rarement, comme on le sait, aux volumes de cette taille et de ce poids, — ce sont les pages où Bernard décrit les genres de vie, les groupements, les habitats des indigènes, tant Berbères qu'Arabes, et les travaux de la colonisation européenne, en Algérie depuis 1830, en Tunisie depuis 1881, au Maroc depuis 1912. La confrontation des problèmes indigènes et des problèmes de colonisation, la coexistence de deux peuples appelés à se souder de plus en plus étroitement sans se con-

fondre jamais, l'accroissement numérique des indigènes sous le régime de la paix française, les degrés divers de succès de notre colonisation agricole en Algérie, en Tunisie et au Maroc, la prospérité des grandes villes françaises ou francisées : autant de questions d'un intérêt puissant, où Bernard nous apporte, non seulement une érudition très informée, mais, ce qui vaut mieux, le résultat d'un quart de siècle d'observations et de réflexions personnelles, poursuivies avec sagacité et patience sur tous les chemins de la Berbérie.

Quelle est donc l'impression d'ensemble de l'enquête sur cette *Francitanie* d'au delà de la Méditerranée où Prévost Paradol voyait déjà, il y a plus de soixante-dix ans, la meilleure chance de rajeunissement et d'avenir pour notre langue, notre génie et notre activité menacés de déclin?

Cette impression, d'après le livre d'Augustin Bernard, est optimiste. Elle l'est sans excès, sans phrases creuses. Elle n'est optimiste qu'à l'aide de faits précis et de résultats acquis. Elle n'en est que plus réconfortante. Ce ne sont pas seulement les spécialistes et les curieux de la géographie, ce sont tous les Français cultivés qui devraient apprendre d'après Bernard comment naît et grandit un nouveau peuple de Français au delà de la mer, et comment ce peuple encadre une population berbéro-arabe qui, grâce à lui, croît en nombre, en civilisation et en aisance. Conseillons surtout la lecture du livre d'Augustin Bernard à nos hommes d'Etat, trop souvent murés dans d'étroites préoccupations politiciennes.

Depuis un siècle que nous sommes en Algérie, le nombre des indigènes a au moins triplé; il a certainement augmenté depuis notre arrivée en Tunisie et au Maroc. Au total, il y a en Berbérie 15 millions d'hommes que la géographie destinait à vivre dans la dispersion politique et dans l'anarchie dont ils furent toujours incapables de se guérir eux-mêmes. Ils n'avaient qu'un ciment religieux, très-puissant il est vrai, celui de l'islam. Malgré les formes diverses du protectorat, en Tunisie et au Maroc, et de la possession directe en Algérie, la France a donné à la Berbérie la paix et l'unité; par un million et demi de colons, français ou francisés, et par toutes les œuvres de la technique agricole et industrielle et de l'esprit, elle initie la Berbérie à la civilisation occidentale.

Comment le peuple berbéro-arabe, — de plus en plus berbère et de moins en moins arabe à mesure qu'on avance vers l'ouest, — réagit-il devant cet apport matériel et moral de notre civilisation?

Matériellement, les Berbères acceptent volontiers la plupart des présents de notre civilisation, dès qu'ils y voient leur avantage. Je dis la plupart, pas tous. Ainsi, ils imitent nos procédés de culture; de plus en plus, ils apprennent à cultiver comme nous. Mais l'élevage demeure chez eux très primitif; et ils résistent à notre effort pour le reboisement, qui serait si utile pour la Berbérie : « Les indigènes, dit Bernard, manifestent pour l'arbre une véritable haine. » De même, à l'exception des Kabyles qui habitent un pays surpeuplé, les Berbères ne viennent guère dans les grandes villes. Les grandes villes modernes de l'Afrique du Nord, Casablanca, Oran, Alger, Tunis, ne sont point berbères, ni arabes : elles sont européennes. Marrakech est presque soudanaise. Fez a été peuplée, comme Salé et peut-être Meknès, d'émigrants andalous.

Les Berbères ont certainement admiré et imité notre colonisation agricole officielle. Celle-ci a été, selon Bernard, de première importance. La France a donné des agriculteurs peu nombreux, mais de premier ordre. Ils ont eu des réussites merveilleuses : « L'olivette de Sfax est, avec le vignoble de la Mitidja et les palmeraies de l'Oued Rir, un des chefs-d'œuvre de la colonisation française. »

Matériellement, les Berbères se laissent pénétrer par notre civilisation. Moralement, en est-il de même? Oui, dans une certaine mesure. Mais dans une certaine mesure seulement, et d'une manière beaucoup plus lente. Il y a un grand obstacle, l'islam. L'islam n'est pas seulement une religion : c'est un statut familial et social sur bien des points opposé au nôtre. Un des grands succès de la France est de n'avoir pas mis l'islam contre elle. Elle est sans doute la puissance non islamique dont les mûsulmans acceptent le plus volontiers l'autorité. Elle a certainement réussi à émousser la pointe de fanatisme de l'islam berbère. Mais de là à *assimiler* les peuples d'islam, il y a loin. Il ne faut même pas songer à une assimilation, politique, sociale, ou morale. Tout

effort dans ce sens serait maladroit. La *Francitanie* comprendra toujours deux peuples, nécessaires l'un à l'autre et liés par des intérêts communs appelés à se transformer peu à peu en affinités.

§

M. René Musset a été longtemps professeur de géographie à l'Université de Rennes. Nul n'était plus qualifié que lui pour présenter au public une image géographique de **La Bretagne.** Il vient de le faire dans un des précieux petits volumes de la collection Armand Colin, avec les cartes et croquis schématiques et les références bibliographiques de rigueur : travail bien fait, très complet, trop complet peut-être au point de vue de l'impression d'ensemble que le lecteur voudrait garder.

Observons d'abord que par *Bretagne* M. Musset entend les cinq départements formés en 1790 avec le territoire de l'ancien duché. Il y en a un, la Loire-Inférieure, qui est à peine breton : il ne l'est que par son sol fondamental, c'est-à-dire par la géologie. Presque tous les traits de géographie physique et humaine opposent Nantes et le pays nantais à la vraie Bretagne. M. Musset le reconnaît à plusieurs reprises. Nantes et l'estuaire de la Loire firent partie de la Bretagne historique, mais point de cette Bretagne géographique dont la *forte unité* est proclamée à plusieurs reprises par l'auteur.

En dehors du climat, pour lequel il nous donne quelques pages d'impressions personnelles fort bien venues, M. Musset insiste peu sur la géographie physique de la Bretagne, telle que la font sa structure et son relief. C'est qu'ici les questions posées, jusqu'ici sans réponse suffisante, se multiplient à mesure que se développent les recherches sur le terrain. Bien des traits de structure, que l'on croyait simples, sont complexes et se compliquent tous les jours davantage. La Bretagne de Charles Barrois, en apparence mieux connue que celle de Fourcy et de Dufrénoy, a posé des problèmes nouveaux; de même pour la Bretagne de Colin et de Milon, comparée à celle de Barrois. Nous croyons progresser du moins connu au plus connu; en réalité, nous allons vers la complexité croissante.

La *Bretagne* de M. Musset décrit donc surtout les aspects physiques et humains des paysages actuels, les habitants des villes et des campagnes, les genres de vie et l'utilisation du sol et de la mer : c'est la géographie humaine dans un sens assez étendu, y compris les caractères sociaux et moraux du peuple de Bretagne que l'on peut rattacher, de près ou de loin, à la géographie.

Chemin faisant, M. Musset trouve l'occasion de s'inscrire en faux contre un certain nombre de poncifs. Dieu sait s'il y en a pour ce pays! Depuis le romantisme surtout, la vieille Bretagne isolée, avec ses mœurs antiques et le rude parler celtique de la moitié de son peuple, a été souvent idéalisée, transfigurée ou plutôt déformée de toutes les manières.

Les touristes qui ne voient de la Bretagne que ses côtes hérissées et ses plages, c'est-à-dire les neuf dixièmes des touristes, s'imaginent que les Bretons sont exclusivement un peuple de marins. M. Musset fait très bien ressortir que la plupart des Bretons vivent de la terre, et non de la mer.

De même, l'ancienne opposition entre la pauvreté et le dénuement de l'intérieur, *Ar-Coat*, et la richesse de la côte, *Ar-Mor*, dite quelquefois *Ceinture dorée*, n'a plus de raison d'être. « Le contraste, dit l'auteur, a été en s'atténuant; on peut le dire effacé dans une Bretagne uniformisée. » Je crois avoir été le premier à signaler cette évolution, en 1907, dans ma thèse sur la *Basse-Bretagne*. On a crié alors au paradoxe. Les paradoxes d'hier sont les vérités du lendemain.

Il est regrettable que M. Musset, habile à se défendre contre les poncifs surannés, en admette encore quelques-uns. Il fait du Bas-Breton, être selon lui, « mystique et intellectuel », un portrait trop idéalisé. Peut-être M. Musset, qui a vécu surtout à Rennes, connaît-il mieux l'homme de Haute-Bretagne que celui de Basse-Bretagne. Si beaucoup de jeunes Bas-Bretons piochent le bachot alors que leurs pères ne savaient pas lire, ce n'est point du tout par goût intellectuel, mais parce que le bachot est la première porte d'entrée aux fonctions publiques. « Pépinière de fonctionnaires », disait avec raison Charles Barrois au sujet de la Bretagne.

Il y a peu d'erreurs dans *La Bretagne*. J'en ai relevé seulement quelques-unes. Le beau viaduc de Plougastel, cons-

truit en 1929, ne sert point à un raccourci de la ligne de Brest à Quimper. A la vérité, un tablier inférieur pour voie ferrée a été construit. Mais la voie n'a pas été posée; vraisemblablement, elle ne le sera jamais.

De même, M. Musset parle de la saignée de la guerre, qui en Bretagne fit, dit-il, près de 200.000 victimes. Une légende tenace dit même 240.000. A. Dupouy a parfaitement démontré que pour les cinq départements de l'ancienne Bretagne, le nombre des morts ne dépassa pas 140.000. « C'est bien assez », dit-il. Je dis, moi, c'est trop. Mais, pour toutes les parties de la France, ce fut trop.

Le beau livre de René Musset se lirait avec plus d'agrément, s'il était moins touffu. Assurément, il y a beaucoup de faits nécessaires ou utiles qu'il est très difficile de résumer, de coordonner et surtout de synthétiser. Ecueil de tous les livres de description géographique.

CAMILLE VALLAUX.

ETHNOGRAPHIE

Sir James George Frazer : *Totemica, a supplement to Totemism and Exogamy*, London, Macmillan, in-8°, 518 p. — Ivor H. N. Evans : *The Negritos of Malaya*, Cambridge University Press, 8°, 323 p. 70 pl. carte.

Depuis 1910, date de publication du grand corpus de Frazer sur le Totémisme et l'Exogamie, de nombreuses recherches locales ont été faites sur les origines possibles et les formes de ces institutions. Grâce au corpus en quatre volumes, ces enquêtes directes ont été conduites avec une méthode meilleure et les documents ont été classés par les divers observateurs d'une manière plus méthodique qu'à la fin du XIXe siècle et aux débuts du XXe. Il va sans dire qu'un auteur aussi tenace et aussi patient ne pouvait que suivre de près les publications nouvelles, et l'annonce d'une suite aux quatre volumes avait alléché les théoriciens.

Je dois avouer que pour ma part je suis un peu déçu par ces **Totemica.** Frazer continue à penser que la clef du problème totémique doit se trouver en Australie, dans ces tribus de quelques dizaines de membres le plus souvent, dont peu en comprennent quelques centaines; et dans un continent sur lequel nous n'avons de renseignement à peu près sérieux que

depuis un siècle à peine, dus d'ordinaire à des observateurs qui ne savaient que peu les dialectes locaux. Aussi les *Totemica* sur 512 p. descriptives en ont-ils 258 consacrées à la seule Australie. Frazer ne tire aucune conclusion générale personnelle de toutes ces observations nouvelles; il cite impartialement celles des auteurs résumés et consacre un chapitre spécial, p. 123-151, au problème des peintures sur rochers, si souvent discutées, et dont le caractère totémique et magique est certain, sans que cela puisse prouver analogiquement, comme le veulent Salomon Reinach, Breuil, Macalister, Burkitt, etc., que les peintures pariétaires des Pyrénées aient eu le même sens, sinon précisément totémique, du moins magique.

Je suppose que pour l'Australie au moins, les *Totemica* sont complets; depuis la guerre, les relations entre savants sont devenues si difficiles que je ne suis plus autant au courant qu'autrefois; je sais pourtant que depuis 1910 ont paru plusieurs publications allemandes importantes, dues à des ethnographes proprement dits, qui ont vécu sur place plusieurs années; je n'en trouve pas de mention chez Frazer...

Puis viennent les sections sur la Mélanésie, la Nouvelle-Guinée et l'Inde, jusqu'à la p. 402. Pourquoi la presqu'île de Malacca, les Indes néerlandaises et les Philippines, sur les populations desquelles ont paru des travaux importants depuis 1910, ont été omises, je l'ignore. Mais décevante est surtout la section dévolue à l'Afrique qui tout entière ne va que de la p. 406 à la p. 498 : Afrique du Sud, Rhodésie, Afrique Orientale, Nigerie, Ashanti Côte-d'Ivoire et Sierra Leone. Il manque tout le Congo belge, tout le Nil central, tout le Soudan, toute notre Afrique Equatoriale et Occidentale, le Maroc et l'Afrique du Nord, comme si dans ces régions il n'y avait pas de totémisme ou plutôt comme si depuis 1910 aucune publication n'avait été consacrée aux totémismes locaux. Je pourrais citer ici une vingtaine de titres d'une importance certaine : les ouvrages de Tauxier, les discussions de Delafosse, les traces de totémisme chez les Peuls selon les travaux de Gaden, beaucoup de monographies de fonctionnaires et d'explorateurs belges, etc.

Ces omissions considérables sont-elles volontaires? Rien

dans la courte préface ne nous renseigne; elle laisse entendre au contraire que le corpus est complet dans ce tome V comme il l'était, dans la mesure du possible, dans les tomes I à IV. L'étonnement grandit quand on arrive à la section VI, consacrée à l'Amérique, ou plutôt aux trois Amériques: en tout douze pages... et trois auteurs cités : Hodge, Radin et Swanton. Je me demande comment mes bons amis d'outre-Atlantique prendront la chose, eux qui depuis vingt-sept ans ont fait chez tous les peuples primitifs américains des recherches approfondies et pénibles. Ici même j'ai cité des monographies, comme celle de Karsten, pour l'Amérique du Sud, qui sont de première importance pour la description et la théorie du totémisme. De sorte que contrairement à l'affirmation de la préface, on ne trouve pas dans les *Totemica* « une vue claire des principaux résultats » des recherches des ethnographes sur le totémisme depuis 1910. Mais une partie seulement, celle-ci certes très commodément arrangée pour l'étude morphologique du totémisme. Pas un mot sur la théorie générale, ni sur ce que l'auteur pense maintenant du rapport possible entre le totémisme et l'exogamie.

J'ai dit que la presqu'île de Malacca a été oubliée : alors qu'elle a été explorée pendant bien des années par Ivor H. N. Evans dont j'ai analysé les publications monographiques au cours des années, du moins celles qui me sont parvenues; car bien d'autres ont été publiées par lui dans des périodiques de Pérak, de Londres, etc. On en trouvera la liste dans la bibliographie qui termine sa monographie nouvelle sur les **Négrito de la Malaisie.** Pour ceux qui s'intéressent spécialement à cette région du monde, je signale que le livre d'Evans élimine presque tout l'ouvrage du P. Schebesta (1924-1925), autour duquel on fit grand bruit lors de sa publication.

Nous sommes tous intéressés surtout à l'étude réellement scientifique des populations qui se trouvent encore au stade le plus primitif possible, dans les conditions modernes (disons depuis trois cents ans), et de leurs contacts. Non seulement pour la théorie générale, mais aussi pour nous permettre de reconstituer, au moins fragmentairement, la vie de nos propres ancêtres aux débuts de notre propre évolution sociale.

Ceci dit, on comprend que si pour les géographes la conquête du Pôle et pour les alpinistes celle de l'Himalaya sont le summum à atteindre, pour nous les enquêtes chez les Pygmées et les Négrito le sont aussi. Mais là encore, il faut se défier des voyageurs qui passent; seuls des administrateurs, et depuis une vingtaine d'années des missionnaires, obligés par fonction à apprendre le dialecte local, à peser les témoignages, à éliminer leurs points de vue ou préjugés européens, et d'Européens civilisés surtout, sont à considérer comme des témoins sérieux. C'est le cas d'Evans, qui a réussi peu à peu à distinguer nettement les Malais proprement dits, les métis malayo-négritos et les Négrito purs dont il explora plusieurs campements éloignés les uns des autres, en pleine jungle. Il a d'ailleurs constaté que si les Malais purs ne portent plus d'armes, se nourrissent mieux, vont à bicyclette, et riches, en auto, sur les excellentes routes de la péninsule, leur vie familiale, leurs croyances profondes, leurs rites secrets ou publics (mariage, funérailles) n'ont pas changé. Toutes les tribus, Jakun (ou Proto-Malais), Sakai, apparentés aux Mon-Annamites de notre Indochine et Negrito (ceux de l'ouest appelés aussi Semang et ceux de l'est appelés Pangan) se sont plus ou moins mélangées aux régions frontières; mais il reste assez de petits groupes purs pour permettre une étude des caractères typiques de leur race et de leurs civilisations.

Pour le détail je dois renvoyer à cette monographie à la fois descriptive et critique; beaucoup de données entrées dans les manuels généraux doivent être révisées, souvent même entièrement éliminées. De 1913 à 1932, Evans a d'ailleurs été souvent obligé de se corriger lui-même. Les chapitres se suivent selon l'ordre courant : habitat, groupes, maisons et ustensibles, vêtements, ornements, armes, instruments de musique, chants et danses, art décoratif; divinités, mythes cosmogoniques, magiciens, cérémonies, langue, anthropologie physique; et appendices critiques sur des points spéciaux. Le chapitre sur lequel j'attire le plus l'attention est celui des arts décoratifs. Chez ces Négrito on trouve aussi des peintures et incisions sur rochers (cf. p. 170 et 175, photos très intéressantes). Elles ont par endroits le type pyrénéen, en d'autres des motifs nord-africains ou bushmen; la décomposition d'une

voiture par exemple est selon le système préhistorique et enfantin; les êtres humains sont schématisés avec un désir visible d'indiquer surtout le mouvement. Pour d'autres spécialistes, les deux chapitres sur les magiciens Négrito, à ranger parmi les plus primitifs connus, sont de première importance sinon entièrement comme documents nouveaux (certains avaient été donnés par Skeat et d'autres par Schebesta) mais pour leur coordination et l'explication exacte des termes sacrés. Des cérémonies familiales, les plus complexes sont celles des funérailles.

Ajoutées aux précédentes du même auteur qui traitaient surtout des populations de stock malais tant à Bornéo que dans la presqu'île, cette monographie est de premier ordre et permettra d'établir des comparaisons correctes avec les Négrito des Philippines et d'autres régions entrême-orientales.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Echanges et Recherches : Stéphane Mallarmé et M. Paul Valéry expliqués par la critique universitaire actuelle. — *Les Etudes poétiques :* Maurice Ravel, élève du conservatoire de Paris. — *Europe :* fin des « souvenirs sur Péguy » de Mme Geneviève Favre. — *Naissances : Civilisation; Rob; Le Lunain Bajocasse.* — Mémento.

Dans le n° 6 (15 avril) d'**Echanges et Recherches,** M. R. Delbiausse donne « Leçon de Mallarmé » et M. Ch. Bellanger, « La Poésie de Paul Valéry. » Le premier commence sa « leçon » par ces mots : « La Littérature est comme la Bourse : nulle valeur n'y est fixe. » Il « développe », comme on disait au lycée. Il ne dit nulle part, cependant, qu'il existe les bonnes valeurs : celles qui sont riches de poésie, d'intelligence, de fond, de forme, d'*influence* enfin et dont la vie propre se poursuit distinctement des hasards de la cote, malgré « les plaisanteries faciles des rigolos patentés qui sévissent dans les gazettes » et malgré les brocards de « la critique universitaire ». A celle-ci appartiennent les deux commentateurs de Mallarmé et de son plus authentique disciple : agrégés des Lettres, ils enseignent : l'un au lycée de Lille; l'autre, au lycée de Tourcoing.

M. Delbiausse résume ainsi la courbe de la gloire posthume de notre Stéphane Mallarmé : « Fumiste ou fou vers 1895,

génie exceptionnel en 1938 : la revanche est belle. » Il se demande, après avoir reconnu le pouvoir agissant de Mallarmé sur « la poésie française depuis cinquante ans », si l'exaltation sans mesure de ce poète n'est pas à la fois une outrance et un danger.

Par la plume de M. Delbiausse, la critique universitaire discute prudemment les recherches et les réalisations de Mallarmé. Nous sommes loin de la bienveillance tempérée d'ironie d'un Jules Lemaître et des remarques irritées presque discourtoises de feu M. René Doumic. Ni l'un ni l'autre de ces critiques lus et suivis naguère, n'aurait reconnu à Mallarmé les mérites que lui accorde M. Delbiausse dans cette conclusion de son article :

Mallarmé, de plus, a renouvelé le vocabulaire, en partie en le retrempant aux sources étymologiques, en redonnant à certains mots leur sens latin, et cela non plus ne sera pas perdu pour l'auteur du *Cimetière Marin*. Quant à la syntaxe, il a relâché, parfois à l'extrême, la dure et prosaïque armature logique des phrases, il a fait un grand usage de l'apposition, qui, réduisant au minimum les mots-mortier, pour ainsi dire, permet une sorte de pointillisme et de sons, augmente la tension poétique du poème. Ainsi décuplait-il le pouvoir évocateur des vers, la hardiesse de la syntaxe permettant des effets de surprise, le vocabulaire insolite, des suggestions plus riches. Il a, somme toute, contribué à créer un langage éminemment propre à l'incantation poétique, à la suscitation dans l'âme du lecteur d'un univers magique qui nous enlève au réel. Rôle capital : non seulement la poésie française a été dotée de vers jusqu'à Mallarmé inouïs, mais elle s'est définitivement annexé des terres jusqu'à lui presque inexplorées; car il l'a soustraite enfin au carcan de la logique, à l'éloquence, à l'anecdote, rendant ainsi l'esprit français capable d'une tâche qui aurait paru à priori impossible, lui livrant tout un domaine de féerie, où seuls certains poètes anglais ou américains, Coleridge ou Poe, avaient pénétré. Et nous voici loin de Boileau. Par lui, une beauté poétique nouvelle a été possible. Son échec, ou ses excès, ne sont pas moins riches de sens. Ils nous ont appris qu'on ne peut pas impunément détourner tout à fait le langage de son rôle habituel, qu'on ne peut pas non plus vouloir tout dire d'une façon neuve — car tout ne vaut pas la peine d'être exprimé ainsi, et la prose de Mallarmé, où il se donne beaucoup de mal pour ne pas parler comme tout le monde, est maintenant illisible. Surtout, ils nous ont appris qu'en poésie le style n'est pas tout, qu'on ne peut impunément

choisir comme sujet un bibelot ou un éventail, autour duquel on enroule des métaphores ingénieuses et contournées, telle l'invocation d'Hérodiade à son miroir, qui charmait Huysmans :

O miroir
Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelée...

tel *Le Rameur* de Valéry, où le poète s'est évertué à nous faire deviner que les rames éveillent des cercles sur l'eau ou que le canot passe sous un pont : et que résulte-t-il de ce jeu, qu'une impression de préciosité inhumaine, factice et froide? Pour tout dire, si, d'après Valéry la poésie est « l'art suprême du langage » et le « substitut moderne de la magie », il faut se rappeler aussi la parole de M. Raymond : « La poésie se nourrit de vie et de méditations sur la vie plus encore que de méditations sur le langage ». « Vous n'allez pourtant pas, direz-vous, nous ramener à Musset » — Non : mais, quand vous serez fatigués des raffinements et des quintessences, au tonnerre, aux remous des *Grandes Odes* claudéliennes.

L'accès — le juste accès — de M. Paul Valéry aux honneurs officiels n'est assurément pas pour peu dans l'application et la déférence de la critique universitaire actuelle à l'égard de son œuvre. On frémit à l'idée de la chronique dont *Le Cimetière Marin* aurait pu provoquer la ponte chez feu Sarcey. Le pastiche serait amusant à écrire. Mais, qui s'en divertirait aujourd'hui? Le lourd ennemi du symbolisme naissant a perdu toute audience, lui qui, par le feuilleton ou la conférence, ne jurait que par le public. M. Charles Bellanger rappelle « quelle vague inouïe de snobisme et d'habile réclame *lança* vers 1922 » le poète de *Charmes*. C'est oublier un peu le rôle de l'abbé Henri Bremond dans la montée de M. Paul Valéry à la gloire. Ce qui est bien dit, c'est que « rien ne pouvait être plus pénible » au poète que la pauvreté intellectuelle de ses thuriféraires mondains et que :

Depuis, ces enthousiasmes sont bien tombés, et l'œuvre a pris, devant la critique, l'importance et le prestige auxquels elle a droit.

Qui ne se réjouira de lire ces déclarations d'un professeur de lycée en activité :

Qu'une poésie surabonde en trésors enfouis au plus profond de sa substance, c'est ce que nous voulons dire quand nous parlons de la grande et haute poésie; mais cela ne doit pas exclure des degrés inférieurs de compréhension et de jouissance, — car loin de nous la pensée que l'esprit seul soit appelé à goûter les poèmes bien qu'une

certaine saisie par l'esprit soit la condition nécessaire d'une jouissance complète. Inversement un poème fermé, que son auteur l'ait voulu ou non, un poème qui exige commentaire perpétuel ou lexique, un tel poème peut bien offrir à l'esprit qui se l'est déchiffré d'orgueilleuses jouissances : il cesse néanmoins d'être ce chant total au déroulement duquel vibrent synchroniquement toutes les puissances de l'être et que l'on appelle un poème.

. . . .

Le problème de la création poétique, Valéry, plus qu'aucun autre poète sans doute, se l'est posé et a travaillé à le résoudre. Pour ce qui est des réponses théoriques, attendons la publication des leçons du Collège de France, qui sans doute synthétiseront les remarques éparses à travers toute l'œuvre de prose de Valéry. Quant à la solution que voulaient apporter les poèmes, elle nous semble, en son mélange de beautés et de manques, constituer une irrecevable réponse. Pourquoi?

Ne serait-ce pas, pour aller au fond des choses, parce que Valéry a cru pouvoir remplacer par une activité de *combinaison* et de *composition* l'authentique activité créatrice? Intellectuel jusqu'aux moelles, il a voulu arriver à réaliser, au fond des fines coupelles de l'intelligence toujours claire et maîtresse de soi, la synthèse de la poésie. Il s'est, volontairement et non sans grandeur, séparé de ces sources vivantes et stimulatrices qu'étaient, pour un Rilke, la nature connue par une intime communion, et pour un Proust, le mouvant et complexe chaos du moi profond entrevu sous les éclairages changeants de la vie consciente. Valéry a mis sa singularité et son point d'honneur à ne rien devoir qu'à soi-même, et à son moi le plus lucide et le plus impersonnel. Il n'a consenti à recevoir du monde qu'un langage, et des images; il n'a voulu accepter de lui-même que les plus abstraites parmi les « idées » de M. Teste. N'y aurait-il pas, dans son aventure, dans son échec, une leçon? Un Dieu seul peut créer de sa propre substance...

Il ne saurait être question d'échec, pensons-nous. L'œuvre poétique de M. Paul Valéry est ce que sa volonté ambitieuse a choisi de construire.

§

On lit dans **Les études poétiques** (10 avril) quelques souvenirs de M. Gustave Mouchet sur Maurice Ravel dont il fut le condisciple au conservatoire de Paris, dans la classe d'Emile **Pessard.**

Emile Pessard ne s'enfermait pas étroitement dans les traités d'harmonie; tout en inculquant à ses disciples les règles de la grammaire des sons, il ne lui déplaisait pas de stimuler en eux leurs facultés de composition.

— Apportez-moi donc vos essais. Cela m'intéressera de constater la nature de vos aspirations musicales. Toi, Ravel, n'as-tu rien à me soumettre?

A peu de temps de là, Ravel apporta un manuscrit dont le titre était, je crois, *Sérénade blanche*. Emile Pessard se mit au piano. Nous l'entourâmes. La première page lue, le maître, surpris, s'arrêta.

— Joue donc ça toi-même. Tu a mis là-dedans des choses bizarres.

Ravel obéit et exécuta fort bien cette première œuvre de jeunesse.

— Eh oui, conclut Pessard, il se dégage de tout cela une impression de caractère très singulier; mais tu sembles chevaucher la chimère... Il faut assagir ta pensée, prends moins de libertés... Enfin, qui sait, tu nous doteras peut-être plus tard d'un nouveau style...

Le maître, tant paternel avec ses élèves, ne croyait pas si bien prophétiser ce jour-là.

Ravel, espiègle de nature, faisait, à cette époque, naturellement, partie des « jeunes espoirs » commençant à grogner contre ce qu'ils appelaient « le sirop de gomme massenétique ». Survint la première représentation de *Werther*, à l'Opéra-Comique. Ravel ne manqua pas d'apporter à la classe la nouvelle partition et, avant l'arrivée du professeur, de jouer parodiquement les pages du célèbre lied de Werther : « Pourquoi me réveiller, ô souffle du printemps? »

Parodiquement?... Tout simplement parce que la transformation de mode mineur en mode majeur de cet épisode de la partition donnait la reproduction d'une scie de music-hall alors à la mode : Tarara, boum, dié.

Et toute la classe de faire chorus avec le malicieux interprète, heureux de sa partisane mystification.

J'habitais alors rue Pigalle, et Ravel rue Duperré, chez ses parents. Du faubourg Poissonnière, nous regagnions souvent Montmartre ensemble à la sortie de la classe et j'ai ainsi le souvenir de maintes théories sur l'art émises par mon cadet marquant prématurément les tendances qu'il a si brillamment réalisées ensuite.

§

Europe (15 avril) publie la fin des « Souvenirs sur Péguy » de Mme Geneviève Favre. Ce fragment apporte un témoignage

capital sur l'écrivain aux dernières semaines qu'il devait vivre.

Fin juin 1914, Mme Favre a noté ce dialogue entre Ernest Psichari et Charles Péguy :

Il [Psichari] était soucieux, préoccupé, dans ses heures exagérées, véhémentes; voulut-il affirmer devant nous la puissance de sa foi?... Il lança soudain : « Je voudrais avoir le cancer pour demander d'être guéri à Lourdes. » Je ne pus retenir un cri de révolte : « Cruel enfant, vous ne pensez donc pas à votre mère? » et un sanglot me coupa la voix : Péguy, révolté aussi, prit ma main sous la sienne et d'un ton sévère : « Et moi, j'attends celui qui s'en ira à Lourdes pour demander d'être malade. »

Voici août, la mobilisation déclarée, l'écrivain, le poète, est désormais le lieutenant Péguy. L'officier domine en lui dès maintenant. Mme G. Favre écrit :

Longuement, il m'initie à la douceur de la vie du régiment : à cette douceur, pour l'officier, d'être gâté, choyé par ses hommes : « Les femmes ne connaissent pas cela, elles ignorent cette simplicité, cette fraternité, cet abandon, ce dévouement quasi-maternel de tous ces bonshommes pour le chef qui les aime, les protège; c'est la camaraderie dans toute sa bonté. »

Je l'écoute comme jamais je ne l'ai écouté : je le regarde comme jamais je ne l'ai regardé.

Je lui demande : — « Avez-vous mis en sûreté vos manuscrits, ceux qui n'ont pas été publiés? Avez-vous pris des dispositions pour votre *Bergson?* » — « Je n'y ai même pas songé, me répondit-il; ce que je vais voir est tellement plus important que tout ce que j'ai écrit : je vais assister à de tels événements que ce que j'écrirai, au retour, dépassera tout ce que j'ai fait jusqu'ici. »

Avant l'adieu définitif, voici la déclaration de Péguy à sa noble amie :

— « Grande amie, je pars, soldat de la République, pour le désarmement général, pour la dernière des guerres... », révélant ainsi, en cette heure de tous les renoncements, sa foi en la mission sublime pour laquelle il va peut-être mourir.

La séparation accomplie, Mme Geneviève Favre a noté dans son « recueil » :

Venu à moi, poussé mystérieusement dans ma vie, alors que je souffrais, il a voulu partager mes peines, il s'est ingénié à les al-

léger... Depuis dix ans, nos vies ont été mêlées par tout ce qui en a fait l'indestructible charme. Les femmes voudraient vite vieillir, si elles savaient ce que peut être, à leur automne, une affection d'homme. Je le peinais lorsque je parlais de divergences entre lui et moi. Il avait raison, nous sommes liés par ce qu'il y a d'essentiel. Les deux journées de vie civile, il vient de les vivre chez moi : je l'ai vu s'éloigner soulevé d'enthousiasme et du bonheur d'être le soldat de la République de France.

Des armées, Péguy a écrit au pasteur Roberty pour lui recommander sa famille. Mme G. Favre l'a appris le 25 août. Elle note le lendemain :

Lettre de Péguy du 22. Je lui réponds aussitôt; je m'enferme dans le salon pour lui écrire; que c'est difficile de lui écrire, maintenant qu'il vit sur un plan tellement supérieeur au mien : pour moi il est un être sacré. J'ai si bien senti lors de son dernier passage ici, qu'il n'était plus de notre monde : que tout lui avait atteint l'inaccessible... son « office », se donner à la France, à la République.

Au matin du 17 septembre 1914, Mme Favre a appris par sa fille la mort de Charles Péguy. C'est dans le même mois, en 1936, qu'elle a achevé la relation de ses souvenirs par ces lignes où elle associe heureusement l'auteur de *Jeanne d'Arc* à la pure mémoire de Jules Favre :

Vingt-deux ans écoulés : il me semble que c'est toujours le même instant de souffrance indicible.

La puissance de vie, de pénétration, d'entraînement de Péguy sur ceux qui l'ont compris et aimé est incalculable. Il est toujours, sera toujours présent en nous...

Symbole de la plus haute grandeur de l'être, se donnant sans merci pour lui-même à l'amour des hommes, déraciné, au moment des réalisations suprêmes, il laisse à tous ceux, de toutes races, qu'attire aujourd'hui, qu'attirera inlassablement le rayonnement de son génie, une tâche illimitée à accomplir.

Que pour eux, il soit le guide respecté, non faussé, non déformé, mais désentravé de toute autorité, de tout parti, l'initiateur, le créateur d'une Renaissance chrétienne...

Peut-être, si son destin l'avait ramené parmi nous, aurait-il jugé sévèrement l'attitude du Vatican au milieu de la tragédie sanglante du monde actuel.

Sûrement, il aurait dit avec Jules Favre : « Les ministres de Dieu sont avec ceux qui prient et s'épuisent de travail, avec les pau-

vres qui n'ont pas de pain pour leurs femmes et de vêtements pour leurs petits enfants, avec les prisonniers qui languissent dans les forteresses, avec les condamnés que la société envoie pourrir au fond du bagne, avec le patient qui monte à l'échafaud, et si, dans le mouvement des siècles, la religion qui s'associait à ces misères les abandonne ou les aggrave, Dieu n'est plus en elle; le vrai courage consiste à le dire hautement (1)...

... « Le christianisme demeurera debout; il ne rejettera pas les générations dans les routes aujourd'hui désertées, il en ouvrira de nouvelles sous leurs pas, il les y attirera par les sublimes appâts de la charité : il glorifiera Dieu dans l'humanité en élevant l'humanité jusqu'aux plus pures notions de Dieu : il dotera l'homme de la seule vraie grandeur qu'il lui soit donné d'atteindre en ce monde, la vertu d'accomplir sa loi, de comprendre et d'adorer l'infinie perfection, d'aimer ses frères et de vivre pour eux plus que pour lui-même.

« Alors, la vraie liberté sera fondée, les devoirs se formuleront, le culte ne sera plus que l'action de grâce et la sanction religieuse dont une âme inspirée découvrira le symbole (2). »

Attendons, en avide Espérance, l'aube lumineuse où l'âme inspirée de Péguy « aura reçu l'hospitalité » (3) dans une âme de haut vol...

§

Naissances :

1° **Civilisation.** N° 1. Avril. 3, rue de Médicis, Paris 6e. « Bulletin analytique et critique du mouvement *Civilisation*». Organe mensuel pour la défense de l'indépendance de la pensée contre une philosophie d'Etat, pour la protection de cette liberté unie à celle de la vie sociale. Ces lignes sont les dernières de la déclaration liminaire :

Nous voulons, face aux doctrines qui font de la seule activité économique le moteur de toute civilisation, du travail manuel le seul travail créateur, de l'embrigadement partisan la seule forme de civisme et de la suppression de toute recherche désintéressée la condition du salut de la culture, rendre à la pensée son rôle directeur

(1) Jules Favre, 21 décembre 1836. Affaires de Rome, par F. de Lamennais (journal *Le Droit*) : *Discours parlementaires et écrits divers*, t. IV, p. 428.

(2) Jules Favre, 21 décembre 1836 (journal *Le Droit*). Affaires de Rome, par F. de Lamennais. *Discours parlementaires et écrits divers*, t. IV, p. 429.

(3) Expression de Péguy dans *Marcel*. (*Notes de Mme G. Favre*).

dans l'histoire humaine et rappeler que son libre exercice et sa puissance créatrice sont à l'origine de toute dignité humaine, de tout progrès et de toute civilisation.

Au sommaire : *** : « Civilisation, création continue » ; « Liberté et Métier » par M. Gabriel Marcel; « Sur l'exercice d'une profession créatrice », de M. Georges Duhamel; « Henri Bergson et la défense de la Civilisation » par M. Gilbert Maire.

2° **Rob.** N° 1. 10 avril, 46, rue de Rome.

ROB publie chaque mois une dizaine d'extraits des livres parus ou à paraître, condensés sous forme de « nouvelles ».

. . . .

ROB permet de lire en deux heures l'essentiel de la littérature française contemporaine et de faire un choix parmi les œuvres innombrables publiées chaque mois.

Au moment où la crise du livre sévit, la création d'un tel organe aidera au mal que font à la littérature la T. S. F., le cinéma, l'excès des sports et la paresse mentale des masses.

3° **Le Lunain Bajocasse.** Mensuel. N° 1. Mars. Publié à Bayeux par (je suppose) M. M. R. Delahaye et M. Poissenot, dans ce but :

En fondant notre revue, nous sommes persuadés de combler une regrettable lacune, car la Basse-Normandie, riche en auteurs, en peintres et en folkloristes, ne possédait pas encore un organe susceptible de les grouper et de propager leurs œuvres, parmi le public. *Le Lunain Bajocasse* s'efforcera de les faire connaître et apprécier comme ils le méritent. Son ambition est de pénétrer non seulement dans les milieux citadins, mais aussi dans les milieux ruraux.

§

MÉMENTO. — *Les Amitiés* (fév.-mars) : « Au pays de Clément Marot », par M. Luc Pradeaux. — Vers de MM. Marcel Seignobos et Jacques Géant.

Æsculape (mars) : numéro spécial sur « Les plantes qui guérissent, dans l'Art, l'Histoire de la Littérature », par divers.

L'Age Nouveau (avril) : M. Marcello-Fabri, son directeur littéraire, y publie : « Politique : constatations », « Stratégie-de-la-paix », « Idées sur le « progrès » et le gouvernement », « Réflexions sur un vrai poète » qui est M. Wilfrid Lucas, « Action du théâtre en France ». — M. Gérard Deshaches, dans « Vers l'Européanisation de l'Esprit », évoque les articles de M. Marcello-Fabri sur cette question.

— M. Enzio Volture a publié en Italie une étude sur l'œuvre de M. Marcello-Fabri et la revue en donne plusieurs extraits dans le texte italien et en français. — Dans la rubrique « Des Paroles et leurs échos », M. A. N. mentionne un différend entre « les Alguazils » de *Figaro* et M. Marcello-Fabri.

Arts et Idées (avril) : Lettres inédites de d'Annunzio, R. de Gourmont et de M. André Gide. — « Correspondances », par M. F. Carco qui traite là d'analogies entre Villon et Verlaine. — « Episodes », par M. Lucien Combelle.

Le Courrier d'Epidaure (avril) : Dr Joachim Beer : « L'art et la maladie de van Gogh ».

Le Divan (avril) : « Les sources d'Armance », par M. F. Vermale. — « Pour un bruit de source », poème de M. Fernand Dauphin. — De M. F. Bardin : « Drame au théâtre ».

Esprit (1er avril) : « Des hommes résistent », articles sur la défense des libertés contre le fascisme, par MM. E. Mounier, J. Madaule, A. Madi et Henri Rohrer qui, lui, traite de l' « Espoir en la Chine ». — « Vocation et absolu » par Marcel Moré. — « Vocation et Destination » par M. Jean Gosset. — « Appel au Saint-Siège » par M. H. Cornu.

Les Feuillets de l'îlot (n° 5) : « Brancardiers de l'aube » poèmes de M. René-Guy Cadou présentés par M. J. D. Maublanc.

L'homme réel (janv.-mars) : Sur « Le Corparatisme », articles de MM. P. Ganivet, E. Dolléans, A. Guigui, L. Fabri, A. Hogg et R. Marjolin.

Le Mois (mars-avril) : M. R. Henry : « Mort de l'Autriche. Naissance du Saint-Empire hitlérien ». — M. F. Delhorbe : « Eléments sociaux de la force allemande ». — M. Pierre Descaves : « La chose littéraire ».

Nouveaux Cahiers (15 avril) : M. D. de Rougemont : « Du danger de s'unir ». — « Si Marx récrivait son Capital », par M. L. Laurat.

La Nouvelle revue critique (printemps) publie 10 poèmes inédits de MM. A. Spire, F. Divoire, A. Foulon de Vaulx, M. Martinet, F. Dauphin, M. Rostand, N. Beauduin, P. Bathille, G. G. Gaulier et M. Mompazat.

Les Primaires (avril) : « Le Maître-Chanteur » par Mme A. Juglas. — « Dimanche en province », poème de M. J. L. Duquendois. — « Forêts » poésie de M. G. Héaulme. — « Les premières utopies » par M. Régis Messac. — « Les caquets de la province » par M. Maurice Fombeure.

Revue des Deux Mondes (15 avril) : « Souvenirs diplomatiques » de M. Camille Barrère. — « Syrie 1938 » par MM. J. et J. Tharaud.

— « Poésies » de M. Pierre Camo. — « En Autriche annexée », par M. R. d'Harcourt. — « Rencontre de Bourget et de Barrès » par M. G. Sanvoisin.

Revue doloriste (avril-mai) : « Charles Maurras, ennemi des hommes et flibustier de l'esprit », pamphlet de M. Julien Teppe.

Revue germanique (avril à juin) : M. J. Rouge : « Quelques aspects du génie de Kleist dans sa « Penthésilée ». — M. C. Schneider : « Les écrivains alsaciens de langue allemande depuis l'armistice ».

La Revue hebdomadaire (16 avril) : *** : « Qu'est-ce que le *Deutschthum?* »

La Revue Juive de Genève (avril) : M. J. J.: « Le drame du judaïsme autrichien ». — M. J. Tchernoff : « Le judaïsme confronté avec le bolchévisme ». — M. Ben Hillel : « Les bridgeuses de Sion ».

Revue de Paris (15 avril) : « Souvenirs » de Paul de Laboulaye, ambassadeur de France. — De M. Emile Magne, le début d'une biographie de l'abbé Michel de Pure.

La Revue universelle (15 avril) : M. le G[l] Niessel : « La sécurité de nos frontières ». — « Le Pain des larmes », récit de M. Charles Mauban.

Visages du monde (15 avril) : fascicule consacré à « La Peinture anglaise » : articles de MM. G. J. Gros, Robert Burnand, G. Besson, G. Mourey.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Un contemporain de Charles Baudelaire ou l'enfant aux asperges (*Micromégas*, 10 avril). — Villiers de l'Isle-Adam, héros de roman (*l'Esprit médical*, 18 mars). — *Pro* Gerbert (*l'Epoque*, 19 avril; *Paris-Soir*, 21 avril; *Toute l'Edition*, 23 avril). — Adieu à Jacques Lourbet (*la Petite Gironde*, 2 mars). — Histoires lyonnaises (*le Journal*, 19 avril). — Pour en finir avec Raspoutine (*Candide*, 21 avril). — Le premier reportage français dans les régions baltiques (*Journal des Débats*, 20 avril). — Raymond de la Tailhède n'est plus... (*le Jour*, 26 avril).

— ...vous connaissez l'histoire de Baudelaire me disant un jour : « Dis que tu es un petit gourmand, et tu auras encore des asperges... » car c'étaient des asperges et non point des gâteaux... Eh! bien à ce moment-là, j'avais quatre ans.

Et M. Paul Nadar de montrer à l'envoyée de **Micromégas**, un

petit pastel qui, chose étonnante, note Charlotte Brière, lui ressemble encore.

— Cet âge-ci, précise M. Paul Nadar, aujourd'hui « un fin et doux vieillard, l'air extrêmement bon », qui poursuit :

— Je vois très bien la salle à manger où la scène s'est passée. Nous habitions encore à cette époque rue d'Amsterdam, au coin de la place du Danube, — qui a changé de nom — je crois. Dans cette même salle à manger, j'ai mis un jour le feu en voulant tirer un feu d'artifice.

Mais c'est très baudelairien! Et de longtemps la maison porta des traces d'incendie.

— Est-ce que Baudelaire n'habitait pas rue d'Amsterdam lorsque vous y étiez?

— Peut-être... Il venait très souvent, en tout cas. C'était un familier de la maison, comme vous savez. Mon père l'admirait et l'aimait beaucoup.

— Et qui encore venait chez vous?

— Beaucoup de monde... Gautier, Banville, Gérard de Nerval... Asselineau, j'étais toujours pendu à son cou. C'était la « grande tendresse ».

— Et Baudelaire?... Il s'était fait la réputation de détester les enfants...

— Oh! naturellement, je n'étais pas pendu au cou de Baudelaire, mais pour moi qui ai toujours eu des antipathies et des sympathies très vives, il faisait partie des gens sympathiques. Il était d'un abord réservé, presque glacial et les coins de sa bouche formaient une sorte de pli amer et un peu dédaigneux. Ce qui éloignait bien des gens. La photographie qui me le rappelle le mieux c'est une photographie qu'a faite mon père. Baudelaire est de face, les deux mains dans ses poches. Là je le retrouve même ce qu'il était en Belgique. Car je l'ai vu aussi en Belgique au moment de l'ascension du Géant. Ce jour-là il a été même fait une photographie où l'on voit Baudelaire et, parmi d'autres, mon père et Mistral.

Un coup de mistral et le Géant s'envole...

— Oui, Mistral. Il était sans doute venu pour le Géant. Un simple ballon, à cette époque, faisait courir, de Paris à Bruxelles, une foule considérable.

Quel fervent des *Feurs du Mal* ne voudra courir rue d'Amsterdam, saluer dans la personne de M. Paul Nadar « l'enfant qui a connu Baudelaire » ?

§

M. René Martineau n'a point connu Barbey — encore qu'il nous initie aux *Aspects méconnus de Barbey d'Aurevilly;* il

n'a point connu Villiers, — mais il commente dans **l'Esprit Médical** « deux portraits littéraires de Villiers de l'Isle-Adam », de *la Maison de la Vieille,* le roman de Catulle Mendès, à *la Femme pauvre,* de Léon Bloy. M. Jean Ajalbert n'a pas connu Gerbert, — mais il définit dans **l'Epoque,** dans **Paris-Soir,** dans **Toute l'Edition,** quelles raisons aurait l'Auvergne de célébrer dignement — et pourquoi pas de pair avec une exposition, toutes vitrines remplies des « livres du pays », — le pâtre devenu pape dont nous évoquions récemment le souvenir. Je n'irai point dire que j'ai connu Jacques Lourbet, — mais le nom, comme à d'autres, me fut un temps familier, de celui qui publiait, au pays ariégeois, un périodique appelé je crois bien *le Flambeau* — c'était avant la guerre — qu'il polycopiait lui-même. Des troubles mentaux faisaient que, le temps qu'il ne donnait pas au journal d'un député de l'Ariège, Jacques Lourbet le passait à l'asile de Saint-Lizier. Mais fallait-il traiter de fou l'homme qui, il y a plus de vingt ans, préconisait les routes sans boue ni poussière?

On se moquait de lui, et aujourd'hui, le bitumage a donné raison à ce maniaque, remarque **la Petite Gironde,** qui donne sur la fin du malheureux des détails navrants :

Jacques Lourbet vivait misérablement dans sa mansarde. Son lit était composé d'une vieille chaise longue, d'un épais matelas de journaux. Comme couverture il avait des feuilles de papier dans lesquelles il s'enroulait.

Une bougie l'éclairait [et Jacques Lourbet avait dirigé *le Flambeau!*] Dimanche soir, il oublia de l'éteindre, le feu prit à son matelas et à ses couvertures de papier; la fumée dut l'asphyxier et cet amas de papier se consumant fit un brasier sur lequel l'infortuné fut carbonisé.

§

Toutes les façons de mourir ne sont pas bonnes... On connaît le mot de M. Prudhomme. Il n'est que de parcourir, pour s'en convaincre, la presse. La belle anthologie! Rien que dans la ville de Lyon, tenez, voici, l'espace d'une nuit et d'un jour d'avril, l'affaire du taxi sanglant — le courrier ne ferait plus recette; — les jeux auxquels un jeune garçon s'exerce sur une fillette : ils se disputent, la lame d'un couteau se fiche

dans un jeune sein; l'histoire du type qui froissé qu'un voyageur, dans un tramway, l'ait distraitement regardé, descend, entre dans un café, retire son veston, confie celui-ci à un consommateur, remonte dans le tramway, et v'lan, plonge son couteau dans le corps de l'innocent voyageur. Un couteau à cran d'arrêt d'une forme assez spéciale, précise **le Journal :**

le manche blanc représente une jambe et un pied de femme.

Un joli « article » pour la Foire de Lyon. Mais pourquoi parler de Lyon quand le meurtre est partout, quand l'assassinat en gros et au détail a partout ses entrées?

Il n'est permis à personne de pratiquer le meurtre,

écrivait Nicolas II en réponse à la pétition par laquelle pusieurs membres de la famille impériale lui demandaient de faire revenir d'exil le prince Félix Youssoupoff. Encore le prince Félix Youssoupoff avait-il des excuses : en tuant le nommé Raspoutine, il entendait délivrer la sainte Russie d'une figure véritablement diabolique... Il ne l'avait pas tué, d'ailleurs. Blessé seulement.

C'est mon frère qui a tué Raspoutine,

affirme M. Michel de Pourichkevitch dans **Candide.** Ah! il fut un temps où pareil récit n'aurait pas trouvé à paraître. Je revois le haussement d'épaules d'Armand Ephraïm, l'excellent directeur du *Cri de Paris,* devant l'écho — on peut inclure tout un drame dans un écho — qu'un collaborateur zélé lui apportait, le mille et unième : « La vérité sur la mort de Raspoutine! exclamait Ephraïm. Mais puisque la Censure n'en veut pas! » Car c'était au temps où la guerre avait fait surgir la mère coupe-toujours, Anastasie qu'elle s'appelle. Plus de ciseaux à présent pour parer les balles que le prince Youssoupoff déchargea sur Raspoutine, à l'issue d'une charmante soirée (16 décembre 1916), où « le Débauché » avait résisté aux poisons que cachaient vin et petits gâteaux : à peine si de temps en temps il se frottait le ventre.

Ce que le cyanure n'avait pas fait, les balles de revolver ne paraissaient pas devoir y suppléer beaucoup : il gisait sous la table, déjà un drap le recouvrait, lorsque :

— Pourichkévitch! Pourichkévitch! appela Youssoupoff, il n'est pas mort! Il se sauve! Il se sauve!

Wladimir de Pourichkévitch, c'était le député qui, en pleine Douma, avait dit : « Il faut supprimer « le Débauché ». C'est bien ce qu'il fit. Nous lui laissons la parole, à travers la relation qu'en donne son frère Michel. A l'appel de Youssoupoff :

— D'un bond, je gagnai l'entrée du petit salon. Raspoutine n'était plus là où nous l'avions laissé, et la porte de l'escalier était grande ouverte. J'en franchis le seuil : Raspoutine descendait les marches en se cramponnant à la rampe. Sous l'éclairage réduit de l'escalier, il ressemblait à un énorme crabe. Quatre à quatre, je dégringolai les marches derrière lui. Je tenais déjà mon revolver à la main lorsque je sortis dans le jardin. Le monstre avait gagné du terrain et s'avançait rapidement, presque en courant, vers la grille. La porte cochère n'avait pas été refermée après le départ du grand-duc...

(Il n'y a pas d'histoire russe sans grand-duc; le grand-duc Dimitri Pavlovitch, cousin de l'empereur, était de la fête; il jouait les utilités, il était parti avec la pelisse de Raspoutine, témoin du crime, aux fins de la faire disparaître.)

Je tirai deux balles, je le ratai, poursuit Wladimir parlant de Raspoutine. Il se retourna, et croyant voir toujours le prince Youssoupoff, il s'écria :

— Félix! Félix! je raconterai tout à l'impératrice!

— Menteur! criai-je. Tu ne raconteras rien. Ce n'est plus Félix, c'est Pourichkévitch!

Il se mit à courir encore plus vite. Je m'arrêtai... Allais-je encore rater mon coup maintenant? Pour reprendre mes sens, je me mordis la main jusqu'au sang.

Une pression sur la gâchette. Raspoutine tomba. Je m'approchai de lui, et je lui logeai une dernière balle dans la nuque. Puis, je lui donnai un coup de talon sur la tête. Il se tordait comme un ver. J'entendis le grincement de ses mâchoires...

Ici, rentrée en scène du prince Youssoupoff.

A ce moment, Youssoupoff accourut, un gourdin à la main. Il ne faisait que de répéter son propre prénom :

— Félix, Félix, Félix!

— Ça y est, lui dis-je. Cette fois, il est mort.

Mais Félix n'en croit rien, Félix frappe le corps avec son gourdin, s'acharne sur la tête. Et sans doute « le Débauché »

était-il en bouillie lorsque les meurtriers, l'ayant entouré de chaînes, chargé de poids, le précipitèrent dans la Néva.

Raspoutine immergé vivait encore! disait, à un an de là, un « homme bien renseigné » à Michel de Pourichkévitch. Peut-être. Au demeurant un Raspoutine ne meurt-il jamais tout à fait :

> le ministre de l'Intérieur Protopopoff, qui était atteint d'ataxie locomotrice [que ne l'avait-on fait ministre des transports?], eut une crise d'hystérie, ou bien la simula, devant l'Impératrice, après quoi il se déclara incarnation de l'esprit de Raspoutine. Il devint ainsi un nouvel « ange gardien » de la famille impériale.

§

Comment était-il fait, ce fameux Raspoutine?

> Il n'avait rien qui attirât l'intérêt. Il avait l'air d'un cocher de fiacre,

estime le collaborateur de *Candide*. Bien plus curieux que Collignon-Raspoutine, le duc tartare que nous fait voir M. F. de Vaux de Foletier dans le **Journal des Débats,** le premier reportage français dans les régions baltiques sous les yeux, — le reporter étant un grand seigneur bourguignon, Ghillebert de Lannoy — et voilà qui remonte à cinq siècles. Un duc tartare

> bizarrement enturbanné et dont la barbe descendait jusqu'au-dessous des genoux.

C'est pour le coup que les ciseaux d'Anastasie auraient dû passer par là.

§

Mais voici qu'au moment de clore cette chronique, la presse nous dit la mort de Raymond de La Tailhède. Né en 1867 à Moissac, le poète s'est éteint, à Montpellier, le 24 avril dernier. Le temps est loin où Jean Moréas disait à Jules Huret : « Je ne veux pas faire de liste. Mais je connais de jeunes hommes qui entrent dans mes vues. » Et il nommait, sitôt après Maurice Du Plessys, Raymond de La Tailhède, et quelques autres. Le poète qui entrait le mieux dans les vues de Raymond de La Tailhède, c'était La Fontaine, « celui

de nos maîtres que nous devons le plus chérir », écrivait-il lors du troisième centenaire de celui-ci et qu'il proposait, en écho à un vœu secret du fabuliste, « comme modèle de tous les poètes français. »

La formation d'un Comité pour la célébration du jubilé de La Tailhède, la publication de ses *Poésies complètes,* auront précédé de peu la fin du poète de *La Métamorphose des Fontaines.*

Il avait gardé le silence depuis de longues années, note M. G. P. (Georges Poupet) dans **le Jour,** et il meurt au moment où sa voix, grâce à l'admiration de ses amis, peut enfin atteindre tous les amis de la poésie.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : Première représentation d'*Aeneas,* ballet en deux tableaux, livret de M. J. Wetterings, musique d'Albert Roussel. — Le vingtième anniversaire de la Chorale et de l'Orchestre du Lycée Henri Poincaré à Nancy.

L'hommage rendu par l'Opéra au noble musicien que fut Albert Roussel, prématurément disparu l'été dernier, peut-être l'eût-on rêvé plus étendu. Il n'est pas défendu de penser que cette création d'**Aeneas** n'est qu'un prélude et que nous retrouverons bientôt l'œuvre nouvelle soit encadrée d'*Ariane et Bacchus* et du *Festin de l'Araignée,* pour former un spectacle de ballets, soit plutôt encore avec *Padmâvatî* qui demeure un des ouvrages les plus originaux et les plus réussis du théâtre lyrique contemporain.

Aeneas avait été donné à Bruxelles le 31 juillet 1935 sous la direction de M. Hermann Scherchen. Le livret est de M. Joseph Wetterings et la partition est dédiée à la mémoire d'Henry Le Boeuf, fondateur du Palais des Beaux-Arts de la capitale belge. L'argument est tiré de l'*Enéide,* comme le laisse deviner le titre latin conservé par l'auteur. On se souvient que le héros troyen, après l'aventure carthaginoise, aborde en Italie et pénètre à Cumes dans l'antre de la sibylle qu'il contraint d'abord à lui révéler son destin, puis à le guider aux enfers où il veut retrouver l'ombre d'Anchise : « Te voilà quitte, lui répond la prophétesse, des périls qui t'attendaient sur la mer, mais la terre t'en réserve de plus redoutables en-

core. Les Troyens viendront dans le royaume de Lavinium; ils pourraient souhaiter de n'y être jamais venus, car je vois des guerres qui feront rouler au Tibre des flots de sang. Tu retrouveras un autre camp des Grecs et le Latium a déjà enfanté son Achille, lui aussi fils d'une déesse. Junon ne cessera point de s'acharner contre les Troyens... Ne cède point. L'adversité ni le désespoir ne doivent te plier. Ne t'abandonne pas, et lutte avec d'autant plus d'audace que tu seras plus infortuné ». Aux enfers, après avoir franchi le Styx, Enée retrouve au milieu de celles que le poison de l'amour a consumées Didon qui erre inconsolée, et dont la blessure saigne encore. Il verse des larmes en la reconnaissant et lui explique l'arrêt des dieux : « C'est pour leur obéir que j'ai dû t'abandonner, et c'est pour leur obéir encore que je te retrouve aujourd'hui... » Mais l'ombre courroucée le fuit. Et poursuivant sa route douloureuse, Enée retrouve ses anciens compagnons tombés sous les murs de Troie ou égorgés dans la dernière nuit de carnage éclairée par l'incendie. Enfin, il parvient près d'Anchise qui lui révèle l'avenir de sa race et la gloire future de Rome.

De ces données fort poétiques, certes, mais qui ne semblent pas spécialement destinées à la danse, M. Joseph Wetterings a cependant tiré un argument plein de mouvement. Il a ramassé en quelques épisodes, dont la succession fait ressortir la diversité, tout l'essentiel et il s'est appliqué à montrer l'ascension du héros triomphant des épreuves, s'acheminant, après chaque victoire, vers une perfection plus haute. Enée ne sera prisonnier ni des joies funestes, ni du souvenir d'un passé récent qui, pour des âmes moins fortes, mêlerait aux regrets amoureux et aux félicités perdues le remords de la faute commise, ni des amollissantes pensées dans la solitude qui font perdre en compagnie des morts les forces nécessaires pour triompher des vivants; il accomplira ses destins, préfiguration de la grandeur et de la paix romaines.

Suivant ce plan, la partition se développe harmonieusement. Un prélude ample et magnifique est suivi de l'entrée d'Enée dans l'antre de la sibylle. Une danse des Ombres infernales prend la forme d'un scherzo. Elle est suivie d'une danse lente d'Enée, poétique et noble; un interlude vient,

puis entrent les Joies Funestes. Après un second interlude, paraît Didon, et sa danse évoque les souvenirs les plus doux et les plus douloureux ensemble. Nouvel interlude; puis danse des guerriers troyens, avec un chœur qui fait revivre devant le héros la patrie à jamais perdue. Enfin après un troisième interlude, une danse d'Enée victorieux de lui-même. Un changement de décor, et l'ouvrage s'achève en un finale puissant, tandis que les chœurs célèbrent le peuple romain et la grandeur de la mission qu'il remplira dans les siècles futurs.

Le sujet convenait au musicien qui, des *Evocations* à *Bacchus et Ariane*, en passant par *Padmâvatì* a su construire de grandes fresques décoratives et si bien exprimer ces situations déchirantes, puis apaisées, dès que le renoncement apporte à leurs victimes la sérénité. Il a su y mettre beaucoup plus que la couleur : sa musique est profonde et suggestive. Elle crée non seulement le décor et le paysage où s'inscrivent les gestes, mais elle impose à l'auditeur un état d'âme adéquat aux pensées et aux actions des personnages. Il est à l'aise dans ces vastes ensembles — il l'a montré dans son *Psaume* — où les chœurs et l'orchestre s'épanouissent si largement. Mais, en même temps, il s'est renouvelé lui-même dans chacune de ses œuvres. Il y a loin, semble-t-il, d'*Aeneas* à la *Rhapsodie Flamande*. Avec le recul, les points de contact apparaissent qui montrent l'unité de son art. Et nos regrets s'avivent encore devant un ouvrage dont la sérénité semble maintenant annonciatrice d'une fin que nous ne devinions pas si proche au moment où Albert Roussel écrivait ces pages destinées à demeurer parmi les plus belles qu'il ait signées.

M. Serge Lifar, cette fois, au lieu de dicter au compositeur ses volontés, a bien dû respecter les rythmes sur lesquels aucun doute n'était permis. Voici la musique rendue à son rôle. On eût souhaité que le danseur lui fît autant de concessions que le chorégraphe et qu'il consentît à des gestes parfois moins anguleux. Il serait injuste cependant de ne pas reconnaître qu'il a donné d'Enée une interprétation remarquable. Mlle Suzanne Lorcia est une admirable Didon, sa technique est merveilleuse. Mlles Kergrist et Dynalix ont une grâce et une souplesse exquises. MM. Peretti et Goubé sont, comme

de coutume, hors de pair. Et le corps de ballet tout entier a droit à des éloges. Il en est de même de l'orchestre dirigé par M. Philippe Gaubert qui donne à l'œuvre toute son ampleur et toute sa noblesse. Les chœurs ont eu des défaillances d'autant moins compréhensibles qu'on les a massés sur des gradins, de chaque côté du plateau et qu'ils tiennent ostensiblement leur musique en mains. La mise en scène gagnerait à ce que cette troupe encombrante — et qu'on a vêtue tout de blanc — fût placée dans la fosse de l'orchestre. Des deux décors de M. Moulaert, le premier est bien loin de valoir le second, large, aéré, éclairé, et qui dresse sur le Capitole l'image de la Louve allaitant les fondateurs de Rome...

§

En 1919, M. Gaston Stoltz qui venait d'être nommé professeur de musique au lycée Henri-Poincaré, à Nancy, organisait parmi ses élèves un orchestre et une chorale. L'entreprise était périlleuse : bien entendu, au début, il fallut faire appel pour certains pupitres à des musiciens venus du dehors. On les trouva, en général, parmi d'anciens élèves ayant fait leurs études au Conservatoire, et tout alla si bien — grâce au talent d'organisateur de M. Stoltz, grâce à sa foi persuasive — que depuis sa fondation jusqu'en 1937, 75 concerts ont été exécutés. Au hasard des programmes, je relève ces titres : *Rédemption, Les Enfants à Bethléem, Danses du Prince Igor, Ouverture du Tannhäuser*... On voit par là que l'orchestre et la chorale ne redoutent pas les œuvres difficiles. Mais ce n'est pas cela seulement qu'il faut remarquer. Certains pourraient en effet prétendre que ces concerts, dans un milieu scolaire déjà surchargé de besogne par des programmes trop encombrés, nuisent aux études. Or c'est tout le contraire et la statistique que j'ai sous les yeux montre que les jeunes instrumentistes ou choristes obtiennent aux examens et aux concours des grandes écoles plus de succès que les élèves non-musiciens...

Et c'est ainsi que depuis 1919, au lycée de Nancy, 766 élèves ont fait partie de l'orchestre et 1311 de la chorale. L'exemple de Stoltz doit être suivi : ce qui est possible à Nancy l'est

ailleurs. Certes on ne trouvera point dans toutes les villes des hommes aussi dévoués que le fut M. Stoltz, mais ne réussirait-on pleinement qu'une fois sur deux, ce serait déjà beaucoup pour la musique...

RENÉ DUMESNIL.

ART

Salon National Indépendant. — Modigliani. — Le « Balzac » de Rodin. — Mémento.

Ce nouveau Salon, qui s'intitule à la fois National et Indépendant, à la fondation duquel nous avons applaudi des deux mains, parce que les buts de ses organisateurs étaient généreux, risque de devenir rapidement un Salon « comme les autres » — et dont la nécessité ne se fait pas sentir. Nous eussions aimé qu'il fût un petit Salon de sélection — c'est-à-dire qu'il représentât la tendance dite « modérée », celle de la Nationale, voisine des « Artistes français », mais triée sur le volet... Et voici déjà qu'à la Galerie Charpentier s'accumulent 526 œuvres diverses. Ce n'est pas assez pour faire un vrai Salon. C'est trop pour exercer un choix rigoureux. Il semble bien que la plupart des exposants aient été choisis un peu au petit bonheur. Il en résulte que nous trouvons comme partout quelques bons ouvrages perdus dans un ensemble qui n'est pas très exaltant.

Ce n'est pas là qu'il faudrait en principe venir chercher de la nouveauté. Nous trouverons cependant, malgré nos réserves, un certain nombre d'œuvres qui sont loin d'être indifférentes.

Citons la blanche et solide symphonie de Lancelot-Ney : des médecins en blouse penchés sur un opéré; les paysages d'Oguiss, une excellente et sincère peinture d'Uzelac; les fleurs exquises d'Andrée Joubert; d'excellentes natures mortes de Janin, dont l'évolution est curieuse à suivre; deux paysages vigoureux de Mac Avoy; deux tableaux de Gisèle Ferrandier, un intérieur et un portrait, qui indiquent des dons assez rares; les huîtres appétissantes de Darel; la vaste et curieuse composition de Roger Bezombes qui nous présente avec une cruelle franchise d'accent un groupe d'enfants dégénérés; de Marie-Pierre Gilbert, un paysage et une étude de figure —

cette dernière surtout possède des qualités de couleurs d'une rare distinction. Il faut mentionner aussi les œuvres de M. G. Prud'homme, André Hambourg, A. Rouart et de G. Balande.

C'est à la section des dessins et des gravures, toujours tenue un peu à l'écart, que nous trouvons la qualité la plus pure. Les trois dessins de Louise Hervieu, d'une ardente somptuosité, dominent à coup sûr tous les envois du Salon. Nous remarquons également la noblesse impérieuse de Brunck de Freundeck, ce jeune qui ose s'attaquer à de grands sujets éternels. L'équipe des graveurs est magistralement représentée avec Beurdeley, Soulas, Camille Berg, Jacquemin, Chièze, Herscher, Cami, Decaris, Cottet, Suzanne Tourte, Jeannison, Jean-Vital Prost, Juliette Reynaud, Constantin Brandel. Il y a également une présentation de beaux livres illustrés. Ce nouveau Salon trouve avec le noir et blanc le meilleur de lui-même.

§

Une Exposition à la Galerie du Niveau ramène l'attention sur **Modigliani,** ce peintre dont la vie et l'œuvre si étroitement liées ont pu prêter à de séduisantes légendes romantiques. Romantisme de la misère, de la bohême. Prestiges du peintre maudit... Modigliani est mort en 1920. Son œuvre fut la proie de la littérature et de la spéculation. Elle fut l'un des éléments les plus virulents de l'Ecole de Paris.

Magré toute la publicité pas toujours de très bon aloi, qui fut faite autour de son nom, il faut avouer que son art nous touche aussi profondément. Son ingénuité demeure sincère. L'alliance d'un rare métier et d'une gaucherie plus ou moins voulue reste sans malice. C'est un contraste émouvant. Ses figures d'aspect grossier, presque barbare, et qui nous font songer aux stylisations africaines se revêtent d'humanité.

Cette peinture fruste semble effleurer toujours la vulgarité mais reste toujours empreinte d'une sorte d'aristocratie infiniment délicate. Nous nous refusons à y voir de la perversité. C'est au contraire une sorte d'immatériel chant de pureté qui monte de ses toiles claires. Et ces visages pitoyables qui semblent ne pouvoir supporter le fardeau de la vie nous paraissent saisis par le secret de l'indicible misère humaine.

Le dessin de Modigliani a pu être admiré à juste titre. Il est à la fois souple et précis. Il semble glisser avec négligence et il dit l'essentiel : le maniérisme volontiers caricatural de cet Italien, dont les déformations reflètent la mode d'un temps, peut trouver ses origines dans la tradition de son pays natal.

§

Périodiquement, on reparle du **Balzac** de Rodin. Il semble bien que tous les groupes qui avaient autrefois protesté contre ce monument tiennent à faire aujourd'hui une sorte de cérémonie expiatoire en l'érigeant, avec discours officiels, sur une place publique. Seuls les fonds manquent encore, car le bronze coûte cher, pour réaliser ce projet. Des pétitions nombreuses ont circulé, qui se sont couvertes des signatures les plus autorisées. Le Conseil Municipal est d'accord. La difficulté réside dans le choix du lieu — toutes les bonnes places étant déjà occupées par des hommes politiques, qui perpétuent ainsi après leur mort les habitudes prises de leur vivant.

On évoque la gloire de Balzac, ce magnifique romancier de Paris, et celle de Rodin, ce génial artiste parisien. Ces arguments sont excellents. Dois-je dire qu'ils n'arrivent pas à me convaincre?

On me reprochera sans doute de ne rien comprendre au génie, et — pire disgrâce! — on me mettra dans le même sac que les membres du Comité de la Société des Gens de Lettres de l'autre siècle... On pense bien que je ne tiens pas à passer pour un tel Iroquois. Je prends donc mes précautions; et je déclare au préalable que je suis un grand admirateur de Balzac et un grand admirateur de Rodin.

Je ne crois pourtant pas qu'il soit souhaitable de mettre la fameuse statue dans la rue. D'abord, parce que nous avons déjà beaucoup trop de statues... Si l'on continue à toujours en placer de nouvelles comme on le fait depuis une cinquantaine d'années, un jour viendra où la population minérale, si j'ose dire, aura dépassé en nombre la population vivante. Evidemment, parmi tant de monuments indigents ou grotesques, celui de Rodin fera figure de chef-d'œuvre.

Sans doute est-il un chef-d'œuvre. Mais ceci ne peut non plus me convaincre. Un monument doit se trouver en harmonie avec le site auquel on le destine; il doit être conçu pour l'ensemble architectural qui le conditionne, il doit être, en quelque sorte, un des éléments rythmiques de cet ensemble. C'est ainsi que les anciens concevaient la statuaire monumentale. Or, le Balzac de Rodin est le type même de la sculpture individualiste. L'artiste n'a eu aucune de ces préoccupations. Son œuvre n'a nullement cherché à jouer un rôle décoratif.

Rodin a voulu affronter au génie de Balzac son propre génie; il a voulu traduire la puissance du romancier. Je ne suis pas persuadé d'aileurs qu'il y ait absolument réussi. Nous avons vu, parmi les innombrables ébauches et maquettes qu'il a faites pour ce monument, des œuvres qui nous ont paru d'un esprit beaucoup plus juste. Mais la question n'est pas là... Quel sera l'effet de cette statue dans un carrefour parisien, dans un cadre de maisons d'un style hagard ou incertain? Le « Balzac » est une œuvre de musée, faite pour la satisfaction d'un petit nombre. Je le vois peut-être devant un paysage qui répondrait au tumultueux lyrisme qui l'anime; sur un roc, devant la mer, au cœur d'une forêt... Dans une rue de Paris, ça ne fera qu'une statue de plus. Une statue qui appelle la discussion. Je me demande si la gloire de Rodin y gagnera quelque chose. Et je crois que la gloire de Balzac serait mieux servie si on s'occupait, par exemple, d'éditer ses livres et de les répandre.

Mémento. — Il faut noter la très belle exposition d'aquarelles de Lily Steiner. Les fleurs et les paysages sont traités avec la même fougue passionnée. La nature est transposée en taches infiniment suggestives. Cette peinture débordante de lyrisme reste d'un accent juste. Elle est d'une parfaite franchise de métier. Un air vif circule dans toute cette œuvre qui l'anime d'une joie saine et roborative. Lily Steiner a su particulièrement bien évoquer — et c'est assez rare — les paysages de neige.

Le peintre Mandat Grancey, après un séjour en Suisse, expose (Galerie Borghèse) un ensemble de ses dernières œuvres. Nous préférons ses paysages, et notamment ses vues très sensibles de la haute montagne, à ses compositions décoratives.

Sous le titre charmant : *Décors de la maison de week-end*, la galerie Billiet expose des œuvres de caractère artisanal, poteries, vanneries, etc... qui sont parfois de formes aimables et toujours d'une jolie fraîcheur d'inspiration.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

LETTRES NÉO-GRECQUES

L'Art dramatique en Grèce. — Th. Nicoloudis : *Phygi;* Dimitrakos, Athènes. — S. Skipis : *Agia Varvara.* — Glafkos Alithersis : *O Pyrgos tis Babel;* Kypriaka Grammata, Nicosie. — Th. Kotsopoulos : *To Koraki stin Erimia;* Rodakis, Athènes. — P. Koralis : *Eirini*, Athènes. — T. Zacharakis : *Aiônia Melôdia;* Govosti, Athènes. — A. Melachrinos : *Appolônios;* Kyklos, Athènes. — Mémento.

Les authentiques chefs-d'œuvre de l'**art dramatique,** aussi bien que ceux de la poésie lyrique, ne peuvent naître qu'à la faveur du génie, et celui-ci ne peut ouvrir ses ailes que dans un milieu capable de lui fournir des éléments d'action. On ne saurait nier que le tempérament grec se soit révélé, à telles époques historiques, remarquablement apte à la création dramatique. Certes, il ne lui fut point donné jusqu'ici de regagner les sommets conquis par les grands Tragiques de l'antiquité; mais il reste fasciné par leur exemple. La preuve en est fournie par l'intérêt que ne cessent de susciter, en pays grec, les tentatives assez divergentes de reconstitution de la tragédie dans l'une ou l'autre des enceintes, qui ont jusqu'ici résisté aux atteintes du temps et des hommes. On sait l'ampleur inégalée jusqu'ici des fêtes de Delphes, qui, sous l'impulsion d'Angelos et d'Eva Sikélianos, restituèrent au drame eschylien tout son sens liturgique et initiatique. Les représentations qui se sont poursuivies à l'Odéon d'Athènes ne semblent pas avoir atteint le même niveau spirituel. Elles n'ont pas été suivies avec moins d'attention par l'élite intellectuelle de la Grèce. On s'est plu, par exemple, à reconnaître que le groupe théâtral de la Sorbonne avait réussi à interpréter les *Perses* d'Eschyle de façon à la fois plus classique et plus vivante que les étudiants allemands, qui avaient précédé. Ainsi avaient-ils ému profondément le public. La représentation de l'*Electra* de Sophocle, par la troupe du Théâtre-Royal, fut le prétexte de discussions passionnées. On reprocha notamment à la parfaite traduction en vers démotiques de J. Gryparis d'avoir permis à l'interprète du principal

personnage d'en détruire la grandeur sauvage. Avec ce verbe dans la bouche, Electra n'est plus une princesse indomptable, dit un critique, mais une fille du peuple au langage de lavandière. Ainsi le drame devient plus accessible à la foule moderne; mais son caractère symbolique s'efface. Souscrire entièrement à ce jugement serait laisser croire que le démotique n'a pas les qualités d'expression nécessaires pour traduire des idées élevées, ce qui ne serait pas exact. Je crois au contraire que le démotique, toutes réserves faites quant au jeu des acteurs, doit permettre d'apercevoir quelques-unes des qualités jusqu'ici négligées de l'art de Sophocle. Sophocle ne répugne pas à la violence et, de ce côté, il est beaucoup plus près de Shakespeare que de Racine. Ses tragédies sont faites pour le peuple et non pour une cour royale, et cela est vrai même pour la plus sentimentale de ses pièces, pour *Antigone*. Par ailleurs, il n'est pas facile de découvrir quelle est la mise en scène qui conviendrait le mieux de nos jours à ces légendes préhistoriques.

L'*Hippolyte* d'Euripide fut aussi représenté à l'Odéon d'Hérode Atticus. Le thème en est le même que celui de notre *Phèdre* et, par là même, la pièce est plus directement accessible au spectateur moderne. L'interprétation n'en fut pas moins discutée que celle d'*Electra*. Peut-être est-ce parce que les critiques cherchèrent à en tirer un enseignement plus direct. D'Euripide, ne peut-on, en effet, faire un bond jusqu'à Ibsen, jusqu'aux dramaturges contemporains de France ou d'ailleurs? Le théâtre grec d'aujourd'hui cherche sa voie, et chacun sent bien qu'il ne peut exclusivement prendre leçon de l'antique, ni copier servilement les modernes. Il faut faire neuf; il faut faire grec et d'abord être de son temps.

A ce point de vue, parmi ceux qui méritent de triompher un jour sur la scène grecque, il faut rappeler le nom de M. Valsa, qui est bien l'un des plus authentiques petits-neveux d'Euripide et d'Aristophane, et qui est averti néanmoins de tout ce qu'une cervelle ingénieuse peut tirer de nos théories scientifiques, pour remplacer l'antique Anankê. Récemment, une des pièces de M. Valsa : *Sur le seuil*, fut diffusée avec un certain succès à Radio-Strasbourg et à Genève. Il est possible que cette pièce soit appelée à voir les feux

de la rampe en Grèce, après avoir fait un tour d'Europe.

La crise que traverse actuellement le monde, et dont l'aspect économique ne saurait faire oublier qu'elle atteint les profondeurs du règne humain, ne pouvait manquer, dans un pays aussi éprouvé que la Grèce, d'inspirer un homme aussi averti que M. Nicolaudis de tous les problèmes de la pensée et de l'action. Journaliste, homme politique, lettré des plus fins par surcroît, auteur dramatique à l'occasion, il a résolument choisi pour thème de sa récente pièce : **L'Evasion** (trois actes en prose) le tragique problème de conscience qui déchire la famille bourgeoise et qui oppose avec violence les enfants aux parents. Un abîme se creuse, et l'on ne saurait dire encore comment il sera comblé; mais l'on peut affirmer sans crainte que le monde d'hier est voué à la disparition et qu'il serait vain de vouloir s'y accrocher.

L'auteur cependant — il l'affirme — ne fait pas de politique. Il constate la crise. Il en est affecté. Il étudie et analyse les personnages qui se meuvent, luttent, rêvent et souffrent dans son œuvre.

Dans Christine, il incarne la jeune fille émancipée d'aujourd'hui; dans Pierre Lavrentis, son fiancé, l'affairiste dévoyé qui ne croit qu'à l'action. Tous deux repoussent les préjugés. Chercheurs d'absolu, ils sont bien faits pour se comprendre, dans leur commun mépris des hypocrisies sociales. Tous deux se refusent à écouter les conseils d'opportunité. Ils ne sont pas raisonnables. Seule les tente l'expérience d'une vie sans entraves. Christine, qui ne sait rien de l'existence, a tenté de renoncer aux avantages de la richesse; elle repousse la tendresse dévouée d'un prétendant, qui pourrait dans le mariage lui assurer des jours exempts de secousses. Pourtant, quand son ancien fiancé, condamné pour détournements, vient, au sortir de prison, la solliciter de partir avec lui à l'étranger, elle préfère le suicide au déshonneur.

La pièce est solidement et correctement construite; elle est remarquablement sobre d'exécution, et les nuances de psychologie sentimentale, chères aux dramaturges français, en sont absentes. La langue est élégante et de belle tenue littéraire. C'est pourquoi, et en raison même de sa haute

signification d'époque, nous avons tenu à la présenter ici avec quelques détails. Nous en avions naguère signalé l'apparition sous le titre de *La Fuite. L'Hellénisme contemporain* (Juin 1937) en a donné une bonne traduction française. Né en 1890 à Léros, M. Nicoloudis est d'origine dodécanésienne. L'Italie aujourd'hui occupe son île natale.

M. Nicoloudis est devenu, au Sous-Secrétariat de la Presse, le bras droit de M. Metaxas pour la propagande intérieure et l'organisation totalitaire du III[e] Hellénisme sur la base nationale. Il apporte dans ses fonctions beaucoup de souplesse libérale, il a le sens des nécessités de l'art et de l'heure. Il semble évident que les soucis de l'homme politique se soient imposés au dramaturge, et c'est ce qui donne à *L'Evasion* tout son sens.

Le cas de M. Sotiris Skipis est fort différent. Les vicissitudes d'une vie mouvementée l'ont conduit tour à tour dans les lieux les plus divers, de la ville à la campagne et vice-versa. Poète, il prétend que rien d'humain ne lui soit étranger, et toute son œuvre s'imprègne d'une sorte de nostalgie rêveuse, qui lui confère un charme tout particulier...

Fidèle disciple du vieil Hésiode, dont il a transposé l'œuvre dans la langue d'aujourd'hui, Skipis garde à Déméter un culte profond; il aime le plein air, le travail des champs, la vie rustique, et il l'a célébrée dans quelques-unes de ses Rhapsodies, qui sont peut-être le meilleur de son œuvre. Peut-être, pour les mêmes raisons, d'entre les ouvrages dramatiques qu'il s'est ingénié à composer aux diverses étapes de sa carrière, les quatre actes de **Sainte Barbe,** qui ont été publiés dans le même volume que les *Juvenilia* en 1909, sont-ils les plus significatifs du tempérament de leur auteur. Ils se déroulent, en effet, dans le simple décor d'un village grec. Le personnage principal du drame s'est mis en tête de relever les ruines de la petite église de *Sainte-Barbe,* et sans doute y a-t-il dans le choix d'un tel sujet quelque intention symbolique. Pour honorer et célébrer les trente-cinq ans d'activité littéraire du Poète, la *Nouvelle Ecole dramatique,* sous la direction de M. Karadinos, a mis ce drame à la scène avec beaucoup d'intelligence, évoquant ainsi dans l'esprit des lettrés le souvenir de *La*

Fille de Jorio, voire de *La Bague de la Mère* du regretté Jean Cambyssis.

Cette formule dramatique s'incorpore un certain nombre d'éléments d'ordre lyrique, qui ne sont pas de l'essence du drame et qui tendent à ralentir l'action, ce qui est contraire aux exigences de la scène. Par contre, elle engendre des œuvres qui portent au rêve philosophique et qui méritent de retenir le lecteur. Tel est le cas de la tragédie en vers que le bon poète Glafkos Alithersis intitule **La tour de Babel** et qui, en des vers pleins de grâce orientale, enferme un émouvant symbole.

Le corbeau dans la solitude, poème dramatique en trois journées et onze tableaux, par M. Thanos Kotspoulos, est d'une veine analogue; mais le lyrisme et la fantaisie pure y occupent plus large place, et le drame se déroule entièrement aux pays du songe, à la façon d'un *Erotocritos* qui remonterait jusqu'aux temps atlentéens. Shakespeare est le père de ces créations extra-classiques.

Pour deux de ses poèmes dramatiques en vers, joués en 1918 et 1919 : *La tragédie de la Jalousie* et *La Magie de la Beauté,* M. Costas Athanassiadis a choisi les XIIIe et XIVe siècles. Il les réunit aujourd'hui en un coquet volume : **Œuvres de théâtre,** et leur adjoint un acte en prose d'une émotion plus directe : *L'Enfant,* qui fut naguère traduit en français par M. Pierre Baudry et publié dans la *Revue de Grèce.*

La reprise de *Stella Violanti,* à l'occasion du jubilé littéraire de son auteur, le Maître Grégoire Xénopoulos, nous remmène plus loin encore en arrière, vers les premièes années du siècle. Cette belle pièce semble pourtant avoir peu vieilli, si ce n'est pour certains détails. C'est qu'elle est profondément humaine et que la vérité psychologique la soutient tout entière.

Dans l'ordre des pièces à tendances, l'on ne saurait nier que le drame symbolique en 3 actes et 6 tableaux que M. Panos Koralis intitule : **Paix,** ne soit digne d'intérêt et n'ait mérité d'être distingué par l'Académie d'Athènes. Chaque scène en est vivante, et l'idéal le plus élevé, le plus digne d'être célébré à notre trouble époque, en a dicté le thème.

Il est destiné, dans l'esprit de son auteur, à exalter le

pur, l'éternel Amour, qui s'établira sur la Justice et fera régner la Paix. Aussi bien, le dramaturge est-il persuadé d'avoir fait œuvre hautement sociale, et s'emporte-t-il contre les mauvaises volontés qui tiennent sa pièce éloignée de la scène. C'est un signe des temps.

La tragédie moderne de M. Toni Zacharakis : **Mélodie éternelle,** met en évidence certaines fatalités de la condition humaine, qui précisément fournissent au drame ses ressorts les plus puissants; mais l'auteur n'a pas cru pouvoir se dispenser de proclamer, en terminant, par la voix de l'un de ses personnages, que le « juste finit toujours par triompher ». Le sens de la beauté n'est-il pas nécessaire à l'élaboration du juste? Oui, sans doute, et il nous souvient, à ce propos, que Platon était grec. En même temps nous apparaissent les raisons pour lesquelles Paul Valéry devait trouver audience attentive chez certains Hellènes penchés sur les traditions les plus vénérables de leur race.

De Paul Valéry, M. Alexandre Embiricos ne dit-il pas : « Son génie est bien plus d'un penseur que d'un poète. Pour lui, l'Univers est édifié sur un plan dont la symétrie profonde est en quelque sorte présente dans l'intime structure de notre esprit. Aussi, tout progrès dans sa connaissance de la logique absolue qui existe en nous, indépendante du relatif et du casuel de notre condition humaine, en est un dans la connaissance de la logique universelle. »

Quoi qu'il en soit, ce sont les subtiles recherches verbales du Poète et ses fortes disciplines d'intelligence, qui ont valu à l'auteur de la *Jeune Parque* des disciples tels que M. Melachrinos, qui dirige avec une réelle autorité la revue *O Kyklos*, feuilles de littérature et d'art. Les lettres étrangères, notamment la poésie, y trouvent large place. Apostolos Mélachrinos vient de donner la mesure de son beau talent dans **Apollônio,** poème pindarique, où de mystérieux échos se répondent, évoquant d'étranges musiques secrètement reliées aux sources mêmes de la vie. Jamais encore le néo-grec vivant n'avait fait entendre de plus subtiles sonorités, n'avait entrelacé de rythmes plus souples et plus savants, au sein d'une orchestration où l'intelligence manifeste sa royauté.

Peut-être jugera-t-on que cet art se tient loin de la vie,

loin des suggestions de la sensibilité pure. Je n'y contredirai pas; mais l'on ne saurait contester sa noblesse et sa haute tenue.

Mémento. — La poésie est toujours abondamment représentée en Grèce. Il nous faut remettre à plus tard *I Prosefkhi tis Gis* par Oikonomos; *Eldorado* par G. Tsoukalas; *Oi antilaloi mias Zoïs; Sytrophoi Stigi* par Anna Bekiari; *I Parallaï tou Tziairou* par Pavlos Liazidis; *Rythmoi Athanaton,* par Théophilos Voréas; *Xanaplekontas to Gnema* par M. Antaios. — En prose : *O Enamisis Nikolos* par Vassos Iliopoulos; *Messolonghitikes istories,* par Th. Makropoulos, préface de Costis Palamas; *Kypraïtika* par St. Oikonomidis; *Theatro gia mégala paidia* par L. Karanikola; *Zante, le Village et la campagne,* par Marietta Minôtou, etc.

Lire à *Kyklos* un puissant poème de N. Kazantzakis en *terze rime : O Megas Alexandros;* à *To Kastro* (N° 9) les pages critiques et les poèmes de L. Alexiou; à *Nechelliniki Logotechnia* les pages, prose et vers, consacrés à la mémoire de L. Mavilis par Sot. Skipis, Palamas, Malakassis, Sikelianos, Sigouros (déc. 1937); à *Pnevmatiki Zoï* les Lettres inédites d'Andréas Carcavitsas (février 1938; à *Panegyptia, Le Poète Sot. Skipis* par Constantinidis (22 janvier 1938).

D. ASTÉRIOTIS.

LETTRES BRÉSILIENNES

Affonso Arinos de Mello Franco : *O Indio brasileiro e a Revolução Francesa* (Jose Olympio éditeur, Rio). — Du même : *Conceito de Civilisação brasileira* (Cie Editora nacional, São Paulo). — Hugh Gibson : *Rio* (Doubleday, Doran et C°, New York). — Edison Lins : *Historia e critica da poesia brasileira* (Editions Ariel, Rio). — Ribeiro Couto : *De Menino doente a Rei de Pasargada* (Jornal do Comercio, Rio). — Memento.

On nous rappelle couramment que Rousseau a dû puiser l'idée de l'innocence de l'homme primitif, du « bon sauvage », dans Montaigne, au chapitre « des Cannibales », et que Montaigne avait probablement vu de ses yeux des Indiens brésiliens, amenés de son temps en France en diverses occasions dont les chroniques gardent la trace. L'important ouvrage de M. Affonso Arinos de Mello Franco : **O Indio brasileiro e a Revolução francesa,** étude sur « les origines brésiliennes de la théorie de la bonté naturelle », nous montre que la réalité, si elle n'est pas complètement différente, est du moins plus complexe. La venue d'Indiens brésiliens à Rouen, à Paris, leur séjour en France, se rattachent aux expé-

ditions et tentatives d'établissement en Amérique des Villegaignon, La Ravardière et de leurs successeurs, des missionnaires engagés dans la même voie, et l'apparition de cette humanité singulière eut à l'époque un grand retentissement dans tout le public. On peut en voir encore des témoignages sculpturaux (et les illustrations dues à M. A.-C. de Oliveira en donnent une idée fort nette), au manoir de Jean Ango à Varengeville (médaillons extérieurs); à l'église Saint-Jacques, à Dieppe; au musée de Rouen (bas-reliefs conservés de la « maison brésilienne »). En littérature, à partir de 1550, la liste des auteurs qui ont parlé des sauvages est ininterrompue. M. Arinos cite en entier *l'Ode contre Fortune,* de Ronsard, qui renferme ce passage :

> Docte Villegaignon, tu fais une grand'faute
> De vouloir rendre fine une gent si peu caute,
> Comme ton Amerique, où le peuple incognu
> Erre innocentement tout farouche et tout nu,
> D'habits tout aussi nu qu'il est nu de malice
> Qui ne cognoist les noms de vertu ni de vice,
> De Sénat ny de Roy...

ainsi que maints extraits de Baïf, de Jodelle, et de moindres célébrités. Ensuite vint un second cycle, celui des récits de voyages, un à un cités, examinés et commentés par l'auteur. Tous concordent à témoigner de l'innocence des Indiens de ces contrées, et il faut en rapprocher toutes les fictions des moralistes où l'on présente une humanité meilleure : les *Iles Fortunées* d'Erasme, *Barataria, l'Utopie* de Thomas Morus, *l'Ile d'or* de Shakespeare (dans *Tempest*), l'*Age d'or* de Grotius. En 1724 (à cette date, souligne M. Arinos, Jean-Jacques a douze ans), le père jésuite Joseph-François Lafinau publie : « Mœurs des Sauvages Amériquains comparées aux Mœurs des Anciens Temps », ouvrage significatif, dans lequel il s'efforce de mettre au pair les Caraïbes ou les Tupys avec les Egyptiens, les Grecs et les Romains tels qu'on les concevait alors. Ainsi, nous voyons exhumer de nos bibliothèques ou de nos archives la preuve éloquente que toutes les notions fondamentales sur la bonté de l'homme vivant dans l'état de nature étaient familières au public. Personne ne voyait les guerres cruelles que les peuplades se livraient, personne ne

disait mot des rivalités que les chefs d'expéditions savaient pourtant exploiter le cas échéant, et les notes discordantes passaient inaperçues dans leur singularité, après celle de l'épitre savoureuse que La Borderie adressait à quelque navigateur des premiers temps :

> Tu vis peuples brutaux et rudes
> A nous paravant incognuz
> Tu vis le Canibale
> Qui chair et sang humain
> Engloutit et avalle.

En 1741, dans sa *Découverte du Nouveau Monde*, Rousseau fait dire à Colomb qu'il trouve chez les sauvages plus de vertus qu'en Europe. Mais il n'est pas seul à le penser, et quand il publiera ses *Discours*, il trouvera un public déjà préparé à les applaudir, et qui suivra de même Raynal, Montesquieu ou Marmontel. Voltaire, qui se moque du sauvage, suivra l'opinion dans les conséquences où l'on va s'engager. « L'humanité assista alors à ce fait dangereux : des hommes de génie, nourris de faussetés, lançant aux quatre vents, comme vérités inébranlables, les conclusions erronées que leur injectaient de telles fausses prémisses. » Fait dangereux au moment où l'on voulut passer de ces théories à des applications politiques, car l'émulation morale de la bonté, du naturel, de la simplicité, peut toujours être profitable au sein des sociétés civilisées. Mais ceci est une autre affaire. Parti du dessein précis de montrer que l'image du « sauvage américain » s'est formée d'après « l'Indien brésilien », puis de là, celle du type idéal de la bonté naturelle de l'homme, M. Affonso Arinos de Mello Franco a été entraîné à une longue enquête, de trouvailles en trouvailles et de vérifications en vérifications, enquête qui s'est prolongée au cours de cinq années. On ne s'en étonne pas en présence de la diversité des éléments qu'il a rassemblés, sur lesquels, d'ailleurs, il donne toutes les références d'usage, et sans négliger la part des contemporains, Charles de la Roncière, Gilbert Chinard, Ernest Seillière, Bernard Fay, Waldemar Georges, S. Moreau-Rendu (*L'idée de bonté naturelle chez J.-J. Rousseau*, Paris, 1929), etc. Au cours de ce soigneux exposé, à peine trouve-t-on un son de redite à quelque remarque de détail, mais pouvait-il être complet

autrement? Grâce à lui, voilà une « curiosité » de l'histoire littéraire qui change de caractère : ce n'est plus un rapprochement accidentel qui a permis à Jean-Jacques, par un coup de génie, de puiser dans Montaigne une idée à succès. Une grande illusion s'était formée, avait évolué, nous donne aujourd'hui un chapitre des plus instructifs de l'histoire d'un peuple civilisé. On devrait méditer, après avoir lu M. Arinos, sur les éternelles aptitudes des foules à se leurrer jusqu'au danger des mirages d'un bonheur incontrôlable.

Ce même auteur aime se pencher sur des problèmes généraux, apporter à leur examen, sans préméditer de conclusions, un libre goût d'analyse et presque d'aventure. **Concèito de Civilisaçào brasileira** ne pourrait tenir une grande place dans cette chronique littéraire si nous ne venions d'entrevoir déjà l'importance des rapports qui existent entre littérature et civilisation. Après avoir discerné que la « civilisation » d'un peuple doit être considérée comme le résultat d'une « culture » préalable, lorsque celle-ci passe du plan spirituel et désintéressé au plan matériel par l'emploi de moyens techniques opportuns, fournissant un rendement ordonné, il découvre que la « culture » brésilienne comprend des éléments hétérogènes dont on doit tenir compte. Ainsi « l'africanisme » et « l'indianisme », même n'existant que de façon résiduelle au bout de tous les métissages successifs, expliquent des tendances populaires constantes, comme l'imprévoyance et la dissipation, le non attachement à la terre, l'attente du hasard secourable, le goût de l'ostentation. L'auteur procède en toute objectivité à cette auscultation nationale, d'où se dégage un ensemble sans précédent, et déclare aux dogmatiques déconcertés que « le problème reste de savoir de quelle manière se développera désormais une civilisation travaillée par tant de forces et si contradictoires ». Savoir se définir en pareil cas est déjà un avantage.

Tandis que les écrivains brésiliens connaissent notre littérature, comme nous en avons eu plus haut un exemple remarquable, ils regrettent parfois qu'un peu d'attention ne leur soit point rendue en échange. Mais si nous les apprécions mal, n'est-ce pas précisément faute d'avoir été préalablement renseignés sur ces particularités de culture, de civilisation, et

même de géographie naturelle qui participent à la substance de leurs livres? Ou bien dépit et déception de notre part, de n'y plus trouver de sauvages? Pour comprendre le Brésil, disait récemment M. André Siegfried, il faut mettre de côté, en y débarquant, beaucoup de notions générales qui sont de pratique tout à fait courante dans notre petite Europe. Sa conférence à l'*Institut des Etudes Américaines,* dont nous ne pouvons nous occuper davantage ici, et celles qui l'ont suivie, notamment de M. Robert Garric sur « Bahia et sa région » et de M. Pierre Deffontaines sur « Sao Paulo et l'Etat de Sao Paulo » atténueraient nos ignorances en ce domaine. Si l'on avait parlé du « sauvage », au XVIIe siècle, avec un tel scrupule de la vérité, un tel goût de la précision, nos bisaïeux n'auraient peut-être pas fait la Révolution. (Les Indiens nus et égaux d'Amérique tels que nous les montrent ailleurs les films documentaires, sont bien tristes et bien peu séduisants.) Ces notions générales indispensables, nous n'en manquons pas quand il s'agit de littérature italienne, polonaise, anglaise et de littératures anciennes. Quant au Brésil, l'initiation réclamerait pour ses débuts des ouvrages comparables à l'admirable **Rio,** consacré récemment à la capitale par M. Hugh Gibson, presque un album par le soin donné aux illustrations, mais abondant aussi en descriptions et remarques savoureuses. Par exemple (l'auteur est Américain du Nord) : La façon idéale de connaître Rio et de savourer ce qu'il renferme, ce serait d'y vivre dans son yacht, allant d'une baie à l'autre, d'une île à l'autre (*Guanabara,* la baie aux trois cent soixante îles, chante le poète voyageur Paul Palgen), partant en pique-nique çà et là, avec la facilité d'accéder en des endroits difficiles comme *Cabo Frio* ou *Ilha Grande.* — Plages immenses, rochers abrupts, forêt côtière, et la ville où manque notre encerclement de banlieues pouilleuses et d'usines fumeuses. On n'a pas encore trouvé de façon analogue pour nous faire pénétrer dans la littérature, et surtout dans la poésie dont nous devons dire quelques mots à présent.

Voici un livre documenté et touffu, **Historia e critica da Poesia brasileira** qui enregistre les manifestations de la poésie au Brésil depuis 1549 jusqu'à nous. L'auteur, M. Edison Lins, qui accuse vingt et un ans, vit au sein des agitations,

des incertitudes, des hardiesses, des contradictions du mouvement « moderniste » commencé vers 1929, auquel on ne peut aisément appliquer la méthode des grands noms et des grandes lignes d'orientation, triomphe de la froide raison. Quand il traite du passé, il ne refait pas les travaux qui ont précédé le sien, mais suivant le « dynamisme » dont il est imprégné, il ranime des ombres de second plan, éveille des points de vue plausibles, laisse après lui, même s'il passe un peu vite, du mouvement et de la clarté. Peut-être a-t-il dérangé plus que rangé, il a remis des choses en lumière. Ensuite, il apparaît infatigable : pour faire cortège aux célébrités du parnassianisme il cite quatre-vingt quatorze noms de poètes, et un peu plus loin, plus de cent quinze autres qui ont tourné le dos aux disciplines de cette école. Voilà de quoi nous déconcerter. Un écrivain portugais qui observait ces choses avec quelque recul, M. Manoel de Sousa Pinto, l'expliquait en cette formule saisissante : « Dans ce vaste monde qu'est le Brésil, la poésie est une sorte de fleuve-mer comme l'Amazone, par le courant, par les surprises, par l'instabilité. Ce qui était hier n'est déjà plus aujourd'hui; l'après-midi sera autre chose que la matinée. Nous ne devons pas chercher des certitudes, dans l'acception européenne d'une réalité qui se continue. Nous ne trouverons d'affirmations qu'au sens américain de possibilités plus grandes. Dans le domaine poétique, on voit régner l'imprévu, l'insériable, le besoin de créer, supérieur à la création elle-même. Celui qui croirait se faire une idée en lisant trois ou quatre poètes se tromperait grandement... » L'ouvrage de M. Edison Lins, conforme à ce témoignage, et sans manquer çà et là d'insister sur quelques figures qui s'imposent, reste docile au courant un peu chaotique dont il fixe les aspects successifs. De l'exclusivisme national ou régionaliste « pan-Brasil » au futurisme, au néo-catholicisme, de « l'anthropophagie » à son contraire, l'universalisme, du groupe de la revue *Klaxon* à celui de *Verde*, de *Festa*, il note le plus fidèlement possible le bruit et la trace de chacun. Annaliste plutôt que critique, équitable parmi les libérations de forme et de fond de la génération la plus émancipée qu'on ait jamais vue, il a réalisé un livre à l'image de cette génération même, et qui en restera sans doute le miroir à facettes indispensable.

Quant à M. Ribeiro Couto, dont une jolie plaquette se consacre au poète Manoel Bandeira : **De Menino doente a Rei de Pasargada**, il a choisi l'un des modernistes dont la biographie est la moins banale, qu'il appelait déjà lui-même en 1922 « poeta tisico ». Depuis ce temps lointain, le « poète poitrinaire » a erré de preventoriums en stations d'altitude, souvent éloigné de cette vie littéraire qui exige « la présence personnelle », mais prenant contact avec un monde divers. Après avoir sacrifié à la note élégiaque, parfois déchirante en des cas analogues (tels ce Guy de Villartay dont M. Léon Bocquet vient d'exhumer des pages de noble adieu à tout espoir), mais surtout amère chez lui, Manoel Bandeira s'est tourné vers un genre de sarcasme raffiné, de « libertinage » qui lui fait une note très personnelle parmi les désinvoltures du moment : « J'ai pris déjà de la tristesse... maintenant je prends de la gaieté... A bas Amiel... déjà j'ai perdu père, mère, frères... Et c'est pour ça que je sens comme personne le rythme du jazz-band. » Ayant franchi la cinquantaine, le poète poursuit son rêve dans « l'île de Pasargada, royaume du mystère poétique » où le carnaval seul, espérons-le, amène des... cannibales. Déjà l'on peut dire avec M. Ribeiro Couto que son œuvre a condensé les principales phases de la poésie brésilienne de ces trente dernières années... poésie qui vécut l'aventure des *valeurs formelles* exclusives, remplacées à point par les *valeurs essentielles;* poésie qui est passée de la simple *composition* à la *création totale.* Nous parlerons ultérieurement d'autres personnalités du modernisme.

Mémento. — La place nous faisant défaut, citons simplement quelques ouvrages reçus : *Historia secreta de Brasil* par Gustavo Barroso; *Poemas* de Alberto Ramos, *Festa do Espirito,* par Wanderley Viléla, etc., et les revues; *Aspectos* dirigés par Raul de Azevedo; *Boletim de Ariel* dirigé par Gastão Cruls; *Lanterna Verde* toujours ouvert largement aux talents et aux questions actuels; *Boletim do Centro de Estudos Historicos,* dirigé par Eremildo Viana, ainsi que les *Actos internacionaes vigento no Brasil,* par M. Hildebrando Accioly et le pimpant *A. B. C. de João e Maria,* par Marques Rebello et Santa Rosa, les joies du livre au berceau.

MANOEL GAHISTO.

VARIÉTÉS

Le Peuple sans nom. — M. André Siegfried, de l'Institut, a publié récemment, chez Flammarion, une fort intéressante brochure intitulée : « Qu'est-ce que l'Amérique? »

Au cours de son étude, après avoir expliqué la *formation* et la *composition ethnique* des Etats-Unis, au moment d'aborder la *psychologie du peuple américain*, l'auteur est arrêté par ce problème : « Y a-t-il un peuple américain? »

Sa réponse est prudente, pleine de réserves et de restrictions. En effet, si cet Etat, comptant à peine 150 ans d'existence, formé à l'origine d'éléments très disparates, développé avec une rapidité inouïe (4 millions d'habitants en 1790, 123 millions aujourd'hui, — l'accroissement étant dû surtout à des vagues d'immigration apportant jusqu'à 23 millions d'individus en 34 ans, de 1880 à 1914, et 1.200.000 en la seule année 1914, — afflux d'immigrants fournis par toutes les nations du monde), si cet Etat a réussi à acquérir, à défaut de l'unité de race, de langue et de religion, une personnalité assez marquée, notamment une véritable unité d'allure, — nous sommes loin, en ce qui le concerne, de ce qu'on appelle d'ordinaire un peuple; nous sommes loin de ce que signifie ce mot lorsqu'il s'agit, par exemple, de la France, où le terme implique essentiellement un fonds de population homogène, installée sur son territoire depuis 20 siècles, enrichie certes par des apports de sangs voisins, mais dont les éléments se sont fondus et amalgamés, au cours de l'histoire, par une évolution politique suivie, par une même culture intellectuelle et morale, par une tradition.

§

A la documentation, déjà si riche, de M. A. Siegfried, on pourrait ajouter, je crois, une observation, qui, pour n'être pas un argument probant, n'en est pas moins une sorte de confirmation expérimentale : ce peuple, dont on se demande si vraiment il existe en tant que tel, *il n'a pas de nom,* puisque vous êtes condamné à l'appeler *américain,* tout comme si vous parliez des Mexicains ou des Patagons, — faute d'un terme propre pour le désigner.

Il y a ici un fait étrange, dont l'énormité n'a guère été, que

je sache, signalée, qui heurte à la fois le bon sens et l'usage linguistique, qui met en échec une des lois les plus générales régnant sur tous les domaines.

La biologie a, dès longtemps, formulé que la fonction crée l'organe; dans la vie pratique, le besoin engendre le moyen; dans le langage, l'idée fait naître le mot. Il n'est guère d'exemple d'une notion que nous ne puissions pas exprimer par le nom correspondant, à la signification précise, nuancée : dans le riche vocabulaire actuel, tout a un nom, et les mots voisins qu'on prend vulgairement pour synonymes se distinguent eux-mêmes par des différences appréciables.

Si cela est vrai pour ce que la grammaire appelle noms communs, c'est plus vrai encore pour les noms propres : car ici la démarche de l'esprit est de désigner avec une précision particulière, — le nom propre étant comme un surnom, destiné à isoler l'individu ou le groupe restreint de l'ensemble générique dont ils font partie. Tout homme a un nom, complété d'un ou de plusieurs prénoms, pour le discerner non seulement des membres des autres familles, mais de ses parents portant le même patronyme; et cette nécessité est si inéluctable que, s'il s'agit d'un enfant trouvé, on lui fabrique un état civil. Il n'est pas de cours d'eau, fleuve ou ruisselet, pas d'éminence de terrain, montagne ou colline, que la géographie n'ait baptisés — pas de groupement humain, Etat, capitale ou village, qui ne porte son étiquette linguistique, — le nom propre devenant même ici beaucoup plus qu'une simple étiquette, en raison de la valeur affective qui s'incorpore à lui. Et sur tous ces noms de lieux, de villes, de pays, l'usage crée des adjectifs dérivés, pour désigner leurs habitants : cette exigence du langage est si rigoureuse qu'elle va jusqu'à nous imposer parfois des termes baroques, que l'œil et l'oreille rattachent mal au mot originel : nous appelons les gens de Monaco Monégasques, ceux de Pont-à-Mousson Mussipontins, parce qu'*il nous faut un mot* pour parler d'eux.

§

Il est bon d'insister sur ces vérités élémentaires pour souligner l'importance de l'anomalie précitée. A cette règle souveraine, une seule exception : *il n'y a pas de mot* pour les

citoyens des *Etats-Unis d'Amérique;* et le phénomène est d'autant plus invraisemblable qu'il s'agit d'un des plus grands peuples du monde, par l'étendue de son territoire, par le chiffre de sa population, par sa situation politique et économique, par son rôle dans la civilisation.

Pour désigner ce peuple, on se sert, et il se sert lui-même pour se nommer, du mot *Américain,* par une de ces impropriétés grossières qu'on n'accepterait en aucun autre cas : pour parler de l'automobile, nul ne se contenterait du terme de machine, qui s'applique aussi bien à la locomotive, à la moissonneuse, ou à la perforatrice; il paraîtrait fou d'appeler Asiatiques, tout court, les Persans, les Indiens, ou même les Chinois, les plus nombreux du continent jaune... On dit pourtant, et ils se disent eux-mêmes, *Américains,* oubliant que le mot, tout à fait insuffisant, convient également à quelque cent millions d'autres individus, répartis entre l'Alaska et la Terre de Feu. Même si l'on précise parfois *Américains du Nord,* l'appellation est fausse encore, puisqu'elle engloberait Mexicains et Canadiens, — manquant ainsi absolument à sa raison d'être et à son but de nom propre.

Dernière remarque curieuse : l'impropriété de l'adjectif *américain* ainsi employé rejaillit sur le nom dont il dérive, et l'on dit parfois l'*Amérique* pour les *Etats-Unis d'Amérique :* le président Roosevelt ne parle guère autrement. L'abus est ici sans excuse, puisque le nom propre du pays existe; on le commet pourtant couramment; et, — détail piquant, — M. Siegfried lui-même, ayant écrit sur ces seuls « Etats-Unis d'Amérique » une étude admirable de documentation rigoureuse et de précision scientifique, l'intitule : « Qu'est-ce que l'*Amérique?* » sans remarquer peut-être qu'il promet à ses lecteurs tout autre chose que ce qu'il leur donne.

Il y a quelques années, M. Georges Duhamel, dans ses *Scènes de la vie future,* avait rencontré le même piège : il s'en joue en deux lignes de sa préface : « Cédant à la coutume, je dirai souvent l'Amérique, tout court : bien entendu, c'est des Etats-Unis que je parle. » Il dit souvent, en effet, l'Amérique, mais il dit toujours les Américains, — et pour cause...

§

Après avoir signalé cette incroyable et double étrangeté linguistique,il conviendrait d'en rechercher, si possible, l'origine et l'explication, — du moins de les esquisser rapidement.

— Comment cette anomalie est-elle née?

D'abord, probablement, en raison de l'ignorance assez grande où l'on restait en Europe, à la fin du XVIIIe siècle, des choses du « Nouveau-Monde », qui était encore alors vraiment nouveau, surtout dans l'hémisphère nord; l'Espagne et le Portugal n'avaient, depuis Colomb, colonisé et exploité que les Amériques Centrale et Méridionale; l'action française au Canada, bien que remontant à Jacques Cartier, l'immigration anglaise au Massachusetts, datant pourtant de l'époque de Cromwell, étaient peu connues du public : il fallut la Guerre de Sept Ans avec le traité de Paris, la révolte des Treize Colonies et la proclamation de leur indépendance à Versailles, pour attirer l'attention de l'Europe sur ces régions lointaines : on parle d'elles à cette époque en termes maladroits et imprécis : certains écrivains emplóient indifféremment, les uns pour les autres, des noms de pays, de fleuves ou d'indigènes. Assurément, si un nouvel Etat se fût créé près de chez nous, en des lieux familiers à tous, il eût été baptisé, ainsi que ses habitants, suivant les exigences de la logique et de la langue. Pour ces terres et ces êtres si éloignés, les noms vagues mais commodes d'*Amérique* et d'*Américains* supplantèrent dès le début dans l'usage les noms précis qui eussent convenu.

Cet abus ne put que s'accentuer lorsque ces Etats-Unis se développèrent avec la rapidité que l'on sait, s'étendant jusqu'au Pacifique, passant de 13 Etats à 49, éclipsant aux yeux du monde tous les autres pays du continent, alors en déclin : faute d'aucun autre grand pays connu, outre-Atlantique, les noms d'*Amérique* et d'*Américains* ne pouvaient guère évoquer pour les Européens que les colonies anglaises affranchies.

Enfin, et surtout, intervint une raison linguistique, concernant le vocable encore inexistant. Autant il est facile de faire *Italien* sur *Italie*, *Français* sur *France*, autant la dérivation est impossible sur un nom composé, qui accumule les difficultés dans ses éléments de formation : un nom au pluriel, un ad-

jectif, une préposition, un autre nom complément du premier. L'usage n'existait pas encore de fabriquer des noms avec des initiales et d'en tirer des dérivés. On aurait pu, peut-être, au moins pour l'usage familier. faire quelque chose de U. S. A., comme on a fait *cégétiste* de *Confédération Générale du Travail* par l'intermédiaire de C. G. T... Le nom trop complexe du pays s'est refusé de lui-même à servir pour désigner son peuple. L'Europe contemporaine nous offre un exemple analogue : quand la Russie s'est érigée en « Union des Républiques Socialistes Soviétiques », les Russes ont, du coup, perdu leur nom officiel. On écrit bien parfois l'U. R. S. S., on prononce même l'Urss, ou l'Ourss, — personne n'a, je crois, risqué encore l'adjectif « Urssien » : on s'habitue à dire *Soviétique,* qui est presque aussi impropre qu'*Américain* dans le cas étudié ici. Heureusement pour les habitants du pays des Soviets, ils étaient déjà les « Russes », et ils le resteront sans doute longtemps. Mais les 123 millions de citoyens des *Etats-Unis d'Amérique* furent et demeurent un peuple *anonyme.*

§

Pourquoi cette anomalie a-t-elle duré?

D'abord parce que l'habitude, l'usage sont presque invincibles dans les faits de langage : notre terminologie des noms propres, en particulier, abonde en erreurs, contre lesquelles il serait vain de s'insurger.

Ensuite parce que l'impropriété du terme, — tout en subsistant en principe pour les raisons exposées plus haut, que rien ne peut changer, — devenait pratiquement moins choquante, à mesure que les peuples des Amériques se différenciaient davantage en se développant. S'il y a, en effet, quelques traits communs entre les grosses villes de New-York, de Rio-de-Janeiro et de Buenos-Ayres, entre la grande culture de l'Ohio et celle de l'Argentine, entre l'évolution économique des Etats-Unis du Nord et celle des deux grands pays du Sud, — il n'en est pas moins vrai que les U. S. A. représentent à nos yeux de la façon la plus nette ce que nous avons accoutumé d'attacher aux mots *Amérique* et *Américains :* la notion d'un peuple neuf, ou du moins extrêmement développé à l'époque contemporaine, les vastes territoires, la grande in-

dustrie, l'agriculture mécanisée, les cités-champignons, etc. Il y a, en Amérique, des Etats petits et moyens auxquels cette notion ne convient nullement; il y en a deux grands au Sud qui l'évoquent en partie : mais il y a un pays, celui qui nous occupe, qui représente de plus en plus cet aspect de la terre, de l'humanité, de la civilisation, qui représente l'Amérique en ce qu'elle a de plus typique pour nous. C'est cette notion spéciale que nous avons mise peu à peu dans les mots *Amérique* et *Américains*, appliqués aux Etats-Unis du Nord : c'est ce glissement de sens, ce sous-entendu, qui nous permet d'user sans gêne de ces termes inexacts.

Mais peut-être, avant tout, parce que cette anomalie n'était point préjudiciable aux intéressés. Si l'emploi d'un qualificatif impropre, restrictif par exemple, ou péjoratif en quelque manière, avait pu nuire à leur prestige, le mot n'eût jamais été accepté comme désignation courante, moins encore comme terme officiel, notamment parce que la nation ainsi mal nommée eût certainement réagi. Notons ici, en passant, pour ne pas paraître l'avoir oublié, que, si les Anglais ont traité parfois les « Américains » de *Yankees*, si le mot a même largement débordé de la Grande-Bretagne, il n'a jamais été un nom, mais seulement un sobriquet ironique, dont les intéressés n'ont en aucun cas usé pour parler d'eux-mêmes, et qu'ils tiennent pour offensant. Tout au contraire, les vocables introduits par l'usage, *Amérique* et *Américains*, se teintaient par leur caractère élargi d'une sorte d'emphase, apte à flatter l'orgueil national : et l'on peut imaginer que ce facteur psychologique a joué grandement, chez un peuple très fier, non sans raison, de son histoire et de sa puissance. Un journaliste de New-York écrivait naguère, à propos du Congrès de tous les Etats du Nouveau Continent : « Pourquoi un mouvement pan-américain? L'Amérique, c'est nous. »

Il y a là, sans doute, plus qu'une boutade, mais l'expression d'un état d'esprit, qui, s'ajoutant aux causes précédemment analysées, contribue à expliquer comment le peuple des « Etats-Unis d'Amérique » usurpe depuis 150 ans, avec la complicité du monde entier, un nom qui n'est pas strictement le sien.

P.-L. MIGNÉ.

QUESTIONS ACTUELLES

Une voix d'outre-tombe. — C'est celle de Chateaubriand que Charles Monselet nous fait entendre dans un délicieux petit livre, qui eût mieux mérité son titre : les *Ressuscités*, si, à l'exception du glorieux auteur des *Martyrs*, de Mme Récamier et de Gérard de Nerval, ceux dont il traçait les portraits après décès, n'étaient pas retournés à la poussière.

Par delà la tombe, Chateaubriand donne des avertissements qu'on ferait bien de méditer.

Chateaubriand ministre a ses côtés sympathiques comme Chateaubriand écrivain, écrit Monselet. En politique comme en littérature, on est sûr de le retrouver à la tête de toutes les initiatives généreuses. C'est ainsi que, pamphlétaire ou gouvernant, il n'a jamais cessé de réclamer pour la liberté de la presse. A sa voix, Milton se lève et dit : « Tuer un homme, c'est tuer une créature raisonnable; tuer un livre, c'est tuer l'immortalité plutôt que la vie. Les révolutions des âges souvent ne retrouvent pas une vérité rejetée, et faute de laquelle les nations entières souffrent éternellement. »

D'autres fois, Chateaubriand parle en son nom : *Qui souffre donc de la liberté de la presse? La médiocrité et quelques amours-propres irascibles. Mais dans le dernier cas, quand la susceptibilité se trouve unie au talent, c'est encore un bien pour l'Etat que cette susceptibilité mise à l'épreuve, s'aguerrisse par le combat.*

Puis suit la leçon sévère, tombée de haut : *L'abîme appelle l'abime : le mal qu'on a fait oblige à faire un nouveau mal, on soutient par amour-propre les ignorances où l'on est tombé par défaut de lumière...*

Et enfin l'arrêt, sans appel :

« Tout considéré, nous ne voyons que le crime, la bassesse et la médiocrité qui doivent craindre la liberté de la presse; le crime la repousse comme un échafaud, la bassesse comme une flétrissure, la médiocrité comme une lumière. Tout ce qui est sans talent recherche l'abri de la censure; les tempéraments faibles aiment l'ombre. »

Ne dirait-on pas ces lignes écrites d'hier, d'aujourd'hui, de ce matin?

Considéré comme homme d'Etat, Chateaubriand se dérobe à tout jugement. Sa politique est variable comme sa vie. L'honnêteté est son principe. Il ne sait que cela. Ne lui demandez pas ce qu'il est, où il va, ce qu'il veut. Je ne crois pas qu'il le sache bien lui-même.

Dans sa brochure sur le *Bannissement de Charles X et de sa famille*, il dit qu'il est «monarchiste par raison, bourboniste par honneur *et républicain par nature*».

Une lettre particulière que M. Augustin Thierry a bien voulu me communiquer, montre également cette sympathie pour une république possible, — république qu'il voyait s'avancer vers lui à grands pas, république qui l'effraie et qui l'attire. Déjà, il écrivait, lors de l'assassinat du duc de Berry : « *Il s'élève derrière nous une génération impatiente de tous les jougs, ennemie de tous les rois; elle rêve la république... Elle avance, elle nous presse, elle nous pousse, bientôt elle va prendre notre place!* » Cinq ans plus tard, son implacable doigt traçait le même avertissement : *Le monde chancelle, on le mène, il va à la république; nous l'avons dit, nous le répétons!* » A cet endroit, je me suis rappelé Hamlet, lorsqu'il s'écrie : *Le fantôme! Le fantôme!*

L'écroulement du trône des Bourbons fut pour Chateaubriand le signal de la retraite. Dès lors, isolé du mouvement politique, il ne laissa plus échapper de ses lèvres, à des intervalles lointains, que ces sombres prédictions qui tombaient sur notre époque avec le bruit sec et persistant d'une goutte d'eau qui creuse une pierre. Il ne faut pas s'y tromper, ses prédictions ont réellement un caractère de merveilleux qui fait rêver. C'est de la seconde vue.

Ce phénomène s'est représenté à diverses époques de son existence; et c'est ainsi qu'on le voit à travers vingt-neuf ans de distance prédire avec une effrayante exactitude les choses de 1848 : « *Nous ne doutons point que l'Europe ne soit menacée d'une révolution générale. Mais les insensés qui poussent à cette destruction se flattent peut-être en vain d'atteindre leurs chimères républicaines. Les peuples européens, comme tous les peuples corrompus, passeront sous le joug militaire: un sabre remplacera partout le sceptre légitime.* »

Cette même idée revient dans la *Réponse aux journaux sur son refus à servir le nouveau gouvernement.* « *Il ne peut résulter, dit-il, des journées de juillet, à une époque plus ou moins reculée, que des républiques permanentes ou des gouvernements militaires passagers que remplacerait le chaos.* »

Avertissements étranges! voix éloquente et sinistre, que l'on n'a pas assez écoutée!

Arrêtons-nous. Ces fragments portent avec eux trop de découragement et une tristesse trop profonde. Nous préférons revenir à ce qu'il disait en 1830 : « *Que la France soit libre, glorieuse, florissante, n'importe par qui et comment, je bénirai le ciel!* »

A.

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

Le centenaire de la mort de Charles Monselet. L'auteur d'*Oubliés et dédaignés*, dédaigné à son tour, bien injustement, sinon oublié, peint par lui-même, méconnu par Anatole France, chanté par Charles Coligny et vilipendé par le sieur Henry Fouquier.

Le nom de Monselet demeurera gracieux et plaisant à la petite troupe de connaisseurs, qui se reforment d'âge en âge. Si je crois mon propre sentiment, ils l'estimeront à l'égal de l'abbé de Longuerue, et ce n'est pas peu dire, car Longuerue est exquis. J'en appelle aux gens entendus qui vivent dans les bibliothèques.

Qui parle ainsi? C'est Anatole France, fils de libraire comme Monselet et qui, comme Monselet, distilla dans ses écrits le suc des livres. Peut-être connaissez-vous l'abbé de Longuerue. J'avoue mon ignorance à son égard, bien que, moi aussi, hélas! je passe une partie de ma vie dans les bibliothèques. Monselet, qui le connaissait sûrement, n'eût guère été flatté du rapprochement, car enfin ce Longuerue c'est au plus profond d'un dictionnaire caduc qu'il faut aller le chercher, pour savoir en quoi il fut exquis, et je suis sûr que si quelque tempête ne disperse à tout jamais la petite troupe de connaisseurs qui se clairsèment d'âge en âge, nul de ces lettrés de l'ancien régime (celui qui ne connaissait pas la T. S. F., le ciné et autres machines à abrutir les masses et la soi-disant élite) n'aura besoin de ce secours pour connaître Monselet, lequel est présentement aussi oublié que les originaux du XVIIIe siècle, ses amis, que le XIXe, à son mitan à peine, avait déjà oubliés. Mais il a chanté aussi la gloire de quelques *Ressuscités* et c'est plutôt parmi ceux-là qu'on le rangera tôt ou tard, et non pas précisément pour les mérites dont le louait Anatole France, disant :

Un grand chef que j'ai eu l'honneur de connaître, Vuillemot, de la *Tête noire*, n'estimait comme cuisiniers ni Alexandre Dumas ni Charles Monselet. — « C'est difficile, la cuisine, ajoutait-il en levant au ciel des yeux brouillés et larmoyants, cuits dans le vin au feu des casseroles. » Mais si Monselet est un gourmand contestable... je le tiens pour un digne et honnête bibliophile et c'est assez qu'il ait aimé les livres pour que sa mémoire me soit chère et douce. Nous nous sommes rencontrés sur la boîte à deux sous. Ce sont là des souvenirs qui ne s'oublient pas... Ses livres, ceux du moins qu'il a le plus amoureusement travaillés et qu'un petit nombre de curieux

rechercher a longtemps encore, son *Retif*, ses *Oubliés* et ses *Dédaignés* (*sic*) exhalent un parfum délicieux de bouquinaille.

Le parfum même qu'exhalent aujourd'hui la plupart des livres d'Anatole France, et il est assez plaisant de l'entendre faire, d'un air si doucereux un si perfide compliment à l'auteur des *Oubliés et dédaignés*, que, de toute évidence, il connaissait mal, ne l'ayant peut-être pas lu. C'est autre chose qu'il eût fallu louer en **Monselet** que « l'honnête bibliophile », et c'est autre chose que cette dissertation en marge du livre que son fils lui avait consacré quatre ans après sa mort, qu'on était en droit d'attendre de France. Les portraits littéraires et historiques les mieux venus d'Anatole France, ceux qu'il rassembla sous le titre : le *Génie latin*, même son Vivant Denon, ne valent pas ceux qu'a tracés Monselet de Linguet, de Mercier, de Cubières, du Cousin Jacques, du chevalier de la Morlière ou de ce Fréron perdu de réputation par la malice de Voltaire et qu'il prit à tâche de réhabiliter. Par rapport à l'histoire, ces essais sont ce que la nouvelle est en littérature. Non qu'on puisse accuser Monselet de romancer. Il a trop le souci de la vérité, pour s'y risquer. Mais, tout près du XVIIIe siècle, il le sent, le comprend, il en goûte le charme léger et captieux, et il l'aime. Il eût choisi d'y vivre, plutôt qu'au XIXe, et un peu à la façon de Sterne avec qui, par sa fantaisie, nonchalante et ironique, il offre tant de ressemblance. Monselet c'est un Sterne sédentaire, et, bien qu'il lui soit advenu de pérégriner pour son plaisir ou pour celui des lecteurs des journaux où il collaborait, s'il chaussa les souliers de l'auteur du *Voyage Sentimental*, ce fut surtout pour voyager dans le temps, à reculons pour ainsi dire, allant à la rencontre de ces figures d'exception chères à son cœur et à son esprit, M. de la Popelinière ou le Chevalier de Mouhy, Gorjy ou la Morency, et tels autres originaux de lettres, dont l'œuvre, au même titre que celle de Jeaurat, Lépicié, Moreau le Jeune, Debucourt, était « empreint du même cachet national ».

Pastellistes de cuisinières, romanciers d'alcôves, graveurs de courtilles, ils disent bien les mœurs de leur époque, surtout les mœurs d'exception, et ils ont cette qualité énorme, la vie, qui fait parfois défaut aux grands maîtres, écrivait-il.

La Vie, c'était la qualité dominante de Monselet, petit maître du Second Empire, qui la souffla aux morts, regrettant de ne pouvoir vivre comme ils avaient vécu. Ce n'était point tant que les mœurs avaient changé avec les temps, que parce qu'il était retenu par les scrupules d'une éducation bourgeoise, qui lui avait fait une âme timorée. Des irréguliers, des réfractaires, il y en eut sous Louis-Philippe et Napoléon III comme sous Louis XVI et Napoléon Ier : Anténor Joly, Gérard de Nerval, Henry Murger, dont il devait écrire les *Portraits après décès,* et quelques autres qui moururent, après ceux-là, à l'asile des fous, comme Bataille, à l'hôpital comme le bon Coligny qui avait rimé son portrait :

Je n'ai pas connu Cydalise
Guimard ne m'a pas fait la cour,
Je n'ai pas soupé chez Grécourt
Je n'ai pas brillé chez Soubise;
Mais j'ai vu sur un chevalet
Tous ces tableaux d'un galant âge :
Ils sont aujourd'hui l'héritage
De l'heureux Charles Monselet

. . . .

Sa verve sort d'un feu follet;
Grimm n'en avait pas davantage.
Piron eût pris pour un héritage
L'esprit de Charles Monselet.

Modeste, dans son « supplément au dictionnaire de Vapereau », Monselet disait qu'il fallait mettre tout cela au passé.

Ma verve fut vite étouffée
Sous le journal, rude fardeau,
La servante chassa la fée;
L'article tua le rondeau.

Quinze ans d'un pareil exercice
Ne m'ont laissé que la malice
Je suis par la prose envahi;
D'autres disent : — et par l'Aï.

Il eut toujours le regret d'avoir manqué sa vie et raté son œuvre, et ce regret perce à travers plus d'une de ses pages, vers ou prose.

Comme pour railler mes études,
Le sort, dans mon cœur combattu,
A mis d'égales aptitudes
Pour la joie et pour la vertu.

O contraste! que me veux-tu?
Mon esprit, sourd aux habitudes
Amoureux fou de l'impromptu,
Va des foules aux solitudes.

Des plaisirs, j'en ai vu combien!
Des peines, plus encor. — si bien
Qu'un jour, las de mordre à la grappe

De tous les désirs rejetés,
J'irai m'enterrer à la Trappe
En sortant des Variétés.

Il allait s'enterrer dans son cabinet de travail et c'était tout comme. Là, parmi ses bouquins, ses estampes et ses paperasses, ayant, d'une plume alerte et parfois caustique, expédié son feuilleton sur les *Lionnes pauvres*, le *Capitaine Chérubin* ou *Micael l'Esclave*, il écrivait des chroniques, des portraits, des souvenirs au gré de l'actualité. Des scrupules lui venaient qui surprendraient tels de nos faiseurs de conférences et de « vies romancées ».

J'ai toujours le nez dans les livres; c'est vrai, notait-il. On ne se refait pas. Prêt à prendre la plume pour mon compte, je m'arrête en disant : « Ne vaudrait-il pas mieux citer? » Ne voyez pas de la paresse là-dedans, cherchez-y plutôt de la modestie. Il y a tant de choses qu'on a si bien dites avant moi, tant de définitions si heureusement et si spirituellement formulées. C'est de la besogne toute faite, dira-t-on — mais comptez-vous pour rien le mérite de l'avoir trouvée, les heures passées devant les étalages des bouquinistes, dans les bibliothèques, à la salle des ventes de la rue des Bons-Enfants?

Aussi les plagiaires, ces nomades de la littérature, plus pillards que les Bédouins, Sardou tout le premier, n'ont-ils jamais trouvé grâce devant lui.

Entre deux besognes, Monselet s'occupait de mettre au point ses recueils d'articles, ou plutôt de feuilletons. A l'éditeur des *Oubliés et dédaignés*, il écrivait :

Mon cher Malassis, c'est fini. Vous allez être servi avec régularité! Envoyez tout. Envoyez surtout les 100 francs et merci avec effusion. Voici Gorjy, et celui des deux titres que j'accepte — le plus petit — J'ai consulté bien du monde : il est charmant. Pas de cadre à l'entour. N'oubliez pas l'indication de : tome premier. Et le dos de la couverture? Ma foi, mettons les noms. La préface bout.

CHARLES MONSELET.

Ses livres parus, il cherchait à y intéresser la critique, écrivait à Paul de Saint-Victor :

Mon cher confrère, vous seriez bien aimable d'annoncer mon théâtre (1) dans votre feuilleton du dimanche. C'est surtout d'un appui tel que le vôtre que j'ai besoin. Recevez, je vous prie l'expression de toutes mes sympathieset croyez-moi votre dévoué.

CHARLES MONSELET.

Présentez-vous seulement à l'Académie et vous verrez.

Pour lui, il n'y songea jamais, ayant gardé, toujours et malgré tout, les habitudes d'indépendance qu'il avait prises à son entrée dans la carrière, et qu'il avait posées en principe dans sa *Lorgnette littéraire*.

Selon moi, ce qu'un jeune écrivain doit d'abord se hâter de faire dès ses débuts, c'est d'exprimer son opinion nette et franche sur les hommes importants de son époque. Plus tard, il ne le pourrait plus. Plus tard, les amitiés, les convenances et les intérêts l'entoureront d'un réseau difficile à déchirer.

Monselet, et c'est à son honneur, le déchira souvent par la suite, ce qui lui valut quelques inimitiés vivaces et, auprès de certains, une réputation de méchanceté que colporta ce quatrain faussement attribué à Carjat :

Cet implacable indifférent
Qui fait des sonnets au potage
Pour sauver un ami mourant
Ne monterait pas un étage.

Colombine, alias Henry Fouquier, réédita l'épigramme dans le *Gil Blas* et dans un article où elle maltraitait Monselet comme il n'avait jamais maltraité personne, car il mettait toujours de l'esprit dans sa critique.

Je n'ai jamais été éblouie par le « charmant Monselet », le déli-

(1) Il s'agit, sans doute, du *Théâtre du Figaro*, paru en 1861.

cieux M. de Cupidon dont l'encensaient ses camarades de presse, écrivait la venimeuse Colombine. Le délicieux M. de Cupidon est un méchant petit homme. Le charmant Monselet est un de nos plus parfaits alambics à venin. Nul, aussi perfidement que lui, ne sait glisser, dans une phrase faux-bonhomme (*sic*), le trait blessant pour l'amour-propre. Et cela, il le fait gratuitement, pour faire du mal, sans plus. Il n'a pas l'excuse d'être emporté par sa passion de l'art et de la vérité, car personne n'a poussé plus loin que lui en critique l'oubli de toute conscience.

Voilà pour le moral. Pour le physique :

Monselet a été joli, disent ses contemporains. M. de Cupidon ressemblait à son surnom. Blanc et rose, grassouillet, sa figure rappelait les petits culs d'amour du siècle dernier. Aujourd'hui que le rose a disparu, que le blanc est devenu un peu blafard, que la graisse s'est empâtée, la face ronde de M. de Cupidon avec ses lèvres minces donne surtout l'idée d'une boule de margarine avec son fil à beurre.

De sa prose, on n'en parle pas, mais pour ses vers, tournés de « façon preste »,

Cela sent bien son rococo... C'est du vieux jeu, très mièvre, très étriqué, bon pour être siffloté au dessert, entre la poire et le fromage. Mais ce n'est pas sans valeur. C'est incontestablement ce qu'a produit de mieux l'école du mirliton...

Monselet subit la décharge sans broncher.

La vérité ne nous est jamais venue que par les jeunes gens, avait-il écrit naguère. Ce premier coup d'œil surpris et hardi que l'on jette sur les personnages de son siècle, au sortir du collège, ce premier coup d'œil trompe rarement. A cet âge-là, les admirations ont des larmes, les antipathies ont de belles colères, les indifférences même ont leur signification. Que les jeunes gens nous crient donc la vérité dans leurs premières pages! que leurs paroles n'aient pas peur! que cet âge soit sans pitié, enfin! Et s'il est vrai que la vérité compromette de nos jours, — eh bien! qu'ils se compromettent.

« Colombine », qui sortait d'une sous-préfecture et non d'un collège, l'avait pris au mot, seulement ce n'était pas la vérité, sauf, hélas! pour l'irréparable outrage des ans, qu'elle lui criait, mais le mensonge inventé par ses ennemis. Mensonge, que le prétendu manque de conscience de Monselet, men-

songe que l'habitude qu'on lui prêtait « d'écouter les pièces et de regarder les acteurs en buvant au café du théâtre, » mensonge, enfin, ce propos plus imbécile que cynique : « je ne vais pas dans la salle pour ne pas être influencé. » C'était le chevalier de la Morlière qu'Henry Fouquier peignait sous les traits de M. de Cupidon. Il y avait loin de cette charge brutale à l'original. Le vrai Monselet, celui qui écrira la vie des oubliés et dédaignés du XIX[e] siècle, le découvrira ni sous les roses, ni sous les épines dont le couronnèrent tour à tour ses amis et ses ennemis, mais comme il l'a fait pour ceux du XVIII[e] siècle, à son œuvre, qui donnera plus que sa biographie.

Dans ma chronique du 1[er] mai j'ai écrit que M. Gabriel de Lautrec n'avait pas cité dans ses charmants *Souvenirs des jours sans souci* certain fameux distique. C'est une erreur, M. de Lautrec l'a bel et bien cité.

AURIANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Ministère des affaires étrangères... (*Documents diplomatiques français*, 1[re] série, tome VII (1[er] janvier 1888-19 mars 1890); Costes. — W. Drabovitch : *Les intellectuels français et le Bolchévisme*. Edition des « Libertés françaises », Paris, 1938.

Le Ministère des affaires étrangères a publié un nouveau volume des **Documents diplomatiques français** relatifs aux *origines de la guerre de 1914;* il contient les documents de la période allant du 1[er] janvier 1888 jusqu'à la démission de Bismarck. Il est intéressant surtout parce qu'il fait connaître ce qu'ont vu les représentants de la France, jugeant d'après des apparences qui cachaient plus ou moins la réalité.

A la suite de la visite du Tsar à Berlin (18 novembre 1887), la situation semblait s'être améliorée. Le 2 janvier, Kalnoky (le ministre des affaires étrangères autrichien), visitant l'ambassadeur de Russie, « lui renouvela l'assurance des intentions pacifiques de l'Autriche ». De Berlin, M. Herbette (notre ambassadeur) écrivit le 3 janvier :

Les impressions pacifiques ont décidément pris le dessus; à ne pas s'y associer on serait regardé de travers, comme il y a quinze jours, lorsque l'on se permettait de ne pas croire à l'imminence de la guerre. D'où vient ce revirement? On l'explique par la publi-

cation des documents [bulgares] falsifiés... Elle n'aurait pas été autorisée par le Tsar s'il n'était pas aujourd'hui convaincu de la loyauté de la politique du Chancelier et disposé à un rapprochement avec l'Allemagne.

Les conjectures paraissaient confirmées par le fait que, « dans les cercles politiques de Berlin, on parlait avec une certaine liberté de la tendance abusive des magnats [hongrois] à exploiter l'alliance allemande au profit de leurs vues sur l'Orient ». Toutefois, il était bien visible qu'une certaine intimité existait entre l'Angleterre et la Triple Alliance. Le 3 janvier, Waddington (notre ambassadeur à Londres), écrivit qu'il avait posé à Lord Derby la question : « Supposez que la guerre éclate entre la France et l'Allemagne et que l'Italie y prenne part... croyez-vous que l'Angleterre, n'ayant d'ailleurs aucune querelle avec la France, prêterait à l'Italie l'appui de sa flotte? » — « Non, répondit le Lord. Mes amis et moi, nous nous y opposerions. » A Berlin, Schouvaloff affirmait fièrement que la Russie « ne se laisserait pas domestiquer davantage ». Mais, le 4 février, un avertissement bruyant fut donné à la Russie : le texte du traité d'alliance austro-allemande du 7 octobre 1879 fut publié. Kalnoky déclara que c'était « pour rassurer les populations de la Monarchie ». Le prince Reuss (l'ambassadeur d'Allemagne à Vienne) prévint notre ambassadeur (Decrais) que ce traité n'avait pas été modifié depuis; l'Italie lui avait simplement « donné son adhésion ». C'est ce qu'expliqua un ministre autrichien à Decrais : « Les deux traités sont identiques, lui dit-il; mais là où dans l'un il y a Autriche et Russie, dans l'autre il y a Italie et France. » Parmi les Russes, le premier mouvement produit par la publication fut de la colère et de l'indignation, puis ils affectèrent de se calmer parce qu'on leur dit que leur gouvernement connaissait le traité depuis un an.

La puissance de la Triple-Alliance devait lui attirer des adhésions intéressées. Le Sultan prétendait qu'elle lui avait fait des avances, mais laissait entendre qu'il les avait refusées. Les réunions presque quotidiennes des ambassadeurs d'Autriche, d'Angleterre et d'Italie à Constantinople intriguaient beaucoup. Une visite de M. Stourdza, ministre de l'Instruction publique en Roumanie, donna lieu à des suppositions di-

verses; Flourens (notre ministre des affaires étrangères) en rapprocha avec raison ce que Bismarck avait dit dans son discours récent à propos du traité de 1879, que des contrats analogues avaient été conclus entre l'Allemagne et « d'autres gouvernements, notamment l'Italie ». De Russie nous vint le 8 février un autre avertissement : Laboulaye ayant demandé à Giers « ce qui avait pu autoriser le Chancelier à dire qu'une guerre avec la France n'impliquerait pas une guerre avec la Russie, il répondit que Bismarck n'avait pu faire allusion qu'au cas où l'agression viendrait de la France ». Le gouvernement français recevait donc des avis justes, mais mêlés à des avis menteurs, ce qui empêchait souvent de s'orienter; c'est ainsi que Bratiano et Phérakide déclarèrent le 9 à Coutouly « que le gouvernement roumain était libre de tout engagement envers l'Allemagne et envers l'Autriche ». De même, Salisbury déclara, le 10 février, à Waddington : « Nous n'avons pris d'engagement d'aucun côté », ce qui était un perfide mensonge puisque, le 19 décembre précédent, il avait conclu avec l'Autriche et l'Italie un engagement de défendre le *statu quo* dans la Méditerranée s'il était menacé. Cette situation permettait à Crispi de s'écrier le 10 février : « Nous avons le devoir d'être forts et de contribuer s'il le faut, pour notre part, à ce que la paix soit imposée ».

Ce qui maintenait la paix, c'était l'état des Hohenzollern. Le 12 février, on apprit que le kronprinz Frédéric allait se soumettre à une dangereuse opération; Bismarck était réduit à laisser ses adversaires s'engager d'eux-mêmes. Il assurait donc au Tsar que l'Allemagne lui donnait carte blanche en Bulgarie; Bismarck croyait à ce qu'un homme d'Etat anglais disait à Waddington : « dès que le Cabinet conservateur verrait la Russie faire un pas décisif dans la direction de Constantinople... il n'hésiterait probablement pas à envoyer une escadre détruire la flotte russe; les troupes impériales seraient ainsi prises comme dans une souricière ». C'était ce que Bismarck disait aux Autrichiens; les Russes le comprenaient-ils? En tout cas, ils se bornèrent à demander que la Porte déclare illégale la nomination de Ferdinand de Cobourg. La demande ayant été appuyée par l'Allemagne et la France, la Porte fit la déclaration demandée, mais les Bul-

gares n'en tinrent pas compte. La Russie, heureusement, ne crut pas devoir pousser son action plus loin.

Le 9 mars, Guillaume Ier mourut. Frédéric III, qui lui succéda, était condamné à une mort prochaine. Le 3 avril, Waddington apprit « de deux sources distinctes » la signature d'une alliance anglo-italienne. Le 8 avril, quatre Allemands furent maltraités par la foule à Belfort; ce fut une occasion pour Herbert de Bismarck de déclarer qu'il était temps d'élever entre les deux pays une muraille de Chine. Il était si excité qu'il en avait « un tremblement dans la voix et dans les mains ». La muraille de Chine, c'était l'obligation du passeport pour entrer en Alsace-Lorraine par la frontière française; elle fut établie le 24 mai.

Le 15 juin, Frédéric III mourut. Guillaume II, qui lui succéda, passait pour « l'ennemi le plus amer et le plus passionné de la France »; on savait en particulier qu'il avait exprimé à Mme Napier, la femme du chargé d'affaires d'Angleterre à Stockholm, « le désir d'en finir avec nous; il avait aussi pour la Russie une vive antipathie, bien qu'à un degré beaucoup plus faible que pour la France ». Le danger que nous courions était évident et, le 15 juin, le cardinal Rampolla prévenait « qu'il y avait contre la France une vraie conspiration dans laquelle l'Italie, ambitieuse de s'agrandir, jouerait un rôle important ».

On eut ensuite une surprise : Guillaume II rendit visite au Tsar, avant d'aller voir François-Joseph; il arriva le 20 juillet à Pétersbourg.

A ce moment, une querelle commença entre l'Italie et nous au sujet du maintien des capitulations à Massaouah, ville que l'Italie venait d'annexer. Nous prétendions que les capitulations devaient être traitées de même dans cette ville et en Tunisie; l'Italie le niait, la France en Tunisie n'étant que protectrice. L'Allemagne, le 6 août, nous « fit entrevoir certaines conséquences que nous ignorions peut-être d'un conflit possible avec l'Italie ». Le gouvernement français dut céder à Massaouah et en Tunisie. Sur l'intimité croissante de l'Allemagne et de l'Italie, on eut d'ailleurs le 20 novembre un renseignement grave; la seconde s'était engagée à envoyer en Alsace en cas de guerre deux corps d'armée. Comme si l'échec

dans l'affaire de Massaouah ne suffisait pas, Spuller (qui avait succédé à Goblet le 22 février 1889) crut devoir profiter de la proposition d'une conversion de la dette égyptienne privilégiée pour demander à Salisbury l'évacuation de l'Egypte; il n'aboutit qu'à mécontenter les Anglais, ce qui était particulièrement imprudent à ce moment.

Le Tsar ne se pressa pas de rendre à Guillaume II sa visite. Le public allemand s'en indigna. Finalement, le 11 novembre, en revenant de Copenhague, le Tsar rendit la visite qu'il devait. Les Allemands trouvèrent que, pendant sa réception, Alexandre avait montré « peu de bonne grâce et peu d'empressement ».

La situation n'avait donc pas changé depuis janvier 1888 : Bismarck continuait à dire qu'il n'avait à faire aucune opposition à une politique active de la Russie en Orient. En revanche, il nous faisait traiter de « sauvages » par sa presse à toute occasion. Elle s'abstint d'ailleurs de toute menace quand Boulanger fut élu à Paris le 28 janvier 1889. La victoire des républicains aux élections du 22 septembre fut bien accueillie par l'opinion allemande.

Dès le 14 juin 1889, Herbette signalait que des dissentiments se produisaient entre Guillaume II et Bismarck. Leur gravité ne cessa d'augmenter, ce qui contribua certainement au maintien de la paix. Le 19 mars 1890, Bismarck dut démissionner.

ÉMILE LALOY.

§

L'ouvrage de M. W. Drabovitch, **Les intellectuels français et le Bolchévisme,** est un petit livre très courageux et plein de verve. L'auteur ne mâche pas ses mots pour dire leurs faits aux organisations telles que la Ligue des Droits de l'Homme et aux hommes tels que les intellectuels français de gauche qui, par leurs résolutions, ordres du jour, écrits et discours, ont contribué et contribuent encore à propager en France les idées et les méthodes dont se nourrit le bolchevisme moscovite et que le communiste français imite servilement dans la mesure du possible.

L'attitude des intellectuels français de gauche vis-à-vis du bolchevisme et partant du communisme de la IIIe Interna-

tionale, s'explique de différentes façons (1). Il y a, si on va au fond des choses, dans cet engouement une grande dose d'ignorance et de snobisme, de ce snobisme qui, comme le dit M. Drabovitch, est proche parent de l'hystérie. Mais il y a aussi et surtout une idéologie basée sur la mystique qui commande aux partis politiques français — principalement au parti radical — de n'avoir pas d'ennemi à gauche. Et M. Drabovitch cite à l'appui de ce qu'il avance les fortes paroles de M. André Siegfried, qu'on trouve dans l'ouvrage de ce dernier, *Tableau des Partis en France :*

Si l'on admet que la politique française est à base de sentiment ou, du moins, de logomachie, cette attirance mystique vers la gauche, analogue à celle du mahométan vers la Mecque, apparaîtra très légitime, comme l'axe même de l'orientation politique. Aucune épithète n'y résiste, puisqu'il faut toujours *être* ou *paraître* le plus avancé.

Cette tendance invétérée de la politique française, cette « marche à gauche » avait pris naissance lors des luttes pour la réalisation effective de la IIIe République.

A cette époque, écrit M. Drabovitch, il y a 30 ou 40 ans, elle était justifiée. Depuis, elle est devenue une survivance, et une survivance néfaste. Tout ce que nous avons pu observer ici depuis plus d'un quart de siècle, mais surtout après l'après-guerre, quand se forma, à l'extrême-gauche, ce « groupement de passion et de domination », ennemi juré de la démocratie et de la liberté, le parti communiste, créé, dirigé et soutenu par Moscou, tout nous montrait le rôle pernicieux de cette survivance... C'est cette survivance dangereuse qui rendit possible — dans deux pays seulement, en France et en Espagne — la réalisation de cette chose monstrueuse, de cet Himalaya d'hypocrisie et de duperie, le *Front Populaire,* chose *voulue* par la IIIe Internationale, organisée sur son initiative et sous sa conduite.

(1) Incontestablement, ce sont les intellectuels de gauche qui ont exercé et exercent la plus forte influence sur la jeunesse universitaire et une partie notable de la classe ouvrière. Et il n'y a rien d'étonnant à cela; la jeunesse et le milieu ouvrier se laissent facilement hypnotiser par des mots. Ce qui est bien plus étonnant, c'est de voir combien le néo-marxisme a su influencer les milieux enseignants en France et quels ravages il y commet journellement. Ainsi tel historien ne jure plus que par « la conception matérialiste de l'histoire », tel mathématicien ne voit de salut pour la science qu'il professe que dans l'adaptation de méthodes soviétiques, etc.

On essaie de justifier cette survivance et sa conséquence politique, la coalition des partis républicains avec les communistes, par deux arguments : les précédents historiques du « bloc des gauches » et le « danger fasciste ». M. Drabovitch n'a pas de peine à démontrer que ces arguments n'ont aucune valeur. A l'époque du bloc des gauches, son aile extrême-gauche était constituée par le parti socialiste unifié, qui ne songeait jamais à une insurrection armée pour établir sa propre dictature en supprimant totalement les libertés politiques et en gouvernant par la terreur et les décrets.

Et, remarque M. Drabovitch, c'est précisément cette attitude de la IIe Internationale qui poussa Lénine à créer une IIIe Internationale dont le but, le sens même de son existence, est de préparer partout l'insurrection contre la démocratie « bourgeoise ».

Il y a donc une différence de principe entre l'extrême gauche de jadis et celle d'aujourd'hui. *Pas d'ennemis à gauche*, pouvait se soutenir alors. Mais le répéter maintenant, c'est de la duperie ou de l'hypocrisie. Cependant c'est justement ce que fait actuellement M. Léon Blum.

Intellectuel typique, écrit M. Drabovitch, devenu un politicien professionnel et homme de parti (dans le sens péjoratif), [qui] incarne bien toute l'hypocrisie de la *phase actuelle* de la vie politique française. Il sait très bien ce que c'est que le bolchevisme... Il sait que la IIIe Internationale cherche à créer une « conjoncture révolutionnaire » à la faveur d'une crise sociale ou d'événements extraordinaires.

Et il conclut :

La guerre se présente (voyez sa brochure : *Bolchevisme et socialisme*. 9e édition 1937) évidemment comme la crise et la catastrophe par excellence.

Les braves gens, qui sont presque toujours des gens naïfs, se demandent pourquoi Blum marche avec les communistes?

Mais, répond M. Drabovitch : parce que c'est un marché, hélas! trop fréquent dans les milieux politiques de l'après-guerre. C'est donnant donnant. Les communistes lui assurèrent l'accès au pouvoir. Lui leur assura « la liberté d'agitation et d'action » — c'est ainsi qu'ils expliquaient eux-mêmes la valeur, pour eux, du gouvernement du Front Populaire.

Voyons maintenant le deuxième argument : le danger fasciste. Même en admettant que ce danger soit réel, il serait inadmissible et absurde de s'allier au fascisme rouge (qu'est en réalité le bolchevisme) pour combattre le fascisme noir (ou inversement). Mais en réalité ce danger n'existe pas; il a été créé de toutes pièces par la propagande soviétique. Pour que le fascisme puisse triompher, il faut qu'il soit appuyé par l'armée, ou que tout au moins elle reste neutre. En Russie, la révolution fut appuyée par l'armée; en Italie et en Allemagne le rôle de l'armée fut passif. En France, où l'armée est l'expression même du peuple, il est improbable qu'elle reste passive devant un coup de force de droite ou qu'elle refuse de marcher contre ses fauteurs. S'il y a un danger, c'est justement le danger contraire, le refus de marcher contre le mouvement organisé par l'extrême-gauche.

Car, écrit M. Drabovitch, voici 17 ans que le parti communiste français, en suivant les prescriptions de la Komintern, noyaute et prépare à la révolution l'armée et la marine de France.

Donc, les deux arguments employés pour justifier le Front Populaire ne tiennent pas. En France, la propagande véritablement fasciste n'aura jamais de succès. Ce qui peut triompher, c'est toute démagogie qui s'adresse aux passions sociales : haine, envie, désir de la justice sociale immédiate, désir des jouissances immédiates. Ainsi ce qui se présente en France sous le jour le plus dangereux, c'est bien la démagogie d'extrême-gauche. Pour la combattre et prendre contre elle des mesures effectives, il faut interdire tous les groupements qui tendent à établir leur propre dictature, dictature terroriste d'une minorité et, « avant tout, souligne M. Drabovitch, le parti communiste ».

Mais qu'a-t-on fait ou qu'est-ce qu'on se propose de faire dans cet ordre de choses? Pratiquement, rien encore. Cependant les idées cheminent et la vérité sur le bolchevisme commence à se répandre. Cela détermine déjà, dans une certaine mesure, une réaction salutaire contre la « survivance gauchiste ».

On commence à se rendre compte, écrit encore M. Drabovitch, que le « fascisme » le plus barbare, le plus proche du banditisme

social, peut arriver par la porte d'extême-gauche et s'abriter sous le drapeau rouge. L'hypocrisie et l'ignorance commencent à se dissiper.

Et, ajouterons-nous, le livre de M. Drabovitch contribue grandement à cette œuvre *urgente* de redressement et d'assainissement.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

L'accord italo-britannique et les négociations franco-italiennes. — L'accord italo-britannique conclu le 16 avril dernier a retenu pendant bien des jours toute l'attention des cercles internationaux. C'est qu'il constituait le seul événement quelque peu réconfortant de ces premiers mois de l'année 1938 qui ont troublé si profondément l'opinion européenne. Survenant au lendemain de l'annexion de l'Autriche au Reich allemand, et alors que la menace pesant sur la Tchécoslovaquie créait de si graves préoccupations, l'aboutissement des négociations entre Londres et Rome a donné le sentiment que, pour tendue qu'elle paraisse parfois, la situation internationale n'est pourtant pas désespérée et qu'il existe toujours des possibilités en faveur d'un honnête règlement lorsque les gouvernements apportent dans les négociations les plus délicates une égale bonne volonté.

On peut discuter la question de savoir si M. Neville Chamberlain a eu tort ou raison en engageant des pourparlers avec Rome avant que la situation internationale soit entièrement éclaircie, comme le voulait M. Anthony Eden, avant que la crise espagnole soit résolue et que des garanties certaines soient obtenues pour le maintien du *statu quo* et de l'équilibre politique dans la Méditerranée occidentale. Il n'en est pas moins vrai que le premier ministre britannique a réussi à mener à bonne fin une entreprise diplomatique qui comportait des risques assez sérieux. Après des conversations préliminaires qui permirent de fixer le cadre des véritables négociations, lord Perth, ambassadeur de Grande-Bretagne à Rome, et le ministre des affaires étrangères d'Italie, le comte Ciano, ont signé un accord très complet en conclusion de leurs entretiens. On n'a pas manqué

de souligner que, par là, la rivalité italo-britannique, qui s'était révélée sous des aspects si inquiétants à la suite de la crise éthiopienne, se trouve pratiquement liquidée, ce qui contribue effectivement à éclaircir dans une certaine mesure l'atmosphère politique et ce qui aura du moins pour effet de faciliter un règlement général le jour où les circonstances paraîtront favorables à une entreprise diplomatique de cette importance. M. Neville Chamberlain n'a jamais caché qu'un tel règlement est dans les vœux de son gouvernement et que tous ses efforts tendent à déblayer le terrain en vue d'un accord d'ensemble devant assurer à l'Europe une longue période de paix. Cela étant, il devait logiquement commencer par résoudre tous les problèmes qui se posaient entre l'Angleterre et l'Italie et par rétablir des relations confiantes entre Londres et Rome.

Dans certaines capitales on a voulu voir dans cette initiative britannique une manœuvre concertée avec la France pour essayer d'ébranler l'axe Rome-Berlin et même pour tenter de reconstituer l'ancien front de Stresa. Rien de tel n'a jamais existé dans les intentions de M. Neville Chamberlain, et, au surplus, l'Italie fasciste n'eût pas été en situation de se prêter à cette politique, l'action concertée avec l'Allemagne constituant la base même de son activité internationale. L'axe Rome-Berlin est un fait accompli sur lequel il n'y a pas à revenir dans l'état présent des choses. Il est une réalité aussi certaine que peut l'être le bloc franco-britannique, et ce n'est qu'en admettant loyalement cette situation de fait que l'on peut travailler utilement à rendre possible une collaboration permanente des deux grandes puissances libérales avec les deux grandes puissances autoritaires. Il n'en est pas moins vrai que l'annexion brutale de l'Autriche au Reich allemand a surpris et inquiété des milieux influents en Italie. La présence des Allemands à la frontière du Brenner n'avait certainement pas été prévue lorsque le baron von Neurath et le comte Ciano ont jeté les bases d'une politique concertée entre Rome et Berlin. Les assurances données le 13 mars par le chancelier Hitler à M. Mussolini ont été appréciées par les dirigeants fascistes à toute leur valeur morale, mais le fait accompli de l'Anschluss a permis

aux Italiens de se rendre exactement compte de quel prix ils ont payé, dans la réalité des choses, l'amitié du Reich hitlérien. Que l'Italie nouvelle, qui a abandonné toutes ses positions en Europe centrale à l'Allemagne sans trouver une contre-partie appréciable à ce sacrifice, ait maintenant le souci de ne pas rester seule en tête à tête avec la puissance allemande, on le conçoit sans peine. On peut s'expliquer par là que le gouvernement de Rome ait été pressé, lui aussi, de liquider la rivalité italo-britannique, de « normaliser » ses relations avec les puissances occidentales, de manière à ne pas être entièrement prisonnier de l'amitié allemande et de se réserver de nouvelles possibilités pour l'avenir, tout autorise à le penser.

L'accord tel qu'il a été signé le 16 avril va plus loin que le « gentlemen's agreement » du début de l'année dernière, auquel il fait en quelque sorte suite. Il confirme toutes les déclarations italiennes antérieures relatives au *statu quo* dans la Méditerranée; les deux parties conviennent de procéder, au début de chaque année, à un échange d'informations en ce qui concerne les redistributions de leurs forces armées dans leurs territoires d'outre-mer et dans ceux qui sont riverains de la Méditerranée, de la Mer Rouge, du golfe d'Aden, ainsi qu'en Egypte, au Soudan anglo-égyptien et en Afrique orientale italienne. Elles auront à faire connaître d'avance toute décision d'organiser de nouvelles bases navales ou aériennes dans ces régions. L'Angleterre et l'Italie s'engagent à respecter l'intégrité et l'indépendance de l'Arabie séoudite et du Yémen et conviennent qu'il est de leur intérêt commun qu'aucune autre puissance ne porte atteinte à l'indépendance et à l'intégrité de ces pays, où elles n'interviendront elles-mêmes dans aucun conflit venant à se produire entre ces Etats ou à l'intérieur de ces Etats. De même, les positions des deux puissances sont clairement définies dans la Mer Rouge, et l'Italie reconnaît le protectorat britannique sur certaines zones de l'Arabie méridionale, où le gouvernement de Rome s'engage à n'acquérir aucune influence politique. D'une manière générale, d'ailleurs, l'Angleterre et l'Italie s'interdisent toute propagande de nature à porter préjudice à leurs intérêts réciproques. L'Angleterre reçoit des assurances formelles

en ce qui concene le régime des eaux du lac Tsana, question capitale pour la prospérité de toute la vallée du Nil. L'Italie donne l'assurance que les indigènes de l'Afrique orientale italienne ne seront pas astreints à des tâches militaires autres que celles de la police locale et de la défense territoriale. De son côté, l'Angleterre confirme son intention d'observer fidèlement la convention de 1888 qui garantit aux bâtiments de toutes les puissances, en temps de paix comme en temps de guerre, la libre navigation à travers le canal de Suez, garantie essentielle, on le conçoit, pour la sécurité des communications de l'Italie avec ses possessions d'outre-mer.

Le protocole et ses annexes sont accompagnés de plusieurs accords complémentaires sous forme d'un échange de lettres. Aux termes de ces accords complémentaires, l'Italie s'oblige à réduire ses forces militaires en Libye jusqu'au niveau normal des effectifs du temps de paix; elle adhérera au traité naval de Londres de 1936 dès que les instruments diplomatiques annexés au protocole seront entrés en vigueur; elle confirme solennellement son acceptation de la formule britannique de retrait proportionnel des volontaires étrangers en Espagne, s'engage à effectuer ces retraits au moment qui sera choisi par le Comité de Londres et dans les conditions déterminées par lui si l'évacuation des « volontaires » étrangers n'est pas terminée à la fin de la guerre civile espagnole, tous les combattants italiens qui se trouveront encore en Espagne quitteront immédiatement le territoire de ce pays avec leur matériel de guerre; enfin, le gouvernement de Rome déclare qu'il n'a aucune visée territoriale ou politique et ne convoite aucun privilège économique en Espagne, dans les Iles Baléares et dans la zone espagnole du Maroc. Il a été bien précisé par le gouvernement britannique que celui-ci considère un règlement définitif de la question espagnole comme une condition préalable à l'entrée en vigueur de l'accord du 16 avril. D'autre part, l'Angleterre déclare qu'en ce qui concerne l'Ethiopie, désireuse qu'elle est « de faire disparaître tous obstacles de nature à restreindre la liberté d'action des membres de la Société des nations au sujet de la reconnaissance de la souveraineté italienne sur le territoire éthiopien », elle se pro-

pose de prendre des dispositions à la réunion du conseil de la Société des nations pour éclaircir à cet égard la position des Etats sociétaires. Il a donc été admis en principe que l'entrée en vigueur de l'accord italo-britannique reste subordonné, d'une part, au règlement de la question espagnole et, d'autre part, à la reconnaissance par l'Angleterre du fait accompli en Ethiopie.

De toute manière, ce règlement entre Londres et Rome ne prendra toute sa valeur que s'il est accompagné d'un accord analogue franco-italien. Au cours des négociations de lord Perth avec le comte Ciano, le gouvernement britannique n'a cessé d'insister sur la nature des liens étroits qui unissent l'Angleterre et la France, et, au surplus, on ne saurait concevoir un accord intéressant la Méditerranée sans que la France y soit partie. Mais la « normalisation » des relations franco-italiennes se présentait dès le début sous un aspect assez délicat du fait de l'absence d'un ambassadeur de France à Rome, le gouvernement de la République, tenu par les décisions de Genève, n'ayant pu accréditer un nouvel ambassadeur auprès du souverain italien avec des lettres de créance adressées au « roi d'Italie, empereur d'Ethiopie ». On a donc tourné la difficulté en donnant mission à M. Blondel, chargé d'affaires de France, qui se trouvait sur place, de prendre contact avec le comte Ciano et d'amorcer des conversations préliminaires en attendant qu'un ambassadeur puisse être régulièrement nommé, lorsque le conseil de la Société des nations aura délié les puissances sociétaires de leurs obligations envers l'Ethiopie. Les entretiens franco-italiens ont commencé dans une atmosphère tout à fait favorable, le cabinet de Paris ayant donné des instructions à M. Blondel pour établir un programme des questions à traiter.

Il n'y a pas de différends profonds entre la France et l'Italie et l'accord semble devoir se faire assez facilement; mais, du point de vue psychologique, après le lourd malaise que la crise éthiopienne et la crise espagnole ont fait peser sur les relations entre les deux puissances latines, certaines modalités du règlement envisagé sont assez délicates à préciser. Pour le *statu quo* politique dans la Méditerranée occidentale et l'ensemble des problèmes espagnols, il ne saurait y avoir

de difficultés, puisque ces points sont déjà réglés par l'accord italo-britannique; mais il tombe sous le sens que la France, elle non plus, ne saurait demeurer indifférente à la situation nouvelle dans la Mer Rouge et qu'elle a le devoir de sauvegarder les intérêts qu'elle possède en Ethiopie et qui doivent être adaptés à l'ordre de choses maintenant créée dans ce pays. Il y a notamment la convention franco-éthiopienne relative au chemin de fer de Djibouti, et il y a un ajustement économique nécessaire de nos droits acquis. Enfin, il reste à régler les modalités d'exécution de l'accord général franco-italien de 1935 dans l'esprit où celui-ci a été conclu. L'absence du comte Ciano, qui a représenté l'Italie au mariage du roi Zog d'Albanie, ensuite la visite officielle du chancelier Hitler à Rome, n'ont pas permis de faire progresser les conversations franco-italiennes aussi vite qu'on l'avait espéré tout d'abord. Pourtant on croit généralement qu'elles pourront aboutir avant la fin du mois de mai et que l'accord entre Paris et Rome sera conclu dans le même esprit, sur les mêmes bases et dans les mêmes conditions que l'accord anglo-italien. Lorsque cela sera acquis, il y aura en Europe un facteur moral et politique nouveau. Il restera à savoir dans quelle mesure il peut contribuer efficacement à la consolidation de la paix. Cela ne dépendra pas uniquement des gouvernements de Londres, de Paris et de Rome, mais aussi — on peut même dire surtout — du jeu de Berlin.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.

Archéologie, Voyages

Jean Escarre, Henry de Ségogne, Louis Neltner, Jean Charignon : *Karakoram, expédition française à l'Himalaya*, 1936. Avec des illustrations; Flammarion. 16 »

Art

Louis Gillet : *Essais sur l'art français;* Flammarion. 18 »

Esotérisme et Sciences psychiques

L. Gautier-Vignal : *Pic de la Mirandole;* Grasset. 30 »

Géographie

Mme R. Ozouf et R. Ozouf : *Lectures géographiques*. Tome II : *La France d'outre-mer*. 1re partie : *La France et le fait colonial. Les colonies (moins l'Afrique continentale)*. 2e partie : *Le bloc de l'Afrique continentale*; Nathan. 2 vol. » »

Littérature.

Victor Basch : *Carlyle, l'homme et l'œuvre;* Nouv. Revue franç. 27 »

Lieut.-Col. Henri Carré : *Mademoiselle de La Vallière. De la cour de Louis XIV aux Grandes Carmélites*, 1644-1710; Hachette. 20 »

Louis Gilbert : *Les chants d'Odin ou Vie et Liberté*; Imp. Les Invalides réunis, Gand. » »

Frank Harris : *Bernard Shaw*, traduit de l'anglais par Madeleine Vernon et H. D. Davray (Coll. *Les contemporains de près*) ; Nouv. Revue franç. 28 »

Emanuel von der Mühll : *Denis Veiras et son Histoire des Severambes* 1677-1679; Droz. » »

René Nelli : *Le tiers amour;* Denoël. » »

Poésie.

Helene Albert Georger : *Paysages du Monde*. Préface de Louis Audouin-Dubreuil. Bois originaux de Noël Santon; Edit. Corymbe. 12 »

Mio van Looberghe : *Les villages perdus;* L'Action intellectuelle, Poitiers. » »

Robert Tardiveau : *Clochettes et bourdons;* Enault. 9 »

Germain Tracol : *Poèmes impies. Bréviaire de l'homme normal*. Préface de Han Ryner; Debresse. 15 »

Police, Criminologie.

Liebman Hersch : *Le juif délinquant;* Alcan. 15 »

Politique.

A. Ciliga : *Au pays du grand mensonge*, traduit du russe par A. Gourevitch; Nouv. Revue franç. 28 »

Benito Mussolini : *Œuvres et Discours*. XI : *La victoire d'Ethiopie. Fondation du nouvel empire romain*. Traduction de Maria Croci; Flammarion. 16,50

Comte Sforza : *Pachitch et l'union des Yougoslaves;* Nouv. Revue franç. 20 »

Geneviève Tabouis : *Chantage à la guerre;* Flammarion.

Psychologie

Docteur Henri Arthus : *Qu'est-ce que l'attention? Comment la développer?* Hartmann. 7,50

Docteur Henri Arthus : *Qu'est-ce que l'imagination? Comment la rendre utilisable;* Hartmann. 7,50

Docteur Henri Arthus : *Qu'est-ce que la mémoire? Comment l'améliorer?* Hartmann. 7,50

Questions juridiques

Franz Alexander et Hugo Staub : *Le criminel et ses juges*, traduit de l'allemand. (Coll. Psychologie); Nouv. Revue franç. 20 »

Questions militaires et maritimes

Benoist-Méchin : *Histoire de l'armée allemande depuis l'armistice. 1919-1936*. Tome II : *De la Reischsweehr à l'Armée nationale*. Avec 7 cartes et un graphique; Albin Michel. 40 »

Roman

Raoul Brice : *La trahison de Vénus;* Nouv. Revue franç. 18 »

Alla Budin : *Toupies;* Flammarion. 16.50

Jan Hay : *A la conquête du bonheur.* Texte français de Simone Saint-Clair; Edit. des Loisirs. 5 »

F. G. Lebos : *Les dieux s'écroulent,* roman politique; Lanvin. 18 »

Yves Leparoux : *L'innocent du val;* Maugard et Debresse. 15 »

Jeanne Moreau-Jousseaud : *Amour doux éternel;* Debresse. 15 »

René Parmentier : *Fille du bled,* histoire d'épopée marocaine; Figuière. 15 »

Noël Vindry : *Les verres noirs;* Nouv. Revue franç. 13,50

Sciences

Léon Brillouin : *La structure des corps solides dans la physique moderne;* Hermann. 18 »

Louis Cartan : *Spectrographie de masse. Les isotopes et leurs masses.* Préface de Maurice de Broglie; Hermann. 20 »

M. Haïssinsky : *Le polonium;* Hermann. 12 »

Paul Renaud : *Analogies entre les principes de Carnot, Mayer et Curie;* Hermann. 10 »

R. Rivault : *Contribution à l'étude des régions ionisées de la haute atmosphère;* Hermann. 20 »

Sociologie

Jean l'Arverne : *En ces temps d'Apocalypse;* Edit. La Bourdonnais. » »

Louis Rougier : *Les mystiques économiques. Comment l'on passe des démocraties libérales aux Etats totalitaires;* Libr. de Médicis. 32 »

Théâtre.

Marcelle Maurette : *Madame Capet,* pièce en 3 actes et 10 tableaux; édit. complète comprenant deux tableaux supprimés à la représentation; Albin Michel. 20 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Mort de Raymond de La Tailhède. — Mort d'Emile Laloy. — Un amour de Carpeaux. — Wagner et Meyerbeer. — A propos de Lemice-Terrieux. — Laissera-t-on s'écrouler le Saint-Sépulcre de Jérusalem? — Une lettre inédite de Félicien Rops à Léon Bloy. — Trois comptines. — Errata. — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — Le Grand Prix de Littérature coloniale (5.000 francs) a été décerné à M. René Guillot pour ses deux ouvrages *Ras et Gua, poste du Sud,* et *Frontière de brousse.*

§

Mort de Raymond de La Tailhède. — Ce poète qui a si peu publié, et qui vivait retiré à Montpellier, était peu connu du grand public, mais son nom était depuis longtemps consacré parmi les lettrés. Il était né le 14 octobre 1867 à Moissac, où son corps a été ramené après sa mort, survenue le 24 avril dernier.

On sait comment, vers 1890, il avait fondé l'Ecole romane avec Jean Moréas, Maurice Du Plessys, Ernest Raynaud et M. Charles

Maurras, qui est aujourd'hui le seul survivant du groupe. On ne connaissait guère de La Tailhède qu'un volume de poèmes, *De la Métamorphose des Fontaines*, jusqu'à ces derniers temps où un comité, composé d'amis et d'admirateurs du poète, se forma pour faire paraître ses *Poésies complètes*. Ce recueil venait de voir le jour et la critique commençaient à en parler quand on apprit soudain que son auteur n'était plus.

La poésie savante de La Tailhède, nourrie aux pures sources de la Grèce antique, est, comme le marbre, froide, brillante et solide. — L. M.

§

Mort d'Emile Laloy. — Un des collaborateurs assidus du *Mercure*, Emile Laloy, est décédé à Vanves le 21 avril, âgé de 75 ans. Archiviste paléologue, ancien conservateur à la Bibliothèque Nationale, il possédait une excellente érudition, servie par un esprit lucide et une conscience droite et élevée, qu'ont pu apprécier les lecteurs de cette revue, où il publiait régulièrement des articles de « bibliographie politique ». Il s'intéressait beaucoup à certaines questions d'histoire, et particulièrement à la diplomatie de notre temps. Il a publié, entre autres ouvrages, deux forts volumes, *Le Masque de fer* (1913, Le Soudier) et *La Diplomatie de Guillaume II* (1917, Bossard).

Emile Laloy était un grand travailleur. Très peu avant sa mort, il nous envoyait encore des articles, que le lecteur a trouvés plus haut, dans le présent numéro. — L. M.

§

Un amour de Carpeaux (1). — On a parlé des relations de la duchesse Colonna Castiglione avec Eugène Delacroix. Le tome IV de la *Correspondance générale* du grand peintre, publiée par M. André Joubin (2), en apporte la confirmation.

Le 25 août 1860, Delacroix écrivait, de Champrosav, à P. Andrieu :

> J'ai eu la visite de la belle duchesse, toujours aussi occupée de la peinture, et m'ayant fait beaucoup de compliments infiniment trop aimables. C'est un grand avantage, dans sa position, de trouver autant de distraction dans les arts; ce n'est pas ordinairement le passe-temps de prédilection des jolies femmes. Mme Barbier m'a dit qu'elle était partie définitivement. J'ai passé avec ces deux dames une soirée très agréable et rare pour un solitaire.

Le 29 juillet 1861, c'était à Adolphe Thiers qu'il parlait de la duchesse Colonna, celle-ci lui ayant fait espérer le lui amener à

(1) Cf. *Mercure de France*, CCLXXXI, 220-221, 662-663; CCLXXXII, 644-645; CCLXXXIII, 244, 765.
(2) Paris, Librairie Plon, 1938, in-8°, pp. 195, 259, 319,336.

Saint-Sulpice, pour qu'il lui montrât sa chapelle avant tout le monde.

Puis, revenu passer la belle saison à Champrosay :

Vous entendez bien, madame la Duchesse, lui écrivait-il, le 13 juin 1862, que quand je fais l'éloge de votre goût, je n'entends pas le voir chez vous dans votre bonté à adoucir mes reproches, mais dans la pieuse horreur que vous ressentez pour tout ce qui est horrible. Hélas! l'horrible est partout : il est dans le fade comme dans l'énergie exagérée. Pouvez-vous rien comprendre à la littérature d'aujourd'hui, à ces nouvelles qui ont toujours l'air d'être la même, même à toute cette peinture qui n'offre que de la prétention impuissante et la répétition des mêmes pastiches.

Champrosay, trop « environs de Paris », ne le réjouissait pas plus que la littérature courante ou que le « Jésus au milieu des docteurs » de M. Ingres. D'Ante (Marne), il confessait, le 23 septembre 1862, à la belle Duchesse :

...Les distractions que je prends font de moi un autre homme : je ne pense guère à la peinture. En revanche, je jouis beaucoup de tout ce que je vois, je suis ici dans une vraie campagne. Champrosay est un village d'opéra-comique; on n'y voit que des élégants ou des paysans qui ont l'air d'avoir fait leur toilette dans la coulisse; la nature elle-même y semble fardée; je suis offusqué de tous ces jardinets et de ces petites maisons arrangées par des Parisiens. Aussi quand je m'y trouve je me sens plus attiré par mon atelier que par les distractions du lieu. Ici, en pleine Champagne, je vois des hommes, des femmes, des vaches; tout cela m'émeut doucement et me donne des sensations inconnues aux petits bourgeois et aux artistes des villes...

La page est jolie et méritait d'être reproduite. — P. DY.

§

Wagner et Meyerbeer (1). — Comme complément au très intéressant article de M. Frédéric Hirth, il n'est peut-être pas inutile d'y joindre une lettre de Meyerbeer à Mlle Pauline Garcia, datée du 10 novembre 1839.

Le catalogue de la vente des 3 et 4 mars dernier, publié par M. Georges Andrieux, en donne cette analyse :

Précieux document. Meyerbeer lui recommande un jeune compositeur allemand, M. Richard Wagner, chaleureux admirateur du talent de Mme Viardot, et qui serait heureux si elle voulait interpréter ses romances et ses lieder dans la société parisienne. Meyerbeer s'excuse de ne pouvoir présenter lui-même M. Richard Wagner, il est obligé de quitter Paris et ne lira que de loin le récit de ses grands triomphes.

Wagner devait donc quelque reconnaissance à Meyerbeer. — P. DY.

§

A propos de Lemice-Terrieux. — Auriant ne me tiendra pas rigueur, j'espère, si je précise ou rectifie quelques-uns de ses dires au sujet de Lemice-Terrieux, dans la *Petite histoire littéraire* du

(1) Cf. *Mercure de France*, 1er avril 1938, CCLXIII, 89-101.

Mercure du 1er mai. J'ai beaucoup connu Paul Masson qui mélangeait si savoureusemnt la vérité à la fiction, comme dit Gœthe. On ne savait jamais avec lui à quoi s'en tenir, et ça en devenait très amusant.

C'est ainsi qu'il était bien réellement commandeur du Nicham (et non Nichon) Iftikhar, et membre correspondant de l'Académie Hippone, ce qui s'explique par le fait qu'il avait été substitut au tribunal de Tunis. Il aimait à annoncer comme prêts à paraître des livres qui ne devaient jamais voir le jour, et on peut en ajouter d'autres à ceux que cite Auriant. Paul Adam ayant pris date pour un roman, *Dieu,* Paul Masson annonça gravement : *Dieu d'après des documents inédits,* et un antimilitariste du temps ayant publié *Psychologie du militaire professionnel,* il fit savoir qu'il écrivait une *Psychologie du civil professionnel.* Par contre la *Fantaisie mnémonique sur le Salon de* 1890, qu'Auriant croit n'avoir jamais paru, a parfaitement vu le jour, un jour un peu de souffrance; c'était un recueil de près de 300 pages contenant un calembour par nom de peintre ou de sculpteur, donc près de 3.000 jeux de mots : je n'en cite qu'un, comme spécimen : « On dit qu'il n'y a qu'*Axilette* dans votre nom; quelle erreur! il y en a huit! » Au bout de quinze minutes de lecture de ces cocasseries, on était tout à fait loufoque, mais c'était le résultat que cherchait Paul Masson. — *Les Pensées d'un Yoghi* dont parle également Auriant ont paru sans nom d'auteur, en sorte que beaucoup de gens doivent ignorer qu'elles sont de lui. C'est un choix, parmi les innombrables qu'il a données des 300 pensées qu'il estimait les meilleures, et dont certaines sont en effet très fines. Celle-ci par exemple : « Les fonctionnaires sont comme les livres d'une bibliothèque; les plus haut placés sont ceux dont on se sert le moins. » Quelques-unes de ces pensées étaient empruntées sans malice aux uns et aux autres, et quand Masson venait nous rejoindre au Café François-Ier du boulevard Saint-Michel, aujourd'hui disparu, où se réunissaient mes amis de l'*Ermitage,* il sortait à chaque instant son calepin pour y noter les calembours ou les coq-à-l'âne qui fusaient de notre joyeuse troupe, et plus il y en avait, plus il était heureux!

Il aimait aussi à noter, précurseur du *Sottisier* du *Mercure,* les âneries qu'il relevait dans les journaux et les revues, et se déclarait ainsi le fils légitime de Gaston de Flotte qui, un demi-siècle auparavant, avait réuni celles qu'il découvrait dans un volume intitulé *Bévues parisiennes.* Paul Masson signait Trissotin celles qu'il collectionnait dans la *Plume;* Vadius était la signature d'un autre que lui, je ne sais au juste qui, et dont les commentaires ne valaient pas les siens.

Je m'arrête, car on n'en finirait plus avec ce merveilleux Lemice-Terrieux. Je lui ai consacré un chapitre dans les *Souvenirs de mon Ermitage,* un livre que j'ai écrit, mais que je garde jalousement dans mes tiroirs pour la délectation future des souris grignotantes. Ayant écrit *Le Prix du Sourire,* je donnerai ainsi à tous mes manuscrits inutilisés ce titre d'ensemble : *Le Prix des Souris.* — HENRI MAZEL.

§

Laissera-t-on s'écrouler le Saint-Sépulcre de Jérusalem? — Le haut-commandement de Palestine vient d'interdire l'accès de la basilique du Saint-Sépulcre de Jérusalem au public, n'autorisant la visite qu'aux membres du clergé des différents cultes, mais à leurs risques et périls.

La basilique semble en effet vaincue définitivement par l'humidité qui dissocie les murs. Afin d'éviter l'écroulement, le haut-commandement britannique a fait appel à des ingénieurs et des architectes fort réputés, mais qui n'ont pas trouvé d'autres « remèdes » que de ceinturer d'acier les piliers intérieurs et d'appuyer sur de gros supports métalliques la façade extérieure qui déjà s'éloignait de la verticale. C'est exactement comme si l'on avait offert des béquilles à un hydropique : de cette façon, l'état « pathologique » de la basilique n'est en rien modifié, et l'humidité continuera de faire ses ravages.

D'une façon générale, les pierres et mortiers du bâtiment sont dans un très mauvais état hygrométrique, l'humidité de capillarité et de condensation s'y étant accumulée depuis des siècles, et cette accumulation d'eau est encore plus néfaste derrière les parties enduites ou peintes ou au milieu des grandes épaisseurs de maçonnerie, car c'est dans ces zones que l'action mécanique de l'humidité est la plus dangereuse, parce que l'eau, qui est emprisonnée là, augmente de volume chaque fois que sa température est inférieure ou supérieure à 4 degrés centigrades, et provoque dans les matériaux des fissures et des arrachements souvent visibles de l'extérieur. De plus, la production d'humidité est quotidienne et continue...

Il y a heureusement un remède, mais l'emploiera-t-on?

En 1924, grâce au comité franco-américain Rockfeller, présidé par M. Welles Bosworth, son délégué en France, M. Knapen, parvint, par un procédé très simple, à sauver le théâtre de Marie-Antoinette aux Trianons de Versailles, que l'humidité avait envahi, alors qu'il était très sérieusement question de démolir ce théâtre. C'est l'in-

génieur Knapen aussi qui sauva de la destruction les célèbres fresques de la *Danse Macabre* de la Chaise-Dieu (Haute-Loire).

En 1935, le siphon de Knapen fut proposé aux autorités religieuses du Saint-Sépulcre. L'ingénieur demandait à faire un essai sur une partie de murs en très mauvais état, et pensait assécher cette partie dans un délai de six à douze mois. Les matériaux de remplissage et les mortiers de liaisonnement se seraient asséchés sur une grande hauteur, et, redevenus durs, ils auraient repris une partie de leur résistance, ce qui aurait permis d'autres consolidations.

Se décidera-t-on à faire appel au médecin des pierres, ou laissera-t-on le Saint-Sépulcre s'écrouler définitivement parmi ses béquilles et ses corsets d'acier? — FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

§

Une lettre inédite de Félicien Rops à Léon Bloy. — Elle a trait au *Désespéré,* dont Bloy venait de lui faire hommage :

Paris, janvier 1887.

Monsieur Bloy,

Je vous remercie de l'envoi de votre très remarquable livre : *Le Désespéré.* La canaillerie de notre temps, — qui ressemble à tous les autres, — est telle que l'on est tenté d'excuser l'excès même des indignations, surtout lorsque celles-ci revêtent la forme littéraire que vous leur donnez.

Je crois et j'espère que vous vous trompez souvent, mais que vous vous trompez de bonne foi, ce qui est une excuse à toutes les violences, si vous avez besoin d'excuses. Peut-être est-ce moi-même qui me trompe, en mon optimisme de peintre, occupé des enveloppes extérieures, laides d'ailleurs, mais moins repoussantes que les âmes que vous peignez de ce balai robuste, — que Juvénal vous a passé par un des soupiraux de l'Enfer — où vous irez, n'en doutez pas! pour avoir, comme les fils de Noé, étalé les parties les plus honteuses de nos frères. — Moi je me suis contenté en mes dessins d'abaisser ma fesse à la hauteur de la face du public (1) et pour cela aussi je serai damné, car le mépris n'est que la doublure de l'orgueil, — un des sept péchés capitaux!

En attendant de vous rencontrer chez notre Saint-Père le Diable, recevez Monsieur mes sincères civilités.

FÉLICIEN ROPS.

Les admirateurs de Léon Bloy sauront gré à M. Georges Andrieux l'érudit, lettré et si obligeant expert qui nous a permis de prendre copie de cette lettre inédite avant qu'elle passât en vente à l'Hôtel Drouot. Nous espérons, grâce à lui, connaître un jour l'envoi que L. Bloy mit sur l'exemplaire dont il fit hommage à F. Rops. — AURIANT.

(1) On retrouve une variante de cette expression du mépris que professait Rops à l'endroit du public, dans la lettre que vers le même temps il adressa à F. Champsaur, et que celui-ci publia dans *Le Défilé,* Paris, 1887, p. 176 : « Je n'ai qu'une qualité, un idéal mépris du public et certains de mes dessins n'ont été qu'une façon d'abaisser ma fesse au niveau de sa face. — Si le reste, le *haut de mon moi,* produit qui vaille, cela ne le regarde pas! »

§

Trois comptines.

Mon cher administrateur et ami,

Voici trois comptines que je me suis amusé à rimer pour mes petits enfants. Elles pourront peut-être en amuser d'autres, si vous voulez bien accorder à ces fantaisies l'hospitalité du *Mercure*. J'espère, sans trop y compter, que notre savant ami van Gennep, que le subtil artiste qu'est Pierre Roy — grand spécialiste de genre —, me pardonneront d'avoir essayé de donner un prolongement moderne à une des formes les plus plaisantes du folklore.

GUY-CHARLES CROS.

I

J'ai trouvé dans l'herbe
qui sentait la menthe
un trèfle à quat' feuilles
entre d'autres plantes.
Je l'apporterai tantôt
à mon papa comme cadeau.
Mon papa m'embrassera
mon papa me donnera
un vélo
une auto
ou peut-être un pe-
tit
veau.

II

J'ai fait de la peine
à mon chat d'ébène.
Il a mangé six citrons,
six troncs d'arbre, six citrouilles,
près de six kilos de houille...

A la porte de Paris
dansent six petits
rats
gris.

III

Quatre pommes de pin
deux petits lapins,
ont déjeuné à Moscou,
ont dîné à Tombouctou,
sont rentrés coucher
chez
nous.

§

Errata. — Dans l'article *Défense nationale,* qui a paru dans le *Mercure* du 15 avril, lire : page 270, ligne 6, « *rapporteur* du budget de l'air » au lieu de *compositeur;* page 275, ligne 10, « l'Extrême-*Orient* » au lieu de l'extrême-*ouest;* même page, ligne 17, « quelle dispersion » au lieu de : « quelles dispositions » ; page 277, ligne 11, « arguiller *certaines décisions du conseil* », au lieu de : « aiguiller *certains pour les décisions* du conseil » ; page 278, ligne 31, « conduite » au lieu de « convertie ».

§

Le Sottisier universel.

Institution d'un contingent de croix de la Légion d'honneur en faveur des fonctionnaires atteints prématurément par la limite d'âge et mis à la retraite d'office. — Rapport de M. Lévy-Alphandéry. — *Journal officiel,* 18 avril.

Et en 2160 nous entrerons dans l'ère du Verseau, qui sera une époque merveilleuse de bonté, de beauté, de prospérité. Nous n'aurons donc qu'un peu plus d'un siècle à attendre. — *Mercure de France,* 15 février, p. 149-150.

UNE JEUNE INCENDIAIRE SOUS LES VERROUS. [Titre d'article.] — *Bordeaux,* 18 *avril.* Dernièrement le feu se déclara brusquement dans la forêt de Salles... Un jeune homme de 17 ans fut appréhendé et fit des aveux. — *Le Jour.*

La pellicule « Hyperchromatique » 30° Bauchet a un sex-appeal irrésistible par sa présentation en étui métallique. — *Le Journal,* réclame, 10 juillet 1937.

Quand le poète Jean Richepin titrait naguère un de ses ouvrages *Mes haines,* il ne se doutait pas anticiper à ce point sur les sentiments sociaux. — *La Tribune des Nations,* 20 janvier.

COQUILLES

De son intellectualité [celle du Français] rayonne je ne sais quelle électricité douée de petites pâtes armées de griffes, comme celles de la chatte. — *La Gerbe des Forces,* un volume, p. 142.

Huit témoins ont été cités et on prévoit que les dégâts dureront trois jours. — *L'Œuvre,* 10 mars.

Iddis refusa de le servir et le mit à la porte. Furieux, Benonfella sortit son revolver et, à travers la vitre fit feu sur le débitant, qui fut atteint au ventre. Transporté à l'hôpital, Iddir courut un mois plus tard. — *Paris-Soir,* 7 juillet 1937.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1938.

ŒUVRES DE LOUIS PERGAUD

DE GOUPIL A MARGOT. *Histoires de Bêtes* (Prix Goncourt 1910). Vol. in-16 15

LA REVANCHE DU CORBEAU. *Nouvelles Histoires de Bêtes.* Vol. in-16 15

LA GUERRE DES BOUTONS. *Roman de ma douzième année.* Vol. in-16 15

LE ROMAN DE MIRAUT, *Chien de chasse.* Vol. in-16 15

LES RUSTIQUES, nouvelles villageoises. Préface de Lucien Descaves. Vol. in-16 15

LA VIE DES BÊTES, études et nouvelles suivies de **LEBRAC BUCHERON,** roman inachevé. Introduction d'Edmond Rocher. Vol. in-16 15

A LA MÊME LIBRAIRIE :

EDMOND ROCHER

LOUIS PERGAUD CONTEUR RUSTIQUE (Collection *Les Hommes et les Idées*). Avec 2 portraits. Vol. in-16 .... 2 50

CHARLES LÉGER

LOUIS PERGAUD (1882-1915). SA VIE, SON ŒUVRE. Avec la reproduction du Monument et un portrait de Louis Pergaud. En appendice : *L'Aube, L'Herbe d'Avril et autres Poèmes.* Essai de Bibliographie. Lettre-Préface d'Antoine Bourdelle. Vol. in-16 15

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE LÉON BLOY

ROMAN

A FEMME PAUVRE. Épisode contemporain. Vol. in-16. 15 »
E DÉSESPÉRÉ. Nouvelle édition. Volume in-16.................... 18 »
JEUR DE SANG (1870-1871). Avec autographe de l'auteur. Vol in-16.................... 15 »
ISTOIRES DÉSOBLIGEANTES, Vol. in-16.................... 15 »

LITTÉRATURE

ELLE QUI PLEURE (Notre-Dame de la Salette). Vol. in-8° écu.................... 15 »
E FILS DE LOUIS XVI, avec un portrait de Louis XVII. Vol. in-16.................... 15 »
XÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS. Vol. in-16.................... 15 »
XÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS. Nouvelle série. Vol. in-16. 15 »
ES DERNIÈRES COLONNES DE L'ÉGLISE. Vol. in-18.. 15 »
AGES CHOISIES, 1884-1905. Vol. in-18.................... 15 »
E MENDIANT INGRAT, 1892-1895. 2 vol. in-16.......... 30 »
ON JOURNAL, 1896-1900. 2 vol. in-16.................... 30 »
JATRE ANS DE CAPTIVITÉ A COCHONS-SUR-MARNE, 1900-1904. 2 vol. in-16.................... 24 »
INVENDABLE, 1904-1907. Volume in-16.................... 15 »
E VIEUX DE LA MONTAGNE, 1907-1910. Préface par André DUPONT. Volume in-16.................... 15 »
AME DE NAPOLÉON. Volume in-16.................... 15 »
E PÈLERIN DE L'ABSOLU, 1910-1912. Volume in-16.... 15 »
J SEUIL DE L'APOCALYPSE, 1913-1915. Volume in-16. 15 »
ÉDITATIONS D'UN SOLITAIRE EN 1916. Volume in-16. 15 »
ANS LES TÉNÈBRES. Volume in-16.................... 15 »
A PORTE DES HUMBLES, 1915-1917. Volume in-16...... 15 »
A CHEVALIÈRE DE LA MORT. Volume in-16.................... 15 »
E SALUT PAR LES JUIFS. Volume in-16.................... 15 »
ANNE D'ARC ET L'ALLEMAGNE. Vol. in-16.............. 15 »


SNCF
SOCIÉTÉ
NATIONALE DES
CHEMINS DE FER
FRANÇAIS
le rail
plus que jamais
à votre service
G1
MAXIMILIEN VOX

BULLETIN FINANCIER

Bien qu'elle n'ait compté qu'un petit nombre de séances de Bourse, en raison des fêtes de Pâques, la seconde quinzaine d'avril peut être considérée comme une des plus importantes périodes de la présente année. Elle a révélé deux tendances contradictoires : d'abord une reprise générale et très sensible de toutes les valeurs françaises, à revenu fixe comme à revenu variable, et particulièrement des rentes et effets publics. Ce redressement des titres nationaux a pris son origine dans la rapidité du dénouement de la crise ministérielle ouverte par la chute du cabinet Blum. Il a été épaulé par une détente fort appréciable, mais peu durable, des changes anglo-saxons, ainsi que par des opérations spéculatives ayant surtout pour auteurs les professionnels de la Bourse. En deux séances, des progrès dépassant facilement 10 % étaient ainsi enregistrés. Et il semblait alors que le public, — qui n'achète qu'en hausse, — commençait à prêter une plus grande attention aux évolutions du marché des valeurs mobilières. Mais, tout à la fin de la troisième semaine, des arbitrages se produisaient ; des acheteurs de valeurs françaises prenaient leur bénéfice et se portaient sur des valeurs étrangères. Les mines d'or sud-africaines étaient recherchées, en raison notamment de l'importance de leur production de mars. Puis, le mouvement de reprise des valeurs étrangères s'élargissait avec une tension insolite de la livre sterling à 165 fr. 75.

Dans les milieux boursiers, on s'est un peu étonné de cette hausse des devises, dont l'origine était le bruit de dissentiments au sein du nouveau Conseil. Mais on s'est moins inquiété de la reprise des valeurs étrangères. D'abord parce qu'il est normal que Londres subisse la détente de Paris et que le resserrement des relations franco-anglaises suscite certain optimiste. Ensuite, parce qu'en prévision d'une nouvelle hausse de toutes les valeurs françaises, il est naturel que des établissements, très chargés de papiers étrangers manœuvrent pour les écouler au meilleur prix par l'intermédiaire de la Bourse. A ce propos, il convient de rappeler que, de février à avril, les capitalistes français ont montré le plus parfait dédain pour les valeurs anglaises, spécialement pour les mines d'or

Ils ont compris en effet que les valeurs étrangères ne sauraient être considérées comme des valeurs-refuges, notamment en cas de conflit. Ils ont compris que les modifications apportées dans la conduite des affaires publiques ne pouvaient manquer d'avoir une influence décisive et très favorable sur le loyer de l'argent.

D'autre part, la publication des comptes de maintes sociétés françaises, dont l'exercice a pris fin le 31 décembre dernier, montre que, nonobstant de très graves difficultés, nos grandes entreprises parviennent à rémunérer encore leur capital dans des conditions assez satisfaisantes. Enfin, les paroles d'espoir prononcées dans les récentes assemblées de grandes banques et l'annonce d'un emprunt de défense nationale laissent à penser que la psychose de baisse a pris fin.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

SEINE C. A. 21.457

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 100 fr. | 6 mois : 55 fr. | 3 mois : 31 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 120 fr. | 6 mois : 69 fr. | 3 mois : 40 fr. | Un numéro : 7 fr.

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 140 fr. | 6 mois : 79 fr. | 3 mois : 45 fr. | Un numéro : 8 fr. 50

En ce qui concerne les **Abonnements étrangers**, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué . le numéro 6 fr. 50; le tome autant de fois 6 fr. 50 qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* personnels *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de compte rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1938